



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

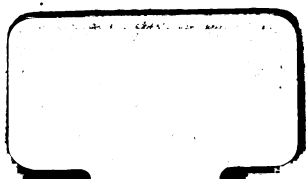
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Vet. Fr. III B. 2103



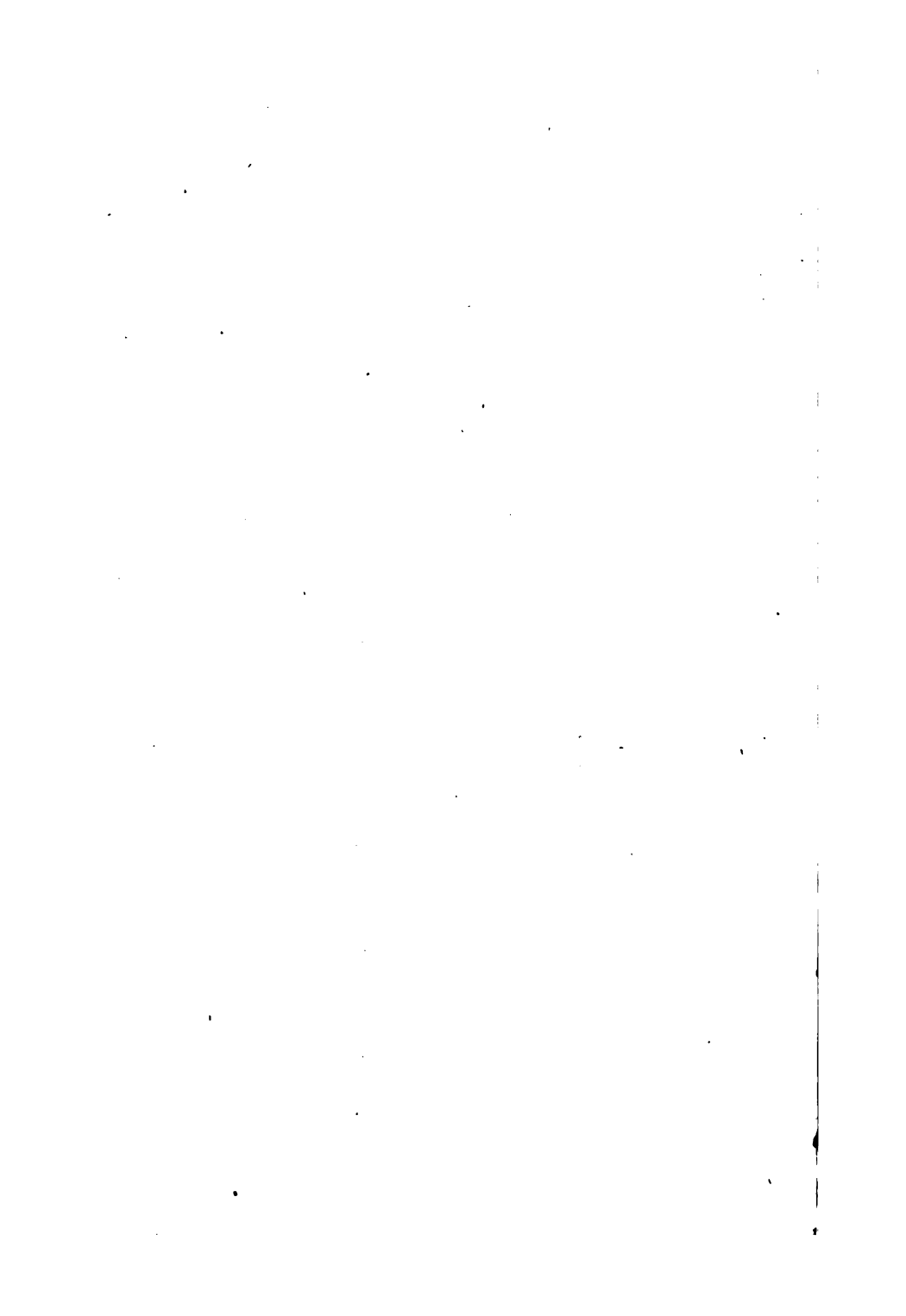
2nd

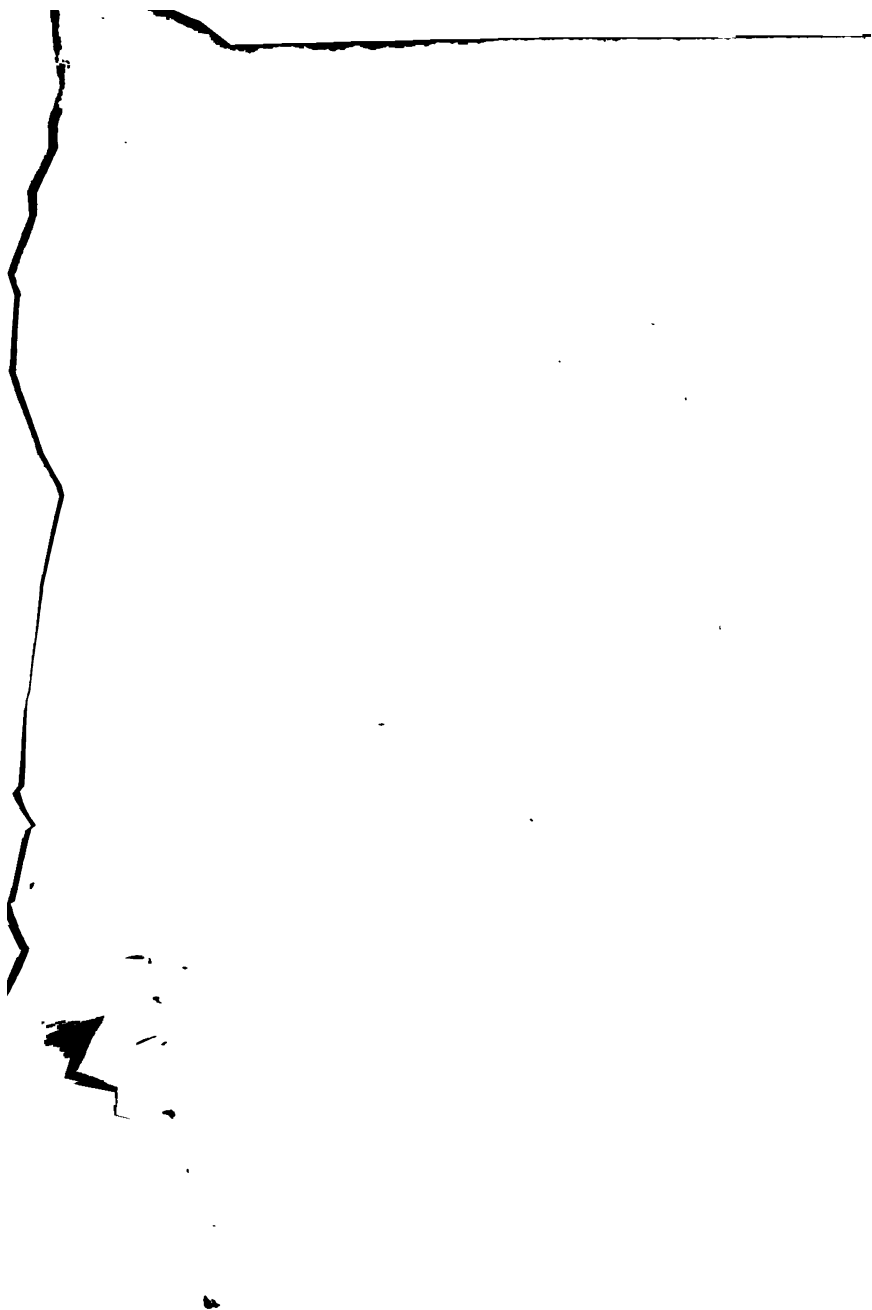
1st



JEANNE

GOETGHEBUER.







JOSEPH COOMANS

W. BROWN SC.

JEANNE

GOETGHEBUER

CHRONIQUE BRABANÇONNE DU XIV^e SIÈCLE,

Par COOMANS aîné,

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS.

TOME PREMIER.



BRUXELLES.

**IMPRIMERIE D'ANATOLE COOMANS,
RUE DES BOITEUX, 13.**

1854



PRÉFACE.

La plus grande partie de ce livre a été écrite en 1846, alors que des travaux parlementaires et autres n'avaient pas encore enlevé à l'auteur les loisirs qu'il aimait à consacrer aux études historiques. L'été dernier, quelques amis, qui en lurent les premiers chapitres, engagèrent l'auteur à l'achever. Il les crut, sans se faire illusion sur la valeur de cet ouvrage, dont le seul mérite peut-être est de renfermer la description assez exacte des mœurs belges au 14^e siècle, et le récit généralement fidèle des événements qui dominèrent cette époque intéressante de nos annales. Il revit et compléta son œuvre, y joignit quelques notes et consentit à la communiquer au public.

Le roman historique, il faut bien le reconnaître, a un côté frivole dont l'exagération a causé le discrédit où ce genre parait tombé. Mais il peut offrir aussi un côté sérieux, utile même, lorsque, s'inspirant du sentiment national, il enseigne aux masses l'amour de la patrie et le respect des aïeux. Quelque

estimables que soient les productions académiques et classiques, elles ne pénétreront jamais dans les petites bibliothèques. Le caractère aride de ces ouvrages et leur cherté relative les empêchent de devenir populaires. Combien de gens ont appris dans les romans le peu d'histoire qu'ils savent ! La source n'est pas sûre, mais ils sont bien décidés à ne pas puiser ailleurs. En vain essaierions-nous de la tarir. Résignons-nous donc à la purifier et à l'étendre. La tâche n'est pas assez difficile pour effrayer les écrivains instruits qui seraient disposés à l'entreprendre. Il est désirable que les livres amusants et utiles se propagent à côté des productions beaucoup trop nombreuses qui satisfont une curiosité de mauvais goût, aux dépens de la morale et du bon sens.

Tel a été le but de l'auteur. Quel que soit le succès de sa tentative, il ne considérera pas comme perdu le temps qu'il y a employé, car son livre est du genre de ceux qui charment toujours l'écrivain, même quand le lecteur s'ennuie.

JEANNE

GOETGHEBUER.

I

Coup-d'œil sur Bruxelles en 1238.

En l'an de grâce 1238, où cette histoire commence, Bruxelles était déjà l'une des cités les plus remarquables des provinces belges, puisque les ducs de Lotharingie l'avaient choisie pour résidence, et qu'elle comptait une population de 50,000 âmes environ, population industrielle et remuante qui exploitait avec bonheur les avantages de sa position au centre du commerce qu'exerçaient les bonnes villes de Flandre, du Hainaut et du pays de Liège. Cependant la future capitale du royaume de Belgique était bien différente de ce qu'elle devait devenir sous les règnes de Marie-Thérèse, de Guillaume I^{er} et de Léopold I^{er}. Elle offrait un aspect pauvre, triste et sombre. Les principales rues, à peine pavées, étaient formées de maisons en bois, d'un seul étage, où les rayons du soleil semblaient pénétrer à regret. Ça et là s'élevait une habitation en pierres, flanquée de tourelles qui indiquaient la demeure d'une famille noble et riche. Mais ces *steen* même (ainsi appelait-on les hôtels massifs des patriciens), ressemblaient mieux à des forteresses inexpugnables, à des bastilles menaçantes qu'à des palais de gentilshommes. Ils paraissaient écraser les modestes de-

meures de la bourgeoisie, et la pensée ne s'y arrêtaît qu'avec une sorte d'effroi.

Aucun monument grandiose ne recommandait encore Bruxelles à l'attention du voyageur. Les murs de l'église collégiale des SS. Michel et Gudule sortaient à peine du sol ; on achevait le chœur, on travaillait activement au grand portail et aux tours jumelles que nous admirons aujourd'hui ; on y chantait la messe les dimanches et jours de fête, mais les fidèles s'y trouvaient exposés à toutes les variations de la température. On ne songeait pas encore à construire ce magnifique hôtel-de-ville que la statue de St-Michel, patron de Bruxelles, devait couronner un siècle plus tard. Les édifices importants que Bruxelles renfermait à cette époque, étaient le Beffroi adossé à la chapelle de St-Nicolas, les temples de St-Géry, de St-Jean, de la Chapelle, de Ste-Catherine et de St-Jacques-sur-Caudenberg, la Maison des Châtelains au Borgendael et le Palais ducal, situé entre le Parc et la Place Royale d'aujourd'hui. Encore faut-il se garder de voir dans ces églises autre chose que des chapelles étroites et sombres, où la population toujours croissante ne trouvait pas place les jours de solennités religieuses.

Dois-je ajouter que des remparts chargés de tours, traversés çà et là de lourdes portes et bordés de fossés fétides, resserraient Bruxelles dans un cercle dont l'étendue n'équivalait pas au tiers de la superficie de la cité actuelle ? Les rues de Laeken, d'Argent, du Sable, la place de Louvain, la rue Royale et le Parc, les Sablons, Notre-Dame de la Chapelle, les Alexiens, les Bogards, la rue des Six-Jetons, la chaussée de Flandre, le nouveau Marché-aux-Grains et le Béguinage se trouvaient (1) hors des murs et formaient la limite extérieure de la ville. Les faubourgs étaient insignifiants, comme dans le voisinage de toutes les places de guerre. On ne rencontrait quelques fermiers et jardiniers qu'aux portes de Cologne (aujourd'hui de Schaer-

(1) On ne parle ici, bien entendu, que du terrain qu'occupent ces rues, ces places publiques et ces monuments, car plusieurs n'existaient pas au xiv^e siècle, notamment la rue Royale, percée en 1778, et le nouveau Marché-aux-Grains, qui faisait partie des fossés de la porte de Flandre, même longtemps après le deuxième agrandissement de la ville, en 1537.

beek), de Louvain, d'Opbrussel (de Hal) et de Flandre. Toute la population suburbaine ne s'élevait peut-être pas au chiffre de six mille âmes.

Il y a cinq siècles, comme aujourd'hui, la principale rue de Bruxelles, la plus animée et la plus riche était celle qui traverse la ville tout entière, depuis la porte de Flandre jusqu'à la Place Royale, sous les différents noms de rue de Flandre, rue de Ste-Catherine, Marché-aux-Poulets, Marché-aux-Herbes, rue de la Madeleine et Montagne de la Cour. Cette longue route, récemment pavée, s'appelait la Chaussée, *de steen-weg*, mot flamand que les vieux bourgeois emploient encore. Là demeuraient, comme à présent, les marchands les mieux assortis, là se trouvaient les meilleures auberges, là étaient les ateliers des principaux maçons, charpentiers, cordonniers, chapeliers, armuriers et tailleurs. Cependant, comme ce n'était pas encore par un somptueux étalage qu'on attirait les acheteurs, les façades des propriétés bâties ressemblaient beaucoup au modeste aspect qu'offre l'intérieur de nos villages. On ne reconnaissait guère une boutique qu'à la grossière enseigne qui se balançait au-dessus de la porte; plusieurs magasins, bâtis au fond d'une cour dont le mur longeait la rue, n'étaient même pas visibles pour les passants. Les étroites fenêtres du rez-de-chaussée étaient garnies de barreaux de fer, précaution utile que nos pères ne manquaient jamais de prendre contre les voleurs. Le feuillage des tilleuls et des noyers qui s'élevait au dessus des murs de clôture, contrastait agréablement avec les teintes brunes des maisons de bois, et avec la blancheur des nouveaux hôtels en pierres construits de distance en distance par les familles patriciennes. Ajoutons que des milliers d'ouvriers, livrés galement à un travail facile et assuré, faisaient résonner continuellement l'enclume, la lime ou le rabot dans les ateliers de la Chaussée, et qu'une grande variété de costumes, dont plusieurs étaient très-riches (car l'ancienne bourgeoisie recherchait le luxe dans les vêtements) attirait les regards de l'étranger. A tout prendre, bien que le spectacle que présentait alors la rue de la Madeleine ne pût être comparé sous aucun rapport à celui qu'elle offre aujourd'hui, il ne laissait pas d'a-

voir ce charme pittoresque et naturel qui nous saisit parfois encore dans les rues d'une vieille cité en décadence, ou au sein d'un antique village de la Flandre et des bords du Rhin.



II

La famille Goetghebuer.

La famille Goetghebuer, avec laquelle nous ferons d'abord connaissance, habitait une grande maison de la Chaussée, à peu près à l'endroit où s'éleva depuis la halle aux fruits, et vis-à-vis de la chapelle de Ste-Marie-Madeleine. Une porte cochère, percée dans un mur assez élevé, donnait sur une vaste cour, où l'on s'apercevait tout de suite que le maître du logis exerçait l'état de charpentier. D'énormes tas de bois abrités sous des toits de chaume, un large hangar où plus de soixante ouvriers sciaient ou équarriisaient des poutres et rabotaient des planches, ne laissaient aucun doute à cet égard. Lorsqu'on entrait de la rue dans cette cour si bruyante et si encombrée, on remarquait les provisions de bois à gauche, contre la maison voisine, le corps de logis à droite, tourné vers le soleil levant, et au fond les ateliers par lesquels on pénétrait dans le jardin, enclos d'une grande étendue qui touchait à l'hôpital St-Jean. Sur ce même terrain, transmis de père en fils, depuis plusieurs siècles, à maître Goetghebuer, s'élèvent aujourd'hui une cinquantaine de maisons dont le revenu total ferait deux millionnaires.

La façade intérieure de l'habitation du digne charpentier comprenait six fenêtres de front à deux étages, avec une toiture à double pignon ; c'était peut-être, au dehors et au dedans, la demeure bourgeoise la plus riche de la cité. Une seule fenêtre donnait sur la rue : elle était fortement grillée comme toutes les autres, et ne s'ouvrait d'ailleurs que les jours de solennités religieuses ou civiles.

Longtemps le bruit du travail avait seul agité cette demeure : trois personnes (sans compter une demi-douzaine de valets et de servantes) y vivaient dans la paix du cœur. C'étaient Pierre Goetghebuer, réélu pour la seconde fois doyen des charpentiers de Bruxelles, sa femme, Ursule Florès, et leur fils Baudouin, jusqu'alors leur seul héritier. Je dis que ce ménage était heureux, parce qu'en effet il se livrait à l'accomplissement de tous les devoirs, et jouissait d'une belle fortune, de l'estime publique et d'une conscience satisfaite. Cependant, si les époux Goetghebuer avaient osé murmurer contre la Providence, ils auraient formulé plus d'une plainte. Pierre adorait sa femme, charmante Portugaise qu'il avait épousée seize ans auparavant, et qui, soit que notre climat lui fût nuisible, soit qu'elle se montrât trop sensible aux malheurs de sa famille, paraissait dépérir lentement depuis qu'elle avait donné le jour à Baudouin. Voilà donc pour l'un et l'autre un premier sujet de chagrin. Mais cet enfant, d'une constitution robuste, d'une figure angélique, d'une intelligence précoce, cet héritier bien-aimé des Goetghebuer était muet.... Ils ne pouvaient se consoler de n'avoir pour tout enfant qu'un être malheureux privé de la parole. Baudouin, âgé de quinze ans, aimait ses parents ; il les caressait, surtout sa mère, du matin au soir. Mais était-ce assez pour eux et pour lui ?

Hâtons-nous de dire, cependant, qu'un des vœux ardents des Goetghebuer allait être exaucé le jour où nous commençons ce récit. Dans la matinée du 24 juin 1338, il attendait d'heure en heure un second enfant ; il priait le ciel que ce fût un garçon ; mais une fille aussi serait bienvenue, pourvu qu'elle pût un jour le comprendre et lui répondre. Tout était en mouvement dans cette grande maison de la Chaussée ; les ouvriers inquiets ne chantaient pas ; ils causaient à voix basse et allaient çà et là comme des gens distraits qui s'attendent à quelque grand événement. Ils devaient recevoir chacun, en guise de cadeau, une semaine de paie, si tout se passait au gré du maître qui leur avait dit amicalement : « Vous serez contents si je le suis. »

Les domestiques couraient à droite et à gauche, pour seller des chevaux, pour en atteler d'autres à un lourd char-à-bancs,

apprêté au milieu de la cour, et pour répondre aux voisins et amis qui venaient sans cesse demander des nouvelles. A la porte cochère stationnaient une trentaine de pauvres habitants, de campagnards et de pèlerins qui étaient prêts à adresser au riche bourgeois leurs félicitations bien sincères en échange d'un peu de monnaie. Goetghebuer ne quittait pas Ursule, et le jeune Baudouin, le seul indifférent, dans toute cette foule, à ce qui se passait dans la maison de son père, achevait tranquillement d'arrondir une toupie, assis contre un pilier du hangar.

.....

Quelques heures après, quand les bruyants *vivat* des amis, des ouvriers et des pauvres pressés dans la cour eurent cessé, quand l'émotion de tout ce monde se fut noyée dans les flots de bière et de vin que le maître charpentier avait donné l'ordre de répandre à profusion, celui-ci parut sur le seuil de la porte, tout rayonnant de joie, et cria à un domestique préposé à la garde des chevaux attelés au char-à-bancs : — Es-tu prêt, Colas ? Allons vite à Tervueren, et tâchons d'être de retour avant le coucher du soleil.

Colas sauta galment sur l'un des deux robustes chevaux normands qui composaient l'attelage, et s'y plaça sur une peau de mouton, dans l'attitude d'un postillon décidé à conduire rapidement au but un lord qui a promis un double pourboire. Goetghebuer recommanda une dernière fois à ses domestiques de ne laisser manquer de rien à leur bonne maîtresse; puis, faisant le signe de la croix, il monta dans la voiture. Quelques coups de fouet résonnèrent au loin, et le modeste véhicule passa sous la porte cochère. — Pourvu que ma tante Elisabeth soit chez elle, pensa Goetghebuer; j'aimerais bien que ma pauvre petite fût baptisée ce soir.



III

Les frères Florès.

Les roues de derrière de l'équipage du maître charpentier foulaient encore le pavé de la cour, quand l'arrivée imprévue de

deux hommes imprima un autre cours aux idées de Goetghebuer. — Quoi! Bruno et Bernard, s'écria-t-il, en faisant à Colas, surpris, le signe de s'arrêter. — Et il mit pied à terre pour aller embrasser cordialement un prêtre assis sur une mule richement harnachée. Il se borna à dire au compagnon du prêtre, avec un air de mépris que sa joie profonde tempérait à peine : — J'espérais ne plus vous revoir, et je m'étonne que vous paraissiez marcher à côté de lui.

— Pardonnez aussi à Bernard, dit le prêtre avec effusion ; j'ai oublié tous ses torts envers ma sœur et moi, au moment où je l'ai rencontré sur mon passage, à l'entrée de la ville. J'étais si heureux de revoir les lieux où vit tout ce que j'aime, que j'ai accepté sa main, afin de remercier le bon Dieu pour toutes les grâces dont il m'a comblé dans cet interminable voyage de Rome. C'est mon frère, après tout, et huit années changent bien un homme, n'est-ce pas, Bernard ?

L'homme dont on parlait ainsi, presque au milieu de la rue, en termes plus charitables que rassurants, baissa humblement la tête, comme s'il avait été reconnaissant de la picuse réserve de son frère.

— Eh bien! s'écria tout à coup Goetghebuer, un grand bonheur vient de m'arriver aussi. Une jolie fille m'est née il y a quelques heures : au nom de ma fille et afin que Dieu me fasse grâce au jugement dernier, je te pardonne, Bernard. Voici ma main, puisses-tu n'en presser jamais de moins loyales!

Bernard s'inclina et serra respectueusement la main qui lui était tendue... Mais les gestes seuls de cet homme exprimaient l'humilité et le repentir. Ses traits restaient impassibles ; pas une larme ne voilait son regard louche fixé à terre. Un physionomiste habile l'eût pris pour un criminel endurci ou pour un homme éprouvé par de longs malheurs sur lequel les passions et les affections n'avaient plus prise.

— Je savais, dit-il au charpentier, que votre femme, ma digne sœur, allait combler votre vœu le plus cher, et j'attendais cet heureux événement pour me réconcilier avec vous tous ; mais je n'ai pas osé me présenter seul devant vous... Averti de la prochaine arrivée de mon frère, je l'ai guetté à son entrée en



ville par la Steenporte, j'ai été le premier compatriote qu'il ait reconnu, je l'ai appelé mon frère, il m'a salué du même nom, et je viens avec lui vous assurer que vous n'aurez pas désormais de parent plus soumis et plus dévoué que moi.

Ces paroles augmentèrent encore la bonne humeur habituelle du prêtre qui repartit galement : — Tout est au mieux. Allons, Pierre, allons saluer ma bonne sœur. Je suis porteur d'un message très-pressant pour le duc Jean et je ne pourrai rester qu'une heure avec vous. Mais demain je serai libre, et nous aurons tout le temps de nous raconter bien des choses. Les nouvelles que je viens d'apprendre, sans descendre de ma mule, sont d'un bon augure... Entrons, car nous jasons ici en public comme des acteurs ambulants.

Le prêtre Bruno Florès, ses deux domestiques à cheval et son frère Bernard pénétrèrent dans la cour, pendant que maître Goetghebuer y faisait rentrer sa voiture à reculons. Les trois parents, précédés d'une vieille béguine, montèrent à l'étage et se trouvèrent bientôt en présence de la mère et du nouveau né. Le lecteur se fera facilement une idée de la touchante entrevue du prêtre et de sa sœur. Je dirai seulement que, la première émotion passée, madame Goetghebuer appela à elle son frère Bernard, qui était resté silencieusement debout dans un angle de la chambre, et après lui avoir aussi tendu la main, en signe de pardon sincère, elle l'invita à s'asseoir devant elle au pied du lit. Puis elle fit montrer son enfant, couché près d'elle, aux nouveaux venus, qui le trouvèrent naturellement le plus bel enfant du monde, et elle dit en souriant à Bruno : — Tu seras son parrain demain, j'espère ? Notre voisin Jacques Welgereet ne devait l'être qu'en ton nom. Il sera charmé de ton retour. C'est vraiment le ciel qui t'envoie... Et te voilà prêtre, n'est-ce pas ? Puisses-tu un jour bénir le mariage de ma fille avec un homme digne des vertus que nous cultiverons en elle !

Quand Bruno Florès eut répondu à ces questions et à quelques autres de la manière la plus satisfaisante, il ouvrit la partie supérieure de sa soutane et de son pourpoint, et en tira une précieuse relique, sous forme de croix, garnie de gros diamants. Il dit en la montrant à sa famille émerveillée :

— Je suis parti de Bruxelles avec tout mon avoir, qui était modeste, comme vous le savez, et j'y reviens si pauvre, que vous serez obligés de me loger et nourrir jusqu'à ce que je reçoive charge d'âmes. Il ne convient pas à un prêtre de faire fortune; mais si j'avais eu le malheur d'avoir ce but en vue, je ne l'eusse certainement pas atteint en Italie où il y a plus de mains ouvertes pour recevoir qu'il n'y en a de tendues pour donner. J'y ai dépensé mon bien et celui du chantre de Ste-Gudule, chef de notre ambassade. Cependant ceci m'appartient, c'est un riche cadeau fait par le Saint-Père au chantre qui me l'a légué à son lit de mort. Je te le destinais, Ursule; mais je suppose que tu ne m'en voudras pas, si je donne cette sainte relique à ma filleule. Permits que je l'attache à l'oreiller où sa tête d'ange repose.

Bruno Florès fit ainsi, et des larmes de joie brillèrent dans les yeux d'Ursule. — Quelle bonne journée pour nous tous, murmura-t-elle en levant ses mains jointes vers le ciel, et quel heureux avenir j'ai encore devant moi! Jamais je n'ai aussi profondément senti tout ce que nous devons à la Providence.

La pauvre mère ne s'attendait pas en ce moment à la scène terrible dont elle allait être victime.

Au bout d'une demi-heure, la béguine fit observer qu'un plus long entretien affaiblirait trop la malade. Les trois hommes se levèrent à la fois. — Il est temps, dit Goetghebuer, que j'aille chercher la marraine. La course est assez longue d'ici à Tervueren, et d'ailleurs ma vieille tante aura sans doute à faire quelques préparatifs. — Catherine Vermandel habite Tervueren et tu y vas? s'écria le prêtre. Mais cela se trouve à merveille! J'ai appris en route que le duc est au château de Tervueren. Je te disais tout à l'heure que j'ai un message pour lui. Nous ferons route ensemble et nous continuerons cette causerie pendant qu'Ursule reposera. Sois donc bien calme, ma sœur, ajouta-t-il, en faisant avec son pouce une croix sur le front du nouveau-né; nous te reverrons avant le coucher du soleil. Al-lons, Bernard, tu reviendras demain pour assister au baptême; la paix est faite, sincèrement faite; je suis sûr que tu passeras une bonne nuit; une conscience légère adoucit le sommeil...

Tu dois être content, bien que tu me paraisses singulièrement préoccupé...

En effet, Bernard tenait les yeux fixés sur la croix en brillants, et, de temps à autre, son front se plissait et un feu infernal éclatait dans son regard, comme si sa conscience était en proie à de violentes tentations.

— Vous êtes tous pour moi d'une bonté infinie, répondit-il, et je vous en témoignerai ma reconnaissance... Mais je dois vous demander un dernier service : il me faut pour ce soir même vingt-cinq vieux écus pour acquitter une dette d'honneur, pour me sauver peut-être. Frères, prêtez-les moi. Je vous les rendrai avec usure, car cet argent, dont vous pouvez vous dessaisir sans vous gêner, fera bientôt ma fortune. Tout mon avenir est entre vos mains.

Le prêtre frappa en souriant sur sa poche, comme pour dire qu'il se trouvait dans l'impossibilité absolue de fournir cette somme à Bernard ; madame Goetghebuer regarda son mari, dont les désirs étaient pour elle des ordres ; elle semblait toute prête à faire ce nouveau don à Bernard. Mais le charpentier, que cette demande inopportune blessait vivement et qui n'avait pas l'habitude de maîtriser les mouvements de son cœur, adressa, d'un air de mauvaise humeur, ces paroles à Bernard Florès :

— Ce n'est donc pas le repentir, c'est le besoin ou la cupidité qui t'a ramené chez moi, après avoir été chassé trois ou quatre fois de cette demeure. Tu ne me tromperas pas à ce jeu-là, mon gaillard. L'argent fait tache sur certaines mains... tu n'en as eu que trop. Je me repens, en vérité, de t'avoir accueilli en frère tout à l'heure. Retiens bien que tu ne recevras pas un denier ici avant que je sois bien assuré que ta conduite est changée du noir au blanc. Mêle-toi à mes ouvriers, travaille, ne fût-ce que pour passer honnêtement ta journée... sois ce que tu dois être, et nous verrons alors.

Cette mercuriale, prononcée d'un ton décidé, parut un peu acerbe à Ursule et à Bruno, bien qu'ils en reconnussent la justesse. L'inquiétude peinte sur leurs traits témoignait qu'ils s'attendaient à quelque esclandre. La profonde perversité de

Bernard les rassura bientôt. — Je retire ma demande, dit-il, avec une humilité apparente qui désarma le charpentier : vous ne me devez rien, je le sais, et j'ai tort de réclamer de vous un nouveau service avant de m'en être montré digne. Eh bien ! vos conseils me plaisent ; je les suivrai. Donnez-moi de l'ouvrage, et Bernard Florès, fils aîné de l'ancien gouverneur de Lisbonne, ne rougira pas de travailler dans les ateliers du bourgeois Goetghebuer.

— Voilà de nobles sentiments, dit Bruno, avec une sorte de fierté satisfaite : mon père a toujours soutenu qu'il y avait du bon dans Bernard. C'est bien, garçon, tout peut se réparer encore.

— En effet, repartit Goetghebuer presque ému, à ces conditions-là, nous pourrions nous entendre. Vingt-cinq vieux écus font une somme assez ronde qui ne se gagne pas en trois coups de rabot. Cependant, puisque les beaux yeux d'Ursule semblent intercéder en faveur de Bernard, je ne serai pas inexorable... nous y réfléchirons d'ici à demain.

Voyant sa ruse couronnée de succès, Bernard continua sur le ton modeste qu'il avait su prendre malgré l'orgueil et la violence qui constituaient le fond de son caractère : — Le secours que je sollicitais de votre bonté, et que je refuserais à présent, si vous me l'accordiez, ne devait pas me servir personnellement : il était destiné à ma femme et à mon fils, qui végétaient dans la misère. Je n'aurais pas osé vous demander un liard pour moi. Et puis, je songe qu'une autre ressource me reste, en attendant le salaire que je gagnerai chez vous. A tantôt, ma sœur et mes frères : vous aurez de mes nouvelles ce soir, et vous verrez si l'héritier des Florès était digne de travailler, comme un simple manant, sous les ordres du charpentier Goetghebuer !

Bernard accompagna ces paroles d'un vif sourire, le premier qui eût paru sur ses traits depuis le commencement de l'entrevue. Ce sourire, rempli de cruelles menaces, ne fut pas compris par la famille.... Goetghebuer déposa un baiser sur la joue animée d'Ursule ; Bruno et Bernard la saluèrent de la main, et tous trois descendirent dans la cour où les attendaient les do

mestiques, la mule, les chevaux et la voiture attelée. Bernard entra dans l'atelier du fond, accompagné d'un domestique chargé par Goetghebuer de l'y introduire. Le charpentier et le prêtre montèrent dans la voiture, après avoir ordonné aux domestiques de les suivre avec les chevaux et la mule. Ce petit cortège prit sans retard le chemin de la porte de Caudenberg.



IV

Un mauvais sujet.

Disons ici un mot des antécédents des personnages qui viennent de passer devant le lecteur. Quelques lignes suffiront pour faire connaître ceux de Goetghebuer. L'existence de cet homme avait toujours été fort simple. Charpentier, comme son père, il avait eu l'ambition d'augmenter la fortune et la réputation paternelles par une activité et une intégrité qui ne se démentirent jamais. Il était l'ouvrier le plus zélé et l'architecte le plus habile de Bruxelles. On pourrait même lui donner le nom d'artiste (1), car il travaillait avec succès, depuis une vingtaine d'années, à la charpente de l'église de Ste-Gudule, ouvrage gigantesque et compliqué dont il avait la direction exclusive. A ces qualités, il joignait une grandeur de caractère qui ne demandait que des circonstances difficiles pour se déployer, et une simplicité de mœurs digne des premiers temps du christianisme. Il était le modèle de ces bourgeois fiers, honnêtes et courageux

(1) Malgré les ténèbres dont notre histoire monumentale est enveloppée, il paraît certain que nos anciens architectes n'étaient autres que des maîtres maçons et charpentiers qui maniaient aussi bien la truelle ou le rabot que le crayon. Ces hommes habiles, dont les œuvres hardies excitent notre étonnement et notre admiration, étaient si bien confondus avec les travailleurs vulgaires, que l'existence de la plupart d'entre eux est tout-à-fait inconnue. On ne peut faire que des conjectures sur les noms de ceux qui ont conçu et dirigé la construction des plus beaux édifices du moyen-âge.

qui élevèrent à un si haut degré la prospérité et la gloire des communes belges. Sans mépriser les grands, il ne se croyait pas moins honorable qu'eux, pourvu qu'il remplît exactement ses devoirs; soumis au prince, mais seulement dans les limites légales, il était toujours prêt à prendre parti contre l'injustice et l'arbitraire, au risque d'y laisser son sang et sa fortune. Il croyait, avec la plupart des bourgeois du temps, que la défense des privilèges était une obligation impérieuse pour tout bon citoyen; peut-être même était-il naturellement trop favorable aux prétentions parfois outrées de la démocratie. Cependant, dans mainte circonstance, il avait courageusement blâmé certaines émeutes populaires qui ne lui paraissaient pas assez justifiées. Ajoutons que sa haute stature, sa force herculéenne, sa longue chevelure noire encadrant des traits un peu durs, mais réguliers, la netteté de sa voix et de son geste contribuaient aussi à le faire respecter de la foule. Son principal défaut était de soutenir, avec entêtement, toute décision une fois prise, toute opinion une fois professée par lui.

A vingt-deux ans, déjà maître de ses actions, il avait aimé et épousé Ursule Florès, fille d'un général portugais, qui, après avoir quitté Lisbonne pour des motifs tenus secrets, était venu s'établir d'abord à Anvers, puis à Bruxelles, avec ses trois enfants en bas âge. Ce noble Portugais avait emporté des sommes considérables, dont le tiers au moins forma la dot d'Ursule. Peu de temps avant sa mort, il distribua le reste à ses deux fils, qui perdirent bientôt leur patrimoine, mais par des moyens fort différents. Bernard, l'aîné, dépensa le sien en folies, pour nous servir d'un terme modéré. Les femmes et le jeu le ruinèrent si bien qu'il eut bientôt recours à des expédients coupables. Goetghebuer le retira deux fois des mains de la justice échevinale; Bruno Florès lui rendit un service pareil à Lille, lors d'un tournoi qui y avait attiré une foule d'étrangers. Bernard vécut presque en vagabond pendant plusieurs années, contractant partout des dettes, que sa famille se lassait de payer. Une partie de la fortune de son frère y passa. Enfin, il se maria, ce qui augmenta sa misère et ne le corrigea d'aucun de ses défauts, car la femme qu'il avait choisie à peu près au hasard, au milieu

d'une nombreuse famille dont tous les membres étaient activement surveillés par les officiers de l'Amman, n'était pas capable, par sa conduite ou ses conseils, de le ramener dans des voies meilleures.

Chassé de la présence de ses plus proches parents, Bernard s'était lancé en aveugle dans tous les hasards d'une vie aventureuse. Dieu sait de quels mauvais pas il s'était tiré avec sa malheureuse compagne, quand il prit la résolution de se raccommoder à tout prix avec son frère et sa sœur. La naissance de notre héroïne et le retour de Bruno lui parurent des circonstances favorables qu'il ne manqua pas de saisir. Nous connaissons le résultat de sa démarche.

Bruno, le plus jeune des enfants du gouverneur de Lisbonne, avait vingt-huit ans lors des événements que nous racontons dans ce chapitre. Sa vive intelligence, sa rare modestie et son humeur, d'une gaité constante, l'avaient fait remarquer de l'un des dignitaires du chapitre de Ste-Gudule, chez lequel il étudiait la théologie. Cet ecclésiastique, de la puissante et riche famille des Pipenpoy, était musicien, poète, chroniqueur, astronome, confesseur et ami du duc Jean III. Tous ces avantages réunis le firent avancer à pas de géant dans la carrière religieuse. A vingt-six ans il était chanoine de l'église collégiale des SS. Michel et Gudule; à trente, chantre, et, quelques mois après, ambassadeur du duc auprès du Saint-Père. Vers 1331, Jean III résolut de créer un évêché à Bruxelles. Ce projet, qui souriait beaucoup à la bourgeoisie et au clergé local, n'était pas d'une exécution facile parce qu'il était fortement combattu par les évêques de Cambrai et de Liège dont la juridiction s'étendait sur tout le duché de Brabant. Jean III envoya donc à Rome, avec de riches présents pour le Pape et les cardinaux, son ami le chantre de Sainte-Gudule, qui emmena avec lui Bruno Florès, jeune lévite plein d'avenir. Les négociations durèrent six ans, au bout desquels le chantre Pipenpoy s'aperçut que le projet du duc n'avait pas fait un pas. Il en tomba malade de chagrin, et expira bientôt dans les bras de Bruno, qui se hâta de reprendre le chemin de Bruxelles.

Les ennemis de la famille Pipenpoy prétendirent que le dépit

de n'avoir pas pu conquérir pour lui-même une mitre épiscopale (celle de Bruxelles lui avait été promise par le duc de Brabant), conduisit le chantre au tombeau. Bruno eût pu rendre à cet égard un témoignage irrécusable, puisqu'il avait vécu familièrement avec le favori de Jean III, mais il n'accepta jamais ce sujet de conversation. Toujours est-il que le beau-frère de Goetghebuer ne se passionna pas pour sa mission au point d'en faire une maladie quelconque quand il la vit échouer. Il prit congé du Saint-Père, ramassa les lettres du chantre et repassa les Alpes avec les deux valets de l'ambassade. Nous devons maintenant le conduire auprès du duc Jean, qui ne connaît peut-être pas encore la fin prématurée de Bartholomée Pipenpoy.



V

Une tentation.

Pendant que la lourde voiture de Goetghebuer gravissait cette partie de la Chaussée qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de Montagne de la Cour, Bernard Florès, en proie à une agitation nerveuse, essayait en vain de faire un usage raisonnable de la scie et de la hache qu'il maniait alternativement. Il s'apercevait que les ouvriers souriaient et chuchotaient entr'eux à la vue du compagnon peu exercé qui venait gâter leur ouvrage. Lorsque ces gens se moquaient de lui et le méprisaient peut-être à cause du rôle ingrat que leur maître lui faisait jouer, c'était pour cet homme, rongé d'égoïsme et d'orgueil, une humiliation insupportable. Ses regards distraits se dirigeaient alternativement de la porte d'entrée vers les fenêtres de l'appartement de sa sœur. Tout en frappant aveuglément de sa hache les plus beaux chênes que la forêt de Soignes eût jamais fournis, il se disait comme un insensé : — Il me faut non pas vingt-cinq vieux écus, mais cinquante, mais cent ! J'en ai promis la moitié

à Isaac Mosès, à cet usurier infâme, qui a mangé presque tous mes biens et qui me fera jeter demain en prison si je manque de parole. L'autre moitié est due à Jean de Bruyn, mon malencontreux complice dans l'affaire de la veuve de Gand. Il peut me perdre et il me perdra certainement. Que parlais-je tantôt à Goetghebuer de cette bagatelle qu'il m'a si fièrement refusée? Qu'en eussé-je fait? J'ai besoin d'une poignée d'or pour acheter le silence de Jean de Bruyn et pour renouveler les créances d'Isaac Mosès. Cette croix me sauverait... Ma sœur n'en a que faire et son enfant encore moins. Mosès m'en donnerait un prix fou. Il me la faut... Au diable les scrupules quand il s'agit de s'approprier le superflu de sa famille! D'ailleurs Ursule était l'enfant gâtée de mon père; elle a sans doute eu double part dans l'héritage. Je reprendrai mon bien. Allons, du courage et du sangfroid, Bernard! Ne t'es-tu pas trouvé déjà dans des situations bien plus critiques?

Ce disant, ce misérable jeta sa hache à terre et alla voir dans la rue s'il n'était menacé d'aucune surprise. Cette démarche avait un autre but encore, car au bout de quelques instants il fit signe à une femme de ne pas s'éloigner de la grand'porte. Cette femme, mal vêtue et portant déjà sur ses traits l'empreinte de la misère et du vice, n'était autre que la sienne. Elle le comprit tout de suite et elle se mêla à quelques jeunes filles du voisinage qui ornaient de verdure et de fleurs une sorte d'arc triomphal élevé devant la demeure de Goetghebuer. Ensuite Bernard se dirigea vers l'escalier qu'il devait franchir pour arriver dans la chambre d'Ursule. Il s'arrêta à la première marche, comme pour réfléchir une dernière fois sur les moyens d'exécuter son entreprise. Mais voyant à travers une fenêtre du corridor que la béguine, qu'il croyait auprès d'Ursule, dînait tranquillement avec les domestiques dans une salle basse, il monta à pas légers le sombre escalier d'où il devait redescendre fratricide...

Arrivé devant la chambre de sa sœur, il pousse la porte entr'ouverte, et prononce avec précipitation, mais à demi-voix, ces dures paroles:—Ursule, ils sont partis, sauve-moi, donne-moi tout l'argent que tu possèdes, tu me rendras un énorme

service et... tu agiras prudemment. Vite, les clefs, s'il te plaît, et parle bas!...

— Mon Dieu! s'écria la mère effrayée, que me veux-tu, Bernard? Je ne puis rien te donner sans le consentement de mon mari, et tu connais ses intentions. Songe d'ailleurs que tu fais mal...

— Pas de sermons, mais de l'argent... où le serre-t-on ici? Je ne te ruinerai pas... je te rendrai cela peut-être... j'oublierai que tu as été favorisée par notre père.

— Reviens demain, Bernard, et calme-toi; je parlerai en ta faveur, je me jetterai, s'il le faut, aux genoux de Pierre, mais ne me force pas à lui désobéir pour la première fois de ma vie. Va-t-en, tu me fais peur!

— Tu diras qu'on t'a volée et si tu ne prononces pas mon nom, tout ira bien... Mais dépêche-toi... les clefs donc, ou j'emporte cette relique dont les brillants te sont inutiles.

Ursule, épouvantée, lut des projets sinistres dans les yeux de Bernard. — Ouvre cette armoire, dit-elle avec une profonde tristesse; tu trouveras dans le tiroir du milieu, à gauche, quatre-vingts moutons d'or. Puisse-tu en faire un bon usage et que Dieu te pardonne... laisse-moi!

— C'est bien peu, se dit Bernard en s'emparant de la somme. Je te croyais mieux pourvue d'argent comptant, reprit-il à haute voix. Tu en as davantage... tout bien considéré, cela ne me suffit pas. Il me faut cette croix...

— Jamais, s'écria Ursule avec force; tu ne me l'arracheras qu'avec la vie!

— Pas de scène, ajouta Bernard dont les traits animés exprimaient à la fois la terreur et la colère. Tu comprends qu'il y va de notre honneur à tous et de mon existence à moi. Si tu appelles, je me venge. J'ai juré de ne pas toucher à un cheveu de ta tête, mais je n'ai pas promis d'épargner ton enfant. Prends-y garde!

— Le monstre! dit Ursule atterrée. Sainte-Vierge, protectrice de l'innocence, regarde mon enfant, secours-nous tous deux! homme cruel, quel mal t'avons-nous fait? de quoi suis-je coupable? Et moi...

— Cette conversation est trop longue, interrompit Bernard; de l'or encore, ou la croix... Je suis un sot de ne pas prendre l'un et l'autre.

Il se dirigea vers le lit de l'air d'un homme résolu à tout. A cette vue, l'infortunée Ursule pressa la croix de ses deux mains et les étendit convulsivement sur sa fille comme pour la protéger contre une tentative d'assassinat. Cet effort épuisa ses forces... Elle ferma les yeux et retomba inanimée sur les coussins. Florès poussa un cri de joie, saisit rapidement la croix et se précipita vers l'escalier. Mais les mouvements convulsifs d'Ursule avaient réveillé l'enfant dont la voix se fit entendre. Au moment où Bernard sortait de la chambre, une servante lui barra le passage de l'escalier. Ce contretemps eût pu perdre un criminel moins ingénieux et moins calme que lui dans les affreuses situations dont il avait l'habitude. Il crut reconnaître ce témoin importun.

— Ne t'ai-je pas vue à Gand, l'an dernier, lui dit-il, au milieu de la grande émeute du Marché Vendredi? Ne t'ai-je pas défendue contre deux ivrognes? — Oui, Monsieur, je demeurais alors à Gand, ma ville natale; vos traits ne sont pas sortis de ma mémoire. — Eh bien! ma fille, rends-moi un service à ton tour; voici deux pièces d'or pour ta récompense; cours à l'église St-Géry, attends-y sous le grand portail une femme enveloppée d'un mantelet brun, et suis-la où elle te conduira. Je te promets encore deux autres moutons si tu obéis exactement. Mais vas-y vite. Ta maltresse dort et l'enfant se tait... j'irai appeler moi-même la béguine.

La servante ne se le fit pas redire. Elle courut à toutes jambes vers l'église St-Géry. Bernard descendit après elle, et, sans être trop remarqué, il glissa dans les mains de sa femme la croix et l'or volés, en lui recommandant d'aller de ce pas mettre en lieu de sûreté l'infortunée Gantoise.

Cela fait, il retourna auprès des ouvriers, au fond de la cour, et reprit sa besogne avec plus de tranquillité apparente qu'il n'en avait montré un quart-d'heure auparavant, alors qu'il méditait son crime. Baudouin, le jeune muet, courut à lui pour lui faire voir comme sa toupie tournait bien. L'enfant, charmé

de l'attention bienveillante que sembla lui prêter son oncle, lui prodigua ses démonstrations d'amitié les plus vives. Il ignorait que le témoin de ses jeux venait de tuer sa mère ! La bonne Ursule, en effet, ne devait plus se réveiller.....



VI

De Bruxelles à Tervueren.

Mais revenons à Pierre Goetghebuer et à Bruno Florès qui avaient pris gaiement, dans une sécurité profonde, le chemin qui conduisait de la Chaussée à Tervueren. Ils avançaient aussi vite que le permettaient la pesanteur de la voiture et le mauvais état de la route. J'ai dit plus haut que la Chaussée et ses principaux affluents n'étaient empierrés que depuis peu de temps ; les trois quarts des rues de Bruxelles ressemblaient alors à la plupart de nos voies rurales où les sables mouvants en été et les boues en hiver rendent la circulation si désagréable et si difficile. Comme on n'avait pas encore songé à y pratiquer des égouts, elles étaient traversées dans toute leur longueur par des ruisseaux qui recevaient les eaux du ciel, ainsi que les ordures vomies par les habitations. Si les maisons de la noblesse et de la riche bourgeoisie étaient tenues intérieurement avec une propreté sévère ; et parfois avec un luxe éblouissant que rien n'indiquait au dehors, toutes les rues sans exception étaient d'une saleté extrême. Le confortable public était inconnu à nos ancêtres. N'aimant que la vie de famille, ils ne sortaient que pour leurs affaires ; ils n'appréciaient pas comme nous les plaisirs de la promenade et de la flânerie ; ils n'en avaient même aucune idée. Bruxelles ne renfermait pas un seul coin de terre où il fût possible au public de circuler à l'aise. En revanche, nos pères avaient des maisons spacieuses, avec cour et jardin, de vastes chambres, d'immenses corridors, de la verdure, des arbres fruitiers. Les grandes maisons urbaines étaient comme

des exploitations rurales, réunissant toutes les commodités de la vie. Le progrès de la civilisation a changé complètement les choses. A mesure que les terrains acquirent plus de valeur, on roгна les cours, on supprima les jardins, on augmenta le nombre des maisons, on les éleva de plusieurs étages, on diminua l'étendue des chambres, en un mot on rétrécit le cercle de la vie privée. Alors naquit le besoin des rues bien aérées et proprement entretenues, le goût des promenades publiques à l'intérieur et aux environs de la ville. La population, logée à l'étroit et pour ainsi dire chassée de chez elle, se répandit au dehors. Les perfectionnements apportés à la voirie et à l'hygiène commune furent moins le résultat d'un calcul scientifique, que la conséquence nécessaire du développement de la population.

Les grandes voies commerciales qui reliaient les cités de Bruges, Courtrai, Lille, Gand, Bruxelles, Valenciennes, Tournai, Louvain, Bois-le-Duc, Liège et Maestricht, avaient été pavées dans le cours du 13^e siècle. Elles n'étaient certes pas aussi bien entretenues que de nos jours. Cependant on les comparait avantageusement aux autres routes qui conduisaient à des centres secondaires. Celles-ci n'avaient reçu aucune espèce de préparation ; aussi tout voyage, si court qu'il fût, était-il considéré comme une affaire d'importance. Le chemin de Bruxelles à Tervueren était sur le point de faire exception à la règle. Des centaines d'ouvriers y travaillaient activement le jour des événements que je raconte. Ainsi l'avait voulu le duc Jean III, parce qu'il demeurait la moitié de l'année, avec toute sa cour, à Tervueren, sa résidence de prédilection. Dans ce château, qu'il avait fait rebâtir de fond en comble, il se livrait librement à tous les plaisirs dont il raffolait : aux exercices de guerre, à la chasse, à ses nombreuses amours. Veuf depuis 1332 de Marie d'Evreux, dont il avait eu trois garçons et trois filles, il ne se remaria pas, mais il s'entoura d'une foule de seigneurs et de dames dont l'esprit enjoué et les mœurs faciles plaisaient à son caractère remuant et passionné. La cour de Tervueren était à cette époque, selon le témoignage de tous les historiens du Brabant, l'une des plus dissolues de l'Europe ; ce qui est beaucoup dire, car les chroniqueurs déplorent avec amertume la

corruption profonde qui régnait, vers le milieu du 14^e siècle, dans presque toutes les classes de la société. Une partie du clergé lui-même n'était pas restée à l'abri de la contagion. Ce qu'on appelle la petite bourgeoisie, qui vit à l'aise du produit de son travail, méritait seule peut-être de se voir exceptée de ce blâme général.

Il y avait donc toujours grand mouvement entre Tervueren, où résidait le chevaleresque petit-fils de Jean-le-Victorieux, et les villes de Louvain et Bruxelles qui renfermaient les plus riches habitants du duché. Ce fut par une sorte de galanterie que le duc avait donné l'ordre de paver à tout prix les chemins conduisant à Tervueren. Les trésoriers avaient eu beau lui représenter que sa caisse était, comme de coutume, absolument vide, Jean III ne les écouta pas ; il avait entendu de belles dames se plaindre des difficultés du voyage, et il ne voulait leur laisser aucun prétexte de désertier sa cour. Les banquiers juifs furent encore une fois chargés de fournir l'argent nécessaire. Bien que le duc ne jouît pas d'un bien grand crédit auprès de ces habiles usuriers, ils n'avaient garde de lui rien refuser, parce que son exemple entraînait les autres seigneurs dans des dépenses ruineuses, et surtout parce que sa puissance les protégeait contre les pillages populaires et contre le mauvais vouloir manifeste des magistrats communaux.

Le haut de la Chaussée, désigné aujourd'hui sous le nom de Montagne de la Cour, était alors encombré de matériaux de toute espèce pour la construction du vaste hôtel que Guillaume de Duvencoerde faisait élever sur l'emplacement du palais des Musées. Ce seigneur, ancien favori de Guillaume, comte de Hollande, ayant dû quitter ce dernier pays, avait apporté à Bruxelles une immense fortune qui le plaça tout à coup à la tête des plus riches compagnons de plaisir du duc Jean III. La magnifique demeure qu'il se fit construire presque en face du palais ducal, devint plus tard l'hôtel Nassau et le palais des gouverneurs généraux des provinces belges. Pierre Goetghebuer fit descendre Bruno de voiture pour lui expliquer les plans du seigneur hollandais. Une partie des bâtiments était déjà achevée ; l'autre ne devait pas tarder à l'être. On mettait la dernière

main à la chapelle, du style gothique le plus pur. Ensuite, nos deux voyageurs, laissant le palais ducal à gauche et longeant l'abbaye de Caudenberg, passèrent sous la porte de ce nom, située vis-à-vis de la rue aux Laines, et entrèrent aussitôt en pleine campagne. La journée était magnifique; un soleil ardent brillait au milieu du ciel; mais comme il avait beaucoup plu la veille, les champs cultivés exhalaient une fraîcheur parfumée que nos amis respirèrent avec plaisir. Bruno surtout répétait joyeusement que ces tièdes émanations du sol de la patrie, ces horizons connus, ce spectacle accoutumé des tours de Bruxelles, cette langue flamande qui pendant si longtemps n'avait plus frappé ses oreilles, ces costumes brabançons, ce teint fleuri et frais des campagnards ajoutaient encore au bonheur d'avoir retrouvé sa famille.

— Parle-moi donc de ce qui s'est passé ici depuis mon départ pour Rome, dit Bruno après une longue pause; de tes affaires d'abord. Elles marchent bien, ce me semble?

— Il n'y a pas, dans le duché, de charpentier plus occupé que moi. Je dirige les ouvrages de Ste-Gudule, où j'emploie à moi seul 500 ouvriers. Tu verras demain comme cette œuvre avance. Trois mille cinq cents hommes y sont continuellement à la besogne. Nous posséderons, j'espère, un temple digne d'être comparé à ceux d'Anvers, de Tournay, de Bruges et de Cologne, que j'ai visités en détail pour mon instruction. Sais-tu, Bruno, que nous autres, maîtres charpentiers, maçons et sculpteurs nous assumons sur nos épaules une bien lourde responsabilité? Si notre ouvrage venait à crouler, le peuple nous assommerait, comme il a fait naguère à Louvain, où deux de mes confrères ont été massacrés à coups de pierre, parce qu'une partie de la voûte de l'hôtel-de-ville avait écrasé dans sa chute un bourgeois et son enfant. Tu me diras, d'un autre côté, qu'il est honorable d'élever de parcs monuments à la gloire de notre religion. C'est vrai; aussi vais-je en avant avec confiance. Je crois que la main de Dieu même soutient quelques-unes des voûtes que nous construisons, car il en est vraiment d'une hardiesse telle que je ne les exécute qu'avec un certain effroi. Mais dès qu'elles tiennent une heure elles sont bonnes pour des siècles.

Je puis t'assurer que tout cela est solidement mis ensemble. Je n'ai qu'une crainte, c'est que nos enfants ne renversent ces piliers et ces tours pour faire mieux. Je souhaite qu'ils y parviennent; mais cela leur coûtera cher. S'il nous fallait payer la main-d'œuvre, de pareils monuments ne sortiraient jamais de terre. Tu sais que presque tout le monde y travaille gratuitement. Ce n'est donc pas l'église collégiale qui m'enrichit. Je ne veux pas recevoir un denier de Jésus-Christ qui m'a tant donné, continua Goetghebuer, en se découvrant. Je me rattrape sur d'autres travaux. Ainsi mon meilleur chaland est messire Guillaume de Duvendoorde, à qui appartient ce magnifique hôtel que je t'ai montré tout à l'heure. Je ne sais où ce seigneur a trouvé tout l'argent qu'il nous distribue à pleines mains. J'ai confectionné pour sa chapelle des stalles et pour sa salle d'armes une cheminée qui lui coûteront la valeur de dix maisons bourgeoises. Tant mieux, c'est autant d'or étranger versé dans le pays. Tu vois que tout cela nous occupe. Ajoutez à ces causes de prospérité pour mon métier, le grand incendie qui a dévoré deux mille maisons dans le quartier de la Chapelle, hors de la Steenporte, et tu croiras facilement que je n'ai guère le temps de me croiser les bras. Nous ne sommes que soixante-six maîtres charpentiers et menuisiers dans Bruxelles. En vérité, il y a place parmi nous pour soixante-six autres et je ne suis pas égoïste au point de m'opposer avec la plupart de mes confrères au développement de notre gilde. Aussi leur ai-je déjà offert ma démission de doyen.

— C'est trop de désintéressement, mon ami. Fais hardiment ta fortune, sauf à en user libéralement ensuite. M'est avis qu'au temps où nous sommes, abondance d'argent ne saurait nuire...

— Ce mot m'étonne dans la bouche d'un homme qui ne possède pas un demi-florin, dit Pierre en souriant. Je puis t'appliquer ce vieux proverbe : Suis mes conseils et non mon exemple.

— Soit, frère, mais je suis prêtre, moi, et n'ai que les pauvres pour famille. D'ailleurs, tu sais que j'avais fait vœu de ne pas conserver l'héritage de mon père, héritage dont la source m'était suspecte. Le général Florès lui-même m'a supplié, à sa mort, de le partager aux nécessiteux. Je lui ai obéi... Mais

rien ne te défend de profiter d'une situation légale, et tu as tort de provoquer une concurrence qui te serait nuisible...

— Nous avons chacun nos scrupules, Bruno. Je travaille *pro Deo* au temple de Ste-Gudule, et j'accueillerai de grand cœur dans mon métier les braves gens qui y entreront. Quant à la fortune des Florès, je n'en ai pas recherché la source. Je sais que ma femme l'a acquise légitimement, cela me suffit. Nous aurions tous fort à faire s'il nous fallait demander à chaque pièce de monnaie qui nous passe entre les mains d'où elle nous arrive. Mais pour en revenir aux questions que tu me faisais tout à l'heure, je te dirai, Bruno, que je suis fort mécontent de la conduite privée et politique du duc Jean. Depuis la mort de Marie d'Evreux, notre excellente duchesse, il mène une vie d'enfer. Partout où il se trouve il vit au milieu d'une foire et d'une kermesse continuelles ; ce ne sont que passes d'armes, dîners splendides, danses et débauches à n'en pas finir. Quand ces indignes folies l'ennuient (ce qui lui arrive de temps à autre), il provoque les princes voisins et nous attire des guerres ruineuses. J'avoue qu'il y paie bravement de sa personne, et que l'Europe entière le regarde pour un brave chevalier. Mais nous perdons nos meilleurs compatriotes dans ces sanglantes batailles, et nos marchands n'osent plus se montrer sur les bords de l'Escaut et du Rhin de peur d'être arrêtés et pillés par l'ennemi. Je m'en suis plaint en termes très vifs au duc Jean lui-même ; je lui ai dit qu'il se faisait tort dans l'esprit de la bourgeoisie, et qu'il foulait audacieusement aux pieds les lois divines et humaines. C'était en avril dernier, lors des subsides que nous lui avons votés pour l'entrée de son fils Henri dans l'ordre de la chevalerie. Comme je m'exprimais ainsi, en conscience, devant les seigneurs Théodore de Hornes et Jean de Bouchout, ceux-ci, mettant la main à leur épée, s'écrièrent que je manquais de respect à mon seigneur et maître. Je continuai ma harangue sans relever cette insulte, et le duc, qui est au fond aussi généreux que prudent, leur fit signe de me laisser achever. Il n'eut pas l'air de se fâcher, et il accepta notre argent, mais il ne changea pas de conduite. J'ai peur que ce règne licencieux ne nous amène de grands malheurs. La noblesse marche déjà hardiment

dans les voies où le duc se complait, et le bas peuple se corrompt de jour en jour davantage. La bourgeoisie murmure, parce que le commerce est entravé et que l'industrie souffre, par suite de toute nos brouilleries avec les états voisins. A Louvain elle fait ouvertement la guerre aux nobles : ici elle n'attend que la mort du duc pour opérer contre eux une révolution radicale ; je le répète , tout cela ne présage rien de bon.

— Ces détails sont affligeants, dit Bruno avec cet air un peu distrait qu'il montrait dans toutes les discussions politiques. On espérait à Rome que les années rendraient le duc plus sage...

— Le duc n'a que quarante-deux ans, interrompit Goetghebuer, et il ne se corrigera de rien... les mauvais sujets ne s'améliorent pas en vieillissant; au contraire.

— Tu parles bien sévèrement de ce prince. A l'étranger, sa réputation est tout autre. On n'ignore pas que ses mœurs sont légères, beaucoup trop légères, mais on vante ses exploits glorieux, son dévouement au pays, sa générosité... en un mot, il passe pour un grand prince...

— Cela est tout naturel, répartit Goetghebuer avec humeur. Un souverain qui se bat en champ clos avec le premier chevalier venu, qui envoie de riches présents à tous les rois de la chrétienté, qui gagne des batailles, qui entretient une cour splendide et qui fait des vers en trois langues, un souverain qui a toutes ces précieuses qualités doit plaire de loin, aux étrangers. Mais nous qui succombons avec lui sur les champs de bataille, nous qui lui payons d'énormes subsides et qui acquittons presque annuellement ses dettes, nous qui ne goûtons ou ne comprenons pas ses vers, nous sommes excusables, n'est-ce pas ? de voir tout autrement les choses. Je te jure que lorsque je serai échevin de Bruxelles, le duc Jean, tout grand seigneur qu'il est, marchera droit ou trouvera en moi un adversaire implacable.

Ce langage si ferme parut inquiéter le pacifique élève du chantre Pipenpoy. Bruno était de ces natures foncièrement honnêtes, prêtes à souffrir le martyre plutôt que de commettre une mauvaise action, mais qui, par timidité ou par faiblesse, ne voudraient pas personnellement se compromettre pour re-

dresser la conduite des autres. Il aurait donc désiré que Pierre Goetghebuer déployât moins de zèle dans la défense des intérêts publics.

— Ce courage t'honore, dit-il à son compagnon de route, mais on se sauve à meilleur marché. Crois-moi, la politique est un terrain glissant où les plus habiles et les plus probes font de faux pas. A ta place je me bornerais à construire de belles fenêtres, de solides toitures, à embellir le présent, à assurer l'avenir de ma famille, et j'abandonnerais à la Providence le soin du reste. Ainsi fais-je pour ma part. Je marche aussi droit que possible, mais je ne vais pas donner des coups de pied dans les jambes des boiteux afin de les forcer à me prendre pour modèle. Ce jeu-là est toujours dangereux ; j'ajouterai qu'avec les meilleures intentions du monde on risque, lorsqu'on se pose en censeur public, en révolutionnaire, en redresseur de tous les torts, de se laisser égarer par l'ambition et l'orgueil. Le diable est si malin, Pierre ! il inspire bon nombre de gens qui croient n'obéir qu'à leurs devoirs. Je suis jeune encore, puisque tu es mon aîné de dix ans ; mais j'ai lu bien des histoires politiques ; on m'en a raconté quelques-unes, et j'en ai vu se dérouler deux ou trois sous mes yeux. Eh bien, les conclusions que j'ai tirées de tout cela sont : primo (pour parler méthodiquement comme le chantre Pipenpoy, dont Dieu veuille avoir l'âme), primo, que les révolutions violentes ne profitent jamais aux peuples ; secundo, qu'elles mettent en ébullition beaucoup plus de mauvais penchants que de bons ; tertio, que les meneurs sont pendus ou deviennent de grands seigneurs, deux résultats qui me paraissent également à craindre ; quarto, que l'influence révolutionnaire appartient toujours aux gens habiles plutôt qu'aux honnêtes gens ; or, je te demande si le désir de montrer de l'habileté justifie la mise en jeu d'une tête ? Réponds-moi *non*, et restons-en au quinto, bien qu'il y ait encore une foule de choses à dire sur ce chapitre.

Pierre se contenta de sourire, ne sachant trop que répondre à cette argumentation en règle. Mais il trouvait que son ami avait tort d'avoir raison. Le digne charpentier puisait toutes ses résolutions dans son cœur et non dans sa tête.

VII

Le château de Tervueren.

En devisant de la sorte, les deux amis et leurs valets arrivèrent au petit village de Tervueren, derrière lequel s'élevait, dans une vaste clairière de la forêt, le château construit par Jean III. La voiture s'arrêta sur la chaussée, au pied d'un tilleul séculaire qui ombrageait l'auberge des Trois-Etoiles. Catherine Vermandel, la future marraine, demeurait de l'autre côté du village dans une ferme inaccessible à toute espèce de véhicule. Goetghebuer résolut de s'y rendre à pied, pendant que le prêtre irait s'acquitter de son message auprès du duc, et que Colas garderait l'équipage. On se donna rendez-vous aux Trois-Etoiles, à cent pas des murs du château ducal.

Bruno n'eut pas de peine à obtenir audience, dès qu'il eut fait connaître l'objet de sa démarche au chancelier de Jean III. Ce prince, amoureux des plaisirs auxquels il sacrifiait ses devoirs, sa popularité, sa fortune et sa santé même, avait cependant conservé la bonne habitude de ne pas ajourner au lendemain les choses sérieuses. Les officiers avaient ordre d'admettre immédiatement en sa présence quiconque voulait lui parler d'affaires. D'ailleurs le duc se mêlait volontiers au peuple, et il recevait plusieurs fois par semaine les plaignants et les pétitionnaires de toutes les classes de la société.

Le château n'était pas situé alors sur la hauteur où se trouve aujourd'hui le pavillon royal. Il occupait le centre du vaste étang qu'on remarque dans la partie basse du parc, vis-à-vis des écuries du haras. Il ne laissait apercevoir du dehors que de nombreuses tourelles qui s'élevaient au-dessus des remparts. Mais l'aspect intérieur était d'une élégance rare pour l'époque. Deux étages d'un gothique gracieux se développaient majestueusement sous la forme d'un fer à cheval, et renfermaient plusieurs centaines de chambres meublées avec un luxe vraiment royal. Toutes les tentures étaient en velours de Flandre, ou en drap cramoisi, jaune et bleu de Bruxelles et de Lou-

vain. Les fauteuils, les tables, les cheminées, les plafonds étaient sculptés par les meilleurs artistes du temps; des vitraux peints, des rideaux de soie, de fins tapis, des lits de plume, des prie-Dieu en mosaïque, des portes curieusement découpées, de larges escaliers ornés de statuettes et de fleurs naturelles, attestaient le bon goût et l'opulence du duc. La salle d'armes et la salle du trône offraient un aspect éblouissant. Bref, Jean III avait fait de Tervueren un second palais de Caudenberg, ce qui est beaucoup dire, car cette dernière habitation, où les arts brillaient dans tout leur éclat, ne pouvait être éclipsée par aucune résidence royale à cent lieues à la ronde⁽¹⁾. Nous ne ferons qu'une seule remarque critique, applicable du reste à tous les châteaux antérieurs au 17^e siècle, c'est que les appartements de Tervueren, même ceux de l'étage, étaient pavés en briques rouges comme la maison du plus humble bourgeois. On n'avait pas encore songé à les faire planchéier.

En ce temps-là les grands et le peuple dînaient à la même heure, à midi. Jean III et sa cour venaient de se lever de table pour se répandre dans le parc où divers amusements les attendaient. Dans un bocage se cachaient quelques musiciens qui exécutaient des airs de la composition du duc. Plus loin, sur une magnifique pelouse, un groupe de chanteurs répétait, avec un léger accompagnement, des odes que Jean III avait écrites. Ici de jeunes seigneurs s'entretenaient de leurs dernières excursions en Flandre, en Angleterre ou sur les bords du Rhin; là bas des guerriers plus âgés, mêlés aux ministres du duc, discutaient sur les épisodes de la sanglante bataille de Ten Helleken, gagnée récemment par les Brabançons contre les Flamands, dans la plaine entre Zellick et Ninove, — ou bien raisonnaient sur les suites probables des efforts que faisait alors le roi d'Angleterre Edouard III pour brouiller tous les princes belges avec la France. Dans un autre endroit encore des dames agaçaient des oiseaux ou dressaient des faucons; plusieurs invités examinaient avec intérêt des ours, des lions, des singes et des tigres renfermés dans des cages de fer. Ces animaux, dont les pareils n'avaient encore paru

(1) Il se qualifie de Jean de Caudenberg dans quelques actes authentiques.

que rarement en Belgique, étaient un cadeau du roi de Portugal. Quant au duc, il conduisait galamment, dans les sinuosités d'un vaste champ de rosiers en fleurs (1), des dames souriantes, à qui il donnait le mot de ses dernières énigmes et charades. Ses fils Henri et Godefroid faisaient à d'autres personnes, nouvelles venues, les honneurs du logis. Ses trois filles Jeanne, Marguerite et Marie se promenaient avec leurs gouvernantes sur la lisière d'un bois de marronniers où une quantité de rossignols, pinçons et fauvettes, attirés adroitement par les oiseleurs du duc, semblaient vouloir payer en chants harmonieux la paisible hospitalité dont ils jouissaient.

Lorsqu'un officier eut annoncé au duc l'arrivée de Bruno Florès qui apportait d'importantes nouvelles de Rome, Jean III quitta ses aimables compagnes et entra dans un pavillon voisin où l'on ne tarda pas à lui amener le prêtre. Nous ne rapporterons pas les détails de cet entretien qui n'intéresse guère notre récit. Bornons-nous à dire que le duc regretta beaucoup la mauvaise issue de la mission du chantre Pipenpoy auprès du Saint-Siège, mais que, rendant justice à ses agents, il promit à Bruno le prochain canonikat vacant à Ste-Gudule, et la conduite d'une seconde ambassade à Rome. Il ajouta, avec cette amabilité familière qui désarmait ses ennemis même, que Bruno pouvait compter sur sa protection, et que s'il avait une grâce à lui demander, elle était accordée d'avance.

Le prêtre, reconnaissant de cet accueil, qu'il n'avait pas prévu aussi gracieux, pria le duc de permettre, pour toute récompense, que le doyen Goetghebuer, son beau-frère, descendu avec lui à l'auberge des Trois-Etoiles, fût admis à visiter en détail le château de Tervueren. Deux motifs dictèrent au prêtre l'ex-

(1) Une particularité peu connue de la vie privée de nos ancêtres, c'est leur goût prononcé pour la reine des fleurs. Dans tout le cours du xiv^e siècle, la mode voulut que les dames eussent constamment sur la tête une couronne de roses fraîches. Les dames riches changeaient jusqu'à quatre fois par jour cette gracieuse coiffure. Beaucoup de jardins étaient exclusivement consacrés à la culture des roses : une foule de paysans n'apportaient pas autre chose au marché de Bruxelles. J'ai eu sous les yeux un acte authentique de l'époque, prouvant que des jardiniers s'engageaient à fournir à des dames, pendant neuf mois de l'année, à un certain prix, une couronne de roses par jour.

pression de ce vœu. D'abord il se rappella qu'en route Pierre lui avait communiqué son projet d'inspecter un jour la charpente du château, afin de s'assurer lui-même si son rival, Arnould Merckaert, qui avait dirigé cet important ouvrage, méritait tous les éloges qu'il se faisait donner publiquement. Ensuite Bruno craignait plus vivement que jamais que la tendance trop démocratique des opinions de Goetghebuer ne l'entraînât à des démonstrations imprudentes contre le duc; témoin heureux de l'affabilité de ce prince, il crut qu'un moment d'entretien avec un si habile politique exercerait une influence toute pacifique sur l'esprit de Goetghebuer.



VIII

Le duc Jean III.

Jean III connaissait le caractère fier et raide du charpentier et l'autorité décisive dont cet homme et ses amis jouissaient auprès des métiers de Bruxelles; il savait, par expérience, de quels dangers l'inimitié de pareils personnages menaçait ses intérêts. Depuis longtemps il cherchait l'occasion de se les attacher à tout prix. Il était décidé à flatter les vaniteux, à acheter les avarés, à élever les ambitieux... Il s'empressa donc d'assurer Bruno que son beau-frère serait le bienvenu, et il appela un officier pour lui ordonner d'aller sans retard chercher le doyen aux Trois Etoiles.

Le prince et Bruno continuèrent leur conversation tout en marchant à la rencontre de Goetghebuer. Celui-ci arriva bientôt en leur présence. Il les aborda avec une aisance naturelle, pleine de respect, mais dépouillée de cette humilité affectée et complimenteuse que déploient la plupart des hommes admis auprès des grands. Dans les idées du charpentier, la politesse que lui faisait le prince, n'avait rien qui dût l'étonner ou l'enorgueillir. Après les salutations d'usage, Jean III conduisit les deux amis

dans une salle basse, où des valets leur présentèrent des gâteaux et du vin. Cette coutume était un reste de l'hospitalité patriarcales des anciens Belges. Puis le duc les invita à s'asseoir dans de larges fauteuils en bois de chêne garnis de coussins ornés de ses armoiries. Pierre Goetghebuer ne se fit pas prier, et accepta les rafraichissements offerts.

La conversation, d'abord engagée sur le voyage de Bruno en Italie et sur la création d'un évêché à Bruxelles (projet très agréable au clergé et à la bourgeoisie de cette ville), roula ensuite sur les travaux de Ste-Gudule et sur la large part qu'y prenait le d'oyen des charpentiers. Plus d'une fois elle menaça de dégénérer en une discussion irritante au sujet des plaintes formulées par les communes contre le gouvernement ducal. Goetghebuer en toucha un mot çà et là, malgré la résolution qu'il avait prise d'attendre un autre moment pour remplir ce qu'il appelait son devoir de chrétien et de bourgeois de Bruxelles. Mais la prudence conciliante du duc et les interruptions opportunes de Bruno prévinrent une explication trop vive. D'ailleurs, Goetghebuer semblait préoccupé de tout autre chose que d'affaires politiques. Il avait l'air d'un homme distrait et contrarié. Le duc s'en aperçut et lui demanda discrètement la cause de son chagrin intime. — Puisque votre seigneurie daigne s'occuper de moi, répondit Goetghebuer en laissant échapper une larme, je lui dirai que j'étais tantôt le plus heureux des hommes ; ma femme chérie m'a donné une fille ce matin ; toutes deux se portent à merveille ; à la même heure j'ai revu mon meilleur ami, et je crois avoir remis un parent dans la bonne voie. Voilà bien des motifs de félicité. Mais arrivé à Tervueren, auprès de ma tante Vermandel, marraine de ma fille, je viens d'apprendre que cette bonne femme, qui est ma marraine aussi, est morte presque subitement hier au soir. Je donnerais la moitié de la succession qu'elle m'a léguée, pour la revoir en vie pendant huit jours seulement. Me voilà forcé de chercher pour la petite une autre marraine, ce qui chagrinerà Ursule.....

— C'est un malheur assurément, répartit le duc avec un sourire bienveillant, mais quand on a des amis, les marraines sont vite trouvées. Vous en aurez trente dès ce soir, et si vous me

permettez de vous en choisir une, je vous offre ma fille Jeanne, qui a seize ans aujourd'hui même, et qui, ayant fait sa première communion aux Pâques dernières, peut déjà vous rendre ce petit service. Vous aurez en elle une marraine fort raisonnable, qui ne demandera pas mieux que de remplir cette grave fonction. C'est la perle des demoiselles, quoique ce témoignage puisse paraître suspect dans ma bouche. Regardez, les voilà toutes trois dans le jardin : Jeanne répète sa leçon de latin, tandis que Marguerite et Marie courent après des papillons.... Vous ne trouverez pas de personne, jeune ou vieille, plus sérieuse dans toute l'ammanie de Bruxelles.

Le charpentier décidément touché de tant de prévenances, remercia le duc avec une effusion tout-à-fait extraordinaire, et protesta qu'il n'oublierait jamais cet honneur fait à sa famille. Bruno était rayonnant de joie. Le duc, satisfait lui-même de cette entrevue, adressa encore aux deux amis quelques paroles aimables, puis il les quitta pour aller informer la jeune princesse de l'engagement pris en son nom. Il les autorisa, du reste, à se promener tant qu'il leur plairait dans le château et le parc de Tervueren. Goetghebuer les parcourut en tout sens, louant ou critiquant tout à haute voix, avec une liberté que Bruno ne se serait pas permise.

.....

Quand le doyen revit, des hauteurs d'Ixelles, les tours du palais et de l'abbaye de Caudenberg, il se frotta joyeusement les mains, ce qui était, chez cet homme sévère et calme, le signe d'une félicité parfaite, et il prononça ces paroles en regardant le soleil qui descendait derrière la ville : — Il n'y a pas de mortel plus heureux que moi dans tout Bruxelles ni dans ce riche château que nous quittons. Bruno, prions Dieu que cela dure.

.....

Nous n'essaierons pas de dépeindre la douleur du charpentier et du prêtre quand ils se trouvèrent devant le lit où Ursule n'était plus qu'un cadavre. Dans de pareilles scènes, l'imagination du lecteur sensible doit suppléer au silence de l'auteur. Il suffira de dire, pour l'intelligence de la suite de no-

tre histoire, que Bernard Florès ne fut pas soupçonné. Au retour de ses parents, il était prosterné, comme tout le monde, dans la chambre d'Ursule, à deux pas de sa sœur inanimée. Le crime avait été commis, disait-on, par la servante gantoise, qui avait disparu avec les pièces d'or et la croix de diamant. La vérité était que cette fille innocente, entraînée dans une sorte de prison par la femme de Bernard, avait fait de vains efforts pour retourner au logis. Elle passa deux jours dans une maison infâme, ou plutôt dans une cave de la rue des Bateaux, où ses pleurs et ses cris ne frappèrent que des oreilles complices. Le troisième jour, ayant appris sa condamnation à mort, elle consentit facilement à prendre la fuite : elle retourna honteuse et désespérée dans sa ville natale, sous l'escorte d'un affidé de Bernard Florès.

Le baptême eut lieu, dans le chœur de Sainte-Gudule, le lendemain du voyage à Tervueren. La princesse Jeanne donna son nom à la fille de Goetghebuer, en présence de plusieurs seigneurs et dames et d'une grande affluence de peuple. Mais cette solennité, dont le charpentier s'était promis tant de joie pour lui et les siens, se passa dans les larmes, car elle fut accompagnée de l'enterrement d'une femme que toute la ville aimait sincèrement. La profonde affliction de Baudouin, le jeune sourd-muet, excita une pitié générale : c'était lui, en effet, que ce malheur frappait le plus cruellement. Ursule était sa mère, son institutrice, sa providence de tous les instants, la compagne de ses jeux, sa consolatrice et sa meilleure amie.



IX

Dix-huit ans après.

En ce temps-là, comme aujourd'hui, il se passait bien des choses en dix-huit années. Le duc Jean III était décédé le 5 décembre 1555, après un règne glorieux mais agité de près d'un

deuxième siècle (1). Ses fils l'avaient précédé au tombeau, de façon que l'aînée de ses filles, Jeanne, mariée en secondes noces (2) à Wenceslas de Luxembourg, recueillit l'héritage ducal. Sa seconde fille, Marguerite, était devenue comtesse de Flandre, par son union avec Louis de Maele. Marie, la troisième, avait été donnée à Renaud, duc de Gueldre et comte de Zutphen. Je rappellerai, pour ceux de mes lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec l'histoire de la Belgique au moyen âge, que Jean III avait accordé en dot à Marguerite la ville de Malines et une rente annuelle de 10,000 florins de Florence. La pénurie du trésor l'empêcha de payer cette somme, et l'opposition des communes du Brabant l'engagea à ne pas se dessaisir de Malines. Quand Jeanne et Wenceslas eurent été inaugurés à Louvain, le 3 janvier 1356, et quelques jours après à Bruxelles, à Anvers, à Tirlemont, à Nivelles et ailleurs, l'époux de Marguerite exigea qu'on fît droit enfin à ses justes réclamations. On ne l'écouta guère et il songea dès lors à prendre par la force des armes dix fois plus qu'on n'avait eu l'imprudence de lui refuser. De là cette guerre terrible qui ruina une partie du Brabant et de la Flandre, et dont j'aurai à raconter quelques épisodes.

Bruno Florès était devenu chanoine de Ste-Gudule et confesseur de la duchesse Jeanne. Bernard avait déployé tant d'adresse et d'hypocrisie qu'il était parvenu au poste lucratif et influent de gardien du beffroi de Saint-Nicolas. Ce monument remarquable, qui aurait près de huit siècles aujourd'hui, s'il n'avait entièrement disparu sous l'action destructive du temps, des incendies et des caprices des hommes, servait alors de maison de ville (3), d'arsenal, de chambre aux archives, de clocher et d'observatoire. Le rusé coquin avait toujours ambitionné ces fonctions, parce qu'il espérait les exploiter largement à son bénéfice, n'importe comment. Inutile de dire que le patronage de sa famille lui avait seul valu une pareille faveur.

Goetghebuer était resté le premier charpentier de Bruxelles.

(1) Il avait succédé à Jean II, le 17 octobre 1313.

(2) Elle avait épousé d'abord Guillaume II de Hainaut, mort jeune.

(3) La Maison-de-Ville actuelle ne fut commencée qu'en 1401.

Il venait d'être élu doyen pour la troisième fois (1). L'hôtel de Guillaume Van Duvenvoorde était achevé; les travaux de Ste-Gudule marchaient bien; l'hôpital St-Jean, récemment restauré, avait aussi donné beaucoup d'occupation au veuf de la pauvre Ursule. Comme il n'y a pas de douleur qui ne se calme peu à peu, surtout avec de la richesse, de la considération et du bon sens, Goetghebuer menait une existence assez heureuse, bien qu'il eût pris la ferme résolution de ne jamais remplacer Ursule dans son cœur. A vrai dire, Ursule lui avait laissé une héritière dont les qualités les plus précieuses du corps et de l'esprit se développaient avec éclat. Dans toute la ville, on louait sans réserve les vertus, la beauté et les grâces de la fille du doyen des charpentiers. Jeanne (ainsi la nommait-on, puisque la duchesse l'avait tenue sur les fonts baptismaux), Jeanne répandait autour d'elle un charme irrésistible que les femmes elles-mêmes subissaient involontairement. Ce n'était pas une de ces beautés fades et communes, qui paraissent sculptées dans le marbre par quelque classique ciseau, tant elles sont régulièrement froides. Tout en elle éblouissait et commandait une admiration respectueuse. Ses membres et ses traits d'un dessin parfait, ses yeux noirs qui étincelaient sous d'épais sourcils, sa chevelure luxuriante, son teint d'une nuance un peu brune, sa démarche à la fois sévère et aisée, ses gestes gracieusement arrondis formaient un ensemble d'une richesse ineffable. Mais l'effet que produisait la vue de Jeanne provenait moins peut-être de toutes ces perfections matérielles que de l'expression de candeur et de fermeté qu'on lisait sur son visage. Sa beauté intérieure, si je puis m'exprimer de la sorte, était plus frappante que celle du dehors. Il faut sans doute attribuer à cette union intime des plus précieuses qualités physiques et intellectuelles, le succès général et durable qu'obtenait Jeanne partout où elle se montrait.

Cette supériorité écrasante qu'elle exerçait, à son insu, avec une si aimable modestie, sur le beau sexe de Bruxelles, n'était

(1) Cette distinction ne pouvait être accordée que tous les six ans au même homme.

contestée par personne, d'abord parce qu'elle était vraiment incontestable, ensuite parce qu'il ne n'y mêlait aucun orgueil, aucun sentiment de jalousie ou de satisfaction ambitieuse. Profondément chrétienne, c'est-à-dire toute dévouée à l'accomplissement sévère de ses devoirs, Jeanne était nourrie dans ce mépris des vains éloges et dans cette estime de soi-même qui étaient les principales qualités de son père. A dix-huit ans, pure comme au jour de sa naissance, elle était armée contre toutes les séductions qui l'entouraient, car elle avait déjà entrevu, grâce à cet instinct profond que possèdent les âmes d'élite, les corruptions fardées de la société de l'époque. Elle devinait le mal sans le connaître, et le peu qui en arrivait à ses oreilles augmentait encore le dégoût qu'elle en ressentait. Peut-être sera-ce donner le dernier coup de pinceau à ce portrait de notre héroïne, en disant que personne ne lui avait encore adressé une parole blessante, bien qu'elle fût partie, pour ainsi dire, d'une cour corrompue, et qu'elle n'évitât jamais avec affectation de se trouver dans des réunions où la liberté dégénérait parfois en licence. Une femme insultée n'est jamais entièrement innocente. Il n'y a pas de libertin assez maladroit pour offenser sans but. De même que le vice le plus caché a des émanations qui attirent le vice, de même la vertu intime exhale comme des parfums qui le repoussent d'avance. Telle était sans doute la croyance de Jeanne, car on la verra circuler avec une confiance parfaite dans le dangereux labyrinthe que formait la cour de Bruxelles en l'an de grâce 1356.

X

La duchesse Jeanne de Brabant.

Tous les historiens rendent à la duchesse Jeanne la justice de reconnaître que, si elle avait osé se conduire en souveraine, elle eût épargné à son pays bien des hontes et des désastres. Mais cette princesse, d'un caractère faible, doux et mélancoli-

que, ne fit jamais que les volontés de Wenceslas, son époux bien-aimé. Elle déposa entre ses mains tous les pouvoirs dont elle avait hérité, et jusqu'aux prérogatives dont une femme ne doit jamais se dessaisir. Wenceslas gouvernait l'Etat (Dieu sait comme) et dirigeait seul la maison ducale. Or, ce prince « gentil, noble, joli, fresque, sage, dameret et amoureux, » selon le témoignage de Froissard, ne méritait, certes, pas la cinquième de ces épithètes. Se montrait-il sage, quand il organisait toutes sortes de brutales folies dans ses palais de Caudenberg, de Tervueren, de Genappe, de Binche, de Braine-Laleud et de Maestricht; quand il y rassemblait les gentilshommes les plus dissolus, les dames les moins sévères, les troubadours et les artistes les plus séduisants; quand il blessait la fille de Jean III dans son honneur et son amour; quand il gaspillait les revenus du domaine, les subsides des communes, au lieu de payer les dettes du duc défunt et celles qu'il avait contractées lui-même; quand il attirait sur le Brabant les armées de la Flandre, de la Gueldre, des pays de Namur, de Liège et de Juliers, en un mot quand il compromettait à la fois tous les intérêts dont la défense lui était confiée? Habile dans les tournois, adroit à la chasse et au jeu de paume, insolemment heureux auprès des dames, Wenceslas était victorieux partout, hormis sur les champs de bataille où il se laissa faire prisonnier la première fois qu'il y paya convenablement de sa personne. Tel était le prince qui devait administrer pendant près de trente ans le plus beau duché de la chrétienté.

Le palais de Caudenberg, rebâti par Jean III quelques années avant celui de Tervueren, et considérablement agrandi et embelli par Philippe dit *le Bon*, s'élevait entre le Parc et le château du Borgendael, de manière que les deux faces principales regardaient le midi et le nord, ou l'église de Saint-Jacques et le Parc. L'architecture en était pure et riche, mais l'étendue et le nombre des appartements ne répondaient pas aux besoins d'une cour somptueuse. Le duc, la duchesse et leurs officiers se logeaient à l'étroit pour faire place aux nombreux invités qu'ils retenaient. Le palais ne formait encore qu'un long carré auquel Wenceslas faisait ajouter des ailes, afin d'y trans-

porter les cuisines, les magasins et la domesticité. La Place Royale actuelle, entourée d'un mur, à hauteur d'homme, était le théâtre ordinaire des tournois et des parties de longue pause que donnait la cour. Dans cet enclos éclatèrent maintes prouesses qui firent l'admiration de nos aïeux. Tout le terrain occupé aujourd'hui par la place des Palais, par le Parc, la rue Royale, la rue de la Loi (jusqu'à la rue de Louvain) et la rue Ducale (jusque contre les boulevards) formait le jardin du palais ; en d'autres termes, ce vaste terrain était situé hors de la ville, puisque les remparts se dirigeaient en ligne droite, de la porte de Treurenberg (au milieu de la rue de ce nom) vers la façade occidentale du palais, à peu près au centre de l'hôtel du ministère des travaux publics. Avant que Jean III eût fait du Parc un appendice du palais, c'était un champ banal où les Bruxellois oisifs et leurs enfants venaient prendre leurs ébats. Le prince le transforma en un jardin délicieux, où il construisit des étangs, un labyrinthe, des arènes pour divers jeux, une orangerie, des pavillons de plaisir, des maisons rustiques, une ménagerie, et où il cultiva des fleurs et des fruits, notamment la vigne. Pendant deux siècles, le champ de vignes qui faisait face au palais, produisit plusieurs muids d'un assez bon vin de Bourgogne. Entre ce champ de vignes et le palais s'étendait une grande cour pavée, sur laquelle donnaient deux escaliers gothiques, flanqués de hautes tourelles.

Cette magnifique résidence, dont pas une pierre n'est restée debout, a abrité les plus illustres têtes de l'Europe. Déjà du temps de Jeanne et de Wenceslas elle était le rendez-vous de la fleur de la noblesse, de la chevalerie et des artistes. Mais je m'aperçois que tous ces détails entravent le cours de mon récit. Si les romanciers avaient une muse, je la prierais de m'inspirer la crainte salutaire des abus du genre descriptif, frère du genre ennuyeux. En attendant qu'on leur fasse l'honneur insigne de leur en accorder une, je promets d'éviter cet écueil autant que possible. Car il pourrait bien se faire que le lecteur ne s'intéressât point à ces souvenirs d'archéologue, et qu'il ne fût guère disposé à bâiller pour l'honneur de l'histoire nationale. — De grâce, me dit-il peut-être, laissez-là tous ces ren-

seignements épisodiques sur l'architecture, les costumes, les petits usages et la géographie de nos ancêtres, et racontez-moi un drame naturel et saisissant, tel que je le désire.

Merci du conseil, lecteur, j'essaierai de le suivre... vous aurez un véritable drame, l'un des plus touchants que je connaisse, mais passez-moi ça et là une courte excursion dans le domaine de l'histoire. Cela soutiendra mon courage, et nous arriverons tout de même au dénouement.

Longtemps avant qu'elle fût duchesse souveraine, la fille de Jean III s'était vivement intéressée à sa première filleule. Toutes les fois qu'elle se trouvait à Bruxelles elle faisait venir l'enfant au palais et lui prodiguait les caresses et les friandises. Elle exigea même parfois que la petite lui fût amenée à Tervueren, soit par Goetghebuer, soit par quelque ami du charpentier. Le chanoine Bruno se chargeait presque toujours de cette mission délicate. Il faut dire, pour être juste, qu'il s'en acquittait en bon parrain, avec le zèle et la prudence d'une nourrice émérite. Ces entrevues de la bonne princesse avec Jeanne devinrent très fréquentes lorsqu'elle eut choisi Bruno pour son confesseur et son maître de musique (ai-je oublié de dire que Bruno était un excellent musicien)? Car dès lors le chanoine, forcé de passer trois jours de la semaine à Tervueren, était aussi désireux que son auguste élève d'embrasser l'adorable fille de Goetghebuer. Ces courses à Tervueren et vice-versâ durèrent jusqu'au mariage de Jeanne avec Wenceslas. A partir de cette époque, elles cessèrent presque entièrement, attendu que Wenceslas ne voulut pas échanger le séjour de Caudenberg contre celui de Tervueren. L'excellente marraine put donc voir à chaque instant son enfant adoptif; elle s'y attacha comme si elle avait eu le pressentiment qu'elle n'en posséderait jamais d'autre. La petite Jeanne était sa joie, son orgueil, sa consolation. Quand Wenceslas lui causait du chagrin (ce qui arrivait presque tous les jours), la noble dame se renfermait avec sa filleule dans un salon écarté, et là elle lui racontait naïvement son amour pour Wenceslas, sa tolérance extrême et l'ingratitude dont elle était payée. La fille de Goetghebuer, toute jeune qu'elle était, semblait compatir aux peines de sa bienfaitrice à qui elle n'en de-

venait que plus chère. Inutile de dire que notre gentille bourgeoise recevait tous les cadeaux imaginables, de fines soies, des chaînes brillantes, des bonnets richement brodés, des pantoufles de satin et mille autres objets de toilette. Elle était exactement habillée comme les plus riches dames de la cour. Loin de s'en montrer fière elle en était presque honteuse, parce que les voisins de la Chaussée, en la voyant revenir au logis si belle et si éclatante, ouvraient de grands yeux comme pour demander si c'était bien là la fille du doyen des charpentiers. Cet étonnement du public et les critiques de quelques envieuses embarrassaient la modeste enfant; mais pour plaire à sa marraine elle bravait tout, même l'inconvénient d'être trop belle.

Goetghebuer s'était d'abord senti blessé de tous les cadeaux que prodiguaient à sa fille la princesse et ceux qui désiraient lui faire la cour par l'entremise de la bourgeoise favorite. Il lui semblait qu'il était assez riche et assez bon père pour la couvrir de soie et d'or à ses frais, si ce luxe ne lui avait pas semblé condamnable. Il s'en expliqua une fois franchement à Jean III et à l'épouse de Wenceslas; mais on le laissa dire. Pour s'acquitter envers les bienfaiteurs de sa fille, Goetghebuer sollicita un jour la construction d'un vaste bâtiment projeté par le duc, et, quand il eut fini, il refusa le paiement de l'ouvrage. Comme le doyen se montra naturellement généreux, sans ostentation blessante, Jean III eut la délicatesse d'accepter à son tour ce cadeau du charpentier. Du reste tous les cadeaux arrivaient fort à propos à ce prince, dont le trésor était toujours vide.

Plus tard, à la mort du duc, lorsque l'épouse de Wenceslas se fixa définitivement à Bruxelles, la fille du charpentier dut remplir assidument les fonctions de dame de compagnie. Elle assistait au lever de la duchesse, répétait avec elle une leçon de musique ou de latin sous les yeux du chanoine de Ste-Gudule, brodait des voiles, des ornements d'autel, ou tressait délicatement les couronnes de roses dont j'ai déjà fait mention.

Très souvent elle dînait au palais, quand sa marraine l'exigeait, car, à moins d'un ordre formel, elle allait partager le frugal repas de son père. Toute la cour était si bien habituée à la présence de Jeanne la bourgeoise, à l'attachement filial que lui

témoignait la duchesse; les gentilshommes et les dames s'étaient eux-mêmes tant intéressés à cette charmante figure, à cet esprit vif, brillant et solide, que, malgré la distance qui séparait encore la noblesse de la bourgeoisie dans les relations de la vie officielle, la fille du charpentier dînait ordinairement à la table ducale. Ajoutons qu'elle s'y trouvait parfaitement à l'aise, et que les étrangers la confondaient avec les premières héritières du Brabant.

XI

Un bourgeois fier et prudent.

Ces rares honneurs rendus à sa fille ne plaisaient guère au sévère charpentier; d'autres pères en eussent été flattés et en eussent bien auguré pour l'avenir de la protégée; lui s'en plaignait comme blessé dans ses habitudes et ses idées démocratiques.

A l'époque où nous sommes parvenus, Goetghebuer était tout dévoué à la famille du feu duc; il aurait donné son sang pour sa souveraine, mais il n'aimait guère la noblesse. Les folies de toute espèce qu'il entendait raconter, les dépenses ruineuses que faisait la cour, les attaques à main armée contre la bourgeoisie, les filles séduites, les créanciers battus, ces excès déplorables ne lui dictaient que des paroles de mépris pour la vie du grand monde. D'ailleurs, il trouvait que son enfant n'était pas assez auprès de lui. Chaque fois qu'il la demandait et qu'on lui répondait : « Mademoiselle est à Caudenberg, maître, » il se remettait de très-mauvaise humeur au travail. Aussi n'eût-il jamais toléré l'existence extraordinaire que menait sa fille, malgré tout ce qu'eût pu dire ou faire la duchesse, si le chanoine Bruno, son meilleur ami et son mentor dans bien des circonstances, ne s'était efforcé de combattre ce puritanisme trop scrupuleux. — Prends garde, lui disait parfois le prêtre en souriant, prends garde de confondre la vertu avec la grossièreté,

et de calomnier la cour au profit de la populace qui ne vaut pas mieux, au contraire ! Penses-tu qu'on donne moins de mauvais exemples au marché de St-Nicolas et au faubourg de la Chapelle qu'au Caudenberg ? Je ne veux pas opposer des éloges outrés à tes critiques exagérées, mais je prétends que si ta fille doit faillir, elle trébuchera aussi vite parmi ses égaux que parmi la noblesse. Les natures vicieuses trouvent partout leur aliment. Et puis, ajoutait le chanoine, en employant un argument *ad hominem* qui ne manquait jamais de réussir, à t'entendre, Pierre, je serais aussi un débauché, un corrupteur, un vaurien, qui se plait au spectacle de la dépravation polie et élégante ! Car moi aussi je partage les goûts de ta fille, moi aussi je préfère la société du Caudenberg à celle du *Chat botté* où se réunissent avec toi, les soirs d'hiver, une demi-douzaine de joueurs d'échecs et de dés, braves gens, sans doute, mais qui ne savent parler que des choses vulgaires dont leur quartier est le théâtre : suis-je un si grand coupable pour cela, et dois-tu m'envelopper, avec ta fille, dans toutes ces accusations passionnées que tu lances contre ceux qui fréquentent la cour ? Vraiment, c'est flatteur pour un chanoine de Ste-Gudule, qui correspond avec le St-Père (par ordre de la duchesse, bien entendu, car je n'ai personnellement, Dieu merci, rien à démêler avec les puissances étrangères), c'est flatteur de m'entendre traiter de la sorte ! Réfléchis d'ailleurs que notre fille n'est pas seule là-bas... Tu m'as prié, ordonné de l'observer de près ; c'est un devoir que je remplis exactement ; et avec succès, bien que je n'aie jamais fait d'études préparatoires pour surveiller les demoiselles... je ne puis parler de ces choses que par oui-dire. Mais la vertu solide de notre Jeanne facilite singulièrement ma tâche. Je le déclare hautement, ni moi, ni toi, ni personne, ne possédons une sagesse à toute épreuve comme la sienne. Elle serait fille à passer quinze jours au purgatoire sans se brûler le bout de l'ongle. Le mal n'a pas de prise sur elle. Je l'ai vue imposer silence, d'un seul de ses regards, à des libertins qui parlaient trop haut dans le coin d'une salle. Les femmes entreprendront en vain de la corrompre ; les hommes ne l'essaieront même pas. Tu me diras que c'est une toute jeune fille, qu'il ne faut pas aller au devant de la tentation, que nous n'avons qu'elle

d'enfant (car notre pauvre Baudouin compte à peine), et mille autres choses que je serais inexcusable de ne pas savoir ; mais Jeanne sort de la règle. Je réponds d'elle, laisse-moi faire et tranquillise-toi, à moins que j'aie perdu ta confiance... Alors c'est autre chose, je me tais, car, après tout, tu es le maître... Mais tu ne penses pas de moi tout le mal que tu dis...

Ainsi parlait Bruno, et Pierre finissait toujours par céder, non sans déclarer que toute la responsabilité de la conduite de Jeanne pèserait, dans ce monde et dans l'autre, sur la seule conscience du chanoine. Celui-ci, qui prononçait ces discours consolateurs avec la meilleure foi du monde, achevait donc de donner à sa filleule une éducation princière. A dix-huit ans, la fille du charpentier eût porté avec honneur la plus noble couronne. Dès lors on croyait, en général, qu'elle en porterait certainement une, ne fût-ce qu'une couronne de baron ou de vicomte. Jeanne était peut-être la seule personne qui n'y eût pas encore songé.



XII

Gudule.

L'attachement dont la première dame du duché honorait Jeanne l'avait rendue si peu vaine qu'elle comptait pour amies toutes les jeunes bourgeoises qui l'approchaient. Parmi ses compagnes d'enfance, elle avait distingué la fille de l'armurier qui habitait la maison voisine de celle de Goetghebuer. Gudule Walraevens, plus âgée qu'elle de deux ou trois années, avait depuis longtemps gagné le cœur de Jeanne par sa douceur angélique, par ses manières d'une simplicité élégante et par le naïf bon sens qui réglait son langage et ses actions. Elle passait auprès de Jeanne presque tous les moments que celle-ci n'accordait pas à la duchesse. Dès que Jeanne rentrait chez elle, l'armurier Walraevens s'empressait de lui dépêcher Gudule qui ne demandait pas mieux que d'obéir. L'ambitieux bourgeois était tout fier de

voir sa fille lancée en si belle compagnie, et il espérait qu'elle aussi ne manqueroit pas de faire fortune à la cour. Quand il lui comparait Jeanne (ce qui lui arrivait très-souvent), il ne trouvoit aucune raison de douter que son héritière ne méritât les mêmes honneurs dont Jeanne était comblée.

—Ma Gudule, se disait-il, n'a pas, il est vrai, cet air majestueux et sévère, ces yeux diaboliques, ce port de reine qu'on admire dans Jeanne. Mais en revanche, comme sa chevelure blonde, ses yeux bleus, son continuel sourire, sa démarche coquette, en font la plus gracieuse enfant du quartier ! Les hommes ont bien mauvais goût, et les grandes dames sont des sottes si Gudule n'obtient pas au Palais autant de succès que Jeanne.

Malheureusement pour les glorieux projets du digne armurier, Gudule n'avait pas la moindre disposition à s'y prêter. Elle aimait la vie simple et tranquille qu'on menait dans la maison paternelle, elle ambitionnait la réputation d'une bonne ménagère, et plaignait sincèrement Jeanne d'avoir tant de nobles connaissances qui lui prenaient son temps et sa liberté. Avec des goûts si modérés et si humbles, elle ne pouvait comprendre qu'il n'en coûtât pas plus à son amie de vivre dans le grand monde qu'au milieu de ses égaux. Pour tout dire, Gudule n'était pas indifférente aux hommages que lui rendait l'un des meilleurs armuriers de Bruxelles, Adolphe Van Mol, assez beau garçon, âgé d'une trentaine d'années, et déjà établi rue de la Montagne, à côté de l'hôtel du Miroir. Adolphe Van Mol n'avait que deux désirs, et il lui paraissait que s'il pouvait les réaliser, il eût pu se vanter d'être le bourgeois le plus heureux de Bruxelles. Le premier de ces désirs était de soutenir, par son travail, l'excellente réputation que s'étaient acquise les cuirasses de sa ville natale (1). Il ne laissait sortir de ses ateliers que des armes qui pouvaient lutter avec les plus célèbres produits de Tolède, de Florence et de Venise. Son second désir était d'épouser une femme de son goût... Depuis quelque temps, il l'a-

(1) Il est certain que les armes défensives fabriquées à Bruxelles étaient regardées pour les meilleures de tous les pays germaniques. Elles s'exportaient en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie et jusques dans l'empire grec. Ces cuirasses étaient à l'épreuve des flèches et des coups de lance.

vait rencontrée dans Gudule, à qui il offrait, plusieurs fois par semaine, sa fortune et sa main. Gudule eût volontiers accepté ce parti, convenable sous tous les rapports, mais elle osait à peine y songer, car Walraevens avait déclaré haut et ferme que sa fille n'épouserait qu'un gentilhomme d'un rang au moins égal au futur époux de Jeanne. Walraevens en faisait personnellement une question d'honneur; il était doyen comme Goetghebuer; riche, considéré, père d'une fille unique comme Goetghebuer, il tenait, par conséquent, à posséder, toujours comme Goetghebuer, un noble gendre, exerçant la haute et la basse justice sur un vaste domaine. Gudule, inaccessible à la passion et religieusement soumise aux volontés de son père, ne donnait donc à l'impatient Van Mol que des espérances très-légères qui menaçaient de condamner le pauvre garçon à un célibat sans fin.

Chaque fois que Jeanne rentrait chez elle, sous la conduite du chanoine, et suivie jusqu'à sa porte de deux ou trois valets en grande livrée, ou qu'elle était saluée à sa fenêtre par quelque dignitaire de la cour qui passait; chaque fois que Walraevens était témoin de ces insignes faveurs, il ne pouvait contenir un certain mouvement de dépit.

— Voilà, dit-il un jour à Gudule, qui travaillait avec une heureuse indifférence à quelque tapisserie ou dentelle, voilà cependant la félicité que tu goûterais, si tu suivais l'exemple de Jeanne! Je t'ai prouvé cent fois qu'il dépend de toi de sortir de cette petite bourgeoisie où tu es confondue... et au-dessus de laquelle je voudrais bien m'élever. Il n'est pas défendu de monter, mon enfant; au contraire. Se caser aussi haut que possible est le plus sûr. Ce ne sont pas les arbres qu'on foule aux pieds, c'est la pauvre herbe du chemin. Tu l'as belle pour réussir comme Jeanne! Ne souris pas si modestement... tu sais bien que tes yeux, ton teint, ta taille et ton esprit fripon ne sont pas communs dans le quartier... mais j'ai tort de te louer, quand je devrais me fâcher tout rouge, innocente obstinée que tu es! Non, au lieu d'aller en cour avec Jeanne (on te l'a offert, méchante), tu fais tout bêtement le ménage ou tu cous et tu brodes pour gagner quelques sous. Au lieu de te montrer tu te caches... Quand

je dis que tu te caches, ce n'est pas pour cet imbécille de Van Mol qui t'a gâtée en ne te parlant jamais que de ses ouvriers et de ses métaux. A lui tu prodigues tes petites coquetteries... A un simple bourgeois, fi donc !

— Nous sommes des bourgeois aussi, mon père, intervint Gudule avec sa plus douce voix.

— Tais-toi, sottie, et laisse-moi achever. Je dis que ta conduite est indigne, et je me demande souvent qui a pu t'inspirer des sentiments aussi vulgaires. Ce n'est pas moi, car tu sais combien je respecte les grands, combien je les envie et quelles peines je me suis données pour amasser une fortune qui me permette de les fréquenter quelquefois ? Ai-je jamais refusé d'aller à la cour ?... Quand on nous y invite, nous autres doyens, à l'approche des élections échevinales ou du vote des subsides, fais-je la faute de manquer à l'appel ? Je me montre toujours aimable envers notre gracieuse duchesse et monseigneur Wenceslas ; je puis me rendre en conscience ce témoignage que je ne leur ai jamais refusé une obole. Aussi suis-je grandement considéré par mes souverains et appelé plus souvent que d'autres aux fêtes de la cour. Voilà mes principes...

— Cela fait jaser, père, interrompit de nouveau Gudule, avec un sourire calin qui cachait un peu de malice. On dit dans le public que vous êtes trop complaisant, trop faible. Notre ami Adolphe m'a même assuré qu'il a beaucoup de peine à vous défendre contre les critiques de vos confrères.

— Je le crois bien, s'écria Walraevens avec indignation ; ce sont tous d'ignorants bourgeois qui ne savent pas apprécier les sentiments qui me guident. Mais je n'ai pas fini. Je disais donc que tu ne tiens assurément pas de moi ce mépris que tu professes pour la noblesse. Ce n'est pas de ta mère non plus, car voilà une personne (excellente femme, morte trop jeune, pour ton malheur) qui avait des goûts délicats avant son mariage (j'ignore encore pourquoi elle a daigné m'épouser) ; elle n'avait jamais voulu se trouver qu'en bonne compagnie ; elle voyait des dames, elle connaissait tous nos plus gentils cavaliers, elle était reçue dans les châteaux, et elle savait y plaire au point que feu sa tante devait parfois se mettre en voyage pour l'en arracher

de force. Elle mena cette belle vie jusqu'à l'âge de trente ans , où je parvins à l'obtenir en mariage. J'étais fier des succès de sa jeunesse, j'en portais le front plus haut. On m'envia tant que mes amis même mirent tout en œuvre pour empêcher cette union. Mais on eut beau se moquer de moi, je tins bon, et tu ne tardas pas à naître, Gudule. Je n'eus qu'à me féliciter d'avoir montré du caractère, car ta mère continua de voir des gens du grand monde qui me firent parfois l'honneur de dîner chez moi et d'emprunter mon argent. Hélas ! quels jours agréables elle m'a fait passer, et comme tu as tort de ne pas marcher sur ses traces !

Gudule garda le silence, et Walraevens ému alla dans une autre chambre déplorer son malheur de posséder une fille si peu semblable à sa mère.



XIII

La toilette de Gudule.

Fatiguée de ces reproches continuels, Gudule promit un jour au doyen des armuriers de paraître à la cour dès qu'on voudrait bien l'y admettre. Elle fit cette concession en soupirant et au risque de déplaire à Van Mol, qui partageait l'avis de Goetghebuer sur l'existence princière de Jeanne. Walraevens, au comble de la joie, supplia celle-ci de présenter Gudule au palais, un jour de fête, alors que d'autres bourgeoises, du reste, avaient l'honneur d'y figurer aussi. Jeanne n'eut pas de peine à obtenir cette petite faveur pour son amie. Elle saisit la première occasion venue, celle du mariage du comte de Berg, cousin de Wenceslas, mariage qui fut richement célébré au palais de Caudenberg. Walraevens s'occupa plusieurs jours à l'avance de la toilette de Gudule. Il voulut qu'aucune comparaison ne lui fût défavorable ; aussi lui acheta-t-il une magnifique jupe de brocard, une robe courte à larges manches entr'ouvertes, toute chargée de fils d'or et d'argent, un superbe bonnet de

velours et de tulle étincelant de pierreries, une chaîne d'or qui tournait vingt-quatre fois autour du cou, une large ceinture, ornée de diamants et de rubis, des souliers du plus fin cuir de Russie, enfin un éventail incrusté. Gudule eût préféré la simple couronne de roses naturelles qui était alors de mode, au lourd bonnet que quelques dames persistaient à porter. Mais l'armurier repoussa net cette proposition, sous prétexte qu'il fallait laisser les roses à la petite bourgeoisie, et qu'il avait d'ailleurs les moyens d'acheter tout ce que nous venons d'énumérer.

Puisque nous parlons toilette, disons ici que le luxe des vêtements fut porté au comble dans le cours du XIV^e siècle. Les chroniqueurs sont unanimes à déplorer les énormes dépenses que faisait le beau sexe pour se vêtir, et les abus de plus d'un genre qui en résultaient. Bien que la soie, le velours, le fin linge et les dentelles fussent très-chers relativement à notre époque, les bourgeois et même les ouvrières les portaient généralement. Le luxe allait si loin, sous ce rapport, que les dimanches et jours de fête on ne rencontrait guère que des femmes habillées comme des reines du 19^e siècle. Le plus clair des revenus de nos pères s'écoulait en dépenses frivoles ; les hommes se ruinaient à table et les femmes devant leur miroir. Quelque considérables que fussent les bénéfices que la bourgeoisie recueillait de l'industrie et du commerce, quelque bonnes ménagères que les mères et leurs filles se montrassent dans l'intérieur des maisons, la passion de la toilette fit de nombreuses victimes. Il fallut que l'autorité s'en mêlât. A Bruxelles, à Louvain, à Gand, à Bruges, à Liège, à Anvers, à Tournay, à Lille, on promulgua des lois somptuaires pour combattre ce malheureux travers. Mais les effets de ces lois paraissent avoir été assez douteux, car les dames des provinces belges conservèrent la réputation qu'elles avaient ambitionnée. Durant le 15^e, le 16^e et même le 17^e siècles on vanta la richesse extraordinaire et les raffinements de leur toilette.

Inutile de dire que, sous les règnes galants de Jean III et de Wenceslas, nos aïeules montrèrent peu de dispositions à modérer le luxe des vêtements qui s'était introduit dans toutes les

classes de la société depuis la fin de l'administration de Jean le Victorieux. Cependant, pour être juste, il faut reconnaître qu'elles avaient autant de goût naturel que de penchant pour l'or, les pierreries et les étoffes précieuses. Elles ne connaissaient pas encore la torture du corset ; une ceinture large et peu serrée marquait leur taille ; elles n'avaient pas emprunté aux orientales les compositions corrosives dont on fait aujourd'hui si largement usage ; aucune espèce de fard ni de blanc ne conspirait avec les années à la ruine de leur teint. Elles n'employaient pour les cheveux que des huiles inoffensives dont les parfumeurs modernes n'ont probablement pas conservé la recette , à en juger par l'énorme quantité de tresses artificielles qui leur sont commandées.....

Mais n'oublions pas que le candide Walraevens surveille avec une activité féminine les préparatifs compliqués de la toilette de sa fille. Il court de la tailleuse chez l'orfèvre, et du corbonnier chez la modiste. Rien n'est assez riche, rien assez coquet à son gré. Tout Bruxelles crut un moment que le brave homme allait convoler en secondes noces : mais il n'y songeait pas le moins du monde. Son unique souci était de préparer à Gudule un succès décisif à la cour, afin de faire naître en elle l'envie d'y retourner.

Inquiet de toutes ces allées et venues, Adolphe Van Mol laissa là un moment son enclume et ses fourneaux pour venir demander à Gudule, entre deux courses de son père, ce que tout cela signifiait. — Hélas ! lui répondit l'aimable fille, je vais à la prochaine fête de la cour, à l'occasion du mariage du comte de Berg. Mon père le veut, Jeanne Goetghebuer m'y engage, je ne puis leur refuser ce plaisir.

— Sais-tu bien, dit Van Mol avec une franchise un peu bourrue, que cette fête me déplaît et ne me présage rien de bon ? Qu'avons-nous besoin, nous autres travailleurs à la main dure et au langage tout simple, de nous mêler aux beaux gentilshommes et aux dames coquettes de la cour ! Ce n'est pas toi, Gudule, qui as pu avoir cette sotte idée...

— Ne parle pas ainsi devant mon père, dit Gudule presque effrayée. Tu connais sa manie, il n'en guérira pas de sitôt. Je

lui obéis, pour lui plaire; faites aussi quelque chose dans ce but... Par exemple, ne répétez pas si souvent que les sires de Bouchout et de Wesemael vous doivent encore chacun une armure complète, et qu'ils feraient bien de vous payer au lieu de parier et de perdre dans les tournois leurs meilleurs coursiers.

— Quoi! s'écria Van Mol, en ouvrant de grands yeux, je ne puis pas dire cela? Mais c'est la vérité pure... J'estime beaucoup les gentilshommes qui m'honorent de leur pratique... lorsqu'ils me payent. Sinon, non. Je ne sais pas jouer la comédie, moi... Je déclare que je regrette les cuirasses, les brasards, les cuissards, le casque, la lance et le bouclier que j'ai livrés à ces seigneurs... je le proclamerai en plein marché, sous le balcon de l'Etoile, s'ils ne me satisfont pas d'ici à dix jours. Ecoute, Gudule, je t'aime, tout Bruxelles le sait; mais si, pour être agréable à ton père, je dois faire l'éloge des mauvais payeurs, eh bien...

— Eh bien? murmura Gudule en souriant à Adolphe; eh bien?

— Eh bien, ajouta l'armurier en baissant les yeux et en donnant un vigoureux coup de poing sur la table, je ferai leur éloge; je dirai qu'ils sont plus exacts à acquitter leurs dettes que feu mon oncle Georges, qui payait sa bière au cabaret avant de la boire, et qui s'en allait ailleurs sans toucher à sa pinte, si l'aubergiste ne pouvait lui rendre la monnaie de sa pièce. Je jurerai même qu'ils ne me doivent rien, Gudule, mais je t'en supplie, ne vas pas à cette fête... Je ne suis pas comme ton père, assurément; je ne tiens pas à ce que ma future épouse coure le monde, sans moi, et soit complimentée à droite et à gauche, par de jolis fainéants qui en content aux filles. Car tu seras complimentée, Gudule... Cela me chagrine.

Gudule eut beaucoup de mal à expliquer à Van Mol comment elle se trouvait dans la nécessité d'aller à la cour, ne fût-ce qu'une fois, afin de contenter son père. Elle dut répéter à plusieurs reprises cette argumentation difficile qui ne la satisfaisait pas elle-même. Enfin Adolphe promit de ne pas se chagriner pour si peu, et de paraître approuver, par politique,

l'importante démarche de Gudule. Walraevens rentra en ce moment ; il aurait certainement adressé quelques dures paroles au pauvre amoureux, si celui-ci ne s'était écrié que Gudule faisait preuve d'esprit et de sagesse en marchant enfin sur les traces de Jeanne Goetghebuer. Cet hommage rendu à sa fille plut tant au doyen des armuriers qu'il congédia Van Mol avec ces mots encourageants :

— Voilà qui est bien parlé, mon garçon ; je m'aperçois pour la première fois que tu n'es pas aussi bête que je te croyais. A merveille, nos petits bourgeois font des progrès. Persiste dans ces idées, confrère, cela t'honorera. Je te donnerais volontiers ma fille si tu étais seulement châtelain. Car au fond, tu es bon et honnête... C'est bien dommage que tu ne sois pas mieux né, mais nous ne voulons qu'un noble pour gendre...

— Hélas ! murmura Adolphe en gagnant la porte, où allons-nous, bon Dieu ! rougir de ses pères, comme c'est vilain ! Je ne le pourrai jamais. Gudule me plaît certes, je crois même que je suis follement amoureux... mais puisqu'il lui faut un gentilhomme, un châtelain tout au moins, je resterai célibataire. Retournons à nos fourneaux.

XIV

Une fête au palais de Bruxelles.

L'avant-veille de la fête, le duc Wenceslas y fit inviter les cinquante-deux doyens, les officiers communaux et toute la magistrature de Bruxelles, ainsi que la bourgeoisie d'élite de Louvain, d'Anvers, de Tirlemont, de Nivelles, de Léau, de Jodoigne, etc. A en croire le gracieux époux de Jeanne, il éprouvait le besoin de se retrouver comme en famille au milieu des représentants de ses fidèles communes, et de voir fraterniser de nouveau les trois ordres de l'Etat. Goetghebuer et quelques autres devinèrent aussitôt l'intention secrète de Wenceslas. Le trésor ducal est encore une fois vide, se dirent-ils, et il s'agit de

le faire remplir par les communes. Soyons sur nos gardes, et ne nous laissons pas enivrer par les belles paroles de notre seigneur, car nous payerions cher un moment d'imprudence.

Il convient de dire que le doyen Walraevens était incapable de se livrer à des commentaires aussi irrévérencieux sur les intentions secrètes de Wenceslas. Le bon homme fut au comble de la joie en apprenant qu'il pouvait être le témoin oculaire du triomphe de sa fille. Peut-être se trouvait-il personnellement un peu flatté d'être appelé en présence des ducs et de la fleur de la noblesse brabançonne. Mais cet incident n'augmenta pas sa besogne, car il résolut d'aller au palais avec le simple costume des doyens, à savoir une toque et une large robe rouges sur un pourpoint noir et des souliers à la poulaine (1).

Disons ici que si les bourgeois influents étaient parfois reçus à la cour, leurs femmes, filles et sœurs n'y étaient que rarement admises : elles n'y étaient jamais invitées d'une manière expresse, mais les cavaliers pouvaient les y mener dans les circonstances ordinaires, avec l'agrément du prince, bien entendu. C'était donc, à vrai dire, un grand honneur pour Gudule d'aller s'asseoir à la table des nobles. Car le dîner était dans le programme, un de ces dîners fastueux tels qu'en organisaient nos pères et qu'on eût dit apprêtés pour des géants. Les cuisines de la cour étaient en feu depuis toute une semaine ; le meilleur gibier des forêts ducales avait été abattu, ainsi qu'une quantité d'agneaux et de bœufs gras ; on se proposait de les arroser avec les vins les plus délicats de France et de Portugal, et les pâtisseries et les confiseurs de la résidence étaient tous employés à la confection du dessert. Dès le XIV^e siècle, mais principalement sous le règne des ducs de Bourgogne, le dessert était la principale partie d'un dîner princier. Sous le nom d'*épices* on y déployait un luxe incroyable de friandises propres à exciter à boire ; d'habiles artistes, les frères Van Eyck, par exemple, dessinaient de grands édifices en pâtes aromatisées et en sucre dont chacun recélait dans ses flancs quelque agréable surprise. Tantôt on voyait s'envoler

(1) Les échevins et les autres membres de la magistrature portaient aussi officiellement des robes et des toques de drap rouge.

d'un palais féerique une nuée de petits oiseaux qui portaient au cou les couleurs et les noms des dames présentes ; tantôt sortaient des flancs d'un navire toutes sortes d'animaux vivants qui rappelaient l'arche de Noé ; tantôt encore on cachait dans une immense corbeille couverte de fruits et de fleurs , une demi-douzaine d'enfants qui chantaient en chœur vers la fin du repas. Ceux de mes lecteurs qui désireront savoir jusqu'où nos pères poussaient la magnificence des repas , liront avec intérêt la description que fait Olivier de la Marche des noces de Marguerite d'York et de Charles-le-Téméraire, célébrées à Bruges, en juin et juillet de l'an 1468 (1). Ils y trouveront tout autre chose que nos petits bonnets turcs, nos maigres pralines et nos pauvres corbeilles de fruits.

Mais ce sujet, que je ne fais qu'effleurer, m'entraînerait trop loin. Je disais donc tout à l'heure que la fête donnée par le duc Wenceslas à l'occasion des noces de son cousin de Berg, devait s'ouvrir par un splendide repas. Ensuite (quatre ou cinq heures après, attendu que nos aïeux dinaient fort à leur aise) ensuite on assisterait au spectacle d'une joute à lances brisées dans l'enclos appelé les Bailles, sur l'emplacement de la Place Royale de nos jours. Puis on jouerait à la paume, aux échecs et aux dés, pour perdre ou gagner de grosses sommes ; puis encore on entendrait de la musique et des chants, et l'on assisterait à la représentation d'une sorte de Mystère ; des danses dans les salons et dans le parc feraient suite à ces plaisirs, dont la série serait complétée par un souper délicat et une illumination générale. Le dîner était fixé à midi, l'illumination à dix heures. Le tout avait été réglé de la sorte par Wenceslas lui-même, qui surveillait en personne tous les apprêts, et qui s'appliquait, sous ce rapport seulement, à suivre les traces de son illustre beau-père.

Il va sans dire que Walraevens ne fut pas le moins exact des invités. Ce jour-là il accabla sa fille de sermons et de petites attentions gênantes, pour la préparer, comme il le désirait, à une

(1) Voyez le chapitre 4^e du livre II des Mémoires de Messire Olivier de La Marche. Ce livre d'histoire trop peu lu offre tout l'attrait d'un roman.

aussi grave solennité. Vingt fois il alla s'assurer si sa voisine Jeanne était prête, si son voisin Goetghebuer n'était pas en retard. Comme il avait forcé Gudule à se lever avec le soleil, afin qu'elle pût mettre toute la matinée à profit, il avait été réellement frappé d'épouvante en voyant qu'à onze heures Jeanne était encore en négligé. Le brave homme ignorait que la toilette de Jeanne était bientôt faite, qu'une simple robe de satin bleu de ciel, bordée de blanc, une couronne de roses et la petite chaîne de sa mère en faisaient tous les frais. Enfin, pour complaire à l'armurier, quand Jeanne eut consenti à s'habiller avant l'heure, et à venir jeter un coup-d'œil sur la toilette de son amie, des exclamations fort différentes retentirent dans la salle où les deux couples invités se trouvèrent réunis. — Quoi ! s'écria Walraevens, en regardant avec dédain la mise modeste mais exquise de Jeanne, quoi ! voisine, c'est ainsi que vous vous rendez au palais, un jour comme celui-ci où l'on célèbre une noce royale ! Pas d'or, pas de pierreries, pas de velours, pas de bonnet ! Un étroit ruban de soie pour ceinture, des souliers de drap, et pour trois sous de roses sur la tête ! Allons donc, vous ne pouvez nous accompagner dans cet état.... Goetghebuer a cependant les moyens de vous acheter ce qu'il faut... Je ne le croyais pas aussi ladre que ça !...

— Quoi ! s'écria presque en même temps la fille du charpentier en éclatant de rire et en soulevant les mains de Gudule consternée..... deux jupes qui pèsent comme du plomb, une robe-manteau plus raide qu'une chasuble, un bonnet semblable à une maison sur laquelle perche une troupe de cygnes sauvages, une ceinture qui gâte toute ta taille..... mais cela est ridicule, ma chère, mais cela te rend affreuse, mais cela t'étouffe, mais cela ne se porte plus, depuis la bataille de Woeringen, que par les amies fanatiques de Jean-le-Victorieux ! Et puis, ma pauvre Gudule, où as-tu cherché toutes les richesses qui te couvrent, ces colliers, ces bracelets, ces camées, ces chaînes qui n'en finissent pas ? Tu ne m'en as donc pas crue ? Je te disais avant-hier encore, de ne pas écouter ton père en cela. Il a les goûts les plus risibles du monde. Ce travestissement a été imaginé par lui, j'en suis sûre....

Goetghebuer riait de bon cœur ; Walraevens, indigné, lançait des regards foudroyants à Jeanne, qui ne cessait pas de plaisanter son amie, en la tournant et la retournant de tous côtés, aussi vite que le permettait la pesanteur de ses vêtements. La pauvre Gudule soupirait et laissait faire. Elle était résignée à tout. Cette scène n'était, dans sa pensée, que le prélude de ses chagrins.

Une guerre très-vive, dont j'ometts les détails, éclata entre Jeanne et l'armurier au sujet de la toilette de Gudule. Jeanne voulait supprimer au moins le bonnet, l'une des deux jupes et tout un assortiment de bijoux. Walraevens ne consentit pas à laisser enlever une épingle. L'altercation en vint au point que Gudule crut pouvoir proposer avec quelques chances de succès, un moyen de mettre les deux parties d'accord, c'était de rester au logis, puisqu'il était si difficile de se présenter à la cour d'une manière convenable. Peut-être cette ingénieuse idée lui vint-elle au moment où elle aperçut la tête d'Adolphe Van Mol derrière la porte vitrée qui joignait le salon au magasin. Le visage d'Adolphe exprimait si peu d'admiration, disons même si peu de contentement à la vue de Gudule en grande toilette, que la pauvre enfant se sentit plus contrariée que jamais de devoir endurer le martyre de la présentation à la cour. Mais à cette proposition mal sonnante, Walraevens porta les yeux sur le sablier, et voyant qu'il était déjà onze heures et demie, il donna le signal du départ sans daigner répondre à sa fille. Il se borna à dire très-sèchement à Jeanne qu'elle eût à se mêler de ses affaires à elle ; il ajouta un autre mot qui laissait entrevoir le fond de sa pensée, à savoir que Jeanne était envieuse. Notre héroïne se mit à rire de plus belle, réponse de bon goût qui eût décidément courroucé notre homme s'il avait eu le temps de se fâcher.

Bien que la demeure de nos amis fût peu éloignée du palais, où des dames considérées avaient l'habitude de se rendre à pied quand les rues étaient sèches, Walraevens n'avait pas manqué de louer pour les deux demoiselles une double litière portée par deux haquenées blanches. La litière stationnait depuis longtemps à la porte. Jeanne y entra la première en disant à Gudule : — Puisqu'on le veut, présentons-nous de la sorte, mais

je te prévien qu'on te remarquera beaucoup, mon enfant.... Ne t'épouvante pas ; nous te cacherons autant que possible derrière les pâtés, les navires (1) et les monuments en sucre....

Ces paroles de Jeanne, que Walraevens interrompit par quelque chose qui ressemblait à un jurement, le fortifièrent dans la persuasion que la fille du charpentier était décidément dévorée par l'envie.

Nos charmantes bourgeoises ayant pris place dans la litière, les deux doyens à cheval se rangèrent de chaque côté en avant d'une demi-douzaine de domestiques, et le petit cortège entra courageusement dans les Bailles, puis dans le vaste corridor du palais. Le haut de la Chaussée et les Bailles étaient encombrés de coursiers, de haquenées, de litières et de chariots. Des centaines de gentilshommes, de riches bourgeois et de dames se trouvaient déjà au rendez-vous. Le duc et la duchesse, assis sous un dais élevé au fond d'une des trois grandes salles du rez-de-chaussée, saluaient les invités qui venaient leur présenter leurs hommages. Les hommes mettaient un genou en terre, les dames faisaient une profonde révérence en portant la main au cœur. Wenceslas échangeait des regards d'intelligence avec les plus jolies et répondait affectueusement aux salutations de ses amis.

La duchesse, aimable et douce pour tout le monde, conservait cependant un air réservé et mélancolique qui contrastait avec les allures légères de son époux. Il suffisait de la voir un instant pour l'aimer et pour deviner qu'elle n'était pas heureuse. En effet, cette excellente princesse était en proie à des souffrances morales très vives qui provenaient toutes de son excessive sensibilité et de son dévouement sans bornes à un époux si peu digne d'elle.

L'étiquette du XIV^e siècle différait peu de la nôtre. Lorsque midi sonna à la cloche du palais, la duchesse donnant la main au comte de Berg, et le duc à sa cousine, conduisirent les convi-

(1) Sur toutes les tables bien servies du 14^e et du 15^e siècles, figuraient des navires, des châteaux et des villes en fayence, en argent ou même en or, qui renfermaient plusieurs mets à la fois. Ces énormes plats (s'il est permis de donner ce nom à de véritables objets d'art exécutés souvent avec un grand luxe) étaient décorés des armes des principaux convives et offraient un magnifique coup d'œil.

ves dans la longue galerie qui regardait le Parc et où des tables avaient été dressées sous la forme d'un fer à cheval. Les souverains s'assirent au haut bout, entourés des nobles les plus illustres, et les autres personnages occupèrent les places que le maître d'hôtel et ses hommes leur assignèrent (1). Le doyen de Ste-Gudule prononça à haute voix le *Pater* avec l'*Ave Maria*, toute l'assistance répondit *Amen*, et le repas commença par la distribution d'une soupe au vin et aux écrevisses..... Mais la description du menu ducal me conduirait trop loin. Le lecteur ne prendrait pas autant de goût que moi à cet étalage d'érudition facile, et je supprime courageusement les trois ou quatre pages que j'avais consacrées à cette partie de mon récit. Disons plutôt quelques mots de l'attitude des personnes de notre connaissance durant ce repas splendide, dont le crayon de Wenceslas lui-même avait tracé les moindres détails.

XV

Un accident grave.

D'abord, en paraissant devant la duchesse, Gudule avait très convenablement fait le salut d'usage. Une jeune et jolie fille n'est jamais disgracieuse. Malgré les fâcheuses recommandations de son père, elle avait accepté avec un naturel parfait le bras d'un vieux seigneur pour passer d'une salle dans l'autre. Jusque-là tout alla bien. Mais comme le nombre des dames nobles excédait celui des gentilshommes, et que l'usage ne permettait pas de confondre les dames de qualité avec les bourgeois, force fut aux maîtres des cérémonies de grouper çà et là deux ou trois dames

(1) Pendant longtemps l'usage prévalut de ranger à table tous les cavaliers d'un côté et toutes les dames de l'autre. Il resta même encore en vigueur dans quelques villes de Flandre, sous les ducs de Bourgogne et sous la maison d'Autriche, jusqu'au 16^e siècle. Mais Jean III s'en affranchit par galanterie. Wenceslas ne manqua pas de l'imiter, de manière que le beau sexe se trouva dès lors mêlé aux convives masculins.

ensemble. L'éblouissant costume de la fille de l'armurier la fit prendre pour une étrangère de distinction, et elle fut priée des'asseoir entre deux personnes de son sexe âgées de soixante à quatre vingt-ans. Sous un rapport le hasard avait favorisé Gudule, car ses voisines faisaient ressortir encore davantage le doux éclat de son teint et les charmes de son visage. Mais deux circonstances malheureuses causèrent de vifs chagrins à la gentille bourgeoise. D'abord les dames dont il s'agit étaient coiffées comme elle de ces immenses bonnets de velours ornés de plumes et de bijoux que la fille de Goetghebuer avait en horreur. La réunion sur un même point de ces trois malencontreux édifices, larges chacun d'une demi aune, provoqua un accident fort désagréable pour Gudule. Je ne parle pas de la rencontre fortuite de ces bonnets chaque fois que Gudule, très-vive de sa nature, présentait son verre à l'échanson, ou avançait la tête pour observer ses amis assis à un autre bout de la table. Elle y faisait à peine attention... Mais tout à coup, s'approchant de l'oreille un peu dure d'une de ses voisines, à qui elle demandait quelque chose à voix basse, la pauvre fille sentit son bonnet engagé dans celui de la dame sourde. Les efforts prudents qu'elle fit pour rompre l'attache produisirent un effet tout contraire. Deux ou trois épingles au lieu d'une unirent les coiffures de telle sorte que la position ridicule de l'armurière et de sa voisine fut remarquée par beaucoup de convives. Si un écuyer tranchant n'était venu discrètement à leur secours, cette situation se serait prolongée beaucoup plus longtemps qu'elles ne le désiraient.



XVI

Un qui-proquo.

L'ordre se trouvant enfin rétabli dans les coiffures, la baronne Van Meldert, qui avait pris jusque-là Gudule pour une noble héritière d'Allemagne ou de Hollande, se hasarda à l'interroger adroitement sur son pays et sa naissance. La vieille ba-

ronne Van Meldert (j'arrive ici à la seconde des circonstances malheureuses dont je parlais tout à l'heure) professait un souverain mépris pour les gens des communes, qu'elle appelait de communes gens, et elle blâmait fort Wenceslas de laisser s'égarer de temps à autre un bourgeois, surtout une bourgeoise, parmi les propriétaires d'habitations à tourelles (1). On avait beau lui représenter qu'il fallait bien ménager les gens des communes puisqu'après tout ils payaient les trois quarts des dépenses publiques (sans compter les frais de l'administration municipale); on ajoutait en vain qu'ils étaient les plus forts, et qu'en définitive il y avait d'honnêtes gens dans la roture, elle n'en croyait rien et hochait dédaigneusement la tête. Un singulier quiproquo s'établit donc entre Gudule et la baronne. Il ne se termina pas encore par la réponse naïve de Gudule à cette question de la baronne : Quelles armes avait son père et dans quels pays il les avait portées ?

— Sans nous vanter, madame, les armes de mon père sont fort estimées et je doute qu'il en existe de meilleures.

— Je le crois volontiers, madame, aussi est-ce pour vous rendre la justice qui vous est due et non par un mouvement de curiosité indiscrete que je me permets...

— Oh ! il n'y a pas de mal, madame, dit Gudule un peu confuse. Je vois déjà que vous connaissez mon père, puisque vous me parlez du noble métier qu'il exerce depuis trente ans au moins...

— Il est depuis si longtemps dans les armes ?

— Certes, et il n'est pas homme à les quitter encore. Il est robuste, Dieu merci, et se porte à merveille... Mais pour répondre à ce que vous me demandiez tout à l'heure, madame, je vous dirai que mon père a toutes sortes d'armes...

— J'entends, madame, vous voulez dire que les alliances de votre famille ont été riches et nombreuses...

— Mais oui, nous avons beaucoup de parents, et la plupart bien établis... Je disais donc qu'en fait d'armes mon père peut

(1) Pendant tout le moyen âge, les nobles eurent seuls le droit d'élever des tourelles sur leurs demeures. Toute vieille habitation qui en possède aujourd'hui fut nécessairement une propriété seigneuriale.

soutenir avantageusement la concurrence avec ses rivaux de Bruxelles, de Louvain, de Liège et d'ailleurs. Son ambition a toujours été de s'élever au-dessus d'eux... Grâce à Dieu, il y est parvenu, de l'aveu des meilleurs juges. C'est là une louable ambition, n'est-ce pas, madame ?

— Voilà une petite bien entichée de ses titres ! murmura la baronne piquée.

Gudule continua avec une bonne foi et un naturel charmants :

— Quant à vous énumérer les pays étrangers où les armes de mon père ont acquis de la réputation, ce serait bien long. Cependant, je puis vous citer la Gueldre, la Hollande, la Frise, tous les bords du Rhin, l'Ecosse, la France, le Portugal, l'Italie du nord, le Danemark et même l'Angleterre, où mon père a eu fort à lutter contre des armes fameuses ; sans compter la Flandre, le Hainaut, le pays de Liège... Du reste, tout cela est écrit sur nos livres...

— Mais voilà une magnifique carrière, interrompit la baronne qui commençait à regretter qu'elle n'eût pas, au nom de feu son mari, à opposer un si bel état de services à celui que la candide bourgeoise lui développait...

— N'est-ce pas, madame, qu'il est honorable de faire en même temps sa réputation et sa fortune ? Mon père a vu prospérer toutes ses entreprises... Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il est riche et qu'il pourrait se reposer après tant de fatigues, ce que je lui conseille souvent... Vous voyez bien d'après ma toilette, ajouta Gudule les yeux baissés, avec un charmant embarras, qu'il a du superflu. Il a voulu absolument me costumer de la sorte ; car il m'aime bien, l'excellent homme ; je suis son enfant unique.

— Enfant unique ! Quel beau parti, murmura la baronne secrètement dépitée de voir que Gudule avait sur elle tous les avantages possibles. Votre père, ajouta-t-elle à haute voix en offrant de la gelée à son aimable voisine, n'a sans doute que l'embarras du choix pour vous unir à un homme de votre rang ? Votre main a été souvent demandée ? Vous avez beaucoup d'adrateurs, je gage ?

Cette question passablement indiscrete aux yeux de Gudule,

qui ne comprenait pas la possibilité pour une honnête fille d'avoir plus d'un poursuivant, la fit rougir jusque derrière les oreilles. Elle fut tentée de répondre à la vieille curieuse que cela ne la regardait pas, ce qu'elle eût certainement fait en toute autre circonstance. Mais la conversation de cette dame l'avait un peu enhardie, et lui permettait de détourner souvent les yeux de plusieurs seigneurs assis devant elle, qui la regardaient constamment. La pauvre fille résolut de ne pas se brouiller avec son interlocutrice. Elle répondit avec l'ingénuité qui lui était naturelle :

— Je ne veux pas vous cacher, madame, qu'ayant vingt-deux ans depuis la fête des Rois, je ne serais pas fâchée de m'établir honorablement : j'avouerai même que je nourris une préférence pour quelqu'un qui me convient, de l'aveu de tout le monde.

— C'est un homme de votre rang ?

— Absolument du même, madame.

— Est-il riche ?

— Presque autant que mon père et plus que je ne l'exigerais à la rigueur.

— Est-il de votre âge à peu près, madame ?

— A peu près, oui. Une différence de quelques années n'y fait rien, je pense... Vous devineriez difficilement le motif qui éloigne mon père de ce mariage.

— En effet, je ne vois pas ce qui s'y oppose. A moins toutefois, dit la baronne Van Meldert d'un ton doctoral, qu'une haine de famille, une inimitié profonde...

— Point, madame, ils se parlent tous les jours ; Adolphe respecte mon père et il en est estimé.

— Voilà le premier nom que cette petite prononce, murmura la baronne tout en plaçant devant elle la vingtième assiette bien garnie que lui offrait à sa gauche le jeune vicomte de Grez, charmé de n'avoir pas à entretenir d'autres relations de bon voisinage avec la respectable sexagénaire.

— Votre histoire m'intéresse vraiment, reprit la baronne. Que veut donc le brave auteur de vos jours ?

— Hélas, madame ! il a ses idées à lui... Par exemple il ne se plait que parmi la noblesse...

— C'est tout naturel, interrompt vivement la baronne en laissant mettre une couche de gelée sur son aîle de faisan. Les généreux principes de votre père deviennent de jour en jour plus rares, et j'apprends avec plaisir qu'on rencontre encore çà et là de vrais preux, des gentilshommes sévères qui ne consentent pas à déroger. Je vous demanderai la permission, madame, d'aller complimenter à ce sujet le père de celle qui consentira peut-être à m'appeler son amie.

Ses mains n'étant pas occupées pour le moment (l'aîle de faisan avait disparu en trois bouchées, une par phrase, en guise de ponctuation), la baronne les tendit toutes deux à Gudule avec le sérieux le plus imposant. Gudule lui serra le bout des doigts, non sans se dire tout bas :

— Cette femme se moque de mon père d'une façon qui me déplaît. Mais puisqu'elle le connaît, elle peut lui parler en faveur d'Adolphe... tâchons de gagner ses bonnes grâces.

Puis elle continua : — Ce goût exagéré de mon père pour tout ce qui tient au grand monde est le seul obstacle qui...

— Vous avez dit exagéré?

— Je dirai trop prononcé...

— Je ne comprends pas, madame...

L'air sévère que prit tout-à-coup la baronne dicta à Gudule les paroles suivantes qui lui parurent devoir concilier le respect dû à la noblesse avec le droit qu'elle avait elle-même de se plaire dans la bourgeoisie :

— Certainement, il y a d'excellentes gens parmi les nobles ; vous, par exemple, madame... Je suis bien heureuse de vous avoir rencontrée ici. Je ne crois pas, avec le père de ma meilleure amie, que la fréquentation du grand monde soit dangereuse. On trouve de braves gens partout, peut-être plus dans la noblesse qu'ailleurs. Voilà ce que je pense, moi... Croyez bien, madame, que je ne veux pas offenser de nobles et bonnes dames comme vous êtes, quand je plains mon père de s'être mis en tête des choses déraisonnables, quand je dis qu'il a tort de mépriser les petites gens qui se conduisent bien... vous avez l'air de vous fâcher contre moi, madame la baronne? (Gudule venait de l'entendre nommer ainsi.) Mon Dieu, je ne sais plus

que vous dire... Il me semble seulement que mon père a tort d'exiger que j'épouse un gentilhomme...

— Permettez, dit la baronne sèchement avec une impatience qu'elle ne pouvait plus contenir. Nous ne nous accordons pas du tout. Je suis désolée d'avoir à vous dire (ma loyauté et mon honneur l'exigent) que tout ce discours n'a pas le sens commun. Voyons, il y a là dessous quelque chose qui doit être éclairci... Puisque vous m'avez appris que votre père a fait la guerre en Écosse, en Portugal, en Italie et je ne sais où encore, je ne sera pas trop indiscrete en vous demandant son nom.

— Il s'appelle Charles Walraevens, mais je n'ai pas dit qu'il a fait la guerre dans tous ces pays. C'est un homme très pacifique, très prudent, qui n'est guère sorti de Bruxelles, ni même de la Chaussée où il demeure, pour vous servir, madame.

— A ce compte, il ne serait pas noble !

— Pas le moins du monde.... heureusement.

Ce dernier mot échappa à Gudule, qui s'en mordit les lèvres, car la pauvre fille craignait vivement de fâcher la baronne. *Heureusement* signifiait, dans sa pensée, que son union avec Van Mol aurait été tout à fait impossible si Walraevens avait pu élever la moindre prétention à l'ordre nobiliaire.

— Que me parlais-tu tantôt des armes ? Tu m'as fait là une histoire interminable, je dirai ridicule...

Et la baronne en colère, par un geste fiévreux, renversa dans sa manche un hanap plein de vin de Portugal, qu'un valet venait de poser sur la table entre elle et le vicomte de Grez.

Tout en secourant la baronne inondée, Gudule lui dit dans l'oreille : — Vous vous êtes méprise, madame, mon père est armurier. Il est assis là-bas, entre le doyen Goetghebuer et l'échevin Jean Vederman.... Il nous regarde.... Je crois qu'il vous salue, madame.

A ces mots, la baronne furieuse quitta la table en murmurant contre elle-même : — Je suis une sottise de m'être compromise ainsi avec une impertinente... on m'a observée... Qu'en pensera ma famille?... Qu'en dira mon noble cousin le maréchal héréditaire du Brabant ? Mais quelle audace de la part de cette

petite de lier conversation avec moi ! et comme les ducs s'encaillaient ! Je ne remettrai plus les pieds ici.

Elle monta en effet dans sa litière et alla s'enfermer chez son frère, qui habitait un *steen*, rue Longue des Chevaliers.

La plupart des convives attribuèrent sa retraite à l'accident du hanap, et le dîner continua parfaitement sans elle. Mais la pauvre Gudule, qui connaissait maintenant le véritable motif de cette scène désagréable, fixa ses yeux mouillés sur ses genoux et n'osa pas les relever pendant une grande heure. Elle n'en fut que plus remarquée par les cavaliers voisins.

XVII

Orgueil paternel.

Durant toute cette scène, le doyen des armuriers, rayonnant de joie, n'avait pas cessé de contempler sa fille, et d'appeler sur elle l'attention de ceux de ses confrères qui se trouvaient à la portée de sa voix et de ses gestes. Il ne se doutait pas le moins du monde qu'il fût le sujet de la conversation délicate que nous venons de rapporter. Il croyait bonnement que Gudule se lançait franchement à la cour et que déjà elle prenait goût aux beaux usages.—Je reconnais là mon sang, murmurait-il avec une satisfaction intime ; mais, en vérité, je ne m'attendais pas à une si prompte conversion.

—Je te félicite de ta fille, lui dit le doyen des teinturiers. Ma foi, pour son entrée au palais, la petite a de l'audace et du bonheur. Sais-tu qu'elle cause depuis une heure avec la baronne Van Meldert, c'est-à-dire avec une bégueule qui se croit plus noble que la duchesse, et qui n'adresserait pas la parole à un honnête bourgeois, dût-elle avoir besoin de lui pour sortir d'un précipice.

—Comme on nous accable de politesses aujourd'hui, intervint l'un des doyens de la draperie, et comme le lion fait patte de

velours sur notre escarcelle (1)! Il est clair, Walraevens, que le duc Wenceslas a prié la baronne Van Meldert de cajoler un peu ton enfant. Goetghebuer a raison, soyons sur nos gardes... Voilà un homme loyal et désintéressé qui ne connaît que son devoir ! regarde, comme il a l'air sévère et calme. Il se doute de quelque chose..... On a beau complimenter sa fille et lui jeter à la tête autant de cadeaux que de belles paroles, on ne le séduira pas. Il ne fait pas même attention aux soins empressés dont Jeanne est entourée par l'ambassadeur de Flandre et le grand-officier de la fauconnerie.

—C'est moi que tu critiques ainsi, répliqua Walraevens un peu piqué ; tu te trompes, confrère, si tu crois que je ne t'entends pas venir.

—Pourquoi ne te dirais-je pas, en effet, que je te trouve ridicule de paraître si fier des deux ou trois paroles fausses adressées à ta fille par une vieille prétentieuse qui ne la vaut certes pas ? Quand ma brave femme, qui devrait bien se trouver aussi parmi nous, soit dit en passant, fait des politesses à ta Gudule, tu ne t'en vantes pas, armurier, et cependant je n'échangerais pas mon Aleïde contre dix baronnes Van Meldert. Je crains fort que la sottise de celle-ci ne déteigne sur ta fille, et alors ce sera fini d'elle ; nous ne voudrions plus la voir.

— Tout ce discours n'a pas le sens commun, teinturier, répartit Walraevens avec humeur. J'aurais bien des choses à y répondre, mais je me contenterai de dire que ma fille a tout ce qu'il faut pour réussir à la cour, et que le duc nous fait beaucoup d'honneur en nous invitant à sa table. Je déclare d'avance que je voterai tout ce qu'il nous demandera : c'est mon devoir, ce sera mon plaisir, entends-tu ?

Cet accès d'enthousiasme monarchique, comme on dirait de nos jours, ne plut guère à quelques-uns des voisins de Walraevens ; mais ils ne crurent pas la circonstance opportune pour lui répliquer convenablement ; ils continuèrent de faire grand honneur au repas, sauf à rejeter à jeûn les propositions éventuelles du duc. L'armurier se remit à contempler sa fille ; cette occupa-

(1) Les ducs Wenceslas et Jeanne portaient un lion debout dans leurs armes.

tion l'absorba au point qu'elle lui fit oublier de manger et de boire. Le bonhomme ne commença à suivre l'exemple de ses confrères que lorsqu'il vit Gudule plongée dans une sorte d'isolement par suite de la retraite de l'irascible baronne.

Goetghebuer et l'échevin Jean Vederman, proches voisins de l'armurier, étaient engagés dans une discussion approfondie sur les ressources dont leur pays eût pu disposer en cas de guerre avec la Flandre. La présence de l'ambassadeur de Louis de Maele leur inspirait toute sorte de conjectures. Nous allons entretenir nos lecteurs de ce nouveau personnage; il nous ramènera à Jeanne que nous ne devons pas perdre de vue.



XVIII

Un personnage important.

Nous avons déjà dit un mot du différend survenu entre les souverains du Brabant et de la Flandre. Après avoir longtemps réclamé en vain la cession de Malines et le paiement d'une rente annuelle de 10,000 florins de Florence, Louis de Maele, indigné, éleva peu à peu ses prétentions, et finit par exiger, du chef de sa femme (fille de Jean III, comme l'était l'épouse de Wenceslas) un tiers du Brabant et des sommes considérables. Wenceslas lui aurait accordé volontiers une portion du territoire, si la noblesse et les communes y avaient consenti, car il ne tenait personnellement qu'à s'amuser et à faire bonne chère avec de gais compagnons de plaisir. Il avait voulu se dessaisir de la seigneurie de Malines, du marquisat d'Anvers et d'autres riches localités; mais il avait refusé toute somme d'argent quelconque, pour ce double motif qu'il n'avait pas d'argent, et que, en eût-il possédé, il se serait fait un devoir de le dépenser lui-même. Un violent orage s'amassait donc aux bords de l'Escaut et de la Lys pour venir fondre sur l'héritage de Jean I^{er}, riche pays toujours envié et, depuis deux siècles, le théâtre et l'enjeu de tant de guerres sanglantes. Louis était prêt avec sa noblesse;

pour commencer les hostilités, il n'attendait plus que la réunion des troupes promises par ses grandes communes de Gand, Bruges, Ypres, Courtrai et Lille.

Cependant, par l'entremise de la comtesse Marguerite, qui était restée attachée à sa sœur Jeanne, Louis fut amené à nouer des négociations avec Wenceslas. Vers la fin du mois d'avril 1356 (époque où nous sommes parvenus), il envoya à Bruxelles des seigneurs flamands chargés de régler avec le duc les conditions d'une entrevue sur les frontières des deux Etats. Louis promettait de se montrer conciliant, pourvu qu'on lui rendît enfin justice. Ses ambassadeurs étaient arrivés à Bruxelles trois jours avant la célébration des noces du jeune comte de Berg. On peut supposer que leur présence engagea Wenceslas à rendre la fête aussi magnifique que possible, afin de laisser aux étrangers un souvenir imposant de sa générosité, de sa politesse et de sa popularité.

L'un des seigneurs flamands, le chef de l'ambassade, était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, de haute taille, d'une figure remarquablement expressive, d'une noblesse et d'une sévérité de maintien qui contrastaient avec les manières un peu relâchées de la plupart des gentilshommes de son âge. De l'illustre famille des Moerbeke, possesseur d'une belle seigneurie près de Cassel et allié aux premières maisons de la Flandre, il avait, depuis plusieurs années, gagné le titre de chevalier (titre alors encore rare), comme récompense de ses exploits sur vingt champs de bataille. Son caractère loyal et ferme lui avait concilié autant d'amis que sa bravoure lui avait valu d'admirateurs. Loin de flatter le comte Louis, il lui donnait des conseils sévères, parfois même il osait lui reprocher sa politique incertaine à l'égard des communes presque toujours en révolte, comme à l'égard de la France et de l'Angleterre. Ennemi de l'influence française, il voyait avec chagrin Louis de Maele pencher continuellement vers elle, et maintefois il l'engagea à s'appuyer exclusivement sur l'Angleterre, dont les intérêts étaient alors liés, de la manière la plus étroite, à ceux de la Flandre. La franchise chevaleresque de Denis de Moerbeke fit sur Louis une impression telle que ce prince, quoique naturellement sen-

sible aux flatteries, se résigna sans peine à la supporter. Quand il chercha autour de lui un seigneur ferme, intelligent et dévoué pour lui confier la mission du Brabant, il arrêta les yeux sur Denis de Moerbeke et le pria de l'accepter. Le jeune chevalier partit. Arrivé à Bruxelles, il devint nécessairement l'objet des prévenances de Wenceslas, de la duchesse Jeanne et des politiques de la cour. Son nom, qui avait déjà retenti jusque-là, sa bonne mine, la froide originalité de ses manières, sa politesse naturelle, la beauté de ses chevaux eussent appelé sur lui l'attention générale, quand même il n'eût pas représenté le plus dangereux ennemi du Brabant. Il agissait en homme bien convaincu que la considération publique se gagne moins par de longs discours et par une certaine pétulance de caractère, que par un maintien toujours calme et une prudence imperturbable. Soit que cette conduite fût l'effet de ses calculs ou de son tempérament, elle lui conciliait l'estime et ensuite l'attachement de tous les cœurs honnêtes.

Pour achever ce portrait d'un personnage qui joue dans ce récit un rôle important, ajoutons que le chevalier Denis professait à l'endroit du beau sexe une indifférence voisine du dédain. Bien qu'il eût beaucoup voyagé en France, en Espagne, en Italie et en Angleterre, il n'avait jamais eu que des relations pour ainsi dire officielles avec les dames, et il avait rapporté de ces pays un cœur froid et novice, plus insensible que jamais aux séductions du monde. La parure et les grâces affectées lui inspiraient de l'éloignement, pour ne pas dire une sorte de répugnance. La chasteté et la modestie étaient à ses yeux des vertus si belles, si rigoureusement indispensables aux femmes, qu'il pouvait à peine estimer celles qui cherchaient à plaire, à provoquer les hommages par des moyens généralement regardés comme innocents et permis. En ceci il allait trop loin sans doute, toutes mes lectrices (s'il s'en trouve qui m'aient suivi jusqu'ici) le proclameront à haute voix, mais le sentiment que nous essayons de caractériser en lui était une de ces croyances instinctives que le raisonnement le plus ferme n'a pas toujours le pouvoir de détruire.

XIX

La morale du duc Wenceslas.

Dès le premier entretien qu'il eut avec Wenceslas, la conversation étant tombée sur les mœurs du temps et sur la chronique scandaleuse des cours de Bruxelles et de Gand (texte favori du duc), le chevalier Denis, renforçant encore la sévérité naturelle de ses traits, déclara qu'il n'aimait pas à aborder ce sujet, parce que les dames n'auraient pas lieu de se louer de la manifestation franche de ses opinions à leur égard, et parce que, d'ailleurs, c'était une matière délicate qu'il ne s'était jamais soucié d'étudier. Mais il ajouta que, puisque le duc voulait bien l'interroger sur la conduite du sexe flamand, il n'hésitait pas à proclamer cette conduite très-légère et très-peu digne de personnes qui se qualifiaient de chrétiennes. La vertu des femmes, dit-il, est peut-être la base la plus solide de l'édifice social ; dès que cette base se sera enfoncée dans la boue du vice, la société elle-même sera bien près de crouler.

A ce langage, que Wenceslas n'avait jamais entendu sortir d'une bouche aussi jeune et aussi noble, et qui, s'il n'avait été tenu avec une assurance et un naturel parfaits, lui eût paru digne d'un premier sermon de séminariste ; à ce langage le duc ne put s'empêcher de sourire et de dire légèrement au chevalier :

— Cela est très beau, messire... à Ste-Gudule, où je vais quatre fois l'an entendre la voix vertueuse du doyen du chapitre ; cela est très beau encore dans ma chapelle où l'étiquette ne me défend pas de sommeiller pendant qu'y prêche le confesseur de la duchesse, l'excellent chanoine Florès. Mais entre nous, chevalier, cela est enfantin, passez-moi le mot. Quelle idée a donc eue mon frère Louis de vous envoyer auprès d'un prince sur qui les sermons ont fait peu d'effet jusqu'à présent, et au milieu d'une cour où ils n'en produisent guère davantage ? A moins qu'il ne l'ait fait par charité chrétienne, pour notre salut ?

Bien que ces paroles fussent prononcées par Wenceslas avec un bienveillant sourire, elles renfermaient quelque chose de blessant qui eût pu irriter tout autre homme que Denis de Moerbeke. Pendant que le duc parlait ainsi dans l'embrasure d'une croisée, le chevalier, conciliant autant que possible ses devoirs d'ambassadeur avec ses sentiments intimes, lui tourna le dos et lui demanda depuis quand la vaste muraille opposée aux fenêtres avait été ornée des peintures qui s'y trouvaient.

— Ah ! répondit le duc, je vois bien que vous voulez esquiver les excuses que vous me devez ; ainsi qu'à la plus belle moitié du genre humain ; non, messire, je ne quitterai pas la partie ; je dois défendre contre vous les dames ; la reconnaissance m'y oblige autant que la justice, parole d'honneur. Dites que les compatriotes de ma femme et les vôtres sont légères, un peu médisantes, très-oublieuses, j'y consens ; mais prétendre qu'elles ont tort d'être tout cela, non pas, s'il vous plaît. Savez-vous bien, continua le duc piqué de la froideur glaciale du gentilhomme qui l'écoutait, savez-vous bien que trois missionnaires comme vous auraient bientôt changé ma cour et qu'ils m'inspireraient des craintes sérieuses, si je n'avais une haute opinion du bon goût qui y règne ? Allons, chevalier, revenez sur vos pas et ne me laissez pas croire qu'un aussi brave guerrier que vous êtes, eût fait encore un meilleur curé.

A ces mots, Denis de Moerbeke regarda le duc en face et lui dit avec ce flegme admirable qui ne semblait jamais le quitter :

— Seigneur, vous vous efforcez d'être spirituel et méchant, mais vous n'êtes en ce moment ni l'un ni l'autre : vous ne me paraissez pas spirituel, ou du moins pas original, car j'ai entendu cent fois ces plaisanteries ; vous n'êtes pas méchant, parce qu'aucun de vos petits traits ne me blesse. Par exemple, je ne puis me récrier contre le regret exprimé par vous que je ne porte point la soutane au lieu de la cuirasse, puisque j'eusse été aussi fier d'être curé que seigneur de Moerbeke. Il n'y a pas de position plus noble, je dis pas une seule, seigneur, que celle d'un bon prêtre. Je vous étonne encore en cela ? J'en suis fâché. Vous connaissez maintenant mon opinion sur les devoirs

des hommes en général. Il me reste à vous faire connaître celle que je professe sur les devoirs d'un chevalier. Je me suis toujours expliqué là-dessus en deux mots que voici : un chevalier ne se laisse offenser impunément par personne : s'il est prompt à pardonner une insulte venue d'en bas, il se venge de celle qui lui arrive d'en haut. Un chevalier de ma connaissance intime, se trouvant un jour dans la triste nécessité de se conformer à ces principes, frotta son gantelet sur la figure d'un très grand personnage : il serait homme à agir absolument de même envers le roi de France et l'empereur d'Allemagne.

Wenceslas avait trop de tact pour ne pas saisir le sens menaçant de ces paroles. Comme Denis de Moerbeke se tourna une seconde fois vers la muraille peinte, le duc s'empressa de lui dire qu'un artiste de Bruges et un ouvrier italien avaient exécuté ces tableaux vers la fin du règne de Jean III. Puis il recommanda au chevalier de ne pas manquer à la fête prochaine. Mais, ajouta-t-il galment, d'un ton presque affectueux, puisque vous aimez si peu les dames, messire, je ne me charge pas du soin délicat de choisir vos voisines de table; il y a trop à parier que j'aurais la main malheureuse. Examinez librement le beau-sexe admis à ma cour et choisissez vous-même. J'en préviendrai mon maître-d'hôtel.

Denis s'inclina, le duc le salua de la main, et ces deux personnages se séparèrent, l'un toujours calme, l'autre étonné et fâché d'avoir été si inopinément vaincu dans une discussion sur un sujet qu'il croyait posséder en maître.



XX

Madame Hélène de Pipenpoy.

Rentré dans ses appartements, le duc y trouva quelques-uns de ses compagnons intimes à qui il débita une foule de plaisanteries sur l'insensibilité philosophique et la pudeur chevaleres-

que de l'ambassadeur flamand. Nous en ferons grâce au lecteur, nous bornant à l'assurer que les courtisans de tout âge qui entouraient Wenceslas, les trouvèrent très-spirituelles, ce qu'il croira facilement. La verve du duc n'était pas encore refroidie quand les huissiers annoncèrent madame Hélène de Pipenpoy, veuve d'un frère de feu le chantre de Sainte-Gudule. Cette dame, la *lionne* en vogue de ce temps là, était un membre assidu de la petite académie galante que présidait Wenceslas, et qui était composée des personnages les plus frivoles, les plus légers, les plus décriés et les plus ruinés de la cour. Hélène de Pipenpoy faisait des vers, était de toutes les chasses, de toutes les excursions folles, montait à cheval comme un centaure, médisait agréablement du prochain, surtout de ses rivales, et avait la prétention d'être souverainement belle et séduisante, malgré ses trente-six ans accomplis. Si l'on avait connu dès lors le cigarre et le pistolet, elle n'eût pas manqué de fumer et de se battre en duel comme les merveilleuses d'à présent. Elle avait naturellement le verbe haut dans une cour dissolue, dont les femmes de son espèce constituaient le principal attrait. Wenceslas l'écoutait avec plaisir et suivait assez régulièrement ses conseils. Il se hâta donc de lui raconter sa conversation avec Denis de Moerbeke, non sans en rire de nouveau à gorge déployée, et il lui suggéra le projet d'essayer le pouvoir de ses charmes sur ce nouvel Hippolyte. Le duc avoua que l'entreprise était difficile et ingrate, et qu'elle offrait peu de chances de succès; il paria même contre deux de ses mignons qu'elle échouerait net; mais, puisqu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire, il excita la fière Hélène à ne rien épargner pour compromettre, aux yeux de toute la cour, le sévère ambassadeur de Louis de Maele. Madame de Pipenpoy accepta la gageure, et la petite académie, en ce moment presque au grand complet par l'arrivée d'une demi-douzaine d'autres membres des deux sexes, trama en riant un complot aussi odieux que ridicule, dont nous verrons bientôt les résultats.

Or, le jour de la fête, Denis de Moerbeke s'était rendu de

bonne heure au palais pour étudier de près, en cette circonstance favorable, l'élite de la société brabançonne et le degré d'influence politique qu'exerçaient réellement Jeanne et Wenceslas. Notre brave chevalier se promenait silencieusement dans la salle du trône au milieu des nombreux invités que nous avons vus venir présenter leurs hommages aux ducs (1), quand madame de Pipenpoy lui dit à l'oreille, le plus gracieusement possible : — Eh ! seigneur, vous tardez bien à choisir parmi nous autres Brabançonnas ? Le maître d'hôtel m'a confié qu'il a ordre de vous laisser faire. Comme je connais à peu près tout le monde ici, je vous présente mes services et suis prête à vous fournir des renseignements exacts et détaillés sur nos dames, damoiselles et bourgeoises. Acceptez, je vous prie, cette offre tout à fait désintéressée.

Et elle prit le bras de Denis de Moerbeke. Denis avait considéré comme une plaisanterie la proposition de Wenceslas de désigner lui-même ses voisines de table, et n'y avait plus songé ; la démarche d'Hélène lui déplut profondément ; aussi lui dit-il, avec cette politesse railleuse qui lui était naturelle auprès des femmes :

— Je vous avouerai, madame, que cette singulière idée du duc m'était sortie de la mémoire : j'y avais vu une boutade orientale que j'eusse été trop vain de prendre au sérieux. Mais puisqu'on vit ici à la turque, je me conforme aux mœurs du pays. Aidez-moi donc à trouver mes voisines de table, car je ne les ai pas encore aperçues.

— Pas encore, répéta Hélène piquée.

— Pas encore, reprit Denis en la regardant froidement.

— Mais, dit Hélène en dégageant son bras, j'abuse peut-être du peu de temps qui vous reste pour faire ce choix difficile, car Monseigneur Wenceslas va bientôt nous conduire dans la salle du banquet.

— Oh ! ne vous gênez pas, madame, répondit Denis en lui offrant son bras, qu'elle ne jugea pas convenable de reprendre.

(1) Puisqu'on dit les archiducs, en parlant d'Albert et d'Isabelle, de Marie-Christine et de son époux, etc., pourquoi ne dirais-je pas les « ducs » pour désigner Jeanne et Wenceslas ?

Je suis un peu philosophe, ainsi qu'on vous l'a dit sans doute, et je sais qu'en pays étranger on ne fait pas ce qu'on veut, mais ce qu'on peut.

Cette seconde épigramme entra comme un dard dans le cœur gonflé d'orgueil de madame de Pipenpoy, qui salua légèrement Denis pour aller rejoindre aussitôt le groupe de ses complices.

Si la seule beauté matérielle avait pu plaire à Denis, il n'eût eu que l'embarras du choix ; mais nous savons déjà qu'une modestie sincère, une chaste réserve, un esprit élevé et juste, en un mot une vertu solide et élégante à la fois, étaient les qualités qu'il recherchait dans les femmes. Malheureusement, si j'aime à croire que ces qualités ne sont pas rares chez les filles d'Eve, on doit m'accorder, aussi, qu'elles ne sont pas assez apparentes chez la plupart de celles qui les possèdent, pour frapper tout de suite l'observateur intelligent. L'expérience prouve même tous les jours que ces qualités se laissent parfois confondre avec les images trompeuses que l'hypocrisie sait créer. Notre chevalier se promenait donc lentement dans cette salle si animée, la main droite dans son pourpoint de velours cramoisi et l'autre sur la garde de son épée, lorsqu'il vit pour la première fois Jeanne Goetghebuer qui se tenait avec le chanoine Florès, l'échevin de Vederman et deux ou trois autres amis de son père, presque derrière la draperie du dais ducal, de manière à être la moins remarquée de toutes les dames présentes. Le sourire franc, mais un peu mélancolique de Jeanne, la rare noblesse de ses traits et surtout la simplicité élégante de sa parure et de son geste, attirèrent exclusivement l'attention du sire de Moerbeke. Par une sorte de mouvement instinctif, il s'approcha d'elle et lui dit avec un embarras secret qu'il n'avait jamais éprouvé :

— La langue que vous parlez est la mienne, madame ; permettez-moi de vous écouter de plus près dans cette réunion brillante où je n'ai que le seul regret d'entendre dominer le langage des ennemis de ma patrie (1).

(1) On ne doit pas oublier que le seigneur de Moerbeke, adversaire constant de l'influence française en Flandre, la combattit toute sa vie avec une sorte d'acharnement. La vérité est que la plupart des maux qui frappèrent ce pays

Jeanne avait déjà remarqué la veille celui qui venait lui adresser cette parole affable. Nous n'userions pas du privilège qu'ont les romanciers de lire au fond des cœurs, si nous ne disions que la démarche toute volontaire de Denis lui causa un secret plaisir. Elle répondit avec un charmant sourire, en relevant sur le chevalier ses yeux brillants où se peignait une reconnaissance un peu confuse :

— Nous serions tous heureux de croire que le noble ambassadeur du comte de Flandre ne se considérât pas ici comme en pays étranger. Nous parlons tous votre langue, messire l'ambassadeur ; elle est celle de nos aïeux ; aussi nous est-il permis d'espérer que nous saurons nous entendre. C'est notre désir et le vôtre.

Quoique peu complimenteur de son naturel, le chevalier ne put s'empêcher de dire que, si les maîtres du Brabant nourrissaient des sentiments pareils à ceux qu'on venait de lui exprimer avec tant de délicatesse, sa mission serait la plus agréable qu'il eût jamais remplie.

En ce moment le duc Wenceslas se rendit à la tête des convives dans la salle du banquet. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, chaque cavalier le suivit avec une dame. Denis de Moerbeke offrit sa main à Jeanne, qui, visiblement troublée, garda le bras de l'échevin Jean Vederman. Elle aurait répondu

pendant le XIV^e siècle furent provoqués par l'ambition des rois de France et par la politique anti-nationale de Louis de Nevers et de Louis de Male. On a reproché à la maison de Bourgogne d'avoir introduit dans nos provinces les coutumes et les mœurs de nos voisins du Midi. Cette maison modifia, en effet, d'une manière très sensible, les opinions et les usages des classes élevées ; la cour de Philippe dit le Bon et de Charles-le-Téméraire donna même pendant quelques années le ton à celle de Paris. Mais la révolution morale avait commencé avant le règne de ces princes, en Flandre sous les deux Louis, et dans le Brabant sous les trois premiers Jean qui nouèrent des relations étroites avec la France. Bien que Jean I^{er} et son digne petit-fils Jean III aient écrit des poésies flamandes à une époque où la langue de nos pères était profondément dédaignée par les savants littérateurs ; bien qu'ils aient ainsi cueilli des lauriers plus dignes d'envie, aux yeux des amis de l'humanité, que ceux de Woeringen et de Walef, ils furent cependant les premiers de nos princes qui favorisèrent chez nous le développement de la langue et des mœurs françaises. Du temps de Wenceslas il était de bon ton d'affecter la gallophilie à la cour. Ceci devait choquer un chevalier flamand qu'un chaleureux patriotisme allait conduire sur le champ de bataille de Poitiers, pour y faire prisonnier, de ses propres mains, le roi de France, Jean I^{er}.

de bon cœur à la politesse du chevalier, mais son excessive délicatesse lui représenta aussitôt que l'ambassadeur de Flandre la prenait sans doute pour quelque noble dame de la cour, et qu'elle serait coupable d'une sorte de supercherie si, par vanité, elle profitait de cette erreur. Elle dit donc au chanoine Florès, assez haut pour être entendue de Denis :

—Allez, je vous prie, avertir mon père, qui cause au fond de la salle avec son confrère le doyen des armuriers, qu'il doit se placer à l'extrémité de la table, à droite.

Cette fausse commission, qui donnait une si haute idée du caractère loyal de Jeanne, fut immédiatement comprise par le chevalier. Il lui offrit donc de nouveau son bras en disant :

— Pourquoi Denis de Moerbeke, qui compte la fille d'un tisserand courtraisien parmi ses aïeules, ne demanderait-il pas à la fille d'un doyen bruxellois la faveur de la conduire à la table ducale ?

Jeanne fit un signe d'amitié à Jean Vederman et prit le bras du chevalier sans prononcer une parole. Elle le fit avec tant de gracieuse modestie que Denis entra dans la salle du festin le front aussi haut et le cœur aussi content que s'il avait conduit une princesse souveraine. Arrivé à l'endroit où devait le mener un des officiers du maître d'hôtel, il pria Jeanne de s'asseoir à côté de lui, à l'une des places les plus honorables, c'est-à-dire à proximité du duc et de la duchesse de Brabant.

Ceux des convives (ils étaient assez nombreux) qui avaient été mis dans le secret de l'entretien de Wenceslas avec l'ambassadeur, ne l'avaient pas perdu un instant de vue. Voyant que Denis s'était longtemps promené seul, ils avaient fini par croire qu'il choisirait pour voisine quelqu'une des respectables douairières présentes. Ce dénouement de l'espèce de comédie dont notre chevalier était le héros, à son insu, leur paraissait le moins invraisemblable et le moins opposé à son caractère. Ils furent donc légèrement surpris de le voir paraître avec la plus jeune personne de l'assemblée; mais comme Jeanne en était aussi l'une des plus belles, ils ne purent que rendre hommage au bon goût du chevalier. Au moment de s'asseoir, Wenceslas, visiblement satisfait de cette détermination du seigneur

de Moerbeke, dit au jeune comte de Berg : — M'est avis, mon cousin, que notre Flamand ne quittera pas Bruxelles aussi rustre qu'il y est venu.

La plupart des dames attribuèrent à une sorte de hasard la réunion de Denis et de Jeanne. Elles se dirent entre elles que la distraction du maître d'hôtel donnerait au seigneur flamand une fâcheuse idée de l'étiquette qui régnait à la cour de Brabant. La fille d'un charpentier à côté d'un ambassadeur ! cela leur paraissant encore plus étrange que l'intimité édifiante qui régnait, à l'autre bout de la table, entre la fille de l'armurier Walraevens et la fière baronne Van Meldert.

Quant à madame Hélène de Pipenpoy, ai-je besoin de dire qu'elle pensa mourir de dépit à la vue de Jeanne conduite par le chevalier ? Elle eut comme un éblouissement et devint plus pâle que sa large tunique de satin blanc moiré. Mais reprenant aussitôt ses forces, elle s'attacha au bras du premier personnage qui passa devant elle, suivit Denis de près, et se hâta de prendre la place restée vacante à la gauche du chevalier. Soit qu'il fût tout occupé de Jeanne, soit qu'il eût pris la résolution de ne pas s'apercevoir de la présence de madame de Pipenpoy, l'ambassadeur laissa s'écouler une demi-heure avant d'adresser la parole à cette dernière ; encore dut-elle l'y forcer en le priant d'écarter un peu un vase rempli de fleurs odorantes qui lui donnait, disait-elle, la migraine. Denis lui dit froidement qu'il était à son service, mais il ne prononça pas un mot de plus.



XXI

Un amour sévère.

J'aurais bien mal esquissé le caractère du seigneur de Moerbeke si l'on s'imaginait qu'il se plût à accabler Jeanne de ces fades compliments, trop prodigués par les cavaliers aux jeunes femmes qui leur plaisent ou qui, par leur position sociale, ont

droit à leurs hommages. A part le mot flatteur que j'ai rapporté tout à l'heure, Denis ne fit pas même allusion à la suprême beauté de Jeanne, aux charmes de son esprit délicat et juste, à l'attrayante simplicité de ses manières. Bien d'autres, à sa place, auraient pris texte de toutes ces perfections pour débiter ces mille petits riens, qui ont toujours fait la réputation d'un homme aimable, mais dont il semblerait qu'une femme qui se respecte dût se montrer peu avide. Il lui demanda des renseignements sur sa famille, sur les usages locaux, sur les sites des environs, sur les fêtes dont la cour paraissait être à chaque instant le théâtre. Quand les questions de Jeanne l'y obligèrent, il lui parla de ses voyages, de la guerre qu'il avait faite dans diverses contrées, enfin de la position fort honorable qu'il occupait auprès du comte Louis. Les deux jeunes gens prirent un si vif intérêt à cette conversation que les heures s'écoulèrent à leur insu, et que parfois ils se crurent seuls. Le bruyant murmure des conversations parvint à peine à leurs oreilles; pour tout dire, il fallut que madame de Pipenpoy, dont le cœur vaniteux souffrait le martyre, avertisse l'ambassadeur distrait que le jeune seigneur de Berg portait un toast en son honneur. Denis se leva à son tour et répondit au toast en des termes si convenables qu'il provoqua des applaudissements unanimes. Ce succès inattendu mit le comble à la fureur secrète de madame de Pipenpoy.

Vers la fin du repas, toutes les dames, précédées de la duchesse, quittèrent la salle du banquet et se réunirent dans une grande chambre voisine, où leurs femmes les attendaient pour leur laver les mains, réparer le désordre de leur toilette et renouveler leurs couronnes de roses naturelles. Jeanne échangea aussi sa couronne de roses blanches contre des fleurs fraîchement cueillies dans les parterres du jardin ducal (1). Mais elle cacha dans son sein une petite rose blanche, déjà fanée, qu'elle avait tenue en main depuis que le chevalier l'avait ramassée à table, au moment où la fleur s'était détachée des autres.

(1) Les roses blanches étaient réservées aux jeunes filles et les rouges aux femmes mariées.

La dernière dame n'avait pas encore quitté la grande salle, quand Wenceslas s'écria de sa voix la plus forte : — Echansons, surveillez les coupes ! Seigneurs, révérends messieurs et fidèles bourgeois, je porte un dernier toast à la gloire et à la prospérité des nobles duchés de Brabant et de Limbourg. Puissent nos braves gentilshommes, nos savants religieux, nos libres habitants des communes, et tous nos hommes du plat pays unir toujours, comme à présent, leurs voix et leurs gestes, et me répondre dans un demi-siècle encore : Vive la dynastie de Jean-le-Victorieux, vive le lion brabançon, vive la paix, si c'est possible, vive la guerre, s'il le faut, et vive le vin et la joie !

Des acclamations bruyantes succédèrent à ces paroles chaleureusement prononcées, et les coupes se vidèrent trois fois de suite, tous les buveurs se tenant debout, les yeux tournés vers Wenceslas. L'affabilité expansive de ce prince produisait toujours un grand effet sur la foule ; orateur généreux et parfois éloquent, surtout à table, il conserva jusqu'à sa mort, malgré ses fautes et ses vices, une certaine popularité, grâce aux séductions de sa parole et de ses manières.

J'ai oublié de mentionner une circonstance qui peint les mœurs de l'époque. Avant de se retirer les femmes avaient fait, les mains jointes et à genoux sur les fauteuils, une courte prière au milieu du silence général. A la suite du toast de Wenceslas les grâces furent dites à haute voix par le doyen du chapitre de Sainte-Gudule. Ce devoir rempli, Wenceslas ordonna que chacun se préparât à la joute.

En arrivant au palais la plupart des seigneurs portaient des manteaux ou de longues robes de damas noir sur des pourpoints de velours rouge ou jaune. Lorsqu'ils se mirent à table, des valets les débarrassèrent de ces vêtements incommodes pour les leur restituer avec les toques après le festin. Ainsi le prescrivait l'usage. Mais comme tous les gentilshommes présents, ceux du moins qui étaient en état de porter les armes, devaient prendre part à la joute, on leur apporta, au lieu des manteaux et des toques, des cuirasses, des heaumes, des brassards, des cuissards et des gantelets. Cinquante coursiers pleins d'ardeur les attendaient en dehors des Bailles, en piaffant et

trépigant, l'écume à la bouche. Ces nobles animaux, tous éprouvés dans de nombreux combats, semblaient impatients de s'élancer sur le sol déparé des Bailles. Ils étaient richement harnachés de drap d'or, d'orfèvrerie et de sonnettes d'argent. De grandes plumes ornaient leurs oreilles, leur longue queue tressée était couverte de rubans de soie.



XXII

Une joute à lances brisées.

Deux pavillons en bois peint avaient été construits dans l'arène ; l'un pour le duc, sa famille et ses proches amis, l'autre pour les juges désignés par Wenceslas, et pour les rois d'armes, les hérauts et les poursuivants. Devant les pavillons des juges on ferrait et mesurait les lances. Les deux entrées du champ étaient gardées par les hérauts qui avaient dénoncé la joute.

Les souverains et les juges prirent place ; les autres invités se rangèrent devant les barrières ou aux fenêtres du palais, et une foule nombreuse de curieux du peuple se pressa du côté de la Chaussée, dans la rue, sur les arbres, aux étages des maisons et même sur les toits pour avoir leur part du spectacle. Au signal donné par la duchesse, les trompettes et les clairons sonnèrent ; deux beaux cavaliers, se précipitant bride abattue, les lances sur la cuisse, dans l'arène, se rencontrèrent au centre, devant la loge ducale et rompirent chacun leur bois. Des pages, qui tenaient suspendus, devant les loges, les blasons des combattants, leur apportèrent des lances nouvelles. Les chevaux reculèrent vivement jusqu'aux portes ; puis le nain de la duchesse sonna de la trompe, et nos preux cavaliers coururent une seconde fois ; ils eurent chacun l'adresse de rompre leur lance presque en même temps. On leur distribua aussitôt d'autres bois, et ils s'élancèrent de nouveau l'un contre l'autre. Ce jeu dura un quart d'heure, c'est-à-dire aussi longtemps que

le sable coula dans l'horloge de verre qu'un page avait retournée au signal donné pour la première attaque. Alors les juges comptèrent les lances rompues (1), et celui des deux adversaires qui en avait brisé le moins paya une verge d'or au vainqueur.

Douze habiles jouteurs entrèrent ainsi successivement en lice. Le lecteur me dispensera volontiers de lui raconter les détails de tant de prouesses. D'autres soins m'appellent. Je me bornerai à dire que les spectateurs s'intéressèrent beaucoup aux joutes de cette première journée et que les dames donnèrent toujours le signal des applaudissements. Les autres gentils-hommes inscrits devaient courir le lendemain. Le sort avait relégué Denis de Moerbeke parmi ces derniers.

Après la joute, qui avait concentré tous les regards sur un seul point, les convives rentrèrent au palais pour s'y partager en divers groupes livrés aux principaux jeux du temps. Les amateurs de la courte paume se réunirent dans l'enclos qui y était consacré. Ceux qui préféraient la longue paume allèrent prendre leurs ébats en plein air dans une arène préparée à l'extrémité du Parc. Les hommes qui n'aimaient pas cet exercice violent, ou qui n'étaient plus assez agiles pour y paraître avec avantage, se provoquèrent aux échecs et aux dés. Wenceslas et les jeunes fous dont il était sans cesse entouré, se portèrent alternativement de l'un endroit à l'autre, afin d'encourager les joueurs et de varier leurs propres plaisirs. Quand ils eurent mis tout le monde en train, ils organisèrent ces petits jeux de société, dits jeux innocents, qui faisaient depuis longtemps déjà les délices de nos pères. Le duc y excellait; personne ne déployait plus d'imagination que lui dans les punitions à infliger aux propriétaires des gages. La salle où Wenceslas présidait à ces frivolités voisines de la licence, n'était pas la partie la

(1) D'après une fiction pleine de galanterie, les dames étaient juges des tournois et des joutes. Quand les hérauts venaient demander aux juges à qui le prix devait être décerné, ceux-ci les adressaient toujours aux dames, dont la décision était souveraine. Mais ordinairement les dames renvoyaient les hérauts aux juges qui prononçaient entre eux après mûre délibération. Je dois ajouter que, la joute finie, un prix consistant en un cheval tout harnaché ou en une armure complète, était décerné à celui des combattants qui avait rompu le plus de lances.

moins animée du palais. Madame de Pipenpoy elle-même sembla oublier un moment le dépit que lui avaient causé les dédains de l'ambassadeur flamand.

Ailleurs la duchesse et ses favorites faisaient de la musique et chantaient en chœur les airs les plus goûtés du temps. Les instruments dont quelques-unes s'accompagnaient, étaient le luth, la viole, le clavecin, la harpe, le tambour de basque et les castagnettes. Cet orchestre, qui paraîtrait bien ingrat aujourd'hui, suffisait aux chants simples et expressifs qui étaient encore de mode; il avait d'ailleurs le grand avantage de ne pas étouffer les voix charmantes qu'il soutenait. Plusieurs des compagnes de la duchesse possédaient un talent musical fort remarquable; leurs voix étaient parfaitement exercées, grâce aux maîtres allemands et italiens que les ducs avaient appelés à la cour. Le chanoine Florès, professeur particulier de la princesse et de sa pupille, était lui-même un artiste de mérite. Le fruit de ses leçons avait dépassé son attente. L'une et l'autre Jeanne étaient les meilleures musiciennes du Brabant. Elles se chargeaient ordinairement des solos dont les chœurs étaient parsemés.



XXIII

Encore une rose blanche.

Qu'eût fait le lecteur s'il s'était trouvé au palais de Caudenberg pendant la soirée dont nous racontons les séduisants épisodes? Il se serait probablement glissé le plus près possible des chœurs harmonieux qui se faisaient entendre dans une petite salle du rez-de-chaussée, à l'extrémité orientale du palais. L'entrée de cette salle était fermée aux profanes, mais, voyant entr'ouvertes les fenêtres qui donnaient sur les parterres de roses tracés tout le long de la façade, le lecteur se serait avancé doucement de ce côté afin de pouvoir contempler les musiciennes. Le plaisir d'entendre provoque celui de voir. C'est précisément

ce que fit le chevalier Denis, soit parce que les jeux dont nous venons de parler lui étaient peu agréables, soit parce qu'il n'avait pas rencontré sa voisine de table parmi les dames du cercle de Wenceslas, soit enfin parce qu'il aimait la bonne musique. Ces trois motifs à la fois lui avaient peut-être inspiré sa démarche. Il se plaça donc discrètement à l'angle d'une fenêtre d'où il pouvait apercevoir nos cantatrices. Jeanne Goetghebuer frappa d'abord ses regards et les fixa. Elle chantait à côté de sa noble marraine avec cette modeste assurance qui caractérise le vrai talent. La candeur était sur son front, la joie dans ses yeux, l'inspiration dans sa voix vibrante : on eût dit qu'un bonheur intime, inaccoutumé, remplissait son âme. Elle n'eût sans doute pas joué son rôle avec cette parfaite aisance si elle avait soupçonné la présence du chevalier.

- Denis put entendre ainsi deux chœurs entiers sans être remarqué par les dames, mais au moment où elles allaient entonner une nouvelle hymne, le bruit que faisaient les joueurs de paume engagea l'une des dames d'honneur de la duchesse à prier Jeanne de fermer la croisée la plus proche d'elle. Jeanne fit donc trois pas pour satisfaire à ce désir, mais elle reconnut tout à coup le seigneur de Moerbeke qui la regardait avec une tendre admiration. Elle s'arrêta indécise, la main tendue vers le bois de la fenêtre qu'elle était sur le point de saisir. Denis porta un doigt à sa bouche et lui exprima, par un regard suppliant, le désir de l'entendre encore une fois. Jeanne comprit cette muette pantomime, et retourna auprès de sa compagne, pour lui dire sans doute que le bruit du jeu de paume était moins incommode que la chaleur de l'appartement. La dame parut se résigner; la fenêtre resta ouverte et, sur un signal de la duchesse, toutes les voix reprirent en chœur le concert interrompu. Bientôt elles s'apaisèrent, comme perdues dans l'éloignement, les instruments se turent, et Jeanne, s'accompagnant de son luth, continua l'hymne par un solo mélancolique qui vibra au fond du cœur du chevalier..... Denis se crut transporté dans les régions des anges dont Jeanne interprétait les pieux accents. Mais, ô contretemps pénible pour l'heureux auditeur ! en ce moment la porte de la salle s'ouvrit à deux battants, et Wen-

ceslas, suivi d'une douzaine de jeunes fous, s'y précipita avec un bruit infernal. Il courut deux fois autour des paisibles musiciennes en frappant de toutes ses forces avec un tronçon d'épée sur un bouclier d'airain. La duchesse, plus étonnée que mécontente, lui demanda le motif de ce trait d'insensé. Il ne daigna lui répondre que ce mot : — Je reprends mon gage, j'accomplis une punition, et il disparut aux vifs applaudissements de toute sa suite.

Cet incident, si regrettable pour Denis, était une petite vengeance de madame de Pipenpoy. Instruit de la présence du chevalier flamand sous les fenêtres de la salle où Jeanne faisait de la musique avec sa marraine, elle avait rouvé ingénieux de faire troubler les plaisirs de la duchesse par Wenceslas, à qui elle imposa la ridicule corvée qu'on vient de voir. Denis espéra un moment que le chant serait repis, mais cette brutale interruption avait chagriné la duchesse qui donna l'ordre de passer dans la salle de spectacle. Toutes ses compagnes la suivirent, hormis Jeanne qui s'approcha en souriant de la fenêtre où Denis était resté immobile.

— Messire l'ambassadeur, lui dit-elle, vous pourrez raconter chez vous le singulier accompagnement que monseigneur improvise pour nos hymnes.

— Vous serez seule à le lui pardonner, repartit Denis avec une humeur tempérée par le bonheur que lui causait la démarche de Jeanne.

— Le mal n'est pas grand, ajouta-t-elle ;... nous recommencerons un autre jour.

— Oui, dit le chevalier avec un soupir, mais je ne serai plus là pour vous entendre.

— Messire, aimez-vous les pantomimes ? on va en jouer une tout de suite...

Sans lui répondre, Denis se baissa et cueillit une fleur qu'il tendit à Jeanne, comme pour la remercier du plaisir que son chant lui avait causé.

Jeanne s'empressa de l'accepter, et dit avec une émotion qui la trahissait : — Deux en un jour, messire ! c'est trop d'honneur que fait un brave chevalier à la pauvre fille d'un bourgeois.

Et elle courut rejoindre la duchesse.

XXIV

Une pantomime au 14^e siècle.

Arrivé à pas lents dans la salle où devait se jouer l'espèce de mystère promis, l'ambassadeur fut conduit par un maître des cérémonies au premier banc qu'occupaient Wenceslas et sa famille. Sur les bancs suivants étaient assis les dames et les principaux dignitaires du Brabant; dans le fond se tenaient pêle mêle les autres gentilshommes, le clergé et la bourgeoisie.

En ce temps-là, il n'y avait pas, à proprement parler, de salles de spectacle dans les habitations souveraines. Beaucoup plus tard même, lorsque les ducs de Bourgogne étalèrent tant de luxe à leur cour, ils n'avaient pas encore ménagé de local propre aux représentations scéniques. L'an 1468, quand Charles-le-Hardi fit exécuter un riche mystère dans son palais de Bruges, en présence de Marguerite d'Yorck, la nouvelle duchesse, il fallut construire des tréteaux dans le jeu de paume.

A vrai dire, les plaisirs de la scène offraient peu d'attraits à nos aïeux; ils n'obtinrent un peu de vogue que par suite de l'établissement des chambres de rhétorique, lequel date, pour le Brabant, des premières années du xv^e siècle. Jusqu'alors les représentations théâtrales étaient fort rares; elles n'avaient lieu qu'à l'occasion d'une noce princière, d'un tournoi, d'une victoire, d'une grande fête religieuse ou d'une illustre naissance; elles consistaient généralement dans des pantomimes assez grossières qui n'étaient relevées ni par le charme de la musique ni par l'illusion des décors. Les femmes étaient exclues de la scène. Inutile de dire que les sujets empruntés à la Bible, à la légende et à l'histoire, étaient traités avec une singulière ignorance de la chronologie, de la géographie et de tous les secrets de l'émotion théâtrale.

Pour se faire une juste idée du local où nous venons de trouver réunie toute la cour de Wenceslas, il faut se figurer une salle nue au fond de laquelle s'élevaient des tréteaux ca-

chés aux spectateurs par deux rideaux qui glissaient horizontalement sur des tringles de fer. Au signal donné, ces rideaux se divisaient pour disparaître à droite et à gauche, et l'on voyait des châssis en bois, parallèles au mur du fond et légèrement peints, qui représentaient l'endroit où devait se passer la scène. Les musiciens accompagnant la pantomime étaient cachés derrière les châssis. Ces infortunés artistes s'y trouvaient confondus avec toutes les espèces de quadrupèdes et d'oiseaux que les auteurs du temps aimaient à mêler à l'action dramatique. Des bancs mobiles, non bourrés, servaient de sièges au public d'élite qui était seul admis à ce spectacle improvisé.

Disons aussi un mot des acteurs. C'étaient invariablement des histrions nomades, des vagabonds, des bohémiens inconnus, qui avaient la réputation, non usurpée, de consacrer souvent leurs loisirs à des occupations moins innocentes que l'exécution de leurs insipides pantomimes. La plupart étaient d'effrontés voleurs qui, à peine les rideaux tirés pour la dernière fois, recevaient l'ordre de déguerpir au plus tôt de la ville où on les avait appelés. Ils connaissaient quelques pièces, tragiques et comiques, qu'ils jouaient partout avec certaines variantes appropriées à la circonstance. Toutefois, lorsqu'on leur imposait un sujet, ils étaient assez habiles pour l'exécuter après quelques heures d'étude. A cet effet ils s'adjoignaient d'ordinaire (je parle des troupes les plus estimées) un prétendu clerc, une sorte de Pégase à toutes mains, qui réglait les scènes de la pantomime ou improvisait les dialogues, quand il y en avait.

Pour faire honneur au représentant de Louis de Maele, le duc avait voulu que les histrions, arrivés l'avant-veille de Liège, représentassent la fameuse histoire de Lyderic de Buc, prédécesseur fabuleux des comtes de Flandre. Le savant de la troupe, aidé par deux ou trois clercs de Bruxelles et par tous les machinistes et peintres de Wenceslas, eut bientôt brodé sur ce sujet un drame en plusieurs actes et à grand spectacle, avec changements de décors, naufrages, chasses aux bêtes fauves, batailles, joutes à cheval et le reste. Le drame embrassait toute la vie de Lyderic de Buc, telle que des chroni-

queurs, amis du merveilleux, l'avaient écrite, depuis sa naissance mystérieuse jusqu'à sa mort, qui ne le fut pas moins.

Parmi les interprètes de cette conception informe, ceux qui produisirent le plus d'impression sur l'auditoire, principalement sur les dames, ce furent les ours, les loups, les chiens, les aigles et les beaux coursiers du duc qui parurent sur le théâtre, tous animaux vivants dont la garde embarrassa plus d'une fois les autres acteurs. Mais passons outre, car la description de ce spectacle nous mènerait encore une fois trop loin. Je renonce modestement à cette nouvelle occasion de faire de l'érudition gothique. D'ailleurs la partie la plus élégante de l'assemblée, le duc et la duchesse, le jeune de Berg et la mariée ainsi que nos meilleurs amis, Bruno Florès avec Jeanne et Gudule, Denis de Moerbeke au bras du seigneur de Wese-maele, quittèrent la salle, longtemps avant le trépas de Lyderic de Buc, pour aller respirer un air plus pur dans le parc du château. Il ne resta guère devant les tréteaux de nos saltimbanques que des seigneurs infirmes, de vieilles douairières et la plupart des bourgeois invités. Pour ces derniers c'était un rare spectacle auquel ils n'avaient garde de s'ennuyer. Goetghebuer lui-même, quoiqu'il eût naturellement l'esprit juste et le caractère sérieux, résolut de rester en place jusqu'à la fin. Les acteurs, qui s'étaient interrompus un moment pour saluer le duc et la duchesse à leur départ, recommencèrent à gesticuler de plus belle. Aux cris furieux qu'ils poussaient de temps à autre, on ne se serait pas douté au dehors qu'ils jouassent une pantomime.



XXV

Les intermèdes du souper de Wenceslas.

Le soleil venait de disparaître quand Wenceslas donna le signal des danses sous une vaste tente dressée dans le parc près de l'étang qui touchait au rempart. Cette partie de la fête fut moins animée que les autres ; on dansait peu à la cour avant

le règne de Wenceslas ; ce prince eut beaucoup de peine à y introduire la valse et quelques autres danses originaires de sa patrie. A cette époque la mode n'était pas aussi capricieuse, aussi avide de nouveautés que de nos jours, et l'on préféra longtemps les vieux et raides quadrilles imités de la chevalerie française aux gracieux et légers exercices des danseurs allemands. En 1556, première année du règne de Wenceslas, la valse était encore presque inconnue à Bruxelles. Quelques couples seulement se présentèrent dans le cercle. Le jeune duc et ses familiers n'en valsèrent pas moins avec une énergie et une constance qui firent ouvrir de grands yeux aux nombreux spectateurs.

Denis de Moerbeke se laissa présenter par le sire de Wese-maele à plusieurs seigneurs et dames qui lui firent le plus aimable accueil. Il avait l'air moins soucieux qu'au commencement de la fête ; sa bonne mine et sa loyale franchise lui gagnèrent tous les cœurs. Plusieurs de ceux que madame de Pipenpoy avait secrètement prévenus contre lui, furent loin de le trouver morose, grossier et dissimulé. Une promenade d'un quart d'heure, que la duchesse fit avec notre ambassadeur, lui inspira une si haute idée de son caractère, qu'elle résolut de lui confier une mission délicate auprès de sa sœur, la comtesse Marguerite. Denis promit de s'en acquitter en fidèle chevalier.

Bientôt sonna la cloche du souper. Tout le monde se dirigea vers la salle du banquet, qui offrait un aspect magique. Des tapisseries nouvelles y avaient été tendues ; les costumes des pages et de tous les officiers de bouche avaient été renouvelés, et les tables étaient couvertes de pièces d'argenterie, de navires, de palais et de citadelles qui n'avaient pas paru au dîner. Vingt-quatre chandeliers renfermant chacun un homme et portant les noms et les armes de vingt-quatre villes du duché, circulaient sans cesse autour des convives. Les armoiries des principaux seigneurs présents étaient peintes sur des bannières pendues aux murailles.

Denis de Moerbeke fut prié par la duchesse de se placer à côté d'elle ; on désigna à tous les autres convives des places

autres que celles qu'ils avaient occupées au dîner. Quatre intermèdes organisés par le duc en personne, furent très goûtés. En premier lieu parut dans la salle un parterre de fleurs naturelles traîné par huit enfants déguisés en amours. Les roues du véhicule sur lequel le parterre se trouvait établi, étaient cachées par des tapisseries brodées d'or et d'argent. Quand les amours eurent fait le tour des tables, ils cueillirent les fleurs et en formèrent des bouquets qu'ils offrirent aux dames.

Après le second service on vit entrer un dromadaire sur lequel était perché un marchand égyptien richement pourvu d'étoffes d'Orient, de plumes d'autruche, d'essences, etc. Le dromadaire (couvert d'une longue housse en velours qui cachait quatre hommes) se promena majestueusement dans la salle en répandant des flots d'huile aromatique par la bouche, les narines et les oreilles. Puis l'Égyptien distribua généreusement toutes ses marchandises aux dames.

Au troisième service, on entendit les rugissements d'un lion, et bientôt l'animal se montra, portant sur sa croupe une naine haute de deux pieds, habillée en bergère et qui tenait en main une bannière aux armes du comte de Berg et de sa jeune épouse. Le lion ouvrit la gueule et récita une petite histoire en vers pour apprendre à la noble assemblée d'où il venait et quels dangers il avait bravés afin de conquérir la jolie naine qu'il venait déposer aux pieds de Wenceslas, son seigneur. Alors le maître d'hôtel prit la naine et la déposa au milieu de la table, devant la comtesse de Berg, en disant à celle-ci que c'était un cadeau que le duc lui faisait. Madame de Berg accepta gracieusement ce souvenir de la générosité de Wenceslas, et la naine déclama aussitôt quelques couplets de remerciement, qui auraient fait grand plaisir aux convives quand même ils eussent ignoré que le duc les avait rimés.

Enfin le dernier intermède sur l'effet duquel Wenceslas avait particulièrement compté, était composé de quatre sangliers sonnant de la trompette, de trois chèvres et d'un bouc soufflant dans des chalumeaux, et de quatre loups jouant de la flûte. Ces musiciens d'un nouveau genre, du reste assez habilement travestis, étourdirent pendant dix minutes les oreilles charmées des con-

vives. Ils se retirèrent dans le même ordre où ils étaient venus (1).

Le souper fini et les grâces dites, Wenceslas ordonna aux cavaliers de conduire les dames dans le parc. Il était illuminé; des lanternes de toutes couleurs pendaient aux arbres, et là où les arbres manquaient on avait placé des valets qui portaient de nombreuses lumières. Ces malheureux avaient les yeux bandés et les oreilles bouchées, afin qu'ils ne risquassent pas d'être indiscrets. Sur le lac, dont j'ai parlé tout à l'heure, se trouvait une grande galère chargée de musiciens, de drapeaux et de lampions. Les jardins offrirent un coup-d'œil magnifique quand l'illumination fut complète, et surtout quand des centaines de personnes, si richement et si diversement costumées, circulèrent sous les frais ombrages et parmi les parterres embaumés.

Les sentiments d'exquise délicatesse qui animaient Jeanne Goetghebuer lui firent éviter autant que possible la rencontre du chevalier Denis. La préférence qu'il lui avait témoignée avait été remarquée; elle le savait et elle aurait craint de s'en montrer indigne, si elle en avait abusé au point de provoquer de nouveaux hommages de sa part dans une circonstance aussi solennelle. C'était Jeanne qui avait inspiré à son auguste marraine l'idée de s'emparer du chevalier au souper et de le placer près d'elle. La duchesse ne manqua pas de parler de Jeanne à Denis, de lui demander ce qu'il pensait d'elle et de lui révéler ce dernier trait de modestie. On croira facilement que le chevalier n'en conçut que plus d'estime encore pour l'aimable Bruxelloise qui offrait un si parfait contraste avec madame Hélène de Pipenpoy.

Loin de rechercher le chevalier dans le parc, Jeanne, écoutant peut-être aussi les conseils de la prudence, s'égara dans

(1) Afin que ces détails ne paraissent pas trop fastidieux, je dois prévenir le lecteur qu'ils sont historiques. Les intermèdes furent de mode jusqu'au 17^e siècle, et quand on jugea bon de les supprimer (peut-être par économie), bien des personnes regrettèrent ce genre d'amusement. Charles le Hardi dépensa des sommes considérables pour les intermèdes des repas qu'il donna à Bruges pendant dix jours à l'occasion de son mariage avec la sœur du roi d'Angleterre, Edouard IV.

les allées les plus obscures avec quelques amis de son père et avec Gudule Walraevens, qui était décidément *lasse de tant de plaisirs*, comme le dit une chanson populaire. Il convient de noter ici que le doyen Goetghebuer était retourné chez lui après le souper, et qu'en partant sans sa fille il avait cédé aux prières du doyen des armuriers, qui voulait que Gudule restât jusqu'à la fin de la fête.

La pauvre Gudule, plus étonnée que satisfaite de tout ce qu'elle avait vu, désirait depuis longtemps reprendre le chemin de la maison paternelle, afin de se débarrasser des lourds vêtements dont elle était chargée depuis quatorze heures ; mais, pour montrer jusqu'au bout sa parfaite obéissance, elle n'avait rien objecté à l'ordre de son père... Hélas ! le digne armurier eût mieux fait d'opérer sa retraite avec Goetghebuer, car on va voir que son obstination à *ne rien perdre de la fête* détruisit ses plus chères illusions.

Avant de raconter les tribulations de Walraevens et de Gudule, je dirai, en deux mots, que le vœu sincère de Jeanne, de ne plus revoir le chevalier Denis, ne fut pas exaucé. Ce seigneur la rencontra à deux reprises ; la première fois, il la salua avec un gracieux empressement qui fit réfléchir les personnes dont il était accompagné ; la seconde fois, il alla droit à elle et lui dit qu'il était chargé de la conduire auprès de la duchesse. Jeanne ne put que le suivre, non sans rougir beaucoup quand elle pria ses amis de l'attendre au pied du pavillon de la Folie (1).

Walraevens s'était toujours tenu à une distance très respectueuse de Gudule, afin de ne pas compromettre ses succès parmi les nobles personnages, mais la pauvre fille pensait à toute autre chose qu'à faire ce qu'on appelle des conquêtes. Il était heureux de croire qu'elle passerait, elle aussi, pour une grande dame, et que de riches cavaliers, trompés par l'apparence, se laisseraient prendre comme des alouettes à la glu des attraites de sa fille.

—L'essentiel, se disait le brave homme, c'est qu'on la remar-

(1) Ce pavillon, célèbre dans les annales du palais de Bruxelles, était situé presque au milieu du terrain qu'occupe aujourd'hui la place des Palais.

que ; quand elle aura su plaire, par sa figure, par son langage et par ses atours, il sera temps assez d'apprendre aux soupirants qu'elle est la fille d'un armurier. Il me faut absolument un gentilhomme pour gendre, n'eût-il que la cape et l'épée. Je fournirai le reste ; mes moyens me le permettent, grâce à Dieu ! N'y aurait-il donc pas ici un pauvre petit baron, un vicomte endetté qui eût besoin d'une dot de mille moutons ? Qu'il vienne, c'est mon homme.

En se parlant de la sorte, l'armurier s'était bien gardé d'accoster sa robe de doyen avec l'éblouissante toilette de Gudule. Il n'avait donc pas assisté à l'affront que sa fille avait dû dévorer sous le pavillon des danses, quand elle se mêla, avec un doyen de sa connaissance, à un noble quadrille, et quand son vis-à-vis, l'un des favoris de Wenceslas, déserta tout-à-coup pour aller se mettre plus loin en face d'un couple nouveau venu. Personne ne se présenta à la place vacante, et Gudule, qui eût bien voulu se déraider un peu par une contredanse, fut obligée de quitter le pavillon avec son complaisant doyen.

Walraevens ne vit pas non plus Gudule entraînée (après le départ de Jeanne) au milieu d'un groupe bruyant, par deux jeunes seigneurs qui voulaient la faire figurer comme appoint dans un quadrille improvisé. Cette fois, Gudule put achever la danse sans encombre. Mais quand elle eut prié son partenaire de la reconduire à l'entrée du pavillon de la Folie, elle n'y retrouva plus ses connaissances, ce qui la força de rester auprès de ses deux ravisseurs. Elle comprit bientôt que la conversation prenait une tournure compromettante pour des oreilles vertueuses, et elle menaça les jeunes seigneurs de les quitter s'ils continuaient sur ce ton. Comme ils continuèrent, elle tint parole, releva ses larges jupons, à deux mains, et se précipita, toute troublée, dans une avenue plantée de marronniers. Un gentilhomme, d'une cinquantaine d'années, l'arrêta en lui demandant s'il ne pouvait pas lui rendre quelque service. Elle dit qu'elle lui serait bien reconnaissante s'il lui faisait retrouver les traces de son père, le doyen des armuriers.—Volontiers, ma chère amie, répondit le gentilhomme qui lui offrit son bras. Gudule le trouva plus ré-

servé et plus poli que les autres ; mais elle hâta le pas en lui donnant des oui et des non pour toute réplique.

XXVI

Un souflet et une conversion.

Comme notre couple avançait aussi vite que le permettait la goutte qui affligeait le gentilhomme entre deux âges, il fut rencontré par Walraevens qui se promenait solitairement en cet endroit. A la vue de sa fille au bras d'un homme, dans une allée sombre et déserte, où sa toilette ne produisait aucun effet, le doyen, mécontent, s'approcha du galant cavalier et lui dit avec une franchise presque impolie :

— Que faites-vous là avec ma fille, messire ?

— J'étais à ses ordres pour la conduire où bon lui semblerait.

— Est-ce que ma fille vous plait, messire ? continua le doyen en lançant au gentilhomme un regard soupçonneux.

— Certainement, reprit celui-ci ; elle est charmante, ce me semble ; on la prendrait pour l'une des plus gracieuses habituées de la cour, et, si j'avais quelques années de moins, je...

— Que feriez-vous ? interrompit le doyen radouci.

— Je prierais le duc d'inviter plus souvent d'aussi gentilles bourgeoises ; cela varierait agréablement l'aspect de nos fêtes.

— Avez-vous parlé de mariage à ma fille ? reprit le doyen.

— Hélas ! non, je ne l'ai vue qu'un instant encore.... mais, ajouta le gentilhomme en guise de raillerie, cet instant m'a suffi pour me convaincre qu'elle mérite un autre père que vous, un père plus digne d'elle....

— C'est ce que je pense aussi, murmura Walraevens joyeux. Tu l'entends, Gudule, on s'étonne, on regrette que nous soyons de simples bourgeois. Je n'ai jamais dit autre chose. Ainsi, messire, ma fille vous plait....

— Certainement, répondit le gentilhomme en souriant à Gudule qui rougissait, les yeux baissés.

— Eh bien, messire, si vous tenez à vous promener encore avec elle, je ne le permets qu'à la condition que vous me promettiez de l'épouser.

— J'y souscrirais volontiers, dit le gentilhomme que cette scène divertissait, mais il y a un obstacle...

— Je puis lever beaucoup d'obstacles, messire...

— Celui dont je parle est grave; je suis marié.

— Vraiment ! s'écria le doyen indigné. Mais alors je vous trouve bien hardi de compromettre ma fille, de lui débiter un tas de fariboles... viens, Gudule, laissons-là ce vieux séducteur.

Le doyen entraîna sa fille vers l'une des allées les plus brillantes du parc, pendant que le gentilhomme, étonné de ce singulier accueil, lui appliquait les épithètes d'imbécile et de fou.

— Bon ! murmurait Walraevens en pénétrant dans un cercle de jeunes seigneurs qui projetaient pour le surlendemain une partie de chasse dans la forêt de Soignes. Bon ! je sais ce que je fais et ce que je dis. Méfions-nous de ces gentilshommes mariés qui en content aux demoiselles.

Encore tout échauffé de cette aventure, le doyen alla cogner l'un des jeunes chasseurs qui lui donna aussitôt un vigoureux coup de coude dans l'estomac ; en revanche il fit place à Gudule. Le doyen demanda pardon en se frottant la partie contusionnée, et la conversation des jeunes gens prit un autre cours.

— Vous avez là une fille (si c'est la vôtre) qui ne ne vous ressemble guère, doyen, dit sèchement celui qui avait riposté à Walraevens d'une manière si vive.

— Vous avez raison, messire, tout le monde me dit cela, répliqua le doyen d'un air satisfait qui étonna l'auditoire.

— Vous voulez sans doute la pousser à la cour ? Le moment est bien choisi ; la rage de se marier gagne tous nos amis ; les dots sont extrêmement demandées, et jamais les pères de famille n'ont eu plus de chances de se défaire favorablement de leurs écus et de leurs demoiselles, fussent-elles majeures.

— A vous parler franchement, répliqua le doyen qui ne comprenait pas la plaisanterie dont il allait devenir la victime, j'ai toujours professé une singulière estime pour la noblesse, et je ne serais pas fâché que ma fille y entrât. Je sais bien qu'elle possède des qualités qui valent de l'or ; nous ne sommes pas aveugles, quoique je le dise en sa présence ; mais, comme vous venez de le reconnaître, messire, les bonnes dots font plaisir par le temps qui court... vous êtes tous d'une générosité et d'une magnificence ruineuses... je ne vous en fais pas un reproche, il est beau de dépenser noblement son argent. J'ajouterai donc que, sans me vanter, j'ai les moyens de satisfaire pleinement un gendre... Je ne vous ai pas fabriqué pour rien des armures pendant trente ans, messeigneurs.

Ce plaidoyer matrimonial, prononcé en plein air, déplut profondément à Gudule ; mais la pauvre fille baissait les yeux et n'osait ouvrir la bouche.

— Cela donne à réfléchir, dit joyeusement l'un des jeunes seigneurs en saisissant la main de Gudule. Sur ma parole, on m'offre là tout ce qui me manque.

— Prends-y garde, Gérard, lui cria d'une voix de stentor le gentilhomme marié qui avait d'abord été rencontré par le doyen, et qui avait suivi celui-ci pour lui demander l'explication de son étrange conduite : prends-y garde, si tu parles à sa fille de trop près, cet homme te forcera à l'épouser ; il veut absolument l'un de nous pour gendre, dès ce soir ; c'est son idée fixe.

— Mais cette idée n'est pas mauvaise, reprit le voisin de Gudule d'un air impertinent. Allons, beau-père, va compter tes écus, et nous tâcherons de nous entendre demain.

Un soupçon traversa l'esprit de Walraevens qui commençait à se sentir mal à l'aise.

— Il ne s'agit pas de plaisanter là-dessus, dit-il ; le mariage est l'événement le plus sérieux de la vie, et il convient d'en parler raisonnablement. Je ne pense pas avoir dit quelque sottise...

— Au contraire, doyen, tu parles comme un livre et tes propositions sont magnifiques. J'accepte la fille et la dot.

— Moi aussi, s'écria un autre.

— Moi aussi, ajouta un troisième.

— Je partagerai avec toi, Gérard, dit le gentilhomme entre deux âges. La dot me suffira pour le moment.

Les regards et les gestes de tous ces épouseurs firent venir les larmes aux yeux de Gudule. Son père indigné l'attira à lui, en s'écriant de toutes ses forces :

— Vous vous moquez donc tous de moi ! Vous êtes des impolis, de mauvais sujets ! je m'en plaindrai au duc.

— Très bien, dit Gérard d'Yssche, et ajoute ce soufflet à ta plainte.

Ce coup fit bondir le doyen des armuriers, Si sa fille ne l'eût retenu, il se serait précipité sur Gérard d'Yssche pour lui prouver qu'il avait aussi le bras solide. Prudent et poltron de son naturel, Walraevens n'était cependant pas homme à dévorer patiemment une grosse insulte. Dans la première explosion de sa colère il ressemblait à ces moutons aux abois qui montrent parfois le front au loup ravisseur. Il menaçait son adversaire du poing lorsqu'il aperçut le duc Wenceslas se dirigeant sur notre groupe avec de gais compagnons.

Le doyen l'aborda résolument et lui raconta, avec autant d'ordre que la fureur lui permettait d'en mettre dans son discours, l'insulte faite à sa fille et le soufflet que lui-même avait reçu en pleine joue.

— Figurez-vous, seigneur, dit Gérard au duc souriant, que cet estimable père de famille s'est fâché parce que nous avons tous accepté avec empressement ce qu'il nous offrait, sa caisse et sa fille, deux trésors, vraiment.

— Ils vous trompent, monseigneur, je ne leur offrais rien quand ils m'ont donné un.... Je demande justice, monseigneur, une justice éclatante.... Vous me vengerez, moi votre partisan, moi qui ne vous ai jamais rien refusé.

— Je crois que vous avez tous vidé une coupe de trop, dit le duc en essayant de concilier les parties... Restez-en là, le lieu est mal choisi pour de semblables querelles.

— Me rendrez-vous justice, oui ou non ? cria le doyen exaspéré.

— Va te coucher, l'ami, lui dit Wenceslas en s'éloignant.

— C'en est trop, murmura le doyen hors de lui; je ne veux pas rester un instant de plus dans cet enfer. Viens, Gudule, on ne nous reverra plus ici. Au diable le duc et toute sa cour!

Pour prononcer des paroles semblables, Walraevens devait être furieux; il l'était en effet, car si Gudule ne l'avait guidé, il se serait précipité dans les profondeurs du parc vers la porte de Louvain, au lieu de regagner l'un des escaliers du palais. A peine eurent-ils fait cent pas qu'ils rencontrèrent Bruno Florès, Vederman et Jeanne qui les cherchaient depuis une demi-heure.

— Ah ça! dit le chanoine au doyen des armuriers, vous resterez jusqu'à minuit si vous vous amusez, mais je vous préviens que je m'en vais reconduire ma filleule avec notre ami l'échevin. Vous êtes un homme insatiable, doyen : il me semble que vous avez eu assez de plaisir pour cette fois.

Pour se rendre compte de ces paroles du chanoine, il faut noter qu'il les prononçait sous une rangée de tilleuls dont l'ombre ne lui permettait pas de distinguer les traits bouleversés du doyen.

— Moi! m'amuser! En effet, je m'amuse énormément, je suis le plus heureux, le plus fier des hommes! s'écria Walraevens avec une cruelle ironie.... Je crois que vous vous moquez de moi, monsieur Florès, continua-t-il d'une voix cavéneuse. Vite, allons nous en, cette terre brûle sous mes pieds... Ah! le duc me le payera!

Pendant que Jeanne interrogeait son amie sur les causes de cette étrange colère, Vederman fit observer que les litières n'étaient peut-être pas encore arrivées.

— Je ne veux plus de litière, interrompit le doyen avec indignation; ma mère n'en a jamais fait usage, ma grand' mère et mes aïeules non plus. Je suis bourgeois, ma fille est bourgeoise, nous sommes tous bourgeois, nous irons à pied, n'est-ce pas, Gudule?

— Volontiers, mon père, répondit Gudule avec une joie intime.

— C'est cela, mon enfant, tu épouseras Van Mol, mon bon camarade Van Mol. Le duc lui-même ne t'aurait plus, s'il te

demandait en mariage. J'étais fou, vraiment, avec mes idées aristocratiques ! J'étais un sot de rougir de mon état. Que chacun fasse son métier et les vaches seront bien gardées, comme dit le proverbe.

Les compagnons du doyen apprirent peu à peu les motifs de cette métamorphose d'idées ; nous sommes fâchés de devoir le dire, aucun ne plaignit sincèrement le doyen, parce que le bonhomme ne sortait d'un ridicule que pour tomber dans un autre, ce qui arrive ordinairement aux esprits faibles et impressionnables.



XXVII

Tu auras ma fille !

Jeanne entra dans une litière de la cour et retourna chez elle sous l'escorte du chanoine, de l'échevin Vederman et de plusieurs valets. Ces derniers reconduisirent également le chanoine. Quant à Walraevens et à Gudule, ils descendirent bravement à pied la Chaussée. En chemin, l'armurier promit plusieurs fois à sa fille qu'elle épouserait Van Mol le plus tôt possible. Arrivé devant sa porte, il lui dit d'aller se coucher, tandis qu'il irait annoncer à Van Mol la ferme résolution qu'il avait prise. Gudule le pria de remettre cette démarche au lendemain ; elle la jugeait peu convenable à une heure aussi avancée de la nuit. Mais le doyen ne voulut pas l'en croire. Il poussa Gudule dans sa maison et se dirigea à grands pas vers la rue de la Montagne où demeurait le jeune armurier. Celui-ci dormait depuis deux heures quand il entendit frapper violemment à sa porte. Il ne sortit pas d'abord de son lit, pensant que de mauvais sujets prenaient leurs ébats dans la rue. Mais le bruit recommençant de plus belle, il ouvrit une fenêtre, y passa la tête et demanda qui troublait ainsi son sommeil et le repos de ses honnêtes voisins :

— C'est moi, ami Van Mol, moi, ton beau-père.

— Bah ! Qu'y a-t-il ?.. Je descends ouvrir.

— Ce n'est pas nécessaire, mon brave garçon ; je viens seulement t'apprendre une nouvelle qui te fera plaisir.

— Bah ! et laquelle ?

— Tu connais Gudule Walraevens ?

— Ta fille ? Je m'en flatte...

— Tu l'aimes bien ?

— O doyen ! je l'adore.

— Eh bien ! elle se marie dans huit jours.

— Bah ! avec qui ? Ne vous moquez pas de moi, doyen, je tremble de peur... ou de plaisir... vous venez de dire : *ton beau-père*.

— Elle épouse un excellent garçon de ta connaissance.

— Bah ! fit Adolphe pour la quatrième fois... mais je n'ai guère de connaissances à la cour, d'où vous venez. Vous me faites mourir, doyen.

— Allons, ta peine est finie, c'est toi qui seras son mari ; j'ai voulu te le dire tout de suite. C'est une idée qui m'est venue il y a un quart d'heure.

— Conservez-la bien, maître !

— Je le jure, dit solennellement le doyen, en levant le bras. Tu me vois dégoûté de la cour à tout jamais. Quelle leçon j'y ai reçue !

— Vive la cour ! s'écria Adolphe penché presque hors de la fenêtre.

— Là dessus, bon soir, à demain, dit Walraevens en s'éloignant, et il reprit lestement le chemin de sa demeure.

— Je veux les vexer, tous ces insolents du Caudenberg, murmura le doyen : ils n'auront pas ma Gudule... A vrai dire elle aurait pu trouver un mari plus spirituel et moins bourgeois que Van Mol ; mais c'est égal, je me venge. Avec lui elle n'ira jamais à la cour. Quant au duc, je me laisserai couper en quatre avant de lui voter encore des subsides. J'ai été bon, trop bon, je le sais bien, mais me voilà changé en dromadaire, en lion, en serpent. Ils auront de mes nouvelles : je le jure, je le jure !

Le doyen étendit encore le bras, comme pour se faire à lui-même ce serment terrible. Puis il mit sa clé dans la serrure de sa porte et se retira dans sa chambre à coucher. En passant de-

vant celle de Gudule il lui cria : — Dors tranquille, mon enfant, la commission est faite.

Aidée de sa nourrice, Gudule se débarrassa bien vite de son immense bonnet, de ses larges jupons, ainsi que de son lourd manteau et lança le tout dans un coin avec une joie enfantine. Ensuite elle jeta un regard dans la chambre de Jeanne dont elle n'était séparée que par la cour de la maison de Goetghebuër, et elle vit son amie déposer deux roses blanches sur la cheminée, avant de s'agenouiller sur le prie-Dieu...



XXVIII

Diplomatie.

Le but de l'ambassade flamande était d'amener Jeanne et Wenceslas à accepter une entrevue avec Louis de Maele et Marguerite. Louis était bien décidé à obtenir tout ce qu'il exigeait, dût-il mettre les provinces belges à feu et à sang ; mais il désirait négocier avec les ducs, parce qu'il connaissait leur intention secrète de s'acquitter envers lui par une cession de territoire. La voie pacifique étant la moins coûteuse et la plus courte, il la préférait naturellement à la voie des armes. Denis de Moerbeke n'eut pas de peine à convaincre Wenceslas que le plus sage parti était d'éviter une rupture ouverte, et de signer le plus tôt possible avec le comte de Flandre un traité qui terminât définitivement les déplorable querelles issues de la succession de Jean III. Le comte de Namur et l'évêque de Liège, alliés de Louis, menaçaient d'attaquer le Brabant au premier signal de la guerre. Leurs troupes, composées de plus de pillards que de guerriers, étaient déjà prêtes à passer les frontières. Elles n'eussent pas manqué d'opérer une utile diversion en faveur des Flamands. Guillaume, comte de Hainaut, ami du feu duc et dévoué à sa famille, offrait sa médiation. C'était un prince sage, expérimenté, et qui jouissait d'une grande réputation.

tion d'habileté et de bravoure. Il engagea aussi les ducs à s'entendre avec le comte Louis.

Wenceslas ne demandait pas mieux, et il était prêt à acheter la paix à tout prix, au prix même des intérêts du pays, pourvu qu'elle ne lui coûtât pas un écu. Là n'était pas la difficulté. Mais comment engager les grandes communes brabançonnnes à souscrire à des sacrifices pénibles ? Elles s'étaient liguées au nombre de quarante-quatre, par des contrats solennels, et avaient juré de ne jamais permettre que le duché fût morcelé, qu'aucune parcelle du territoire fût abandonnée à Louis. Elles blâmaient Wenceslas de n'avoir pas payé au prince flamand les sommes qui lui étaient dues, mais elles le blâmaient bien davantage de vouloir lui donner les villes de Malines et d'Anvers, deux des plus beaux fleurons de sa couronne ducale. Elles déclarèrent à Wenceslas qu'elles lui accorderaient de nouveaux subsides, soit pour conclure la paix, soit pour commencer la guerre, pourvu qu'il repoussât les autres demandes du comte Louis.

Wenceslas connaissait parfaitement cette disposition des esprits, aussi ne se montrait-il guère pressé d'accepter l'entrevue; il ne pouvait y jouer qu'un rôle désagréable, Louis exigeant d'un ton impérieux ce que les communes avaient résolu de lui refuser. Il fallut toute l'habileté du comte de Hainaut, du chevalier Denis et des ministres de Wenceslas pour faire consentir les quatre chefs-villes (Louvain, Bruxelles, Anvers et Bois-le-Duc) à l'entrevue proposée. Enfin, la majorité décida que cette demande serait faite, contrairement à l'avis des principaux doyens des métiers, parmi lesquels Goetghebuer se signala par son opposition violente. Le doyen des charpentiers et ceux qui partageaient sa manière de voir, soutenaient que l'entrevue était inutile, qu'un traité même était superflu puisqu'on pouvait se borner à exécuter les arrangements pris lors de la mort de Jean III. Louis de Maele n'avait droit qu'à de l'argent; la justice voulait qu'on le lui remit; tout ce qu'il exigeait au-delà était inique. A quoi bon réfuter des chicanes ? Pourquoi discuter avec un prince qui élevait d'heure en heure ses prétentions, et qui en était déjà venu à réclamer le tiers du duché ?

Ainsi raisonnait Goetghebuer, et son argumentation chaleureuse impressionnait vivement la foule; mais, comme je viens de le dire, l'opinion contraire prévalut et l'on fixa au 21 juin le premier jour des conférences qui devaient avoir lieu dans l'abbaye d'Aflighem. Avant de se séparer, les communes et la noblesse (réunies à Cortenberg) votèrent un subside de 450,000 vieux écus d'or pour les frais de la paix ou de la guerre. Elles décidèrent également qu'une députation de la noblesse, du clergé et des bourgeoisies du duché assisterait les ducs dans le cours des négociations.

Ceci fait, l'ambassade flamande retourna à Gand, et l'on s'occupa, de part et d'autre, de la nomination des abbés, gentilshommes et doyens qui devaient suivre ce grand débat diplomatique.

Mais avant de conduire le lecteur à l'abbaye d'Aflighem, je dois l'entretenir des démarches peu honorables faites à Bruxelles par l'un des collègues du chevalier Denis pour s'y ménager des intelligences et y préparer des trahisons. Louis de Maele n'avait pas osé charger le chevalier d'une tâche semblable; prévoyant que ce loyal guerrier la remplirait mal ou pas du tout, il l'avait confiée à un homme peu scrupuleux et fort habile en cette matière. Henri, seigneur de Melle, loin de faire aucune objection au comte, l'avait très-humblement remercié de cette marque de haute confiance. Louis désirait qu'en semant partout de l'or et des promesses on lui conciliât l'appui de quelques Bruxellois influents, initiés aux secrets d'état. Henri de Melle manœuvra avec tant d'habileté et de discrétion qu'en peu de jours il gagna une douzaine d'hommes dont le concours devait être précieux à Louis en cas de guerre. Les gens exercés dans cette spécialité diplomatique découvrent avec un rare instinct les malheureux disposés à leur prêter l'oreille. Un mot, un geste suffisent pour les trahir. Des circonstances qu'il serait trop long de rapporter mirent le seigneur de Melle en relation avec Bernard Florès, chef-gardien du beffroi de St-Nicolas. L'assassin d'Ursule Goetghebuer ne se fit pas scrupule, on le pense bien, d'accepter un fort à compte sur les sommes qu'on

lui promet éventuellement. Pauvre et prodigue, avide et hypocrite, méprisé et redouté, Bernard Florès était le Bruxellois sur lequel Henri comptait le plus. Le marchand d'âmes s'entretint plusieurs fois avec son complice, des meilleurs services à rendre à la cause. On verra plus loin les résultats de ces complots.



XXIX

Fiançailles improvisées.

Denis de Moerbeke aurait quitté Bruxelles avec regret s'il n'avait pu dire adieu à l'aimable bourgeoise qu'il avait si particulièrement distinguée le premier jour des fêtes. Il s'était aperçu, avec chagrin, que Jeanne n'avait pas reparu au palais les jours suivants. Il la chercha pendant toute une semaine, mais en vain; Jeanne, à qui il croyait avoir tant de choses à dire, ne se montrait nulle part, tandis qu'il rencontrait sans cesse Hélène de Pipenpoy à qui il n'adressait plus la parole. Enfin il parla de Jeanne à la duchesse et lui exprima franchement le désir de la revoir avant son départ, qui était fixé au lendemain. Appelée par sa noble marraine, Jeanne accourut tout de suite, bien qu'elle se fût promis de ne pas retourner à la cour aussi longtemps qu'elle risquerait d'y rencontrer le seigneur flamand. Celui-ci se trouvait auprès de la duchesse quand la fille du charpentier entra dans le salon. Il alla à sa rencontre et la conduisit par la main auprès du grand fauteuil, où l'épouse de Wenceslas était assise devant des cages pleines d'oiseaux rares arrivés naguère des côtes d'Afrique. Jeanne était vêtue encore plus simplement que de coutume; elle n'en parut pas moins belle au chevalier; au contraire, le soin qu'elle prenait de s'effacer toujours, afin de passer partout inaperçue, ajoutait encore à ses grâces natives, et à cette noblesse de caractère qu'exprimaient ses traits et sa démarche.

— Ce n'est pas bien à toi, lui dit la duchesse, d'attendre mes

ordres pour venir saluer une dernière fois le noble étranger qui t'a donné, en présence de la cour entière, tant de marques d'estime et d'attachement ; je ne t'ai vue qu'un instant avant-hier matin, à mon lever, et dès que le monde est venu, tu as pris la fuite. Sais-tu que notre galant ennemi nous quitte ?

— Je le savais, répondit Jeanne émue, mais vous m'avez permis, madame, d'alléger le travail de mon père... je l'ai beaucoup aidé ces jours-ci. D'ailleurs il ne m'était pas permis de croire que la fille d'un bourgeois eût une seule parole à adresser au seigneur de Moerbeke. Je devais regretter, comme fait tout le monde, son départ trop prompt, mais en silence et...

— Tant d'humilité me blesse, mademoiselle, interrompit Denis avec chaleur ; vous ne pouvez pas, sans m'accuser d'ingratitude, douter du plaisir que j'éprouve à vous revoir. Votre souvenir est de ceux qui resteront gravés dans ma mémoire... Permettez-moi d'emporter l'espérance que vous songerez quelquefois à l'étranger qui s'honore d'avoir su découvrir en vous tant de vertus et de charmes. Si jamais vous avez besoin de mon épée, vous ou vos parents et amis, je vous jure qu'elle vous obéira.

— Seigneur, repartit Jeanne d'une voix plus ferme, je n'oublierai jamais l'accueil trop flatteur que vous avez daigné me faire. Merci pour vos offres de service : je les accepte en vous priant d'agréer les miennes. Puissé-je rencontrer l'occasion de vous prouver ma respectueuse reconnaissance ! Adieu, seigneur.

Et Jeanné tendit la main au chevalier qui la porta à ses lèvres.

— Ceci est quelque chose de plus qu'un simple adieu, dit la duchesse en souriant à l'un et à l'autre. Si j'étais aussi prompte que mon époux à mal interpréter les actions les plus innocentes, j'y verrais presque des fiançailles.

— Il ne tient qu'à Jeanne d'y voir cela, repartit le chevalier d'un air très sérieux.

— Voilà qui est délicieux, s'écria la duchesse en éclatant de rire. Un mariage improvisé, une femme pour seul témoin, et tout cela à la seconde entrevue ! Savez-vous, chevalier, que vous me faites bien augurer des négociations que nous al-

lons commencer sur la frontière ? Le Brabant et la Flandre s'entendent déjà !

— Je ne plaisante pas, madame, reprit Denis avec une sévère bienveillance.

Depuis que le chevalier eut prononcé ce mot généreux qui avait excité l'hilarité de la duchesse, Jeanne tint les yeux fixés sur lui avec une étrange expression de crainte, de trouble et de joie. Elle paraissait résolue à surprendre au fond de son cœur le secret de cette grave parole qui était, ou une misérable insulte, ou un hommage éclatant rendu par le meilleur des hommes à la vertu de la fille du charpentier. Elle le regardait immobile, haletante, dans l'attitude d'une personne qui entend lire un arrêt de vie ou de mort.

— Comment ! vous ne plaisantez pas, repartit la duchesse en modérant un peu l'expression de sa joie.

— Je ne l'oserais pas, en pareille matière, devant deux femmes comme vous, dit le chevalier sans quitter la main de Jeanne.

— Ainsi, chevalier, vous me la demandez réellement en mariage, car je suis comme sa mère, moi, et je vous préviens qu'il faut l'obtenir de moi autant que de son père.

— Non, madame, je ne puis l'épouser maintenant... Mais vous parliez de fiançailles : je ne rétracté rien. Si mademoiselle Jeanne veut me promettre...

— Impossible, s'écria Jeanne, violemment émue et en regardant Denis avec admiration. Vous méritez mieux qu'une simple citoyenne comme moi... Je vous respecte trop... Je vous aime trop pour accepter cette proposition si honorable. Adieu, chevalier, adieu !

Et elle courut cacher ses larmes dans une salle voisine. Mais entendant prononcer son nom par le chevalier, elle écouta, et ces mots frappèrent encore son oreille :

— Non, madame, je ne songeais pas tout-à-l'heure à dire cela à Jeanne ; c'est votre mot de *fiançailles* qui m'a suggéré cette proposition un peu brusque...

— Vous avez ému cette pauvre enfant, chevalier... Je m'en plaindrais si je vous estimais moins. Revenez-nous bientôt, et si elle vous plaît encore, vous pourrez l'épouser avec orgueil,

en face de toute la cour. J'anoblirai son père : il a déjà mérité dix fois cette distinction.

— Elle sera ma femme, répliqua Denis en saluant respectueusement la duchesse; vous pouvez ajouter encore à vos bon-
tés pour elle, mais elle n'a besoin de rien à mes yeux.

Il salua une seconde fois et sortit de la salle.

Jeanne tomba à genoux devant la porte entr'ouverte.

— O ! le noble cœur ! s'écria-t-elle. Mon Dieu ! je n'ai pas mé-
rité tout cela.

— Si, ma fille, tu l'as mérité, lui dit la duchesse en la relevant pour la serrer sur son cœur. Ce brave Flamand vient de me donner la récompense de ce que j'ai fait pour toi, car tu es mon enfant et ton éducation est mon ouvrage. Ce jour est le plus beau de ma vie !

— Et de la mienne, bonne marraine ! Je suis trop heureuse !
Cela durera-t-il ?

Jeanne versa des larmes délicieuses dans le sein de la duchesse, qui ne put retenir les siennes en comparant Denis avec Wenceslas... Bientôt après elles firent gaiement de la musique, non sans s'interrompre, de temps à autre, pour louer les sentiments généreux, les belles manières et la parole distinguée de l'ambassadeur flamand.

— J'avais raison de le fuir, je ne veux plus le revoir, se dit Jeanne pendant toute la journée, car il ne peut m'épouser... Je l'aime trop pour faire son malheur. Je dois fuir sa présence... J'aurai déjà bien de la peine à l'oublier !



XXX

De Bruxelles à Assche.

Le dimanche, 20 juin, après avoir assisté à une messe so-
lennelle dans le chœur encore inachevé de l'église collégiale
des SS. Michel et Gudule, le duc Wenceslas prit le chemin
d'Assche avec une suite assez nombreuse composée du comte

de Berg, du sire de Wesemaele, du sire d'Assche, de Jean de Bouchout, de quelques autres gentilshommes, de l'abbé d'Affligem, du doyen du chapitre de Sainte-Gudule, du chanoine Florès, des principaux magistrats bruxellois, de Pierre Goetghebuer et de trois autres doyens de métiers, ainsi que d'une compagnie d'arbalétriers de la grande *gilde* des *Schutters* (1). La duchesse ne s'était pas jointe au cortège parce qu'elle venait d'apprendre que sa sœur, la comtesse Marguerite, n'assisterait pas aux conférences, sous prétexte d'une indisposition subite. La vérité était que Louis de Maele, bien convaincu d'avance que les négociations n'auraient pas de résultat pacifique, avait engagé sa femme à ne pas y paraître. Marguerite, aussi faible que sa sœur, accéda au désir du comte, de manière que les deux filles de Jean III s'abstinrent de prendre part à des débats où leurs noms et leurs droits étaient invoqués de part et d'autre. Ce fut un grand malheur, car ces excellentes princesses auraient seules pu faire entendre des paroles de conciliation dans ce malheureux conflit.

Si nos aïeux du XIV^e siècle s'accommodaient de maisons étroites et sans apparence, de rues sales et tortueuses et de spectacles qui seraient sifflés dans le moindre de nos villages, en revanche ils aimaient le luxe des édifices publics, des vêtements et de la table. Nos cathédrales et nos hôtels-de-ville prouvent assez qu'ils n'épargnaient rien pour honorer Dieu et la magistrature. De magnifiques armures et les dessins coloriés des manuscrits qui sont venus jusqu'à nous démontrent qu'ils recherchaient également une mise riche et élégante. Quant à leurs goûts gastronomiques, ils sont attestés par tous les chroniqueurs contemporains. Les Bruxellois, surtout, avaient la réputation de ne jamais se mettre

(1) Ce corps, très célèbre dans les annales de Bruxelles, était à la solde de la ville et devait être toujours prêt à soutenir les décisions du magistrat. S'agissait-il d'arrêter un brigand ou un meurtrier, d'assaillir le château d'un seigneur ennemi, c'était à lui qu'on s'adressait. Il suivait quelquefois le duc dans des expéditions peu importantes, et alors la ville le soldait; mais il marchait à ses frais quand le pays se levait en masse et que le service militaire était obligatoire. Il avait pour capitaines un chef-doyen, un sous-doyen et quatre jurés tous annuels. Cette fameuse « *gilde* » fit bâtir l'église du Sablon.

en voyage que munis de toutes sortes de fines provisions de bouche. Le bon Froissard n'hésite pas à attribuer à la gourmandise des Bruxellois la perte de la bataille de Bastweiler, livrée par Wenceslas aux troupes du duc de Juliers, en août 1374. Il représente les Bruxellois combattant la plupart à cheval autour du duc et payant bravement de leur personne, mais gênés dans leurs mouvements par une foule de valets de pied qui les suivaient avec des outres et des bouteilles de vin et avec des charges entières de pâtés de saumon, de truites et d'anguilles enveloppés de belles serviettes. Les chevaux portaient des volailles et des flacons attachés aux selles. L'embarras devint tel que tous ces braves gastronomes furent tués, ou pris, ou mis en fuite.... D'autres auteurs non moins graves nous permettent de lancer cette accusation contre nos compatriotes. L'un d'eux, parlant de l'énorme quantité de poulets que les Bruxellois emportèrent avec eux sur le champ de bataille de Bastweiler, assure qu'on leur donna dès lors le sobriquet de *kickeneters* ou *kickenfreters* (mangeurs de poulets) qu'ils ont conservé jusqu'à présent. J'ose dire, pour ma part, sans courir le risque d'accuser injustement ma ville natale, qu'elle est la cité de Belgique qui, toute proportion gardée, consomme le plus grand nombre de ces volatiles. En temps de prospérité ordinaire, le fameux bipède emplumé du cynique Diogène est l'ornement obligé du repas dominical de tout vrai Bruxellois, à quelque classe de la société qu'il appartienne.

Retournant au duc Wenceslas, je dirai que son cortège s'avavançait dans l'ordre suivant : une centaine d'arbalétriers à cheval ouvraient la marche ; puis venait le duc avec ses gentils-hommes, montés sur des coursiers de prix. Les ecclésiastiques, commodément assis sur des haquenées ou sur des mules, précédaient les magistrats et les doyens, qui faisaient usage de la même monture. A quelque distance suivaient deux à trois cents domestiques accouplés sur des chevaux quelconques, ou conduisant de lourds chariots qui contenaient des armes, des vêtements, des ustensiles de cuisine, de la volaille, des pâtés, des épices, du vin, des bières rouge, jaune et blanche, etc. Le reste des arbalétriers de la grande *gilde* fermait la marche. N'ou-

blions pas de mentionner deux ou trois douzaines de femmes non mariées, qui s'étaient mêlées aux domestiques sous le prétexte toléré de faire le service de nos vivandières.

La troupe mimique, dont j'ai parlé dans un autre chapitre, avait supplié le duc de lui permettre de l'accompagner à Assche. Il était généralement d'usage à cette époque que des histrions suivissent les expéditions militaires. Mais le duc refusa cette fois les services de ces saltimbanques, soit qu'il n'eût qu'une médiocre idée de leur savoir-faire, soit par économic, soit qu'il supposât que sa nombreuse suite de valets renfermait déjà assez de voleurs. Nos pauvres artistes furent sommés de déguerpir du duché endéans les vingt-quatre heures.

Le cortège traversa ainsi la rue de la Montagne, sous les yeux charmés de monsieur et de madame Van Mol debout sur le seuil de la porte (Gudule était mariée depuis la veille); laissant le Marché-au-Poisson (1) et la Halle-au-Pain (2) à gauche, il longea l'église de Saint-Nicolas, franchit le pont de la Grue (3) et le fossé des Dames-Blanches (4), et s'engagea bientôt dans le faubourg de Molenbeek-Saint-Jean, qui devait être incorporé dans la ville l'année suivante. A midi il gravissait la montagne de Zellick, et, deux heures plus tard, il arrivait dans le bourg d'Assche, où une population nombreuse s'était réunie pour le saluer de ses cris de joyeuse bienvenue. Le duc et ses proches amis allèrent loger au château, et leur suite envahit les modestes habitations du bourg, où elle fit assez bon ménage avec les propriétaires.

(1) La halle au poisson se trouvait alors au coin du Marché-aux-Herbes et de la rue de la Colline où l'on voit aujourd'hui un magasin d'estampes.

(2) La halle au pain et à la viande, alors isolée, occupait tout le pâté de maisons qu'enferment à présent les rues Chair-et-Pain et des Harengs.

(3) Une grue se trouvait en ce temps là sur le marché au poisson de nos jours. La Senne étant encore navigable, on y déchargeait toutes sortes de marchandises.

(4) Sur l'emplacement de ce fossé se trouvent le bassin de Ste-Catherine et le nouveau marché aux grains de nos jours. L'église de Ste Catherine était accolée à la porte de Flandre. L'année suivante on étendit la ville jusqu'aux boulevards actuels. Le faubourg de Molenbeek ou de St-Jean était très peuplé.



XXXI

L'abbaye d'Affligem.

Le même soir arrivait à Alost le comte Louis de Maele avec une suite non moins nombreuse que celle de Wenceslas. Une vingtaine de gentilshommes, l'abbé de Saint-Pierre de Gand, l'abbé des Dunes, les chefs-doyens des trois chefs-villes de Flandre (Gand, Bruges et Ypres), le grand bailli du comté et cinq cents archers d'élite, formaient le brillant cortège de l'époux de Marguerite. Tout ce monde fut logé au château et en ville. Le lendemain devait avoir lieu la première conférence entre Wenceslas et Louis dans l'enceinte de l'abbaye d'Affligem, où Guillaume, comte de Hainaut et de Hollande, se trouvait déjà en qualité de médiateur.

Disons un mot de cette célèbre abbaye qui devait devenir bientôt le théâtre d'un affreux sinistre.

Vers la fin du XI^e siècle, six gentilshommes brabançons, convertis par un éloquent missionnaire, résolurent d'aller expier leurs crimes dans le coin le plus désert du duché. Ils s'enfoncèrent un jour au milieu de la forêt qui couvrait alors tout le pays situé entre Alost, Termonde et Assche, et se construisirent une pauvre chaumière à l'endroit nommé *Affligem*, dénomination sanglante qui signifie : *lieu où l'on assassine*. C'était là en effet le repaire d'une troupe de brigands qui dépouillait ou tuait les voyageurs passant sur la chaussée de Gand à Bruxelles. Les malheureux marchands et pèlerins qui fréquentaient cette route (il n'y avait guère d'autres personnes qui voyageassent à cette époque, tant il était dangereux de s'écarter des villes sans une bonne escorte), les malheureux marchands et pèlerins, dis-je, étaient entraînés dans la forêt, vers la clairière d'Affligem, et y recevaient le coup mortel pour être enterrés ensuite ou livrés en pâture aux bêtes féroces. Les hommes d'armes du duc osaient à peine s'aventurer dans ce lieu désert, à cause des nombreuses bandes de loups qu'ils y rencontraient, de manière que les loups protégeaient les bri-

gands ; ceux-ci, en revanche, alimentaient leurs alliés au moyen des cadavres qu'ils leur fournissaient presque journellement. Cette horrible association de brigands et de loups avait déjà duré des siècles quand les six nobles pénitents vinrent élever leur demeure à l'endroit même où tant de crimes avaient été impunément commis. Quelques années plus tard , en construisant une église, ils déterrèrent, non sans effroi, des centaines de squelettes jetés pêle-mêle dans une large fosse. C'étaient les victimes des brigands. Le bon moine qui décrivit cette découverte dans un manuscrit que j'ai eu sous les yeux, rapporte que les bras et les jambes de plusieurs de ces squelettes avaient des dimensions gigantesques , ce qui prouverait , dit-il, que quelques-uns de ces crimes furent commis dans le temps où les hommes avaient une taille de six à sept pieds.

Les brigands laissèrent nos six anachorètes en repos, soit parce que ceux-ci étaient inoffensifs et toujours en prière, soit afin de ne pas provoquer des représailles terribles de la part des riches et puissantes familles auxquelles ils appartenaient. La piété et le courage des pénitents leur valurent la protection du duc Henri qui leur donna la forêt d'Affligem ; il leur envoya en outre des vivres ainsi que des prêtres pour compléter leur éducation monastique, et de nombreux ouvriers pour leur construire un cloître et une chapelle. Quand ils eurent défriché quelques terres et que leur vocation sembla bien décidée, Gérard, évêque de Cambrai, vint les revêtir du froc et bénir leur église en présence du duc Henri. Observant la règle austère de saint Benoît, ces hommes et leurs successeurs menèrent une vie si édifiante que saint Bernard , qui leur rendit visite en 1147, les appela des anges descendus sur la terre pour servir d'exemple aux mortels. Avant la visite de saint Bernard, ils en avaient reçu une autre non moins glorieuse pour eux , celle de Godefroid de Bouillon, qui leur fit des dons considérables. Le célèbre Godefroid le Barbu fut enterré à Affligem en 1139 ; son fils, le prince Henri, sa fille Aléide, reine d'Angleterre , Marie, fille de Philippe-Auguste, roi de France, et épouse du duc de Brabant Henri I, et une foule d'autres personnages illustres voulurent aussi reposer dans l'église d'Affligem. Là était dé-

posé l'étendard de Brabant, que les seigneurs d'Assche avaient le beau privilège de porter sur les champs de bataille. En un mot, cette abbaye était considérée comme la plus riche, la plus noble et la plus sainte maison des provinces belges. Dans toutes les cérémonies, l'abbé avait le pas sur les autres prélats mitrés. Il présidait au baptême et au mariage des princes. C'est lui qui bénit, par exemple, l'union de l'infortunée Jacqueline de Bavière avec le duc Jean IV.

Brûlée par les Flamands en 1555, en 1556, et par les Gueux en 1578, l'abbaye d'Afligem avait su trois fois renaitre de ses cendres, et vers la fin du siècle dernier elle offrait l'aspect d'une ville entourée de murs, de fossés, de grandes portes sculptées, quand le marteau révolutionnaire vint en 1797 lui porter un coup dont elle ne s'est pas relevée. Aujourd'hui, de tous ces magnifiques bâtiments qui avaient coûté des sommes énormes et que nos meilleurs artistes avaient ornés de leurs chefs-d'œuvre; de cette église assez vaste pour contenir quatre mille fidèles; de ces cours gigantesques, de ces jardins délicieux, de cette bibliothèque si péniblement amassée qui renfermait tant de curiosités historiques et littéraires; de ces vergers riants, de ces étangs poissonneux, de tout cela, il ne reste que des souvenirs ou des ruines informes entassées autour d'une aile de la maison prévôtale qu'occupe une famille de cultivateurs insoucieuse de toutes ces gloires. Le salon où dînèrent des ducs et des comtes souverains, des rois, des empereurs, des archevêques, des cardinaux, des ministres, des artistes et des écrivains célèbres, ce salon haut et large de soixante pieds a été transformé en étable. Hier encore (1), j'y ai compté un nombreux troupeau de vaches, de moutons et de porcs, au milieu desquels se promènent des lapins et des poules.... *Sic transit gloria mundi*. Le dernier moine d'Afligem est mort en 1847. Il a assisté, pauvre et résigné, à la destruction presque complète

(1) Ces pages ont été écrites en 1846; je les ai livrées telles quelles à l'impression. Il y a eu bien des changements depuis cette époque, même dans les ruines d'Afligem, qui ont presque entièrement disparu. L'étable est devenue une grange. Le bétail a été transporté dans l'ancienne bibliothèque.

des palais qu'il avait habités quelque temps, et dont il était propriétaire pour un dix-septième (1).

XXXII

Première conférence.

Dans la matinée du 21 juin, l'abbé Jean Wolfried était arrivé de bonne heure à Affligem pour y présider à la réception solennelle des deux princes et de leur suite. Vers dix heures, il se trouvait près de la porte du Midi à la tête d'une vingtaine de moines et d'une foule d'autres ecclésiastiques venus des villages voisins afin d'assister à cet intéressant spectacle. Guillaume, comte de Hainaut et de Hollande, se tenait dans le logement qui lui avait été assigné.

Le duc Wenceslas arriva le premier au rendez-vous. Il fut conduit, avec tous les personnages dont il était accompagné,

(1) Les Bénédictins d'Affligem étaient au nombre de dix-sept, lorsqu'ils furent chassés de leur asile par les maîtres de la république française. Quelques-uns moururent de douleur à la vue des prompts ravages dont leur habitation fut le théâtre en 1797 et 1798. On détruisit des toitures pour en vendre le bois et le plomb; on fit jouer des mines sous l'église pour abattre plus vite des murs magnifiques qui fournissaient quelques pierres brisées; on profana les tombes, on vida les cercueils de plomb, et l'on vendit à des raffineurs de sucre les ossements des ducs, des reines, des abbés et des moines! J'ai vu servir à d'impurs usages le crâne de l'historiographe Sanderus! J'ai joué moi-même en guise d'osselets avec les doigts et les dents des anciens souverains du Brabant! Et j'ai entendu dire autour de moi que ces œuvres de cannibales étaient un bienfait du siècle, un progrès de la civilisation!... Dussé-je passer pour un esprit rétrograde, LAUDATOR TEMPORIS ACTI, pour un homme qui déplore la suppression injuste et violente des maisons religieuses, je ferai remarquer que les trois villages qui entourent l'abbaye d'Affligem ne comptaient en 1788 que quatre pauvres, dont le plus pauvre possédait un porc et une chèvre, et qu'aujourd'hui ces mêmes villages renferment 1,500 nécessiteux, parmi lesquels 1,200 mendiants, soit le quart de la population. La condition physique et intellectuelle de ces campagnards est, sous presque tous les rapports, inférieure à ce qu'elle était il y a un demi-siècle — L'abbaye répandait d'innombrables aumônes et n'exigeait qu'un faible fermage des terres qui lui appartenaient. Ces terres étaient si étendues qu'en les allongeant sur une largeur de vingt pieds, elles eussent couvert le chemin d'Affligem à Rome.

dans la maison abbatiale, construite du côté de la porte du Nord ou du Bois, ainsi appelée parce que cette porte s'ouvrait sur la forêt qui longeait les murs de l'abbaye au nord et à l'ouest. Les arbalétriers bruxellois furent logés dans le village.

A peine l'abbé Jean Wolfried eut-il quitté le duc pour retourner à son poste que le brillant cortège de Louis de Maele se présenta à son tour devant l'abbaye. Le comte fut l'objet des mêmes honneurs qui avaient accueilli Wenceslas, et conduit avec les principaux de sa suite dans la maison de la Reine. C'était une sorte de palais gothique bâti par la reine Aléide, qui avait voulu finir ses jours à Affligem. — Les archers flamands campèrent dans le hameau voisin.

Quand les princes se furent reposés un moment autour de tables richement servies, les cloches sonnèrent et tous ces illustres étrangers se dirigèrent vers l'église pour y entendre la messe du Saint-Esprit. Les Brabançons se placèrent dans la nef de droite, les Flamands dans la nef de gauche, les hommes du comte de Hainaut dans la nef du milieu, et les trois princes dans le chœur, au pied du maître-autel. Le saint-sacrifice accompli, tous se rendirent dans la bibliothèque, vaste salle qui renfermait déjà une nombreuse collection de manuscrits, de tableaux, de médailles, d'instruments astronomiques et d'autres objets d'art. Des sièges y avaient été préparés pour les trois souverains et l'abbé Wolfried. Le reste de l'assemblée devait se tenir debout, selon le cérémonial usité en pareille circonstance. Dès que les princes eurent pris place, l'abbé d'Affligem commença un long discours dans lequel il exposa, avec son adresse et son éloquence accoutumées, l'origine de la querelle, les événements qui s'étaient succédé depuis la mort du duc Jean III, les prétentions nouvelles de Louis de Maele, les bonnes dispositions de Wenceslas, enfin les raisons diverses qui conseillaient la paix aux deux nations les plus importantes des Pays-Bas. Ce discours fut écouté dans un respectueux silence, mais il sembla produire peu d'impression sur l'auditoire, sans doute parce que chacun en connaissait d'avance les arguments et les conclusions.

Le comte de Hainaut parla ensuite. Il jouissait aussi d'une grande réputation d'éloquence, et il en donnait volontiers des preuves, souvent trop prolixes. Dans un discours profondément étudié, qui eût fait honneur à un président de chambre de rhétorique, il étala toutes les raisons politiques, commerciales, théologiques, morales, présentes et à venir qui faisaient à Louis et à Wenceslas un devoir de ne pas exposer leurs sujets à d'affreux malheurs, à toutes les vicissitudes d'une lutte impie, pour des intérêts financiers que la guerre achèverait de compromettre. Il orna son oraison d'une foule d'exemples empruntés à la mythologie, à l'histoire ancienne et moderne, à la Bible et même aux romans de chevalerie les plus en vogue vers cette époque. Bref, il invoqua tous les arguments imaginables, sauf un seul qui eût fait plus d'impression que tous les autres ensemble. Mais cette omission préméditée était tout-à-fait dans son caractère. Le prudent Guillaume s'abstint de déclarer qu'il tournerait ses armes contre celui de ses deux alliés qui refuserait de souscrire à une paix équitable. S'il avait prononcé ce mot, le traité aurait été signé sur l'heure. Malheureusement le comte de Hainaut et de Hollande était bien décidé à ne pas hasarder un liard ni un manant dans la querelle de ses amis. Il méritait certes des éloges pour la part très grande qu'il prenait à ces tentatives de rapprochement, mais le lecteur ne risquera pas de porter un jugement téméraire en supposant que le désir de prononcer des discours fleuris et de rédiger de belles lettres officielles, était l'un des principaux mobiles de la conduite de Guillaume.

Louis de Maele remercia brièvement ce prince de son intervention amicale dans la grave affaire qui divisait la Flandre et le Brabant, mais il déclara, en élevant la voix, qu'il voulait obtenir justice à tout prix, qu'il était venu porter à Affligem des conditions très modérées dont son honneur lui défendait de rien retrancher, et que, si l'on refusait de les accepter littéralement, il aurait aussitôt recours à son épée pour provoquer le jugement de Dieu.

Ces fières paroles humilièrent tous les Brabançons présents. Les regards indignés qu'ils dirigèrent sur Wenceslas semblaient

interroger sa pensée secrète et l'exciter à répondre sur le même ton. Mais ils eurent la douleur de s'apercevoir que le duc conservait, dans cette circonstance critique, un sangfroid parfait qui ressemblait à de l'indifférence. Wenceslas, en effet, les yeux fixés sur les magnifiques vitraux de la salle, paraissait contempler attentivement les six chevaliers, fondateurs de l'abbaye, que l'artiste y avait peints de pied en cap, et il caressait d'une main le plumet de son casque déposé à côté de lui, tandis que de l'autre il agitant les pierreries et les anneaux d'or qui composaient une lourde chaîne pendue à son cou. A le voir si calme et si tranquille, personne n'eût pu croire qu'il jouait le principal rôle dans cette entrevue. A vrai dire, la politique n'avait jamais su émouvoir Wenceslas ; il ne traitait sérieusement que les choses frivoles. Si au lieu de ses droits sur le Brabant, on avait discuté à Affligem les préparatifs d'une joute, d'un dîner ou d'un spectacle, Wenceslas aurait été tout oreilles. Mon impartialité de chroniqueur m'oblige à lui rendre cette justice.

Quand Louis de Maele ordonna à l'abbé des Dunes de lire ses conditions de paix, un murmure presque injurieux s'éleva parmi les Brabançons un peu confus de l'attitude trop résignée de Wenceslas ; mais le silence se rétablit bientôt et l'abbé donna lecture de l'ultimatum du prince flamand. Le fond en était aussi ruineux pour les intérêts du duché que la forme en était impérieuse et blessante. Des rumeurs hostiles éclatèrent de nouveau dans le groupe des Brabançons. Louis de Maele feignit de ne pas s'apercevoir de la mauvaise impression qu'il venait de produire, et il fit signe à l'abbé des Dunes de lui apporter le manuscrit. Les Flamands élevaient le front et souriaient avec orgueil, tandis que leurs adversaires humiliés baissaient tristement la tête. Le plus affligé de tous était Pierre Goetghebuer, car, en sa qualité de doyen bruxellois, il se croyait spécialement chargé de défendre la cause de sa ville natale. Or, entre autres exigences, Louis voulait que Bruxelles et Louvain lui fournissent annuellement un tribut de 500 moutons d'or et de vingt hommes d'armes.

— Nous ne subirons jamais cette honte, dit le charpentier

assez haut pour être entendu de l'un à l'autre bout de la salle. Non, jamais, ajouta-t-il avec violence en lançant un regard indigné à Denis de Moerbeke, qui lui criait : — Silence, doyen !

— Je suis ici pour exprimer mon avis, reprit le charpentier ému, sans quitter des yeux le chevalier dont la fière contenance lui semblait une sorte de défi.

— Tu n'as pas la parole, répliqua Denis.

— Je la prends quand ceux qui devraient parler se taisent, répartit Goetghebuer que l'impassibilité du duc avait révolté. Vous ne nous connaissez pas, Messieurs, si vous vous êtes flattés d'imposer aux Bruxellois des conditions ruineuses et déshonorantes ; je vous le dis, moi, le charpentier Goetghebuer !

— L'insupportable bavard ! reprit Denis en souriant avec mépris.

— *Insupportable* signifie dans votre bouche importun et indiscret, continua Goetghebuer, et je mérite peut-être ces épithètes, car la loyauté est toujours mal accueillie là où règne la trahison.

Ces interruptions peu parlementaires avalent agité l'assemblée en sens divers. Louis de Maele, assis assez loin de Goetghebuer pour qu'il pût raisonnablement feindre de n'y rien comprendre, se borna à montrer par signes à Wenceslas que le bruit était causé par les Brabançons. Le duc se leva alors et prononça tranquillement ces paroles qui ajoutèrent encore à la confusion de Goetghebuer et de ses amis :

— A ceux qui me doivent obéissance, j'ordonne de se taire jusqu'à ce que je leur permette de me faire connaître leur opinion. Goetghebuer, silence !

Wenceslas se rassit et le comte de Flandre lui tendit le rouleau de parchemin contenant l'ultimatum dont son chancelier, l'abbé des Dunes, venait de donner lecture.

Le duc repoussa le manuscrit en disant d'un ton froid mais ferme : — Merci, frère. Je ne puis accepter des conditions pareilles, qui sont injurieuses pour la fille aînée du duc Jean III, ainsi que pour la noblesse, le clergé et la bourgeoisie de mes Etats. Je ne veux pas même les entendre une seconde fois. Si

je ne vous ai pas interrompu tout-à-l'heure, c'est par courtoisie, non par indécision. Offrez-moi une paix plus honorable, plus équitable, ou souffrez que je vous fasse mes adieux à l'instant même. Je regrette que notre ami commun, le comte Guillaume, m'ait amené à faire une démarche presque ridicule... Je ne permets pas qu'on lise ici les propositions que je voulais vous soumettre, non vous imposer. Nous nous reverrons ailleurs, comte !

Et Wenceslas se leva pour sortir de la salle. Si le comte Guillaume n'était intervenu, la guerre éclatait ce jour-là même ; car ce langage inattendu de Wenceslas avait électrisé les Brabançons et irrité les Flamands ; mais le noble diplomate retint le duc et supplia le comte Louis de ne pas rompre si inopinément des négociations qui avaient inspiré tant de confiance aux amis de la paix. Wenceslas et Louis comprirent qu'ils s'étaient trop avancés l'un et l'autre ; ils échangèrent quelques paroles amicales , et Guillaume déclara à l'assemblée que le comte de Flandre consentait à laisser discuter les *propositions* dont l'abbé des Dunes avait donné lecture. Ensuite, le doyen de Sainte-Gudule fut autorisé à lire les concessions que Wenceslas voulait faire à Louis de Maele. Ce dernier document, rédigé avec une modération exemplaire, renfermait des offres considérables, dont Louis de Maele se serait contenté, s'il n'avait résolu d'ajouter un tiers du Brabant à ses Etats, soit par des moyens diplomatiques, soit par la voie des armes. Le comte dit qu'il examinerait cette pièce, qui lui fut aussitôt remise, et il tendit de nouveau à Wenceslas le rouleau que le duc avait refusé quelques instants auparavant. Cette fois, le duc accepta avec un gracieux sourire, et Guillaume déclara la séance levée.

Wenceslas retourna à Assche , accompagné de tous ses hommes, et Louis regagna Alost avec sa suite. Guillaume et les siens couchèrent à l'abbaye.

L'opinion générale fut que, ce jour là, l'avantage était resté à Wenceslas. Le charpentier Goetghebuer et ceux qu'animaient les mêmes sentiments de patriotisme, furent d'autant plus charmés de la noble attitude prise subitement par le duc, qu'ils ne lui attribuaient pas tant de caractère. Tout le monde ad-

mira le calme parfait avec lequel Wenceslas défendait sa dignité outragée (1).



XXXIII

Un grand conteur d'histoires.

Je viens de dire qu'après cette première entrevue Wenceslas était retourné à Assche avec tous ses hommes; j'aurais dû en excepter le chanoine Florès, qui consentit à passer la nuit à l'abbaye pour complaire à son ami Jean Wolfried, — et Pierre Goetghebuer qui y resta également, à la prière du chanoine. Quand les Brabançons et les Flamands eurent quitté Affligem, se dirigeant les uns à l'Est, les autres à l'Ouest, l'abbé offrit à nos deux anciennes connaissances de les promener dans le vaste enclos de l'abbaye. Il les conduisit d'abord à la maison de la Reine, où le comte Louis était descendu quelques heures auparavant, et leur expliqua l'origine et la destination de ce bâtiment. Puis il leur montra l'église, leur indiqua les tombeaux de personnages illustres, creusés dans le chœur et devant les autels des nefs latérales. Ensuite, il leur fit parcourir les dortoirs, le réfectoire, les salles d'étude, les caves, la tour qui servait d'observatoire, ainsi que les cours intérieures et le labyrinthe construit entre le cimetière et la bibliothèque. Florès et Goetghebuer suivirent le complaisant abbé avec d'autant plus de plaisir qu'ils n'avaient jamais pénétré dans ce célèbre monastère. Après avoir visité toutes les curiosités de l'intérieur, ils entrèrent dans l'immense verger qui occupait le penchant occidental de la colline. Les rayons du soleil couchant éclairaient les tours d'Alost, le sommet de la montagne de Bouchout et les cimes des chênes séculaires de la forêt. De vastes étangs, entourés de bouleaux et de frênes, s'étendaient au bas du vallon. Ce paysage, l'un des

(1) Je rappelle ici que Wenceslas ne régnait que depuis six mois, et qu'aucune grande occasion ne lui avait encore été offerte, de déployer des talents diplomatiques et militaires.

plus pittoresques de la Belgique, plut singulièrement au chanoine et à son beau-frère.

— Vous avez raison de vous estimer heureux dans cette paisible retraite, dit Florès à Wolfried. Dieu et la nature, que faut-il de plus à des âmes honnêtes ? Si je pouvais rompre les liens de famille et d'amitié qui m'attachent à la ville de Bruxelles, c'est ici que je viendrais m'enterrer vivant dans un profond oubli du monde. Je suis surpris, mon cher Wolfried, que vous ayez le courage de quitter parfois cette belle solitude pour venir vous mêler aux intrigues decour et aux querelles politiques. Il me semblait tantôt que cette brillante réunion de seigneurs et de bourgeois n'était pas à sa place au milieu de ce site sauvage et silencieux que Dieu parait avoir créé exprès pour devenir le refuge de l'humilité et de la prière.

— Je conçois que ma conduite vous étonne, mon ami, car, à vrai dire, je passe moins de jours à Affligem que dans les grandes villes du duché, à la suite de nos souverains qui me chargent de leurs ambassades auprès du comte de Flandre, du comte de Hainaut et de l'évêque de Liège. Mais j'agis ainsi moins par goût que par calcul ; je laisse grandir mon influence afin de mieux servir mes frères. Rappelez-vous la politique de mes deux prédécesseurs ; ils voulurent conserver une neutralité parfaite au milieu des événements qui agitèrent la patrie ; ils se brouillèrent avec le duc Jean III sans gagner l'appui de Louis de Nevers. Ils crurent devoir refuser tout secours aux Brabançons comme aux Flamands, et leur fermèrent impartialement les portes de l'abbaye. Qu'advint-il de cette prudence excessive ? Il arriva (je n'ai pas besoin de vous rappeler en détail ces affreux malheurs) que notre abbaye fut tour à tour pillée par les deux partis, et enfin brûlée de fond en comble par le comte Louis de Nevers en personne. Une partie de l'église et la maison de la Reine échappèrent seules à ce désastre. Je me suis donc tracé une autre ligne de conduite ; je tâche de me concilier la faveur du Brabançon et du Flamand à la fois ; je ne néglige rien pour les amener à conclure une paix solide, et je consacre à l'accomplissement de ce dessein tout mon zèle, tout l'or de l'abbaye, afin que notre pieux asile, placé sur la

limite des deux pays ennemis, ne redevienne pas le théâtre des premières hostilités, si la guerre éclate encore.

L'abbé en était là de son explication, lorsqu'un frère servant vint l'avertir qu'un moine moribond le suppliait de lui rendre une dernière visite dans sa cellule.—Je dois vous quitter, dit Wolfried à Florès et à Goetghebuer, sans doute pour aller fermer les yeux à un vieillard qui habite ce monastère depuis plus d'un demi-siècle. C'est le devoir d'un bon père de famille. A demain donc, mes amis ; je vais vous envoyer quelqu'un qui vous tiendra compagnie jusqu'à ce qu'il vous plaise de vous coucher.

Quoique sincèrement attaché au vieux moine qui allait rendre l'âme, Wolfried parlait de sa fin imminente avec cette résignation stoïque et ce calme profond que montrent en face de la mort les hommes sincèrement religieux. Cette philosophie chrétienne, qui élève le cœur et humilie l'esprit, et qui, dans les circonstances les plus difficiles, donne la paix aux consciences pures et fortes, n'est-elle pas préférable à cette science des choses douteuses qui nous enorgueillit et nous inquiète, sans nous fournir aucune des consolations que l'ignorant puise dans une foi naïve ? La simplicité d'esprit restera toujours la principale source du bonheur solide et des actions sublimes. Que le lecteur me pardonne ce bout de sermon en considération du lieu sacré où se passe cette partie de mon histoire.

Le chanoine et le charpentier se promenaient dans le verger dont l'herbe épaisse était ombragée par des arbres magnifiques chargés des meilleurs fruits, et ils admiraient ce site riant, ces richesses agricoles, ces troupeaux dispersés dans les prairies, ces beaux monuments, toutes ces merveilles de l'industrie humaine réalisées par quelques moines au milieu d'une contrée déserte, quand ils furent rejoints par le frère que l'abbé leur envoyait en guise de cicérone. Ce frère portait, comme tous les autres, un large froc noir, un chapeau plat, des sandales, une longue barbe et les cheveux rasés sur les tempes, mais il avait des traits et des manières si caractéristiques qu'il attira l'attention particulière de nos Bruxellois. Ses yeux, constamment fixés à terre, son pas lent, ses ges-

tes mesurés et rares, sa parole déclamatoire dénotaient un homme tout dévoué à la science et fort occupé à répéter sans cesse les leçons qu'il avait apprises par cœur. Il semblait étranger à tout ce qui l'entourait; parlant toujours seul, soit à lui-même soit aux autres, il ne tenait guère compte des questions ou des réponses qu'on lui adressait. C'était Everard Godescalk, l'historiographe et la bibliothèque ambulante de l'abbaye, le moine chargé d'écrire jour par jour, sur un in-folio en parchemin, tout ce qui se passait dans l'abbaye et les événements les plus remarquables qui s'accomplissaient au dehors. Il pouvait, sans le secours de ses livres, réciter les dates précises et les moindres détails des faits et gestes dont l'abbaye et le monde entier avaient été le théâtre depuis près de trois siècles. Ses fonctions de chroniqueur l'absorbaient si complètement qu'il avait besoin d'être averti pour se rendre à l'église et au réfectoire. Vivant dans les temps écoulés avec les personnages dont il étudiait la vie, le présent ni l'avenir n'existaient pour lui. Lors du grand incendie de l'an 1333, il savait à peine que les Flamands s'étaient rendus maîtres de l'abbaye et qu'ils venaient d'y mettre le feu. Il se tenait tranquillement accoudé sur sa table, au milieu de ses papiers et de ses livres, quand la fumée remplissait déjà sa cellule. Les cris de ses frères alarmés, ceux d'un vainqueur inexorable avaient frappé son oreille sans l'émouvoir. Tout à coup, voyant les flammes courir sur le plancher, il parut sortir d'un long sommeil et revenir à la vie positive. Il prit ses principaux livres, les entassa dans sa robe relevée en guise de tablier et descendit l'escalier en feu, non sans achever, à mi-voix, un raisonnement ingénieux relatif à un point obscur de l'histoire des croisades. — Des guerriers flamands réunis dans la cour où Godescalk leur apparut avec sa robe roussie et ses sandales déjà entamées par le feu, ne purent s'expliquer cette fuite tardive. Ils crurent d'abord à une sorte de miracle, à un revenant, car tous les autres moines avaient pris depuis quelques heures le chemin de Bruxelles, et personne ne se doutait que les bâtiments livrés aux flammes renfermassent encore un seul être vivant. Ils lui demandèrent l'explication de cette singulière ren-

contre. Sans les satisfaire à cet égard, Godescalk les interrogea sur les causes de cet affreux sinistre.

— J'ai besoin de ces renseignements, ajouta-t-il, car mon devoir est de raconter en détail ce qui vient de se passer.

Quand il eut appris la vérité du capitaine de la troupe, il se borna à dire que le comte de Flandre agissait mal et qu'on aurait dû épargner l'habitation d'hommes paisibles qui ne songeaient à nuire à personne; puis ayant appris que ses frères étaient sur la route de Bruxelles, il prit tranquillement le même chemin. Comme il s'éloignait en se récitant à lui-même les nombreux incendies qui avaient ruiné d'autres abbayes et maisons religieuses, il fut rejoint par le capitaine flamand qui lui exprima avec émotion le regret d'avoir causé involontairement la perte de la plupart des livres que Godescalk avait dû abandonner aux flammes.

— Le malheur n'est pas bien grand, Dieu soit loué, répondit Everard avec le sourire du pardon; je les sais par cœur, ou à peu près. Je tâcherai d'en refaire de bonnes copies... Toutefois, ceci est un grand événement qui fera époque dans nos annales. Dieu l'a permis !

Tel était le savant et charitable bénédictin qui venait de se présenter aux yeux de Florès et de Goetghebuer. L'abbé l'avait envoyé à ses hôtes moins pour les amuser ou les instruire que pour distraire un moment Godescalk de son travail passionné jusqu'au fanatisme. Si cet homme n'en avait été arraché de temps à autre, il serait mort lentement à la tâche, sans s'en apercevoir le moins du monde.

Arrivé auprès du chanoine et du charpentier, Godescalk s'abstint de les regarder et de les saluer, et leur dit dans l'attitude humble et recueillie qui lui était naturelle :

— Le vénérable abbé m'ordonne de vous tenir compagnie; il suppose sans doute que je puis satisfaire votre curiosité relativement à la fondation et aux accroissements de cette abbaye. Je suis tout à votre service, mes amis; je vais donc commencer ce récit *ab ovo*. Sachez d'abord qu'en 1083, le duc Henri III venait de perdre sa fille Ida...

— Pardon, interrompit Goetghebuer, surpris de cette façon

si brusque et si originale d'entrer en matière ; ce n'est pas précisément cela que je voudrais connaître. On m'a déjà raconté l'histoire des seigneurs-brigands qui sont venus faire pénitence dans ces lieux jadis sauvages. A vous parler avec franchise, j'aimerais mieux apprendre de votre bouche savante les noms et les travaux des maîtres charpentiers, maçons et serruriers qui ont reconstruit l'abbaye, il y a une vingtaine d'années. Votre digne abbé m'en a touché un mot tout à l'heure...

— L'incendie de l'an 1533 fut terrible, continua Everard Godescalk sans laisser tomber un regard sur Goetghebuer ; je l'ai vu de mes propres yeux ; je puis même dire que j'y aurais perdu la vie, si j'avais été moins prompt à me dérober au progrès des flammes. Mais ce grave événement n'occupe que les dernières pages de notre histoire ; il convient que je remonte beaucoup plus haut pour vous faire bien comprendre les choses. Je procéderai donc avec ordre... vous pouvez avoir confiance dans ce que vous allez entendre, car je réciterai mot à mot le contenu du journal de notre abbaye. L'an 1083, le duc Henri III venait de perdre sa fille Ida, âgée de dix ans...

Le bon Godescalk, debout, les bras pendants, les yeux fixés à terre, dans l'attitude d'un écolier qui déclame froidement une scène de tragédie, répéta à la lettre, devant ses auditeurs embarrassés, tout le contenu du premier livre des Annales de l'abbaye d'Affligem. Les tentatives multipliées mais polies que firent le chanoine et le charpentier pour interrompre cet étrange monologue, n'eurent aucun succès. L'impatience qu'exprimaient leurs traits et leurs gestes resta inaperçue ; l'historiographe ne voyait que ses pieds et n'entendait que lui-même. Sa parole était d'ailleurs si rapide et si monotone que Florès ne put tirer aucun profit de cette leçon d'archéologie, bien qu'il fût disposé, par goût comme par politesse, à prêter au moins une oreille attentive. Goetghebuer, appuyé contre un pommier, venait de tourner le dos à Godescalk pour voir le disque gigantesque du soleil disparaître rapidement du côté de Moorsel. Le chanoine, non moins distrait, effeuillait des roses sauvages qu'il cueillait sur un buisson auprès duquel il s'était assis. L'un et l'autre furent tirés un moment de cette contempla-

tion muette par une assez longue pose que fit Everard pour sortir de sa poche un petit livre en parchemin qu'il s'apprêta à leur lire, après avoir prononcé ces paroles en guise de préface :

— Vous venez d'entendre l'histoire de l'abbaye jusqu'à l'arrivée de la reine Aléide dans nos murs. Voici un petit poème latin composé sur cette princesse, il y a un siècle environ, par notre abbé Henri I, décédé l'an 1264, le même qui fit fonder nos premières cloches. Vous allez applaudir de beaux vers et des leçons édifiantes.

— Je n'applaudirai rien du tout, s'écria Goetghebuer impatient, car je n'entends pas le latin !

— C'est dommage, reprit Godescalk, ce poème est vraiment curieux, c'est un jardin rempli des fleurs les plus suaves et les plus rares. Votre compagnon jouira donc seul de cette lecture... Mais pour vous donner une idée du magnifique sujet traité par notre vénérable poète, je vous raconterai en peu de mots la vie de la reine Aléide. Elle était fille du duc de Brabant, Godefroid-le-Barbu, et sœur d'Henri, comte de Louvain, qui mourut moine dans cette abbaye. A peine âgée de 16 ans, elle s'était déjà rendue célèbre en Europe par ses vertus et sa beauté. Le roi d'Angleterre Henri I^{er} la demanda en mariage et eut le bonheur de l'obtenir. La perle du Brabant (ainsi nommait-on Aléide) fut donc enlevée à la cour de Godefroid. Radulf, archevêque de Cantorbéry, bénit les époux au château de Windsor, le jour de la Pentecôte de l'an 1121. Quelques semaines après, notre auguste compatriote fut couronnée reine d'Angleterre. Elle vécut quatorze ans dans une paix parfaite avec son royal époux. Malheureusement, cette union fut stérile. Quand le monarque mourut, de grands seigneurs se liguèrent contre la reine afin de lui enlever la tutelle du jeune successeur du roi. Elle fut loyalement défendue par Guillaume de Saint-Alban, comte de Lincoln, à qui elle accorda sa main après deux années de veuvage. Trois enfants, dont un fils devenu célèbre, naquirent de ce mariage contracté malgré l'opposition violente de la famille du feu roi et de toute la haute noblesse. Aussi longtemps que vécut le comte de Lincoln, Aléide trouva en lui un puissant défenseur qui la fit respecter

dans toute la Grande-Bretagne. Mais à la mort de Lincoln, arrivée en 1150, elle fut de nouveau persécutée et se vit enlever jusqu'à son château d'Arundel qu'elle avait reçu du roi, le jour de ses noces. Le récit des malheurs qu'elle éprouva pendant plusieurs années, des affronts et des misères qu'elle eut à subir dans ces mêmes pays où elle avait porté la couronne, ce récit lamentable a toujours arraché des larmes aux lecteurs du poème de l'abbé Henri. Vous l'entendrez tout à l'heure, mes amis, et vous verrez comment Aléide passa la mer pour venir consacrer à Dieu le reste de ses jours dans l'abbaye où son père et son frère reposaient depuis longtemps. Elle nous donna de grands biens et fit bâtir l'édifice qui porte son nom, et où le comte de Flandre a diné aujourd'hui avec sa suite. Décédée le 24 mars 1152, elle vit toujours dans la mémoire des bénédictins d'Affligem. — Voici d'abord la dédicace du poème.

Le complaisant Godescalk lut tout d'une haleine les quatre cents vers de la dédicace et du premier chant. Il allait commencer le second, sans autre intervalle que le temps de retourner un feuillet, lorsque Goetghebuer, l'interrompant avec vivacité, lui demanda s'il n'y avait pas, pour se rendre d'Affligem à Alost, un autre chemin que la grand'route d'Alost à Bruxelles.

— Sans doute, répondit Godescalk, de cet air compassé et stoïque qui ne l'abandonnait jamais. L'abbé Thomas a fait construire le chemin qui mène de la porte du Bois à Alost, à travers la forêt, et le long des étangs que nous avons creusés, depuis une dizaine d'années, au bas de la colline, hors de l'enclos de l'abbaye. Mais ce chemin est peu fréquenté à cause des nombreux assassinats qui s'y commettent. Il y a un mois encore, des brigands ont tué deux femmes qui se rendaient en plein jour, à Moorsel, en pèlerinage à la chapelle de Sainte-Gudule. Vous savez sans doute, mes amis, que cette sainte a longtemps vécu au village de Moorsel, situé de l'autre côté de la forêt, dans la direction de Termonde. L'histoire de Sainte-Gudule mérite de vous être racontée ; si cela peut vous faire plaisir, je...

— Nous connaissons cette histoire, interrompit Florès en souriant ; moi, parce que je l'ai écrite pour l'instruction des enfants qui fréquentent les écoles bruxelloises inspectées par le

chapitre de l'église collégiale de Sainte-Gudule; et mon ami le doyen des charpentiers, parce qu'il a eu la louable curiosité d'étudier la vie miraculeuse d'une sainte à laquelle il élève le plus beau temple du Brabant. Dites-nous plutôt les noms des principaux châteaux du voisinage.

Godescalk regarda Goetghebuer d'un air de respectueux intérêt, et il eût volontiers demandé des renseignements sur la marche des immenses travaux dont une large part avait été confiée au maître charpentier; mais, outre qu'il n'était pas questionneur de son naturel, il se croyait rigoureusement obligé à ne pas sortir de son humble rôle de cicérone. Il se borna donc à répondre au chanoine qu'on rencontrait, dans un rayon d'une lieue, les châteaux de Moorsel, d'Erembodegem, de Liedekerke, d'Esschene, d'Assche et de Meldert, châteaux qui appartenaient tous à de puissants seigneurs et qui renfermaient une foule de braves guerriers derrière des fossés et des murs redoutables.

— Je trouve singulier, dit Goetghebuer, que ces braves guerriers, vivant presque en désœuvrés dans ces forteresses, ne parviennent pas à purger cette contrée des voleurs qui l'infestent.

— Puisque vous êtes des hommes à qui l'on peut se fier, repartit l'historiographe un peu embarrassé, je vous dirai que les voleurs en question ne sont autres, pour la plupart, que les habitants eux-mêmes des châteaux. Ils ne se pillent pas entre eux, au contraire; ils s'assistent les uns les autres dans les occasions critiques et se contentent de dépouiller les marchands et les pèlerins. Ces mauvais sujets se payent ainsi la solde que leurs maîtres ne sont pas toujours en état de leur fournir. Je ne dis pas que les seigneurs trempent directement dans ces crimes, mais ils les tolèrent souvent et s'abstiennent de prêter main-forte aux hommes du duc contre les brigands. Croiriez-vous que, pour mettre nos propriétés et celles de nos fermiers à l'abri de ces bandes dévastatrices bien connues dans le pays, nous sommes obligés d'acquitter une rançon annuelle, qui est mystérieusement remise vers la Noël à l'un des deux ou trois chefs de brigands dont l'autorité s'étend sur tout le canton d'Assche? L'année où il fut élu abbé d'Affligem, le véné-

nable Jean Wolfried refusa de payer ce tribut déshonorant, et il menaça les brigands de la colère de Dieu et du duc s'ils osaient attenter aux droits de l'abbaye. Il se repentit bientôt de cet acte de fermeté, car, au bout de quelques semaines, nous comptons deux domestiques assassinés, plusieurs serfs mutilés, des fermes détruites, des meules livrées aux flammes. Aucun de nous n'osait plus même se promener dans la forêt, à cent pas du mur d'enceinte. Aujourd'hui nous donnons aux voleurs plus qu'ils ne nous demandent, et nous y gagnons encore. Le siècle est bien mauvais, mes amis, et les Bénédictins d'Affligem ont beaucoup souffert depuis que je vis parmi eux. A ce propos, je vais vous raconter comment le seigneur de Liedekerke fut forcé, l'an dernier, de faire pendre son meilleur archer, publiquement convaincu d'avoir assassiné, dans notre forêt, le fils unique d'un échevin d'Alost; et je vous reciterai ensuite, pour vous amuser, les malheurs de la jeune Lutgarde, nièce du seigneur de Moorsel, laquelle fut enlevée et longtemps emprisonnée dans une grotte souterraine par le terrible Gérard le Blanc, l'un des brigands les plus hostiles à notre abbaye. Mais je vais d'abord achever la lecture de ce petit poème composé sur la reine Aléide par notre vénérable abbé Henri I^{er}. J'en étais au chant second, ou à la quatrième persécution que la famille royale d'Angleterre dirigea contre cette excellente princesse.

— Puis-je vous demander un service, mon père, dit Goetghebuer, au moment où l'historiographe, toujours dans la même attitude que j'ai décrite au commencement de cette bizarre entrevue, s'apprêtait à lire la quatrième persécution.

— Je suis tout à vos ordres, mes amis; vous me voyez auprès de vous pour vous être agréable, pour vous amuser, d'après la volonté expresse du vénérable abbé Wolfried.

— Eh bien! mon père, n'achevez pas cette lecture qui m'ennuie, et reprenez plutôt la conversation de tout-à-l'heure sur vos démêlés avec les brigands.

Cette interruption peu bienveillante que le bon chanoine ne se serait jamais permise, ne contraria aucunement l'historio-

graphe. Il remit le manuscrit dans sa poche et sourit à ses auditeurs avec une affabilité naturelle :

— Vous auriez dû me dire plus tôt que mes lectures vous ennuyaient et que vous désiriez autre chose. Mon seul but était de vous tenir agréablement compagnie : j'ai fait de mon mieux, et je regrette vraiment d'avoir été si maladroit... mais j'ai peu l'habitude de causer avec des étrangers. Prenez que je n'ai rien dit, rien lu, et indiquez moi, je vous prie, le genre d'histoire qui vous plaît le mieux ; car je crois que vous êtes venus pour entendre des histoires, n'est-ce pas ? C'est ainsi du moins que j'ai compris les paroles du vénérable abbé. Je tâcherai de trouver celles qui vous conviennent. La vérité est que je ne suis bon qu'à vous raconter des vieilleries... Je connais si peu le monde et la manière de s'y conduire !... Je suis bien excusable de n'être à vos yeux qu'un ennuyeux bavard au lieu d'un amusant interlocuteur, comme vous en attendiez un peut-être ; ordonnez donc, mes amis... Voulez-vous l'histoire de Gérard le Blanc ?

Godescalk prononça ces paroles avec une humilité si parfaite et une confusion si sincère qu'il émut en sa faveur le chanoine et le charpentier. Ils le remercièrent de sa complaisance, lui protestèrent qu'il leur avait été très-agréable (petit mensonge qui fit grand plaisir à l'historiographe) et le prièrent de leur dire les exploits de Gérard le Blanc.

Florès et Goetghebuer s'excusaient encore auprès du moine attendri, quand un frère servant vint leur annoncer tout essoufflé que l'abbé les demandait dans sa chambre. Ils se hâtèrent de suivre le messenger. Le soleil avait disparu derrière une bande noire que les nuages formaient à l'horizon ; les étoiles commençaient à scintiller çà et là au ciel, et de larges gouttes de pluie venaient rafraîchir la verdure. Le chanoine et le charpentier entrèrent dans la maison abbatiale ; Everard Godescalk reprit tranquillement le chemin de sa cellule, assez satisfait de la politesse des étrangers, mais fort heureux d'être au bout de la corvée qui lui avait été imposée. Il ne put toutefois réprimer un soupir, lorsqu'il posa sur sa table le magnifique poème en vers latins de l'abbé Henri I, poème qui avait coûté tant de veil-

les à son auteur, et qui, selon le digne historiographe, n'avait pas été suffisamment apprécié par les visiteurs bruxellois. Comme pour apaiser les mânes irrités du poète, Godescalk ne s'étendit ce soir là sur sa couche grossière qu'après avoir relu attentivement d'un bout à l'autre l'œuvre du chantré de la reine Aléide.



XXXIV

Un message secret.

Quand Florès et Goetghebuer entrèrent dans le principal salon de la maison abbatiale, ils trouvèrent Jean Wolfried en proie à une agitation violente qui se manifestait par des paroles sans suite et des gestes extraordinaires. — Le malheur nous poursuit, disait l'abbé en se promenant à grands pas sur les dalles rouges du salon. L'imprudent ! L'audacieux ! Que lui répondre ? Le renvoyer ? Le puis-je ? Non.... Mais le recevoir est plus dangereux encore... Qui m'apportera des conseils, des consolations dans un cas si critique ?

Le chanoine ne sut d'abord à quoi attribuer cette exaltation d'esprit. Il pensa un moment que la scène funèbre dont l'abbé venait d'être témoin, lui avait causé une impression trop forte, et il s'empressa d'exhorter son ami à se montrer plus ferme et plus résigné. Mais ce monologue de l'abbé, l'inquiétude peinte sur ses traits et la brusquerie de ses gestes, trahissaient l'effroi plutôt que la douleur. Enfin, Wolfried se jeta dans un grand fauteuil de chêne et fit signe à ses hôtes de s'asseoir tout près de lui ; il leur prit la main et leur dit à mi-voix :

— Ce n'est pas la mort de ce pauvre moine qui me jette dans le trouble où vous me voyez. Il vient de quitter ce monde pour une vie meilleure, et j'espère que déjà il implore pour nous le Sauveur des hommes. Une pareille fin est plus digne d'envie que de regret... Il est plus heureux que nous, je vous l'assure. Ce qui m'embarrasse et m'épouvante, mes amis, c'est l'arrivée imprévue de deux seigneurs flamands qui me demandent un entre-

tien secret au nom du comte Louis de Maele. Ils attendent ma réponse à la porte du Bois. Vous sentez combien notre abbaye vase trouver compromise si je parle ou si je me tais, si j'agis pour l'un des deux princes ou si je proclame une neutralité impossible. Je vous le demande, à vous qui êtes mes amis et ceux de la duchesse Jeanne, que faire, que dire? Votre avis sera le mien, pourvu qu'il ne me brouille pas ouvertement avec le comte Louis.

— Vénérable abbé, repartit Goetghebuer sans hésiter une minute, vous êtes tout dévoué aux ducs de Brabant, j'espère? Vous leur avez juré fidélité et obéissance... c'est de nos souverains naturels que votre abbaye a tout obtenu et qu'elle peut recevoir beaucoup encore...

— Ne doutez pas de mon dévouement aux ducs, reprit Wolfried avec chaleur. Je suis à eux par reconnaissance autant que par devoir, et jamais je ne reculerai devant une démonstration utile à nos princes, à notre patrie.

— J'en étais sûr, continua vivement le charpentier; mais alors votre position est toute simple. Vous recevez les ambassadeurs de Louis, vous les écoutez jusqu'au bout, puis vous leur offrez du vin et des gâteaux s'ils vous font des propositions honnêtes, ou vous les expulsez de l'abbaye s'ils vous tiennent un langage injurieux pour vous et pour notre cause. Je vous donne ce conseil parce que je le suivrais à votre place : je n'ai jamais recommandé aux autres que la conduite que j'aurais exactement tenue moi-même.

— J'avoue que ce conseil est très-loyal, très-simple et très-facile à suivre, répondit Wolfried préoccupé; mais est-il prudent? Je ne dois pas livrer aux hasards de la politique, la première abbaye du duché, car je suis abbé avant tout.

— Vous le devez, dit résolument Goetghebuer. Toutes vos richesses sont d'origine brabançonne; dans votre église pend l'étendard du Brabant; au pied de vos autels reposent nos princes les plus illustres; vous n'avez qu'une patrie, qu'un maître; c'est à vous de les servir.

— Vous l'entendez, mon ami, dit Florès en souriant à Wolfried afin d'atténuer un peu la rudesse des paroles du charpen-

tier ; n'avais-je pas raison de vous prévenir que j'avais pour beau-frère un vrai Spartiate du temps de Lycurgue, un citoyen sans peur et sans reproche qui va toujours droit son chemin, dût-il se briser la tête contre les obstacles de la route ? La diplomatie lui est antipathique. Je me suis quelquefois permis de lui donner à ce sujet des conseils...

— Que je n'ai pas suivis, frère, et je m'en vante. Votre diplomatie a de l'esprit, mais pas de cœur. Ce qui manque dans nos tristes guerres, ce n'est pas la prudence, c'est la générosité. Le calcul est voisin de la lâcheté et de la trahison...

— Voilà bien des phrases pour un rien, interrompit le prudent chanoine. Vous vous échauffez trop l'un et l'autre. Pourquoi l'abbé ne recevrait-il pas les Flamands et pourquoi ne leur ferait-il pas un accueil honnête ? Il est maître chez lui, et il agira à la suite de cette entrevue d'après ses bonnes inspirations.

— Je les verrai, dit Wolfried redevenu plus calme, à condition que vous écouterez tout ce que ces étrangers ont à me dire. Vous pourrez au besoin rendre témoignage de mon attachement sans réserve à la cause nationale. Je ne veux pas, ajouta-t-il en fixant un regard sévère sur Goetghebuer, que personne puisse révoquer ma loyauté en doute. Quand je vous ai fait appeler tout à l'heure, c'était plutôt comme témoins que comme conseillers.

— A quoi bon, mon ami ? murmura le chanoine, embarrassé du rôle assez équivoque qu'il était invité à jouer. N'avons-nous pas en vous une entière confiance....

— Non, Bruno ; Dieu sait quelle tournure prendront les événements. Il importe que le doyen des charpentiers de Bruxelles reçoive avec moi les communications peut-être fort graves qu'on vient nous faire au nom de Louis de Maele.

— Parlons franchement, dit Goetghebuer ; je ne doute pas de vos bonnes intentions, seigneur abbé, ni de vos vertus, ni de vos talents ; tout le monde y rend hommage. Mais vous poussez, croit-on, la prudence jusqu'à la faiblesse... Souffrez donc qu'on vous soutienne. Je vous offre mes oreilles qui sont bonnes, ma langue qui est véridique et mon bras qui est solide. Je ne suis qu'un ouvrier, mais à l'époque où nous sommes, au-

cun appui n'est à dédaigner... Pour tout dire, je me fais étrangement illusion, ou je pourrais au besoin mettre à votre disposition un millier d'archers bruxellois qui vous seraient fort utiles dans certaines circonstances : mieux vaut gagner des amis sûrs que ménager des alliés équivoques.

— J'accepte vos offres, doyen, dit Wolfried en serrant la main de Goetghebuer, et j'y compte. Assistez donc à cette entrevue, mais puisqu'on la veut secrète, tenez-vous avec Bruno dans cette chambre voisine d'où vous pourrez nous voir et nous entendre à travers la draperie qui sert de porte. Allez et ne vous trahissez pas...

En ce moment un frère-lai vint déposer une lampe sur la table devant le fauteuil de l'abbé. Un moine qui le suivait annonça à Wolfried que les deux seigneurs flamands attendaient dans une salle du rez-de-chaussée.—Qu'ils entrent, dit l'abbé, en ouvrant un magnifique évangile enluminé qui se trouvait sur la table avec quelques autres manuscrits.

Denis de Moerbeke et Henri de Melle ne tardèrent pas à paraître. Ils étaient armés de pied en cap et portaient, outre l'épée, une hachette et un poignard pendus à la ceinture. Peu habitué à recevoir avec tant de mystère de pareils visiteurs, l'abbé ne put réprimer une sorte de frisson qui parcourut tous ses membres. Il savait bien que ses jours ne couraient aucun danger, mais il avait comme le pressentiment de la scène désagréable qui devait suivre. Allant à leur rencontre, il les pria de s'asseoir, puis leur dit d'un air affable :

— Vous avez heureusement devancé l'orage, seigneurs. Vous a-t-on offert des rafraichissements, et les hommes de votre suite sont-ils à l'abri de la pluie ?

— L'abbaye d'Affligem est renommée pour la large hospitalité qu'elle exerce, répondit le chevalier Denis en posant son heaume sur la table. Nous n'avons qu'à vous remercier, révérend abbé. Nos deux écuyers fraternisent là-bas avec vos gens. Ils composent toute notre suite, parce qu'il ne convenait pas de mettre trop de monde dans le secret de notre démarche. Voici donc la commission dont le comte de Flandre m'a chargé auprès de vous : votre influence sur le duc Wenceslas est connue,

révérend abbé ; vous êtes au nombre de ses conseillers intimes ; votre voix est écoutée à la cour, parmi le clergé, la noblesse et les métiers. Le comte vous demande un service en échange duquel il vous promet son appui. Il désire que la paix se fasse, mais il la veut avantageuse. Si ses conditions sont acceptées, il ajoutera beaucoup aux richesses de votre abbaye, et vous aurez la nomination à cinquante cures dans le comté. Si, au contraire, elles sont repoussées, [ou du moins si nous n'avons pas la certitude que vous les avez soutenues de tout votre crédit, une grande responsabilité pèsera sur votre tête.

— Que voulez-vous dire, s'écria Wolfried encore plus indigné qu'effrayé ?

— Epargnez-moi une explication pénible, repartit de Moerbeke. Vous devinez sans peine ce qu'oserait un ennemi irrité...

— L'intention du comte de Flandre est de brûler Affligem, ajouta Henri de Melle, à haute voix. Son illustre père vous a déjà fait connaître tout le poids de sa vengeance... L'incendie de 1333 n'est pas sorti de votre mémoire. Les cendres sont encore chaudes, et craignez qu'il n'en échappe des étincelles terribles !

— Vous me dites là des choses abominables, repartit Wolfried avec des larmes dans la voix. Oui, je me rappelle nos édifices enflammés, nos meubles détruits, nos livres brûlés, nos tombes profanées, notre bétail enlevé et tous nos frères poursuivis l'épée dans les reins jusque sous les murs de Bruxelles ! Mais le spectacle de cette guerre impie, de cette vengeance inhumaine ne nous sera pas donné deux fois ; je l'espère pour l'honneur du drapeau que vous suivez. L'abbaye d'Affligem n'avait causé aucun tort à Louis de Nevers ; elle était restée neutre comme elle l'est aujourd'hui....

— Je n'ai pas à discuter ce point d'histoire, interrompit Denis ; je vous avouerai seulement que je déplore avec vous le malheur rappelé par mon camarade... je n'ai jamais fait, je ne ferai jamais la guerre à des gens désarmés ; les prêtres, les femmes et les enfants n'ont rien à craindre de moi. J'ajouterai que je n'ai pas sollicité la pénible mission que je remplis auprès de vous. Je l'ai acceptée par obéissance. Mais la menace que nous

sommes obligés de vous faire restera vaine si, comme nous l'espérons, vous nous promettez votre appui dans les négociations entamées. Wenceslas et les principaux seigneurs qui l'entourent désirent la paix, personne ne l'ignore; le clergé la souhaite aussi; les grandes villes seules y mettent obstacle. Bruxelles et Louvain surtout se signalent dans cette lutte par des prétentions exorbitantes. Wenceslas est dominé par les métiers; aidez-le à secouer ce joug.

— Je ne puis rien vous promettre, interrompit Wolfried cruellement agité. Pardonnez-moi de vous le dire, seigneurs, vous me faites là des propositions malséantes. Quoique voisine de la Flandre, mon abbaye est brabançonne; des serments solennels me lient à mes souverains. Est-ce à de braves chevaliers comme vous de m'exhorter à trahir mes devoirs?... D'ailleurs je n'exerce pas l'influence que vous m'attribuez. Je me suis mêlé à vos tristes querelles pour les pacifier, non par ambition ni par rancune. Je continuerai de prêcher la concorde, l'oubli des injures. Mais je m'étonne que vous ayez eu le courage de me venir mettre le couteau sur la gorge avec ces mots : Sois félon ou meurs !

Denis détourna les yeux ne sachant que répondre. Ce noble langage, auquel il ne s'attendait pas de la part d'un homme qu'on accusait d'une excessive prudence, lui fit mieux comprendre le caractère équivoque de sa mission. Il ne songea pas à se fâcher des amères paroles de Wolfried. Mais Henri de Melle, beaucoup moins scrupuleux, comme nous le savons déjà, releva avec hauteur les objections de l'abbé et lui déclara positivement que l'abbaye serait brûlée de fond en comble, au premier signal de la guerre, à moins qu'elle ne devint pour le comte de Flandre un point d'appui et une retraite d'hommes dévoués à son service.

L'abbé essaya en vain de prouver aux deux envoyés qu'il lui était impossible de satisfaire à cet égard le comte de Flandre. Denis se tut et Henri de Melle répéta dix fois, avec une affectation injurieuse, ces mots significatifs :—Choisissez : Louis ou Wenceslas ; la paix ou la guerre, la vie ou la mort, la prospérité ou le feu!

— A la garde de Dieu! s'écria enfin Wolfried en se levant. Adieu, seigneurs; terminons un entretien pénible.

— Est-ce votre dernier mot? lui demanda Denis avec intérêt, comme pour lui arracher une demi promesse qui pût contenter Louis de Maele.

— Oui, s'écria Goetghebuer en entrant dans la salle une hache au poing, et accompagné de Florès, qui s'efforçait en vain de le retenir. Oui, vils Judas que vous êtes, hâtez-vous de sortir ou je vous tue en flagrant délit d'espionnage et de corruption!

— Nous sommes trahis, dit Henri, la main sur son épée.

Denis, étonné, se croisa fièrement les bras, fronça les sourcils et interrogea tour à tour les regards de Wolfried et de Goetghebuer.



XXXV

Un double orage.

En se plaçant derrière les rideaux épais qui servaient de porte à la chambre à coucher de l'abbé et à son cabinet d'étude, le charpentier avait résolu d'assister en silence à l'entrevue du prélat avec les seigneurs flamands. Mais les propositions déloyales de Louis de Maele et ses cruelles menaces exprimées avec tant de cynisme par Henri de Melle, l'émurent au point qu'il eut beaucoup de peine à contenir son indignation. A plusieurs reprises il entr'ouvrit les rideaux comme pour s'élancer dans la salle, mais il fut retenu chaque fois par le chanoine qui le suppliait à voix basse de se maltriser et de ne pas compromettre Wolfried. Le doyen grinçait des dents et murmurait des malédictions contre les hardis messagers qui venaient ainsi corrompre ou du moins intimider l'un des principaux défenseurs de la cause brabançonne. Cependant il aurait peut-être dévoré patiemment cette insulte, si Bruno Florès n'avait eu la malencontreuse idée de lui faire remarquer que le seigneur, à tête découverte, était le même qui avait prodigué ses hommages à Jeanne, lors de la

fête donnée par Wenceslas. Le chanoine crut qu'en caressant l'amour-propre du père il désarmerait le patriotisme du citoyen. Mais cette fausse manœuvre gâta tout.

— Oui, je le reconnais, dit Goetghebuer hors de lui. La même langue qui séduit l'abbé a peut-être souillé l'esprit de ma fille. C'en est trop ; advienne que pourra, je dois lui cracher à la figure.

Promenant autour de lui des regards furieux, il aperçut une hache et une épée dans un coin de la chambre, s'empara de la première de ces armes et se précipita devant les interlocuteurs surpris. Il en aurait sans doute porté des coups terribles aux Flamands, si la noble et ferme attitude de Denis n'avait subitement arrêté son bras.

— Je vous croyais seul ici, dit le sire de Moerbeke au prélat avec un mépris amer ; j'ignorais que vous eussiez caché des sicaires dans cette chambre, comme si vous nous confondiez avec des assassins. Voilà une insulte qui pèse sur mon cœur... Les beaux sentiments que vous nous développiez tout à l'heure n'étaient donc qu'un masque qui voilait une trahison !

L'abbé baissa les yeux sans pouvoir trouver une parole pour repousser les injustes soupçons que son imprudence lui attirait.

— Il n'y a ici d'autres traîtres que vous, repartit Goetghebuer en jetant sa hache derrière lui : vous veniez chercher des parjures, vous ne trouverez pas des assassins ; cependant de quoi vous plaigniez-vous si l'on vous frappait à l'endroit même où vous venez lâchement corrompre et effrayer des prêtres?... N'aurais-je pas le droit de tuer les ennemis de la patrie partout où ils se présentent, soit avec des armes qui luisent au soleil, soit avec les armes empoisonnées de l'espionnage et de la trahison, que vous savez si bien manier dans l'ombre ?

— Je ne te parle pas, répliqua Denis profondément ému ; je ne te dirai pas qu'il te sied mal de prononcer le mot d'espionnage, à toi qui viens écouter aux portes et attendre le moment de frapper à l'improviste. C'est à l'abbé que je demande l'explication de ce guet-apens. Il m'a accordé une entrevue secrète et je m'aperçois que d'autres oreilles que les siennes ont recueilli mes paroles.

— Sans doute, répondit Wolfried, j'ai eu tort de permettre à mes amis d'écouter vos propositions et mes réponses, bien que je fusse autorisé peut-être à avoir, comme vous, un témoin de cette entrevue. Ils ont eu tort aussi de venir nous troubler.... Mais vous, seigneurs, avouez également que votre singulière démarche, que vos menaces cruelles....

— Je ne vous en veux pas, interrompit le chevalier, désireux de se décharger de la responsabilité de la politique du comte Louis; j'ai rempli une commission, désagréable, je le reconnais, mais qui n'est pas incompatible avec mon honneur de gentilhomme. Je n'ai pas à me prononcer sur les ordres que j'ai reçus; je puis vous répéter, toutefois, que je ne toucherai pas à votre abbaye, non par reconnaissance pour l'étrange accueil que vous m'y faites, mais parce que je ne fais pas la guerre aux prêtres.

— C'est trop de bonté, messire! intervint Henri de Melle. Quoi! au lieu de planter votre épée dans la poitrine d'un insolent complice....

— Silence, Henri, dit le chevalier avec un calme sublime; l'abbé n'est coupable que d'une peur irréfléchie; je lui ai déjà pardonné. Quant à cet homme trop violent, trop zélé pour des intérêts sacrés qu'il ne manquera pas de compromettre, je dédaigne sa fureur et me passe de son estime. Ses basses insultes ne sauraient m'atteindre, car il ignore à quel homme il les adresse. Qu'il s'en aille en paix. Si jamais je le rencontre sur un champ de bataille, je lui ferai peut-être l'honneur de repousser ses attaques... ici elles sont odieuses et ridicules.

Le calme méprisant avec lequel Denis prononça lentement ces paroles ne produisit pas sur Goetghebuer l'effet que redoutait le chanoine Florès. Le charpentier ne put se soustraire à l'espèce de fascination que la voix, le geste et le regard du chevalier exerçaient sur tout le monde. Il comprit qu'il était allé trop loin et que le chevalier profitait de cette faute pour se ménager une retraite honorable.

— Libre à vous, lui dit-il, de remplacer par des sarcasmes une justification impossible; vous savez que je suis un ouvrier sans blason et sans armure, et vous abusez habilement

de votre naissance, du droit que vous avez de ne pas vous battre avec un simple bourgeois de Bruxelles....

— Assez, Pierre, je vous en supplie, interrompit Florès en lançant des regards suppliants à Denis et à l'abbé. Retrons-nous, reprenons notre sangfroid....

— Ne voyez-vous pas que je suis calme ? reprit le doyen. Ce n'est pas ici que je compte venger mon pays des odieuses tentatives de ces hommes. J'espère les revoir ailleurs et de si près que je saurai bien les forcer à tourner contre moi leur épée. Loin de s'offenser de ma colère de tout à l'heure, l'ambassadeur de Louis de Maele devrait sentir qu'elle lui fait trop d'honneur, car elle s'est emparée de moi quand j'ai vu un noble chevalier, que l'on dit brave et loyal, venir intriguer dans l'ombre, au risque d'être confondu avec les vils espions que tout parti traîne à sa suite. Je le demande à vous-mêmes, messires, est-il loyal, est-il permis d'arracher des promesses de trahison aux sujets de notre duc, par des offres injurieuses, par des menaces barbares, et le jour même où votre comte nous a fait en personne des propositions de paix ? Répondez si vous l'osez.

— Pas de discussion avec toi sur un pareil sujet, dit le sire de Moerbeke en achevant de remettre son heaume. Au revoir, abbé. Puissiez-vous ne pas payer cher les imprudences de vos amis !

— Je ne vous laisserai pas partir ainsi, à travers l'orage qui gronde avec furie, s'écria l'abbé en retenant Denis par le bras. Ne nous séparons pas en ennemis, je vous en supplie. Acceptez une place à ma table... Nous nous entendrons sans peine, je crois, si nous ne reprenons pas la conversation de tantôt.

— Impossible, répondit Denis en se dirigeant vers la porte. Encore une fois, adieu. — Et il descendit rapidement avec Henri l'escalier qui conduisait à une cour intérieure où leurs écuyers les attendaient avec les chevaux sellés.

— Quel malheur pour nous tous ! Que Dieu nous soit en aide ! murmura Wolfried, tandis qu'il ouvrait une fenêtre et se penchait dans la cour afin de rappeler encore les Flamands irrités. Il leur cria en vain d'attendre au moins que la tempête fût apaisée. Il ne reçut plus de réponse : déjà Denis et Henri

étaient passés de la cour sur le pavé intérieur qui menait à la porte du Bois. Malgré une pluie battante et des éclairs continuels accompagnés de violents coups de tonnerre, les deux seigneurs sortirent de l'abbaye et s'engagèrent bravement, à la lueur de la foudre, dans le chemin boueux qui traversait la forêt vers Moorsele et Alost.

— Nous sommes perdus ! dit Wolfried en fermant rapidement la fenêtre que le vent ébranlait sous sa main.

— Je n'en crois rien, répliqua Goetghebuer. En cas de guerre nous saurons bien vous défendre. Nous le ferons avec d'autant plus d'ardeur que vous aurez montré plus de dévouement à la cause commune.

— Promettez-moi, je vous en supplie, de garder le secret sur tout ceci, afin de ne pas courroucer davantage le comte Louis.

— Je ne m'y engage pas ; il faudra voir, répondit le charpentier, qui n'était pas homme à laisser échapper une occasion de servir utilement sa cause.

— Le souper de monseigneur est servi, cria une voix de stentor à l'entrée de la salle.

— Allons nous reposer à table, dit le chanoine Florès presque entièrement remis de la frayeur que cette altercation lui avait causée. Les affaires n'en iront pas mieux si les mets se refroidissent. N'oublions point qu'il y a là haut Quelqu'un dont le puissant appui ne manque pas aux hommes modestes et de bonnevolonté qui placent en Lui leur confiance.

Le chanoine prit l'abbé et le doyen par le bras, et se laissa conduire de fort bonne grâce dans un large corridor au bout duquel s'ouvrait une petite porte cintrée qui venait de livrer passage à une dinde, à un quartier de chevreuil, à un rôti de mouton, à divers plats de légumes, de fraises et de framboises, et à trois grosses bouteilles de vin de Bourgogne. Nos trois amis prirent le même chemin. Florès attaqua aussitôt la dinde avec un acharnement que justifiait un jeûne de douze heures. Quand il se fut assuré que la volaille et le gibier étaient dignes de la table qu'ils ornaient, et quand il eut présenté deux fois son gobelet au frère lai de service, il ne put s'empêcher de dire avec

une compassion profonde : — Je n'ai certes pas à me louer beaucoup de vos Flamands de tout-à-l'heure ; mais je les plains de s'embourber en ce moment au milieu de la forêt, en compagnie de loups et de brigands, peut-être. Nous sommes mieux ici. Les pauvres gens !... Après tout, c'est leur faute ; nous leur avons offert une place à cette table, ils sont punis de leur refus. Je gage qu'ils s'en repentent déjà... Ce vin me calme tout-à-fait... Tiens, Pierre, j'en reviens à mon thème favori, à savoir que la politique passionnée est une sotte chose. Je crois fermement qu'il y avait ce midi, à Affligem, dans l'un et l'autre camp, plus de fous que de gens raisonnables.



XXXVI

Philosophie politique.

Encore émus de la scène violente où ils venaient de jouer un rôle important, l'abbé et le charpentier furent en quelque sorte scandalisés de voir le chanoine souper avec un appétit si dévorant et si sceptique. Bien qu'ils connussent son excellent caractère et qu'ils n'attribuassent qu'à une certaine originalité d'esprit, le peu d'intérêt qu'il prenait aux luttes politiques, ils ne purent s'empêcher de lui faire sentir combien son langage blessait leurs convictions intimes. Goetghebuer alla même plus loin : — Je m'étonne, dit-il avec humeur au chanoine, que vous témoigniez tant d'indifférence pour une cause qui est celle de votre pays, et que vous parliez d'un ton si léger des nobles sentiments qui nous animent. Si vous ne m'aviez prouvé maintes fois que vous êtes le meilleur des hommes, je dirais, à vous entendre, que vous avez un cœur dur et égoïste. Puisque l'occasion m'en est offerte, je vous avertirai une fois pour toutes, que je ne goûte aucunement les efforts que vous faites afin d'étouffer en moi le dévouement patriotique qui me guide et dont je m'honore. Vos froides plaisanteries me déplaisent, voilà tout.

— La reprimande est un peu sévère, ajouta Wolfried en sou-

riant à Bruno qui restait impassible ; cependant je dois aussi vous répéter que je ne conçois pas, dans un cœur aussi généreux que le vôtre, une si profonde insouciance à l'endroit des intérêts les plus chers de votre patrie. Je dis votre patrie, car vous n'en avez jamais connu d'autre que le Brabant où vous jouissez d'une belle position et comptez de nombreux amis..... Ce sang-froid qui nous étonne est d'autant moins explicable qu'hier encore, à Bruxelles, vous condamnerez sans réserve la conduite de ces guerriers équivoques, de ces bandes de condottieri du midi et du nord de l'Europe qui louent leurs bras au plus offrant. Comment ces malheureux sont-ils coupables à vos yeux lorsqu'ils se bornent à pratiquer vos doctrines, à prouver par leurs faits et gestes qu'ils aiment également tous les princes, tous les pays, ou plutôt qu'ils ne sont attachés à aucun.

— Ces gens sont trois fois coupables, repartit vivement le chanoine ; d'abord parce qu'ils vendent leur sang. Qui le donne est excusable, qui en trafique est criminel. Ensuite parce qu'ils renient leur patrie et n'en adoptent aucune, égoïsme inconciliable avec la vertu et l'honneur. Enfin parce que, étrangers à tout sentiment généreux, ils combattent pour le plaisir de tuer et de piller, et ne s'enquièrent pas le moins du monde de quel côté est le droit selon Dieu, ou, moins que cela, le droit selon les hommes. Puis-je leur être comparé sans injustice, moi qui donnerais volontiers ma vie pour rendre heureux je ne dis pas un pays entier, mais ma famille, mais le moindre village du duché ; moi qui déteste et réprouve la guerre au point de la croire presque toujours illégitime ; moi qui place le devoir au-dessus du droit, le pardon au-dessus de la justice, la sublime résignation de l'opprimé au-dessus des exploits militaires les plus glorieux et les mieux justifiés ? Vous n'admettez pas vous-même, je le lis sur vos traits, cette comparaison du brave avec votre inoffensif ami.

— Non, sans doute, Bruno, répliqua l'abbé ; je voulais seulement vous mettre en contradiction avec vous-même, car vous aimez votre pays....

— Dieu veuille que je puisse un jour lui rendre service, n'importe à quel prix.

— Vous faites des vœux pour sa prospérité et son bonheur?...

— De toute mon âme.

— Pour qu'il triomphe de ses ennemis, s'il défend une cause juste ?

— Certainement.

— Vous tenez au sol brabançon, à vos parents, à vos amis, à vos compatriotes, à tout ce qui vous entoure sans cesse ?

— Ma reconnaissance envers mon pays n'égale que mon bonheur d'y vivre.

— Et cependant, continua l'abbé, du ton d'un orateur triomphant, vous assistez avec un calme inaltérable à toutes ces luttes politiques dont le but est d'assurer le bonheur public. La passion accompagne toujours un amour véritable, une haine vivace. Or, rien ne vous émeut dans nos débats. En bonne logique, je devrais conclure que vous n'éprouvez aucun attachement, aucune répugnance, c'est-à-dire que rien ne vous intéresse parmi nous. Mais nous connaissons votre générosité comme citoyen, comme parent, comme ami.... Ai-je tort de croire que la réalité dément en vous les fictions de votre esprit raisonneur ?

— Avez-vous sommeil ? répondit tranquillement Bruno en regardant un sablier posé sur la table.

— Pourquoi cette question, chanoine ? Il n'est que dix heures, et je n'ai pas tous les jours le bonheur de m'entretenir avec de tels amis. D'ailleurs nous nous trouvons dans des circonstances extraordinaires où il est permis de se coucher plus tard que ne le prescrit la règle de St-Benoît. Si vous vous trouvez bien ici, je ne vous quitterai que lorsqu'on sonnera matines.

— Fort bien, Wolfried ; je voulais m'assurer que vous étiez disposé à subir un petit sermon. Prêtez-moi donc, vous et Pierre, une oreille attentive, afin que je me justifie dans votre esprit, non pas du reproche d'inconséquence, ce qui ne concerne que mon amour-propre, mais de l'accusation de lèse-civisme et presque de lèse-humanité, ce qui intéresse ma réputation d'honnête homme. J'aborde d'autant plus volontiers cette explication solennelle qu'elle influera peut-être sur votre conduite ultérieure et sur votre bonheur intime, car si vous admettez mes

idées, vous penserez avec moi qu'il est dangereux, inutile et déraisonnable de faire de la politique passionnée.

— Je vous écoute, dit Wolfried en faisant signe au frère lai de remplir les gobelets.

— Et moi je vous laisse parler, ajouta Goetghebuer, moins tolérant que l'abbé et surtout moins amateur des discussions philosophiques. Le brave charpentier n'estimait que la logique du cœur, et ne pouvait guère se vanter d'avoir étudié l'autre. Pour lui les premières impulsions de la conscience étaient les meilleures; le raisonnement ne pouvait que les gêner; réfléchir sur elles c'était chercher un prétexte de s'y soustraire, c'était presque une mauvaise action. Son amitié respectueuse pour Bruno put seule l'engager à suivre patiemment une argumentation séductrice.

Voici donc le résumé du système religieux, philosophique et social du chanoine de Sainte-Gudule (1) :

« La mission de l'homme est de se préparer dans ce monde à la vie céleste. Par reconnaissance envers son Créateur et dans son propre intérêt, il doit orner son cœur de toutes les vertus et son esprit de toutes les lumières. L'homme le moins imparfait est celui qui agit fermement, loyalement d'après des règles justes et raisonnables, et qui comprend ces règles autant qu'il est donné à son intelligence de les concevoir. Il doit donc former et épurer sa conscience, rectifier et élever son esprit. En deux mots, sa fin est la vertu et la science. L'une et l'autre

(1) Ce chapitre entier est un hors d'œuvre, auquel la plupart des lecteurs feront bien de ne pas s'arrêter. J'en avertis surtout les lectrices pour qu'elles ne me reprochent pas de les avoir ennuyées. J'aurais supprimé cette dissertation aride, si, datant du mois d'octobre 1846, elle n'avait un air prophétique qui m'a frappé moi-même quand je l'ai relue en 1853. La stérilité des révolutions, que le chanoine Bruno démontre en termes trop prolixes, a été cruellement prouvée par les événements de 1848. On se tromperait d'ailleurs si l'on voyait un anachronisme dans le discours du chanoine. Dans le cours du xiv^e siècle et même du xiii^e, des esprits d'élite se livrèrent à des travaux philosophiques et politiques dont la portée étonnerait les publicistes d'aujourd'hui qui daigneraient étudier ces monuments de l'époque féodale. Il n'y a pas jusqu'à nos utopies sociales les plus avancées qu'on ne retrouve en germe dans les œuvres de certains clercs du temps des croisades, démonstration surabondante de l'adage de Salomon, copié par Rivarol : « Il n'y a de nouveau que ce qui est assez vieux pour être oublié. »

nous rapprochent de l'Être Suprême, qui est tout bon et tout savant.

» La vie commune, la vie en société est l'état naturel de l'homme, parce qu'elle peut seule lui fournir l'occasion de pratiquer la vertu et d'acquérir des lumières. La société est un moyen de perfection morale et intellectuelle. Elle est donc nécessaire, ou d'institution divine. A parler exactement, tous nos devoirs se résument en un seul qui est de nous améliorer et de nous ennoblir sans cesse, car en le remplissant nous payons notre dette à Dieu (puisque'il nous a créés dans ce but, un être aussi parfait devant désirer le perfectionnement de son ouvrage); nous nous servons nous-mêmes (car il est certain que notre intérêt nous exhorte à bien agir et à penser juste); et nous nous rendons utiles à nos semblables (attendu que la société la mieux constituée et la plus heureuse est celle qui comprend dans son sein le plus grand nombre d'hommes honnêtes et instruits).

» Pour ne parler ici que de nos devoirs sociaux, ils découlent tous des nécessités sociales, c'est-à-dire que le citoyen doit faire tout ce qui tend à assurer et améliorer l'existence commune. Ceci est la base principale de mes idées. En recherchant les meilleures conditions d'une société prospère, heureuse et éclairée, on ne fait réellement que rechercher les devoirs du citoyen. Tout ce qui est nécessaire est saint. Or, remarquez que nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers nos semblables se confondent exactement. On ne peut en violer un sans les blesser tous. — Vous m'accorderez sans peine que pour qu'une société s'élève à un haut degré de civilisation, il est indispensable qu'elle soit organisée de manière que toutes les forces individuelles tendent au même but, et qu'il y ait harmonie entr'elles. L'harmonie dans les actes extérieurs, qui sont du domaine de la force matérielle, ne suffit pas; elle doit exister aussi dans le for intérieur, dans les consciences, c'est-à-dire qu'il importe que tous les citoyens aient, autant que possible, les mêmes convictions morales, la même manière de voir dans tout ce qui intéresse la communauté. Les œuvres de Dieu se maintiennent de-

puis des milliers d'années et elles se conserveront aussi longtemps qu'il le permettra, à cause de l'ordre et de la régularité parfaite qui y règnent. La mesure de l'ordre donne celle de la durée. Ceci est vrai au moral comme au physique. L'homme et la société ne *se savent* que par l'ordre qui est la vertu, la raison, le bonheur, tous mots synonymes.

» Il faut donc à la société l'ordre matériel, que nous appelons la paix publique, et l'ordre intellectuel qui maintient celui-là, et qui est impossible si tous les citoyens n'accomplissent pas les mêmes devoirs, s'ils ne professent pas les mêmes opinions, s'ils ne tendent pas au même but. La grandeur de l'homme tient à l'uniformité de sa conduite, à la sévérité de sa logique ; de même la prospérité et la gloire de la société (la vie individuelle peut fort bien être comparée avec la vie collective) dépendent du développement pacifique et harmonieux des forces dont elle se compose. Dieu a voulu (ce qui fait sa gloire et notre orgueil) que la puissance fût le résultat du pouvoir moral plutôt que de la force physique. Vous trouverez facilement mille exemples à l'appui de cette vérité. Je me borne à vous faire observer que les Etats les plus puissants et qui ont répandu le plus de clartés sur le monde, ont été ceux où régnait le plus d'unité morale, où dominait une grande pensée devenue populaire.

» La paix est le premier besoin de la société. Les devoirs civiques qui s'y rapportent sont donc l'amour du prochain et toutes les vertus qui découlent de ce sentiment divin, c'est-à-dire le dévouement à nos semblables, la modération de nos exigences, l'oubli des injures, une bienveillance sincère, même dans nos réclamations les plus justes, etc. La loyale pratique de ces vertus peut seule maintenir la paix sociale, et permettre aux forces intellectuelles de prendre le développement dont elles sont susceptibles. Tout le secret des législateurs est là : la vertu fait le bonheur. Le vrai politique songera à régler les mœurs avant de dicter des lois ; quand les mœurs sont bonnes, les lois sont superflues. Là où les mœurs manquent, les lois les plus subtiles n'ont qu'un pouvoir éphémère. Le tort de quelques législateurs a été de ne voir dans la société que des forces physiques qu'ils voulaient régler par d'autres

forces physiques. Leur œuvre n'a pas duré, parce que toute force ne dure qu'aussi longtemps qu'elle renferme un reste de l'esprit qui l'a mise en mouvement. La force sans l'esprit est la mort.

» Il me semble que nous avançons dans une mauvaise voie politique parce que la puissance matérielle est beaucoup plus considérable que la puissance intellectuelle, et que l'équilibre est déjà rompu. Le grand nombre et la sévérité de nos lois sont de mauvais augure. Ce mal empirera encore à mesure que s'étendra la fausse liberté qui gagne chaque jour du terrain. Nous avons déjà trois ou quatre pouvoirs dans la nation, le duc, la noblesse, le clergé, le tiers état; la liberté dont ces divers pouvoirs jouissent est dissolvante; la diversité des opinions et des intérêts fait des progrès sensibles. Je vois que tout se délie et se sépare, et je distingue à peine çà et là quelques efforts tendants à effacer des dissidences, à rallier des adversaires sous un même drapeau, à reformer une unité quelconque.

» La principale force de cohésion est aujourd'hui l'idée religieuse qui s'est si péniblement prêtée à s'accorder avec l'idée féodale. Mais cette force perd du terrain, d'une part à cause des hérétiques qui la déchirent, d'autre part à cause des libres penseurs qui la détruisent. Ces deux espèces d'ennemis marchent socialement dans les mêmes voies; ils affaiblissent la société. Si jamais le triomphe partiel des sectaires amène le règne des sceptiques (et je pense que le jour de cette révolution n'est pas loin) la société aura reçu un coup mortel dont elle ne se relèvera qu'après des souffrances séculaires. La divergence croissante des convictions et des opinions provoquera de plus en plus celle des actes, et le gouvernement des hommes deviendra très difficile. Pour suppléer au défaut de force morale, les sages, ou ceux que leur mission obligerait à l'être, multiplieront les forces physiques, c'est-à-dire qu'ils augmenteront le nombre des hommes préposés à la surveillance de leurs semblables, en même temps qu'ils rédigeront une infinité de lois répressives. Les lois préventives (je veux parler des garanties sociales que peut donner une éducation uniforme), diminueront dans la même proportion. Les hommes

feront des prodiges d'adresse; ils perfectionneront tous les moyens de contenir les peuples par la force brutale, en d'autres termes par la peur, par la contrainte, par la privation de certaines jouissances, par des appâts tendus à la cupidité, à l'ambition, à l'orgueil, etc. Alors la société sera réellement gouvernée par des vices; elle aura pour ressorts essentiels les mauvaises qualités de la nature humaine, au lieu d'être mue par les bonnes. Tous ces états prodigués à l'édifice social le soutiendront pendant quelques siècles; mais les états s'useront à leur tour, et il s'écroulera enfin, au début d'une grande révolution, comme un arbre déraciné tombe sous le premier vent de la tempête.

» Ce qu'il y a d'admirable, continua Bruno, c'est qu'en accomplissant notre mission, qui est de perfectionner sans cesse notre cœur et notre intelligence, nous atteignons en même temps le grand but que la plupart des hommes se proposent, le bonheur terrestre. De la vérité découle la vertu, de la vertu l'harmonie, de celle-ci la science et le bonheur. Il est clair que si tous les hommes remplissaient leurs devoirs évangéliques, il n'y aurait ni guerres, ni querelles, ni procès, ni vols, ni tromperies, malheurs qui causent une foule d'autres malheurs, car tout s'enchaîne dans le monde moral comme dans le monde physique. Il est également vrai que plus il y aurait d'hommes vivant d'après la loi chrétienne, moins on aurait à déplorer de ces infortunes sociales et privées qu'amène la violation de la justice. J'ajouterai qu'une vie honnête et raisonnée nous épargnerait en outre une foule de maladies de corps et d'esprit, de manière que je ne crois pas exagérer en disant qu'il dépend de l'homme de s'affranchir de presque tous les maux accidentels qui le frappent aujourd'hui. Car la nature est assez clément; les épidémies, les tempêtes, les inondations sont rares; elles n'enlèvent pas un nombre d'hommes égal à la vingtième partie de ceux qui meurent de leurs propres mains, sur les champs de bataille, dans des maladies, suites et punitions de nos vices ou de nos fautes, par le poison, par le glaive de la justice, etc.

» La Providence a mis à notre disposition tout ce qui est né-

cessaire à notre perfectionnement moral et intellectuel et à notre bonheur terrestre. Celui-ci n'est pas le but de la vie, je le sais, mais il est la récompense infaillible de la bonne conduite de l'humanité. La Providence nous a doués de sens qui nous suffisent, de sentiments affectueux qui nous charment, d'une intelligence assez vaste pour comprendre tout ce qui intéresse l'accomplissement de notre mission. Elle nous a placés sur un globe fertile qui paye avec usure un travail modéré. Tout ce qui nous entoure est spécialement créé pour nous; il ne nous reste qu'à faire un bon usage de ces riches présents. Or, comme la Providence, loin d'entraver nos efforts, nous soutient et nous vient en aide, ne devons-nous pas reconnaître que, si nous n'atteignons pas le but, qui est la vertu, la science et le bonheur, nous sommes seuls coupables? Pourquoi ferions-nous remonter jusqu'à Dieu la responsabilité du mal qui couvre la terre, alors qu'elle ne pèse que sur nous, alors que nous n'avons qu'à nous repentir de n'avoir pas fait un usage intelligent de nos facultés et de nos richesses?

» Ouvrons les yeux et nous expliquerons à notre honte, toutes nos misères, toutes nos infortunes. A part les grandes calamités, les fléaux hors de notre portée, qui fondent parfois sur le globe et qui sont le secret du Créateur; à part ces cas de force majeure tels que les tremblements de terre, les inondations, les irruptions volcaniques, les tempêtes, peut-être même les épidémies (je dis peut-être, parce qu'il est possible que les épidémies puissent être prévenues par une bonne hygiène), à part ces désastres naturels dont Dieu ne nous doit pas l'explication, tous les malheurs qui nous frappent sont notre ouvrage; et, je le répète, ceux-ci sont les plus nombreux et les plus cruels.

» Je n'ai pas besoin de vous dire, mes amis, que les lois morales dont je parle comme étant indispensables à la société, ne sont plus un mystère pour l'humanité; elles se trouvent toutes dans le code des Chrétiens, dans les livres de la Bonne Nouvelle. Le degré d'estime pratique dont l'Evangile jouira, donnera toujours l'exacte mesure de la civilisation. Malheureusement il s'est glissé de bonne heure parmi beaucoup de chrétiens

une erreur dont nous subissons les conséquences. On n'a vu dans la religion que la voie du salut; on n'a pas assez généralement compris que ses préceptes moraux constituaient aussi une loi sociale, hors de laquelle il n'y a pas de salut pour la vie terrestre des hommes. Des chrétiens influents ont permis que le christianisme se retirât, en quelque sorte, de la vie légale pour se circonscrire dans les bornes d'une religion. Au lieu d'en faire la base des constitutions sociales, on l'a isolée dans les temples. On lui a enlevé ainsi quelque chose, non de sa vérité, mais de son influence pratique. Le mal n'a pas été bien sensible aussi longtemps que l'idée chrétienne dominait la société entière, et que l'organisation chrétienne, c'est-à-dire l'église catholique régnait en souveraine. Mais, plus tard, quand l'élément laïque a pris de l'extension et qu'il s'est résolument posé à côté de l'Eglise, il s'est emparé du terrain social abandonné par elle, et il s'est mis à rédiger des lois en dehors du cercle évangélique. Ce mouvement à rebours s'étend sans cesse; l'Eglise essaie en vain de ressaisir aujourd'hui dans la personne de ses ministres, comme pouvoir politique, l'influence que n'exerce pas la partie sociale de l'Evangile. La lutte est flagrante. Un jour le pouvoir laïque, investi seul du rôle de législateur, ordonnera à l'Eglise de rester simplement pouvoir religieux, et d'abdiquer toute prétention au pouvoir politique. Alors se répandra partout cette fausse idée qu'une société est possible sans religion, et que les affaires de ce monde sont tout à fait distinctes de celles de l'autre. Ce sera un grand malheur, pour l'Eglise qui usera son autorité dans des luttes fâcheuses, pour l'homme qui perdra ses plus douces consolations et pour l'édifice social qui sera dépouillé de son dernier ciment.

» Pour être mises dans leur vrai jour avec leurs conséquences infinies, ces idées exigeraient des développements considérables. Je les ajourne, mes amis. Je conclus :

» Qu'afin que l'homme parvienne au degré de moralité, de civilisation et de prospérité assigné par le Créateur, il faut la pratique universelle de vérités unanimement reçues ;

» Que la société fait fausse route, puisque l'éducation évangélique n'occupe pas la base des mœurs et des usages, et que

l'on s'obstine à gouverner au moyen de la force brutale ou des vices, au lieu de s'appuyer sur des convictions sympathiques et sur les bons instincts de la nature humaine ;

» Que les peuples, plongés dans l'ignorance et dans tous les abus de la force, ne valent pas mieux que les gouvernants qui les exploitent ; qu'ils portent la peine de leurs fautes ; que ces fautes sont difficilement réparables ; qu'il n'est pas donné à quelques princes ni à un seul siècle de guérir tant de maux ; qu'en aucun cas le remède ne saurait être trouvé dans des guerres, dans des révolutions, dans des changements de dynastie et de codes ; que ce remède purement moral git dans la réforme de l'éducation ;

» Que les réformes politiques augmentent le mal au lieu de le détruire, parce qu'on a tous les inconvénients des révolutions sans en recueillir aucun avantage, ces réformes ne concernant jamais que les garanties purement physiques dont la société est dotée ;

» Que ce mal étant profond et peut-être incurable, il ne faut pas en rendre les princes, ni les peuples, ni les individus entièrement responsables ; que l'espèce de fatalité que crée la responsabilité des fautes commises, pèse sur l'humanité depuis des siècles et pesera encore longtemps sur elle ; que, par conséquent, il ne faut pas demander aux hommes ni aux institutions plus qu'ils ne peuvent tenir, si l'on veut éviter l'injustice et les mécomptes ;

» Qu'il est sage de se conduire chrétiennement et de se soulager les uns les autres, tout en s'abstenant de prendre une part exagérée aux commotions politiques qui éclatent continuellement sous le prétexte d'améliorer un état de choses radicalement vicieux ; que je crois bien faire d'assister avec calme à toutes ces secousses dangereuses et inutiles, et de vous engager à ne pas dépenser vainement, dans des luttes sans issue, de nobles passions et des ressources précieuses, attendu que vous pouvez en faire un meilleur emploi.

» Si les philanthropes avaient secouru les individus avec autant de zèle, de force de volonté et d'esprit qu'ils en ont déployé pour sauver ambitieusement les peuples, bien des souf-

frances auraient été calmées. Mais hélas ! nous sommes égoïstes, même dans le bien que nous faisons ; nous voulons l'accomplir à notre guise et, autant que possible, dans l'intérêt de notre amour-propre ou de nos plaisirs. Combien de gens, animés des intentions les plus pures, font beaucoup de mal en se lançant dans les hasards de la politique, tandis qu'ils eussent accompli modestement maintes bonnes œuvres, si la passion ne les avait pas fourvoyés ! Vous, par exemple, Goetghebuer ; vous ne nourrissez que de généreux projets ; je connais votre beau caractère ; eh bien, je doute fort que vous vous rendiez utile à vos compatriotes ; peut-être leur causerez-vous plus de mal que de bien. Cette incertitude seule devrait refroidir votre zèle. Nous avons à remplir tant de devoirs incontestés qu'il me paraît bien présomptueux de nous attacher à des devoirs problématiques, tel que celui de tribu populaire.

» Pour finir par un dernier mot qui en résume beaucoup d'autres, la grande erreur, ce me semble, est de donner aux droits le pas sur les devoirs ; le droit délie et le devoir cimente ; l'un provoque les querelles, l'autre les apaise ; celui-là est un mot payen légué par les légistes de Rome ; celui-ci est une vertu chrétienne ; c'est parce que la théorie des droits est connue de tout le monde, que si peu de personnes s'acquittent de leurs devoirs. »

—Je serais embarrassé de vous contredire, fit Goetghebuer rendu attentif ; je vois que le stoïcisme politique, dont je vous faisais secrètement un reproche depuis bien des années, repose sur des raisons sérieuses, et qu'en tout cas votre cœur n'est pas coupable des erreurs de votre esprit. Mais tout ce que vous venez de nous dire est bien profond pour moi. J'ai l'intelligence trop grossière pour raisonner mes sentiments. Parmi vos idées il y en a qui me frappent et me séduisent. Cependant vos conclusions me répugnent. Je n'admets pas que le patriotisme soit un imprudent mensonge, qu'il n'y ait plus aujourd'hui de devoirs civiques et que les bons citoyens ont à se renfermer dans une indifférence universelle pour tout ce qui regarde les événements politiques. Le citoyen qui meurt pour son pays est grand et louable. Personne ne me prouvera le contraire.

—L'intention peut être excellente et l'œuvre mauvaise, repart le chanoine. Hélas ! il y a toujours eu des milliers de vertus au service de causes criminelles ou absurdes. Je ne blâme pas les tribuns sincères d'agiter violemment les peuples ; je les plains de poursuivre des chimères. Je m'excuse par la tyrannie, je ne refuse pas aux opprimés le droit rigoureux de se révolter contre elle. Je dis seulement que toutes nos luttes sociales, engagées sous des prétextes sacrés, mènent à des dénouements stériles, parce que les institutions publiques ont une base toute matérielle au lieu d'être assises sur l'assentiment moral des gouvernés. Dans notre impatience irréfléchie, nous voulons secouer des fers que nous avons forgés nous-mêmes. Mais nos efforts mal dirigés restent vains. Permettez-moi une comparaison qui rend exactement ma pensée. Notre vie sociale n'est pas naturelle. Nous sommes soumis à un régime forcé, extraordinaire, qui nous a affaiblis et corrompus. Au lieu de l'alimentation pure et fortifiante que nous eût procurée la pratique sévère des règles éternelles de la morale et de la raison, nous avons préféré la nourriture factice des institutions inventées par nos caprices. La force a pris la place du droit ; toutes sortes de drogues mal composées se sont substituées au pain. Faut-il s'étonner que ce déplorable régime ait altéré la santé du corps social ? Je suis plutôt surpris qu'il remue encore. Mais pourquoi prendrais-je parti pour l'un ou l'autre des empiriques qui ont la prétention de nous traiter ? Laissez-moi m'abstenir, déplorer le mal dans mon isolement et souhaiter l'application des vrais remèdes.



XXXVII

Brabant au grand-duc ! Flandre au lion !

Les Flamands et les Brabançons eurent encore trois entrevues à Affligem ; les discussions furent assez orageuses malgré

l'habileté diplomatique du comte de Hainaut et les énormes concessions que fit Wenceslas. Cependant, le samedi 26 juin, avant l'ouverture de la dernière conférence, Guillaume était parvenu à rédiger un long traité qui semblait devoir rallier tous les suffrages; en sa qualité de médiateur sincère, il avait ménagé autant que possible les intérêts des deux parties, non sans regretter secrètement les avantages trop considérables que le duc accordait à son rival. Au fond, Wenceslas voulait avant tout sauver les apparences, se retirer du conflit sans être personnellement blessé, et se libérer envers Louis par l'aliénation de quelques villes. Comme Louis tenait surtout à un accroissement de territoire, l'entente devenait possible. Le projet de traité écrit par le comte Guillaume donnait au prince flamand Anvers, Malines, ainsi que quelques seigneuries d'une moindre importance, et annulait toutes les dettes contractées par Wenceslas envers Louis. L'acte avait été particulièrement négocié, sous les yeux de Guillaume, par Denis de Moerbeke et l'abbé des Dunes d'un côté, et par le doyen de Sainte-Gudule et le comte de Berg de l'autre.

Or, le 26 juin, vers midi, les deux princes se trouvèrent de nouveau à l'abbaye, avec le cortège que j'ai déjà décrit. L'ordre du jour, comme on dirait à présent, était l'approbation définitive et la signature solennelle de la convention. Wenceslas, Louis et leurs conseillers intimes en connaissaient seuls les clauses. Les autres Brabançons et Flamands étaient loin des'attendre à un arrangement aussi désastreux pour le noble héritage de Jean III. Quand tout le monde eut pris place, Guillaume parla à l'assemblée avide de l'entendre, résuma rapidement les discussions des conférences antérieures, loua la magnanimité de Louis, la généreuse modération de Wenceslas, et s'apprêta enfin à donner lecture du parchemin sur lequel il avait tracé lui-même les conditions de la paix désirée (1). L'orateur fut écouté

(1) Il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'on raconte de l'ignorance de la noblesse au moyen âge. A en croire quelques historiens, les plus grands seigneurs ne savaient ni lire ni écrire avant la fin du x^v siècle. Cette assertion est très-inexacte, surtout en ce qui concerne les provinces belges. Il est certain que nos ducs, comtes et marquis, ainsi que leurs vassaux les plus illustres,

jusqu'au bout dans un profond silence. Mais lorsqu'arrivé à la fin de sa lecture, il plia le manuscrit pour le remettre à l'abbé des Dunes, il put remarquer un mouvement de douloureuse surprise parmi la plupart des compagnons de Wenceslas qui avaient espéré en vain jusqu'au dernier article que les concessions du duc seraient compensées par des avantages équivalents. Les doyens des métiers surtout, en leur qualité de représentants de la bourgeoisie brabançonne, ne cachèrent pas l'indignation que ce traité léonin leur inspirait.

— Quoi ! murmurèrent-ils assez haut pour être entendus de l'assemblée entière, est-ce à nous de supporter tous les frais de la paix, de faire tous les sacrifices ? On nous enlève deux cités considérables, on démembre ce noble duché que nous avons solennellement juré de léguer intact aux successeurs de Jean III ! Pouvons-nous consentir à cette injustice qui nous affaiblit et nous déshonore ? Non, nos serments, notre honneur et nos intérêts nous le défendent. Nous donnerons au comte de Flandre tout l'or qu'il exigera ; à la rigueur nous lui laisserons la possession de Malines, puisque le feu duc l'a permis ; mais qu'il ne nous demande pas davantage s'il veut loyalement la paix.

Goetghebuer était naturellement à la tête des opposants ; il se retira dans un coin de la salle avec les autres doyens, et se concerta avec eux sur les réclamations dont il allait se rendre l'organe au nom du tiers état.

Le projet de traité ne pouvait plaire à aucun des Brabançons présents, puisqu'il blessait évidemment les intérêts du duché. Cependant la noblesse et le clergé auraient peut-être fini par y consentir, à cause des concessions financières de Louis, et surtout à cause de la mutilation que subissait le tiers état par suite de la perte des puissantes communes d'Anvers et de Ma-

pouvaient au besoin se passer de lecteur et de secrétaire. Plusieurs cultivèrent la poésie, non sans succès. Les dames n'étaient pas relativement plus ignorantes que celles de nos jours. La noblesse étudiait le latin, la seule langue littéraire de cette époque. Tout me porte à croire que les gentilshommes absolument illettrés formaient des exceptions assez rares. Je pourrais en dire les motifs, mais ce n'est pas ici le lieu de traiter ce point d'histoire.

lines, si l'opposition bien décidée des représentants de la bourgeoisie ne leur avait fait comprendre l'impossibilité d'un pareil accord. L'abbé d'Affligem lui-même n'osa prononcer un mot en faveur du traité, quoique de tous les négociateurs présents il fût le plus désireux de voir se conclure une paix solide entre le Brabant et la Flandre.

Le jeune comte de Berg, dont le courage bouillant avait éclaté en mainte circonstance, ne put supporter l'étrange regard de Goetghebuer. Ce regard semblait lui dire : — Et toi aussi, brave de Berg, tu as signé cette convention honteuse ; tu as laissé faire cette tâche à l'étendard de Jean-le-Victorieux !

De Berg déclara à haute voix que ces conditions ruineuses avaient été insérées contre son avis dans le traité, et seulement parce que son cousin Wenceslas avait daigné y consentir.

— Si vous les repoussez, ajouta-t-il en fixant particulièrement ses yeux sur Goetghebuer, ce n'est pas à mon œuvre que vous ferez injure ; car, je le répète, à la place de mon noble parent, plutôt que d'accomplir de si douloureux sacrifices, je dépenserais mon dernier écu, je briserais ma dernière épée et je verserais la dernière goutte de mon sang !

— Voilà de nobles paroles, s'écria Goetghebuer avec une émotion entraînante qui lui concilia les sympathies des Flamands eux-mêmes. Bravo, comte de Berg, rejeton d'une race illustre qui n'a pas dégénéré ! Ratifie qui voudra l'œuvre qu'on vient de nous lire, ce n'est pas nous autres, bourgeois des quatre chefs-villes brabançonnnes, qui nous rendrons coupables de tant d'imprudences et de tant de lâcheté ! Je ne veux pas même discuter ces honteux articles que je suis désolé d'avoir entendu lire au nom de mon souverain, sur le sol de mon pays. Vous comprenez tous que les ducs n'y peuvent souscrire ; vous, mes compatriotes, parce que notre ruine y est écrite en toutes lettres, et vous, Flamands, parce que vous ne nous croyez pas encore assez avilis pour tendre la joue à cet affront. Il n'y a donc plus de justice sur terre, plus d'honneur dans les âmes, plus de fer dans le Brabant ! Que celui d'entre nous qui ne respecte plus la foi jurée ni la mémoire de nos pères, qui a peur de mourir et non de commettre une infamie, que celui-

là se prononce en faveur du traité ! qu'il se montre, afin que je puisse lui dire en face combien je le méprise et le hais !

Ce hardi langage tenu par un bourgeois, en présence de trois princes souverains dont il flétrissait l'œuvre, fit une impression profonde sur l'auditoire. Les seigneurs de Wesemaele, d'Assche et de Bouchout, qui avaient promis à Wenceslas d'appuyer les propositions du comte de Hainaut, lui déclarèrent respectueusement qu'elles leur paraissaient humiliantes ; le doyen de Ste-Gudule, lui même, ne voulut pas en assumer la responsabilité ; il avoua que les exigences du comte Louis allaient trop loin et qu'il n'avait pas cru un moment à la possibilité de les admettre. Les magistrats de Bruxelles, ainsi que les délégués de Louvain, d'Anvers et de Bois-le-Duc, s'écrièrent unanimement qu'ils ne les subiraient jamais. En présence de cette opposition générale, Wenceslas jugea prudent de faire aussi un pas en arrière.

— Je reconnais, dit-il, que l'abandon de deux de nos grandes villes ne figure pas au traité sans mon aveu ; mais j'y ai mis cette condition que toutes les autres villes du duché y consentiraient. Je voulais prévenir l'effusion du sang et épargner à mes fidèles communes les frais énormes d'une guerre avec nos voisins...

— Nous payerons tout, interrompit Goetghebuer de sa voix la plus forte ; nous achèterons la paix ou nous ferons la guerre à tout prix, mais pas de démembrement.

— Merci, répondit Wenceslas, embarrassé. Puisque vous êtes unanimes à repousser l'accord projeté, je suis heureux de vous déclarer que je ne l'aurais accepté qu'avec une extrême répugnance. Je prie donc monseigneur de Hainaut et de Hollande ainsi que monseigneur de Flandre de regarder comme non avenu le document qu'on vient de nous lire.

Ayant prononcé ces paroles, Wenceslas se rassit au milieu des applaudissements des Brabançons et des murmures des Flamands. Le comte Guillaume se trouva dans une position fort singulière. Désavoué par ceux-là mêmes qui l'avaient aidé la veille à rédiger le traité, il avait le droit de se plaindre d'une conduite aussi légère ; il pouvait particulièrement repro-

cher à Wenceslas de l'avoir compromis aux yeux de l'assemblée. Mais, se montrant généreux jusqu'au bout, il épargna le duc et se borna à supplier les deux princes de reprendre les négociations sur des bases nouvelles.

Louis de Maele, indigné, se récria vivement contre l'espèce de mystification dont il se croyait victime. — Le traité ou la guerre, dit-il, choisissez ! vous avez reconnu mes droits et, depuis six mois, vous m'avez refusé justice. Ne me forcez pas à me la faire moi-même, car vous vous en repentiriez cruellement.

— Il se passe ici des choses extraordinaires, s'écria Denis de Moerbeke ; les noirs d'hier sont blancs aujourd'hui ; j'aperçois devant moi des gens qui ont deux consciences et deux langues, et qui oublient le matin ce qu'ils ont promis la veille. Je m'étonne que le comte de Berg soit du nombre...

— Pas d'insolences, repartit de Berg avec une émotion qu'il eut de la peine à réprimer ; je suis mauvais diplomate, je l'avoue, puisque j'ai pu souscrire un moment à vos indignes prétentions ; mais je vous prouverai au besoin que je suis meilleur chevalier.

— Tâchez de ne pas oublier la promesse que vous semblez me faire là, répliqua Denis d'un ton méprisant.

— Le comte de Berg ne va pas la nuit mendier des trahisons et effrayer des prêtres inoffensifs, intervint Goetghebuer. J'engage le seigneur de Moerbeke à mesurer ses paroles s'il ne désire pas d'en entendre de fort désagréables.

— Cet homme m'accuse hypocritement d'avoir manqué à l'honneur, s'écria Denis indigné. Il en a menti.

— Je dis vrai, repartit le doyen des charpentiers en s'adressant à l'assemblée entière, et, puisqu'il m'insulte audacieusement, je dois vous apprendre que je l'ai surpris l'autre soir en flagrant délit d'espionnage et de tentative de corruption... Qu'il le nie, s'il l'ose ! J'invoquerai le témoignage du vénérable abbé d'Affligem, du chanoine Florès et même du sire de Melle.

Jean Wolfried, visiblement contrarié de cette interpellation compromettante, qu'il aurait voulu prévenir à tout prix, se vit aussitôt le but de tous les regards. Il resta silencieux, ne sa-

chant quel langage tenir pour écarter de son abbaye la colère de Louis de Maele, sans blesser la vérité.

Dans les rangs des Brabançons, les uns souriaient comme pour dire : Est-il étonnant que le traité nous soit si défavorable quand la ruse et la trahison l'ont dicté ?—Les autres murmuraient hautement contre la mauvaise foi du comte Louis. Les Flamands étonnés faisaient entendre des dénégations que la franchise du seigneur de Moerbeke rendit bientôt inutiles.

—Je répète que cet homme me calomnie, dit le chevalier de sa voix la plus ferme. Je n'hésite pas à vous révéler la vérité tout entière, bien qu'il s'agisse ici d'une démarche secrète qui m'avait été commandée par mon suzerain. Mon honneur avant tout. Je suis venu effectivement ici, lundi dernier, dans la soirée, afin d'engager l'abbé d'Afligem à presser autant qu'il était en lui la conclusion de la paix ; je lui ai fait comprendre qu'il y allait peut-être du salut de son abbaye ; mais je n'ai prononcé aucune parole dont je doive rougir.

—Votre compagnon nous a menacés d'incendier le monastère d'Afligem, si le vénérable abbé ne servait les intérêts du comte de Flandre plutôt que ceux du duc de Brabant. Je déclare que cette conduite est lâche et honteuse, reprit Goetghebuer avec assurance.

—Vous vous repentirez de votre audace ! s'écria Henri de Melle en montrant le poing au charpentier.

—L'aveu est naïf, mais le défi ne m'effraie pas, dit tranquillement Goetghebuer.

—Je ne réponds que de mes actes, continua Denis. J'ai exécuté avec loyauté et modération un ordre qui peut vous paraître extraordinaire, mais que l'honneur ne réproouve pas. Feu Jean III fit savoir un jour aux magistrats d'Alost qu'il brûlerait cette ville si elle ne se hâtait de chasser hors de ses murs les troupes de Louis de Nevers. Je n'ai pas dit à l'abbé Wolfried qu'Afligem serait livré aux flammes...

—Et moi, je le lui dis à présent, interrompit Louis de Maele en colère. On s'est joué de moi ici ; je détruirai cette abbaye où l'on n'a pas craint d'insulter mes fidèles serviteurs, de trahir

des démarches qui devaient rester secrètes, et de manquer à la foi promise.

En prononçant ces paroles, le comte se leva et fit signe aux siens de le suivre vers la porte. Guillaume de Hainaut le retint par le bras. — Seigneur, lui dit-il, je vous en supplie, une dernière fois, réfléchissez aux terribles conséquences de votre départ précipité... C'est là guerre que vous déclarez au duc Wenceslas...

— Je le sais, reprit Louis, va pour la guerre; je ne la crains pas.

— Craignez au moins de la faire injustement. On vous a déjà accordé tout ce que vous demandiez naguère; vos exigences nouvelles et toujours croissantes ont seules empêché la conclusion de la paix. Calmons-nous tous, tant que nous sommes; il en est temps encore...

— Je dis qu'on s'est joué de moi, repartit Louis en feignant une indignation profonde... puisque les hommes n'ont pas pu vider ce débat, j'en appelle au jugement de Dieu.

— Je veux que vous m'écoutiez encore, reprit le comte Guillaume avec une louable insistance. Le rejet des conditions formulées hier soir n'a rien d'injurieux pour vous, car vous saviez qu'elles devaient être ratifiées...

— Nos discussions n'ont duré que trop longtemps, interrompit Louis de Maele en s'apercevant que la plupart de ses hommes l'excitaient du regard et du geste à ne pas céder aux sollicitations du comte de Hainaut. Je suis las de toutes ces lenteurs sans doute étudiées.

— Laissez-le partir, dit Wenceslas d'un air de profonde indifférence; aussi bien n'a-t-il aucune envie d'accepter des offres raisonnables. Voilà six mois qu'il cherche un prétexte de me déclarer la guerre : il croit en avoir trouvé un. L'expérience nous apprendra bientôt si ce méchant prétexte lui portera bonheur.

— Vous l'entendez, s'écria Louis sensiblement piqué ! vous l'entendez, mes braves compagnons, on me provoque encore !

— Du tout, mon cousin, je ne vous provoque pas, je vous juge, reprit Wenceslas avec un merveilleux sangfroid; vous fe-

rez ce que bon vous semblera , mais je déclare que vous n'êtes pas venu ici avec des intentions pacifiques , et que c'est vous, vous seul, mon cousin, qui avez joué la comédie.

— C'en est trop, Wenceslas , je me souviendrai de ces paroles. Adieu. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : c'est que j'attendrai, pendant six semaines , à Gand, vos ambassadeurs chargés de souscrire aux conditions de paix que vous avez dictées hier soir et que vous repoussez à présent. Si vous n'y adhérez pas d'ici à quarante jours, je les déchirerai moi-même et, au lieu de deux de vos villes, je les prendrai toutes. J'irai vous prouver à Bruxelles et à Louvain que je ne vous fais pas de vaines menaces.

— Bon voyage, répondit Wenceslas avec un sourire insolent.

Louis sortit avec tous les siens. Les représentants des communes brabançonnnes entourèrent Wenceslas, et le remercièrent avec effusion d'avoir si dignement résisté aux prétentions du comte de Flandre. Plusieurs gentilshommes adressèrent au duc les mêmes félicitations. — Entre nous, leur dit Wenceslas, vous m'avez fait commettre une grande sottise, car cette lutte nous coûtera cher, que nous en sortions victorieux ou vaincus. Mais il a bien fallu soutenir l'honneur brabançon. A la grâce de Dieu!

Puis Wenceslas donna l'ordre de seller les chevaux, afin que tout son monde reprît immédiatement le chemin de Bruxelles. A travers les vitraux gothiques de la bibliothèque, il vit le comte Louis et les Flamands sortir en bon ordre de l'abbaye.

— Au diable la diplomatie! murmura de Bèrg député. Ils m'ont joué de la belle manière. Je compte bien sur une revanche, l'épée à la main, et je voudrais que le comte Louis n'attendît pas six semaines pour réaliser ses menaces.

— Il attendra six semaines, lui dit le sire de Wesemaele, non pour nous laisser le temps de réfléchir (au fond il serait fâché que notre soumission prévint la guerre), mais pour rassembler une armée redoutable. Il en veut moins à notre or et à nos villes qu'à la couronne ducale. Préparons-nous donc à une lutte très-sérieuse.

— Nous y sommes déjà sérieusement préparés, messire de Wesemaele, intervint Goetghebuer.

— Dieu sait comment tout ceci finira, dit le chanoine Florès à Wolfried en soupirant et en haussant les épaules.

— Je crains fort que cela ne commence par la ruine de cette abbaye, répondit Wolfried.

— Il ne l'oseront pas, mon ami....

A ces mots les trompettes sonnèrent et Wenceslas monta à cheval avec toute sa suite, aux cris répétés de : *Brabant au grand duc!* Sa brillante escorte galopa bientôt sur la grand'route de Bruxelles. En voyant défiler tous ces beaux gentilshommes, tous ces dignitaires ecclésiastiques, tous ces puissants bourgeois, un paysan dit à son camarade, vieillard penché qui s'appuyait sur sa bêche, au bord du chemin :

— Je donnerais quelque chose pour savoir ce qu'on a décidé tantôt à l'abbaye. La conférence est finie plus tôt que d'ordinaire. Fera-t-on la guerre ou la paix?

— Je n'ai pas écouté aux portes, mon garçon, répondit le vieux campagnard. Nous n'avons rien à voir nous autres, dans ces querelles, dont nous payons pourtant les principaux frais. Mais je suis bien sûr que la guerre est déclarée.

— Vous en êtes sûr, dites vous?

— Sans doute. Les archers flamands, qui avaient l'habitude de se répandre dans le village durant l'entrevue, n'ont pas déposé les armes aujourd'hui, ni quitté leur poste à l'entrée de l'abbaye, ce qui prouve que leur maître savait d'avance que les pourparlers ne seraient pas longs. Ensuite, as-tu remarqué la mine funèbre de l'abbé d'Affligem? J'ai lu dans ses yeux le souvenir de l'incendie de l'an 1333. Tu me diras sous peu si j'ai deviné juste.

Les Brabançons disparurent bientôt dans des nuages de poussière et le paysan observateur se remit à bêcher, non sans se dire tristement :—Je verrai encore bien des malheurs avant de mourir !

XXXVIII

Bon espion, mauvais marchand.

Dans la matinée du vendredi, 8 juillet 1336, ou le treizième jour après la rupture des conférences d'Affligem, trois étrangers costumés en marchands de volailles et accompagnés de deux mulets pesamment chargés, traversaient le faubourg de Molénbeek-St-Jean, alors le faubourg le plus peuplé de la capitale du Brabant, après celui de Notre-Dame de la Chapelle. L'un de ces étrangers, coiffé d'un vaste bonnet de velours usé qui retombait sur ses yeux, laissait pendre ses tresses de cheveux le long des joues, de manière à rendre sa figure presque invisible. Il portait en outre autour du cou un énorme mouchoir rouge, dont les plis remontaient jusqu'à la bouche; une loupe prodigieuse occupait la partie supérieure du nez. Pour le reste, cet homme ressemblait à un honnête marchand d'Alost ou de Termonde, d'où la population bruxelloise recevait, à cette époque, une quantité incroyable de lapins, d'oies et de poulets. Il paraissait commander à ses deux camarades qui menaient chacun un mulet par la bride. Arrivés à quelque distance de la porte de Flandre, par laquelle ils se proposaient de pénétrer en ville, ils s'arrêtèrent devant l'auberge du *Dragon volant*, où ils avaient donné rendez-vous à des compatriotes qui les avaient devancés de quelques heures. L'homme à la loupe nasale se chargea de garder les mulets, et ses deux camarades entrèrent dans l'auberge.

Vis-à-vis du *Dragon volant*, à l'enseigne du *Veau à deux têtes*, demeurait la veuve du boucher Verhulst, du drapier Moens et du tonnelier Van der Moere, femme d'une quarantaine d'années qui s'apprêtait à convoler en quatrièmes noces, sous l'éternel prétexte qu'une pauvre veuve comme elle, affligée d'une demi-douzaine d'enfants, réclamait naturellement un défenseur de ses intérêts commerciaux et de ses droits personnels. A la rigueur, la tonnelière Van der Moere aurait pu

se passer d'un soutien légal, attendu qu'elle jouissait d'une honnête fortune, et que sa voix de stentor et ses bras robustes imposaient suffisamment à ses ouvriers. Mais elle avait la manie de se croire faible et persécutée, et pour rien au monde elle n'eût voulu, disait-elle, vieillir dans l'isolement dangereux où la mort de ses divers maris la plongeait de temps à autre.

Or, la dame Van der Moere venait d'administrer une correction très dure à l'un des garçons tonneliers placés sous ses ordres, quand elle aperçut tout-à-coup, à travers les petits carreaux de vitre de l'atelier, les deux mulets qui stationnaient devant l'auberge du *Dragon volant* avec une très honnête charge de poulets, de dindons et d'oies, tous animaux vivants et d'une magnifique apparence. Le raisonnement suivant traversa comme un éclair la cervelle rusée de la tonnelière : — Il y a depuis quelques jours à Bruxelles des milliers d'étrangers ; des hommes d'armes nous arrivent de toutes parts et nos bourgeois gourmands font d'énormes provisions de pâtés d'oie. Le prix des vivres hausse sans cesse ; la volaille n'est plus achetable, et cependant nous l'aimons beaucoup, moi et mes pauvres petits orphelins. Ce Flamand ne s'attend peut-être pas au débit avantageux que sa marchandise va trouver au marché de Saint-Nicolas. Si je me procurais auprès de lui, à moitié prix, ce gros dindon qui pousse la tête à travers le panier, et cette oie dodue, sa voisine, qui bat de l'aile pour se faire place au milieu des poulets effrayés, je pourrais régaler royalement ma famille, après-demain, dimanche. Et justement, c'est dimanche la fête de mon petit Jacquot... Essayons vite, car l'occasion est belle. — Jacquot, continua la tonnelière à haute voix en s'adressant à un vigoureux gaillard de six pieds qui cerclait gaiement une cuve dans un coin de l'atelier ; Jacquot, mon enfant, aye l'œil sur tous ces paresseux-là, je vais revenir tout de suite ; tâche que leurs bras fassent plus de besogne que leur langue, si c'est possible. Attention, Jacquot !

Ce disant, la tonnelière se précipita dans la rue, et apostropha dans les termes suivants notre marchand embarrassé :

— L'ami, que demandes-tu de cette maigre bête qui écrase tes poulets ? c'est une oie surannée, j'en suis sûre... Eh bien ?

Mais sois raisonnable, ne t'imaginer pas que la volaille ait renchéri... on t'aura peut-être fait des contes absurdes sur les prix du marché de Bruxelles : on t'aura dit que tes bêtes s'y placeraient au poids de l'or. Erreur, mon brave ! veux-tu agir sagement, tâche de t'accorder avec moi... je ne suis qu'une pauvre veuve, il est vrai, mais ma sainte patronne est témoin que je n'ai jamais nui à personne... Allons, regarde bien ton oie avant de me répondre, avoue qu'elle est très ordinaire, que je pourrais même la qualifier d'étique, sans la calomnier.

Le marchand, ou du moins l'homme qui en remplissait les fonctions pour le quart d'heure, ne songea pas, contre l'habitude des gens de son métier, à faire de sa volaille un éloge aussi outré que les critiques intéressées de la tonnelière étaient injustes. Il aurait pu entreprendre avec honneur la défense de l'oie, car l'oiseau était réellement digne de figurer sur une table de bourgmestre, mais un tout autre soin le préoccupait. Il cherchait à deviner approximativement le prix d'une oie quelconque, et en ce moment il eût volontiers donné dix oies pour connaître la valeur vénale d'une seule. Sans jeter les yeux sur la tonnelière qui le contemplait bouche bée, il répondit au hasard : — Quinze sous, ma belle.

— Quinze sous ! s'écria la veuve indignée. Tu te moques de moi, farceur de Flamand que tu es ! J'achèterais un mouton pour cette somme. Quinze sous ! Mais les oies valaient trois sous il y a quelques semaines, et si on les vend quatre et cinq sous à présent, c'est que tes compatriotes, ô spéculateur trop avide ! profitent de tous ces bruits de guerre qui se répandent. Les marchands honnêtes restent chez eux dans la crainte de se compromettre en pays ennemi ; il ne nous arrive plus de la Flandre que des monopoleurs, des juifs, des écorcheurs qui ne sont pas honteux de demander à une pauvre veuve quatre fois la valeur d'une oie. Va, vilain usurier, je te méprise !

Et dame Van der Moere, les poings sur les hanches, la tête haute, les yeux en feu, se dressa sur la pointe des pieds pour mieux appuyer du geste la violente apostrophe qu'elle adressait à son interlocuteur confus.

En toute autre circonstance notre inconnu aurait jeté la veuve

Van der Moere dans la Petite Senne qui coulait à deux pas de là ; il la souhaitait aux antipodes, mais, pour se venger de ces basses injures, il ne voulait pas compromettre la grave mission dont Louis de Maele l'avait chargé. Il étouffa donc sa colère naissante et dit à la tonnelière :

— Ne vous fâchez pas, ma chère dame, je voulais rire, vraiment... je sais bien que je vous ai demandé beaucoup trop.

— Apprenez, insolent que vous êtes, qu'on ne se moque pas d'une femme telle que moi, qui a eu le malheur de perdre trois maris, de mettre au monde sept infortunés orphelins, et qui ne doit rien à personne, grâce à Dieu ! Ah ! voilà ce que c'est de n'avoir pas de soutien ici bas ; tu m'insultes impunément. Mais attends un mois encore, et quand Pierre Van der Borgh, mon futur mari, un brave couvreur de son métier, te rencontrera sur la Chaussée, il te dira, en mon nom, ce que je pense de tes vilains procédés.

Tout en menaçant ainsi le soi-disant marchand de volaille, l'intéressante veuve s'efforçait de répandre quelques larmes ; elle y réussit enfin, et des gamins, bientôt suivis d'une demi-douzaine de femmes du voisinage, s'attroupèrent autour des deux mulets. Jacquot lui-même, le terrible Jacquot, entendant crier sa mère, parut sur le seuil de sa porte, prêt à lui donner un vigoureux coup de main. Il savait bien que sa mère n'avait pas toujours le droit pour elle dans les luttes trop fréquentes qu'elle engageait sur la voie publique ; il lui reprochait parfois, entre quatre yeux, son humeur trop belliqueuse ; mais il n'en volait pas moins à son secours, dans toutes les circonstances critiques, avec une promptitude et un succès qui faisaient autant d'honneur à son amour filial qu'à la puissance de ses poignets.

Voyant la veuve bien résolue à causer de l'esclandre, l'homme à la loupe voulut l'apaiser coûte que coûte. — Voyons, lui dit-il doucement, parlez avec franchise, que vaut cette maudite... je veux dire cette grasse volaille ? Fixez-en honnêtement le prix vous-même... je vous promets de m'en contenter.

— Voilà qui est bien parler, reprit la tonnelière avec un sourire bienveillant et un calme subit. Je vois que tu es au fond

un honnête homme. Eh bien ! aussi bien que je suis une malheureuse veuve, à qui le bon Dieu a enlevé trois maris, et qui, travaillant comme une esclave pour entretenir sept orphelins, donne cependant à un chacun ce qui lui est dû ; aussi vrai que voilà mon aîné, mon pauvre Jacquot, sous l'enseigne du *Veau à deux têtes*, je n'ai pas l'intention de te tromper, mon garçon. Ce n'est pas moi qui voudrais faire tort d'un liard à des étrangers qui, eux aussi, après tout, sont obligés de gagner péniblement la vie... Pour en revenir donc à cette oie, continua la tonnelière en rajustant lentement son bonnet d'une main et en promenant l'autre sur le dos et la poitrine de l'animal rebelle, j'en donnerais volontiers trois sous, même quatre.. d'autres iraient jusqu'à cinq ou six peut-être..... je ne dis pas que la bête n'en vaille pas six....

— Prenez-la pour six sous, repartit notre homme désireux de terminer au plus tôt cet entretien, et fort mécontent de ce que ses compagnons le laissaient ainsi seul, exposé à de pareilles aventures ; prenez-la vite afin que je continue mon chemin.

— J'ai dit trois sous, mon très cher ami, répliqua la tonnelière de sa voix la plus insinuante. Allons, n'en exigez pas davantage d'une pauvre veuve ; vous n'y perdrez rien et vous me ferez plaisir.

— Va pour trois sous... on ne peut rien vous refuser.

— Laissez-moi ce dindon au même prix : les deux oiseaux feront justement mon affaire.

— Soit, emportez encore le dindon.

— Il y a du plaisir à s'arranger à l'amiable entre honnêtes gens, murmura la veuve au comble de la joie, en saisissant de chaque main par le cou les deux belles volailles. Tiens, Jacquot, porte ceci chez nous. Elles crient fort, mais ne t'effraye pas, cela prouve seulement qu'elles sont bien fraîches. J'ai affaire à un marchand raisonnable, je suis trop juste pour ne pas le déclarer hautement.

Puis la veuve plongeait la main dans une vaste poche qui lui pendait jusqu'au genou sous un jupon de drap brun, et l'y promena d'un coin à l'autre afin de reconnaître au toucher un faux escalin d'argent qui y attendait une dupe depuis plusieurs an-

nées. Elle le trouva enfin et le déposa dans la main du marchand, non sans attirer son attention ailleurs. Celui-ci le mit aussitôt en poche, après avoir rendu un sou sur la pièce. La veuve salua poliment l'inconnu et le quitta en se disant avec une satisfaction peu chrétienne :

— La bonne aubaine ! Une oie comme on n'en vit jamais, un dindon comme on n'en voit plus, pour six sous, c'est-à-dire pour rien, pour un escalin qui ne vaut pas six liards, et que j'ai essayé mille fois en vain de placer à droite ou à gauche, depuis que mon deuxième mari, le drapier Moens, dont Dieu veuille avoir l'âme, le reçut un soir, qu'il était ivre, à la foire d'Anderlecht.

A peine notre intéressante veuve était-elle rentrée chez elle pour couper immédiatement le cou au dindon et à l'oie, que plusieurs commères du voisinage vinrent la féliciter sur son acquisition, car les cent bouches de la Renommée, représentées cette fois par les langues des gamins oisifs, avaient répandu bientôt la nouvelle que Siska Van der Moere venait d'acheter pour six sous deux oiseaux gigantesques qui valaient le triple de cette somme. Quand les commères furent admises à juger de leurs propres yeux de l'excellence du marché conclu par la tutrice de Jacquot, elles se livrèrent à des exclamations et à des commentaires où perçait une bonne dose d'envie. Chacune était furieuse de n'avoir pas été favorisée par le hasard. — Courez après ce brave homme, leur dit tout-à-coup la veuve; vous le rattraperez sans doute avant qu'il ait atteint le marché de St-Nicolas. C'est un bon enfant, parole d'honneur, et si j'éprouve un regret, c'est de n'avoir pas acheté à ce prix toute sa volaille. Je l'eusse revendue avec de gros bénéfices. Je suis une grande sotte, mes enfants. Si l'occasion se représente, j'en profiterai mieux.

Les voisines adoptèrent par acclamation le conseil de la veuve; elles coururent précipitamment chez elles se revêtir de leur mantelet et quérir un panier, puis elles entrèrent en ville, encore tout émues de ce qui venait d'arriver à Siska Van der Moere. Laissons-les jaser à l'aise en précipitant le pas, et disons, pour terminer ce chapitre, que le seigneur Henri de

Melle, le faux marchand de tout à l'heure, s'était hâté de pénétrer dans Bruxelles avec ses mulets, ainsi qu'avec ses deux compagnons qu'il avait été arracher lui-même de l'auberge du *Dragon volant*.



XXXIX

Le marché du vendredi à Bruxelles.

Pour l'instruction de quelques-uns de mes lecteurs qui pourraient ignorer ces détails archéologiques, je dirai que Bruxelles possédait, au milieu du 14^e siècle, un marché franc ou *vrydag merkt*, avantage dont jouissaient Gand, Bruges et d'autres grandes villes. Ce marché se tenait chaque vendredi (1), et différait essentiellement des autres, en ce que les marchands qui s'y présentaient n'étaient pas tenus à faire partie de l'un des cinquante-deux métiers de la cité. On sait que la liberté de l'industrie et du commerce était inconnue au moyen-âge, que le nombre des maîtres et même celui des ouvriers était limité, en un mot que le droit de fabriquer et de vendre était le résultat d'un privilège. Sous le régime féodal, tous les droits étant des privilèges, le travail ne pouvait échapper à cette loi générale. Il était donc de règle que les seuls métiers de la cité pussent exploiter la consommation locale; ils jouirent de ce monopole pendant six siècles au moins, puisque le système des maîtrises et des jurandes ne fut aboli chez nous qu'en 1794. Mais des exceptions notables y furent apportées de bonne heure. Les foires et les marchés francs étaient les principales. Ajoutons, toutefois, qu'on percevait aux portes de la ville certains

(1) VRYDAG MERKT signifie JOUR DE LIBRE MARCHÉ. VRYDAG, vendredi, est le nom du cinquième jour de la semaine; c'est aussi le nom du jour consacré à la déesse VRY ou FRY, qui répond à la VÉNUS classique: VENERIS DIKS, vendredi. On voit que la VRYDAGMERKT eût pu être tenue le jeudi, le mercredi, etc., aussi bien que le vendredi; tel était en effet le cas pour quelques villes. A Alost, par exemple, la VRYDAGMERKT se tenait le samedi.

droits sur la plupart des marchandises destinées à la *vrydagmerkt*.

Arrivé au pied du Beffroi de St-Nicolas, le seigneur de Melle était entré furtivement dans ce vieil édifice par la porte laissée entr'ouverte. On apprendra tout à l'heure le but et le résultat de cette démarche. Suivons d'abord au marché les compagnons d'Henri, et voyons de quelle manière ils jouèrent le rôle qui leur avait été assigné. L'un d'eux était le bailli d'Oordeghem, homme courageux et intelligent qui avait gagné la confiance de Louis de Maele. L'autre était un véritable marchand de volailles qui était consciencieusement dupe du seigneur de Melle. Walter de Vries, ainsi s'appelait cet industriel, avait l'habitude de se rendre toutes les semaines à Bruxelles avec un bel assortiment d'oiseaux du goût de ses pratiques. La veille, vers midi, il avait rencontré près d'Oordeghem, sur la chaussée de Gand à Bruxelles, un mulet chargé de dindons et d'oies, et conduit par deux hommes de bonne mine qui lui firent des propositions trop avantageuses pour être repoussées. — L'ami, lui dirent-ils, tu vas sans doute comme nous au marché franc de Bruxelles. Tu nous as l'air d'un habile marchand qui sait tenir tête aux ménagères les plus loquaces et les plus avares. Nous autres, au contraire, nous sommes des apprentis qui risquons fort d'être trompés dans une ville que nous ne connaissons pas. Veux-tu confondre tes intérêts avec les nôtres ? Vois si cette marchandise vaut la tienne... Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! Vends le tout, faisons bourse commune, et partageons après.

Walter de Vries s'était assuré, d'un coup d'œil, que tous ces dindons et ces oies, choisis dans la basse-cour du seigneur de Melle, valaient trois fois les quelques douzaines de poulets et de pigeons qui constituaient son apport dans la communauté proposée. L'accord fut bientôt conclu. Nos hommes couchèrent à Alost et se remirent en voyage au lever du soleil pour arriver de bonne heure, comme je l'ai déjà dit, sous les murs de Bruxelles.

Les voilà donc parvenus avec les mulets près du Beffroi où commençait le marché de St-Nicolas. Henri disparut sous un prétexte facile à trouver, et ses compagnons songèrent sérieu-

sement à gagner la partie du marché où la vente de la volaille était autorisée. L'emplacement *ad hoc* était le terrain qui s'étendait à l'ouest de la maison de l'Etoile (1) et que devait occuper, cinquante ans plus tard, l'aile orientale de l'hôtel-de-ville. Le marchand et le bailli devaient traverser le marché dans toute sa longueur, ce qui n'était guère facile à cause des innombrables échoppes qui le couvraient et des milliers d'acheteurs et de marchands ambulants des deux sexes qui en encombraient les étroites allées.

Le marché de Saint-Nicolas proprement dit et la Grand'Place ne formaient pour ainsi parler qu'un seul tout, car les pâtés de maisons qui les séparent aujourd'hui n'existaient pas encore à cette époque. Or, ce vaste terrain offrait, le vendredi, un spectacle aussi animé qu'étrange. On y voyait de longues rangées de baraques dans lesquelles se tenaient, avec leurs marchandises, des représentants de tous les métiers de la ville. Ainsi, on y comptait (2) trente stalles pour les marchands de plomb, huit pour les marchands de pommes, trois pour les marchands de gruau, cinq pour les marchands de noix, dix pour les marchands de figes, dix-neuf pour les merciers, quatre pour les faiseurs d'aiguilles, six pour les gantiers, trois pour les serruriers, trois pour les chaudronniers, quatre pour les couteliers, trois pour les marchands de gauffres, quatre pour les marchands de platines, une pour un marchand de lits, vingt-sept pour les marchands de vieux habits, sept pour les marchands de plumes, neuf pour les marchands de fromages de Flandre, dix-sept pour les marchands de fromages de Tirlemont, vingt pour les cordonniers, dix pour les tripiers, vingt-et-une pour les tanneurs et les marchands d'anguilles, etc., etc.

Cette énumération monotone mais fidèle des stalles à demeure qui traçaient une infinité de rues sur le sol du marché

(1) Cette maison, célèbre dans les annales bruxelloises, était une grande taverne où l'Amman tenait ses séances et où l'on mettait aux enchères les biens communaux et les accises. Elle donna son nom à la rue dont elle occupait le coin.

(2) Voir l'HISTOIRE DE BRUXELLES, par MM. A. Henne et A. Wauters, tome I, p. 164 et suivantes.

bruxellois, peut donner une idée de l'importance des transactions grandes et petites dont le cœur de la ville était le théâtre, les jours de marché franc, de sept heures à midi. Tous les costumes, toutes les physionomies, tous les âges, tous les états se trouvaient confondus dans l'espace trop étroit laissé par les vendeurs aux acheteurs et aux simples curieux.

Walter de Vries essaya en vain de percer cette foule compacte; il eut beau stimuler ses mulets, les pousser devant lui, écraser des pieds récalcitrants, déchirer des failles et des manteaux, arracher des malédictions à des bourgeois meurtris, il ne parvint pas à se frayer un passage vers la maison de l'Etoile. Forcé lui fut de faire un long détour par la Chaussée et la rue de la Colline, le long de la boucherie et du marché au poisson. L'un des gardiens subalternes du Beffroi criait dix heures du haut de ce monument, quand Walter de Vries et le bailli d'Oordeghem, évidemment en retard, arrivèrent devant la maison de l'Etoile. Ils y avaient été précédés par une demi-douzaine de commères impatientes, dont chacune voulait absolument leur acheter un dindon et une oie de première qualité au prix ruineux payé par la veuve Van der Moere. A la tête de ces dames économes figurait la veuve elle-même, qui, tout bien considéré, avait pris la louable résolution de se procurer encore une couple de volatiles, dût-elle les mettre à la daube, pour l'automne. Ce qui l'avait surtout engagée à suivre ses voisines, c'est qu'elle avait découvert dans un tiroir un second escalin suspect, légué par l'un ou l'autre de ses maris. En bonne mère de famille, elle se serait fait scrupule de laisser échapper une occasion si rare et si belle d'échanger de la mauvaise monnaie contre d'excellents comestibles. Elle savait par expérience que d'ordinaire les marchands y regardaient de plus près que l'homme à la loupe.

La veuve reconnut tout de suite les mulets du généreux Flammant. Elle se précipita à leur rencontre avec ses avides compagnes, mais elle s'aperçut à son grand regret que l'homme à la loupe ne les conduisait pas. Elle s'empressa toutefois d'adresser la parole à Walter de Vries.

— Soyez le bienvenu, marchand ; mais arrêtez-vous, je vous prie ; vous vendrez ici même toute votre charge , si vous êtes aussi raisonnable que votre camarade avec qui j'ai fait affaire au faubourg de Molenbeek. Allons, je suis pressée, donnez-moi vite un dindon et une oie au prix de tantôt. Celui-ci et celle-là, par exemple...

— Volontiers, ma chère dame, répondit Walter de Vries avec un empressement plein de politesse. Choisissez... je vous recommande ces deux oiseaux-ci, qui pèsent ensemble quinze livres.

Pour s'expliquer ces paroles bienveillantes de Walter de Vries, le lecteur a besoin de savoir que le seigneur de Melle avait remis un vieil écu au marchand en lui disant qu'une bourgeoise avait acheté à ce prix une oie et un dindon pendant qu'il vidait un pot de bière rouge à l'auberge du *Dragon volant*. Tout magnifiques qu'étaient les deux volatiles, Walter approuva fort le marché ; il déclara au seigneur de Melle que ce coup d'essai lui faisait honneur et que l'étrenne était bonne. Il rencontra donc avec plaisir la veuve Van der Moere.

— Rendez-moi un sou, s'il vous plait, dit la veuve charmée en glissant son faux escalin dans la main de Walter.

— Cette pièce n'est pas catholique, répondit notre homme d'un air sévère. D'ailleurs je ne vous comprends pas. C'est un vieil écu qu'il me faut.

— Un vieil écu ! s'écria Siska stupéfaite. Un vieil écu pour des oiseaux que j'ai payés six sous il y a une heure ! O ma sainte patronne ! je crois qu'on se moque de moi ici !

— Ici comme au faubourg, vous donnerez un vieil écu, ma belle, ou tout au moins vingt sous de Louvain ! Que diable ! mes oiseaux n'ont pas eu le temps de maigrir dans le trajet de la porté de Flandre au Marché, et les prix ne varient pas si vite.

— Moi, je t'ai donné un vieil écu pour tes bipèdes ! moi, rêveur ! j'en suis incapable, mon gaillard ! Reprends tes esprits et regarde-moi bien. Est-ce une pauvre veuve comme moi, chargée de sept infortunés orphelins, qui ferait une pareille sottise ! Mais je ne m'en consolerais jamais, Flamand insensé ! mais je

me pendrais plutôt à mon enseigne du *Veau à deux têtes* ! mais je te trouve bien insolent de m'injurier de la sorte ! O ! que je suis malheureuse de ne pas avoir un mari pour me défendre !

— C'est vous qui êtes folle sans doute, car j'ai le vieil écu en poche, et il ne manque dans mes paniers que les deux bêtes que vous dites avoir achetées à mon camarade. A moins toutefois que vous ne confondiez mes volatiles avec d'autres...

— Du tout, Flamand obstiné, continua la veuve sur le point d'entrer en fureur. Je reconnais tes mulets et ta marchandise... Voyons, le nez de ton camarade n'est-il pas orné d'une loupe plus forte qu'on n'en est ordinairement affligé sur cette partie du visage ?

— C'est vrai, j'avoue que cette infirmité est poussée chez lui jusqu'à l'exagération.

— Bien ! ne porte-t-il pas les cheveux bouclés et longs, et une cravate énorme, qui cache probablement un goitre, soit dit sans que je veuille l'injurier, le digne homme. Ne s'est-il pas arrêté un quart d'heure à la porte du *Dragon volant* juste devant ma demeure?... Car je ne suis pas une mendicante, moi ; j'ai pignon sur rue, moi, je suis une femme connue, moi, et respectée, et aimée, je puis le dire, et qui ne doit rien à personne, et qui élève honnêtement sept pauvres orphelins. J'ai donc le droit de te trouver bien insolent, bien ridicule, bien...

— Oh ! quelle langue ! interrompit Walter ; si ma femme l'avait aussi longue, je la lui raccourcerais de quelques aunes ; ce serait ma première occupation lors de mon retour au logis... Il y a du vrai dans ce que tu dégoises, commère ; mais chansons que tout cela ; j'ai hâte de rencontrer des pratiques qui jassent moins et achètent davantage. Allons ! veux-tu mes bêtes pour dix-huit sous, oui ou non, c'est mon dernier mot ?

— Dix-huit sous, reprit la veuve d'une voix tonnante en se tournant vers ses compagnes mystifiées ! Cet homme prétend me pousser à bout ! Si je n'étais pas une pauvre veuve, sans appui sur cette terre, je lui aurais déjà donné deux fois dix sous en plein visage.

Et Siska Van der Moere fit un geste très-commun parmi les femmes du peuple, et qui consiste à étendre, comme des griffes

de chat, les deux mains ouvertes, devant les yeux d'un adversaire.

— Canaille de l'enfer, s'écria Walter indigné, arrière bien vite, ou mes mulets vont te passer sur le corps !

— Il a dit canaille ! répéta la veuve hors d'elle.

— Oui, il l'a dit, l'infâme ! ajoutèrent les autres commères en parlant toutes à la fois. Prends garde à toi, Flamand, plus bête que tes oies ! mesure tes paroles ! redis-les, si tu l'oses ! Frottons-lui nos sabots sur la figure !

Et Walter se vit entouré aussitôt d'une demi-douzaine de faubouriennes, prêtes à prendre parti pour la veuve, non pas précisément parce que le marchand l'insultait, mais parce qu'elles étaient furieuses de n'avoir pas obtenu une oie et un dindon pour six sous.

— Halte-là, mégères infernales, s'écria de Vries en tirant un gourdin de l'un de ses paniers, et en menaçant les émeutières de leur casser des côtes si elles ne lui faisaient place. En avant, Jack... ferme, pousse, bien, en voilà une hors de combat. Ah ! ah !

Le mulet Jack venait, en effet, de renverser dans la boue l'amie intime de la veuve Van der Moere. Mais la vaincue se releva aussitôt pour verser de loin des flots d'injures sur le joyeux marchand.

Siska ne pouvait manquer de lui venir en aide. Une idée lumineuse lui traversa l'esprit, et, s'armant de ses sabots, elle s'écria d'une voix déjà presque enrouée :

— Ces mulets et cette volaille ne t'appartiennent pas, barbare ! Ils sont la propriété de l'homme à la loupe que tu as volé, assassiné, peut-être ! Je veux revoir ce brave homme, je veux le supplier de te confondre ! où est-il ? qu'en as-tu fait ? brigand, meurtrier !

— Oui, il nous faut l'homme à la loupe, dirent toutes les commères à la fois, pendant que le cercle des curieux grossissait sans cesse.

— Mon associé vous enverra à tous les diables, répondit Walter, toujours riant, si vous avez le malheur de le rencontrer.

— Pourquoi ce tapage ? demanda un officier de l'amman en étendant sa canne ferrée entre Walter et Siska.

— J'accuse ce Flamand d'avoir assassiné un brave homme de ma connaissance, qui était ce matin propriétaire de ces mulets et de cette volaille.

— Cette femme est folle, radicalement folle, répondit Walter à l'officier, qui semblait l'interroger d'un regard sévère.

— Elle dit la vérité ! intervint la faubourienne qu'un des mulets venait de renverser. Dépouiller et tuer un camarade, comme c'est affreux !

— Nous témoignerons toutes en faveur de la veuve Van der Moere, ajoutèrent les autres femmes de Molenbeek-St-Jean.

— Ceci devient grave, reprit l'officier en saisissant Walter au collet. Tu vas me suivre à la prison de la Steenporte, mon gail-lard, à moins que tu ne sois bourgeois de Bruxelles et que tu ne trouves incontinent une bonne caution.

— Je n'ai pas l'honneur d'être bourgeois de Bruxelles, dit Walter redevenu tout à fait sérieux, mais je suis honnête homme, et cela doit vous suffire pour que vous me laissiez tranquille, monsieur. Persuadez-vous donc que ces coquines sont des insensées qui me reprochent ce crime imaginaire parce que je n'ai pas voulu accepter leur fausse monnaie.

Le bailli d'Oordeghem, qui s'était prudemment effacé jusque là, déclara en vain que Walter de Vries était le légitime possesseur de la marchandise ; l'officier, grand ennemi des Flamands, jugea l'occasion belle pour déployer impunément du patriotisme, et il ordonna à deux piquiers de sa suite de se saisir du marchand de volaille. Celui-ci tremblait déjà de tous ses membres, quand la veuve s'écria avec joie : — Le voilà !

Henri de Melle parut dans le cercle ; toutes les femmes l'entourèrent ; l'espoir de se procurer des oies à vil prix se ralluma dans leur âme, l'officier lâcha Walter, et le tapage de tout-à-l'heure recommença de plus belle.

Mais avant d'écrire le dénouement de cette scène, je dois faire connaître au lecteur la mission secrète que le seigneur de Melle venait de remplir auprès du gardien en chef du beffroi de Saint-Nicolas.



XL

Le beffroi de St-Nicolas.

Henri de Melle avait pénétré dans le beffroi, d'un pas sûr et rapide, en homme qui en connaissait parfaitement les détours. Il traversa les deux salles du rez-de-chaussée qui renfermaient des faisceaux d'armes et des instruments de siège, et sous lesquelles étaient creusés des caveaux destinés aux prisonniers politiques ; puis il monta un escalier en pierre qui le conduisit au premier étage, où les juges criminels tenaient parfois leurs séances et où reposaient toutes les archives judiciaires, ainsi que les privilèges de la cité ; ensuite il s'engagea dans un autre escalier menant au second étage, qui était encombré de caisses en bois de chêne et en fer pleines de lingots et d'argent monnayé. C'était la trésorerie communale. Enfin, après avoir rencontré plusieurs employés subalternes dont il reçut de profonds saluts sur sa déclaration qu'il était chargé par le magistrat d'une commission importante auprès de Bernard Florès, il parvint au troisième étage où se tenait habituellement le gardien du beffroi. Il ouvrit sans cérémonie une porte presque aussi épaisse que le mur, et se jeta tout essoufflé dans l'un des deux fauteuils qui composaient, avec une table et une armoire, le modeste ameublement de cette cellule. L'autre fauteuil était occupé par Bernard Florès en personne, plongé pour le moment dans des calculs de chiffres très compliqués.

— Me voici enfin, murmura le seigneur de Melle, sans honorer du moindre salut le fonctionnaire qu'il venait surprendre de la sorte. Il faut que j'aime le comte Louis autant que je déteste le duc Wenceslas pour que je brave des dangers aussi fatigants et que je me lance dans des aventures aussi équivoques.

— Je ne vous attendais pas aujourd'hui, seigneur, dit froidement Bernard, immobile sur son siège et la tête couverte d'une lourde casquette de peau de lapin. Le rendez-vous était fixé à ce soir, chez ma femme, rue de l'Etuve.

— Oui, mais les circonstances sont telles que nous n'avons pas une heure à perdre. Quelles nouvelles, Bernard ?

Le traître avait résolu de se faire payer fort cher et par anticipation les services qu'il pouvait rendre encore au comte de Flandre; aussi jugea-t-il convenable de sonder d'abord les intentions de l'émissaire.— Savez-vous bien, lui dit-il, que vous me compromettez sérieusement et que si vous étiez surpris en ce lieu, nous danserions bientôt ensemble, hors la porte de Caudenberg, une valse malsaine à trois pieds au-dessus du sol.

— Vous voilà devenu bien prudent !...

— C'est que les temps deviennent bien mauvais, mon ami. Hier matin la populace a failli étouffer près de la *Steenporte* un infortuné roulier, parce que cet homme, ruiné par la rupture de la paix, se permettait de dire que ces querelles princières n'avaient pas le sens commun.

— Inutile de me prouver que nous risquons l'un et l'autre notre vie, repartit Henri impatienté. Hâtons-nous de parler d'affaires. De quoi s'occupe Wenceslas ?

— Je vous dis la vérité pure, mon cher, continua Bernard en fixant les yeux sur le papier qu'il venait de couvrir de chiffres. Les esprits sont fort aigris contre Louis de Maele. Le moindre soupçon me coûterait ma place et ma tête. Je ne pourrais pas facilement en trouver d'autres, aussi ma femme et mon fils Adrien me conseillent-ils de rompre mes relations avec vous, quelque agréables qu'elles aient été jusqu'ici.... D'ailleurs j'ai réfléchi que ma conduite est peu délicate, que je suis brabançon après tout et...

Blessé des airs de familiarité que prenait son complice, et indigné de son hypocrisie sordide, le seigneur de Melle l'interrompit sèchement :

— Trêve de sermons ou je te quitte pour aller porter ailleurs mon or et mes promesses.

— Je vous en défie, seigneur.

— Comment cela ?

— Eh ! ne suis-je pas le maître de votre vie comme vous l'êtes de la mienne ? Nous sommes étroitement rivés à la même chaîne. Je ne permettrais point que vous me trahissiez, que vous me

crussiez indigne de votre confiance. J'aimerais mieux vous voir pendu, parole d'honneur. Il faut donc que nous discussions amicalement le pour et le contre de tout ceci.

— L'infâme serait capable de me livrer tantôt à l'amman ! pensa le seigneur de Melle en réprimant sa mauvaise humeur. Ajournons encore la vengeance que je dois tirer de toutes les humiliations qu'il m'a fait subir. Eh bien, dit-il à haute voix avec un sourire forcé, que regardez-vous là si attentivement ?

Ceci, cher ami, s'empessa de répondre Florès, charmé de voir tomber la conversation sur ce qui le préoccupait secrètement, ceci ne regarde que moi, mais comme je n'ai rien à vous cacher, je vous dirai que ces chiffres, consciencieusement alignés (examinez-les de près, je vous prie), représentent mon avoir et mes dettes. Ils vous prouvent que je possède 228 florins d'or et que je dois à diverses personnes, à mon frère le chanoine et au charpentier Goetghebuer, par exemple, la somme de 250 florins d'or, de manière que je suis réellement le plus pauvre des habitants de Bruxelles. Mais au moment de votre entrée je songeais que je pourrais aller m'établir en pays étranger avec ma famille, et de préférence à Lisbonne, la patrie de mon père, si je ne payais pas mes dettes et s'il me tombait du ciel 272 florins d'or. Je dis 272 parce qu'il me faudrait 500 florins d'or au moins pour réaliser les plans que j'ai en vue. Tenez, mon ami, tous ces calculs se trouvent là exactement...

— Si je vous comprends bien, c'est à moi que vous demandez 272 florins d'or ?

— A vous, ou à un autre, mon cher seigneur ; je vous avoue cependant que j'aimerais mieux recevoir cet argent, qui m'est absolument nécessaire, du comte Louis que du duc Wenceslas, parce que vous m'avez déjà rendu quelques services semblables, et aussi parce que je suis à même de vous prouver ma reconnaissance.

— Vos prétentions s'élèvent bien haut, murmura Henri. Jointes aux 150 moutons de Flandre que je vous ai déjà remis, ces 272 florins constitueraient toute une fortune.

— Je n'exige rien, reprit Bernard avec un sourire diabolique, je vous dis seulement en ami qu'il me faut à tout prix cette

somme, et que je la demanderai au duc Wenceslas si le comte Louis refuse de me la prêter. Le duc est riche en ce moment, les Etats lui ont voté de nouveaux subsides, et je suis sûr que mes services seraient bien accueillis au palais de Caudenberg.

— Vous serez satisfait, dit Henri en grinçant les dents : vous aurez dans un mois les 272 florins d'or.

— Voilà qui est sagement parler, répliqua Bernard sans la moindre émotion dans la voix et le geste; mais puisque nous avons promis de nous expliquer avec une entière franchise, je vous ferai remarquer qu'un mois est bien long...

— Mettez quinze jours...

— Que quinze jours sont bien longs, que vous et moi sommes mortels, et qu'il me serait plus agréable de recevoir la somme aujourd'hui même...

— Cette défiance est une insulte, Bernard; ne vous ai-je pas toujours tenu parole ?

— Sans doute, seigneur, j'ai en vous une confiance sans bornes, mais à moins de nier l'évidence, vous devez avouer que la possession de l'argent me tranquilliserait mieux qu'une simple promesse.

— Je cède encore; je vous compterai ce soir les 272 fl. d'or, sous la condition expresse que vous m'en donnerez une quittance détaillée et signée qui me garantisse votre fidélité.

— Je signerai tout ce que vous voudrez, cher ami; mais n'avez-vous pas cet argent sur vous ?

— Non, je n'ai sur moi qu'une vingtaine de vieux écus.

— Quel Lombard vous procurera donc mon argent? Dans quelle maison du quartier des juifs avez-vous un crédit ouvert ?

— Vous êtes bien curieux, s'écria Henri avec une mauvaise humeur croissante.

— Eh ! diable, je m'intéresse à cet argent, puisque j'en suis maintenant propriétaire. Je ne voudrais pas qu'il eût à faire de trop longs voyages.

— Calmez-vous, il se trouve au fond de deux paniers remplis de volailles qu'un mulet a introduits en ville ce matin.

— L'apprends cela avec plaisir. Causons donc à notre aise. Vous me demandiez tout à l'heure de quoi s'occupe le duc Wenceslas.

Sachez d'abord que les menaces du comte Louis n'ont pas suspendu le cours des fêtes que le duc a régulièrement organisées au palais de Caudenberg. La noblesse et l'élite de la bourgeoisie s'y réunissent deux fois par semaine dans des festins splendides, et s'y amusent bruyamment avec une folle ardeur que tous vos préparatifs de guerre ne refroidissent point. Aucuns prétendent que Wenceslas dépense en dîners, joutes, spectacles et cadeaux une partie des subsides que les Etats lui ont accordés pour lever des troupes, pour fortifier les villes et acheter les vivres et les armes nécessaires. J'ai même entendu, de mes propres oreilles, murmurer vivement contre ce gaspillage des deniers publics. Le duc vit dans une quiétude profonde. Il compte sur les secours que lui a promis son frère Charles IV, empereur d'Allemagne, qui ne serait pas fâché de se mêler un peu de nos affaires. Vous savez que les empereurs ont toujours eu un pied sur le sol brabançon. Le duché ne serait déjà plus qu'une province déshonorée de l'empire, si nos grandes communes avaient laissé faire ces princes depuis Godefroid le Bossu. En d'autres circonstances nos bourgeoisies ne permettraient pas au duc de se lier aussi étroitement avec l'empereur, mais elles haïssent encore plus nos compatriotes qu'elles ne redoutent les Allemands, aussi consentent-elles à ce que Wenceslas se jette dans les bras de son auguste frère. L'échevin Vedérman, qui me traite en ami et qui me confie parfois les secrets qu'il recueille en sa qualité de magistrat et de conseiller aulique, l'échevin Vederman m'a assuré hier que Wenceslas est sur le point de se rendre à Maestricht au-devant de son frère, afin d'assurer solennellement à l'empereur la succession des duchés de Brabant de Limbourg. La stérilité de la duchesse Jeanne fera donc passer ces riches provinces sous la domination de Charles IV.

— Etes-vous bien sûr que Wenceslas médite ce projet ? dit Henri de Melle en prêtant à Florès une oreille de plus en plus attentive. Et croyez-vous réellement que les chefs-villes ratifient cet arrangement ? Le comte Louis ne se doute pas le moins du monde en ce moment que son épouse Marguerite soit menacée de perdre l'héritage de Jeanne.

— Je suis certain que telle est la pensée secrète du duc. Nos principaux bourgeois la connaissent, nos gentilshommes les plus puissants l'approuvent et nos abbés y applaudissent. Wenceslas doit se mettre en voyage dans trois ou quatre jours. Il nous quitte sous le prétexte d'aller enrôler des troupes dans les pays d'Entre-Meuse-et-Rhin, et de rappeler parmi nous son jeune cousin, le comte de Berg, avec ses meilleures lances. Mais l'entrevue avec l'empereur est le motif réel de cette expédition, et dans cette entrevue l'empereur sera proclamé héritier éventuel des duchés. Prenez note de mes paroles, cher ami, et daignez reconnaître qu'elles valent un bon nombre de florins d'or.

— Il faut donc nous hâter, murmura Henri de Melle, et envahir ce pays avant l'arrivée du comte de Berg et des Allemands. C'est le conseil que je donnais avant-hier encore à Louis de Maele. Il importe au comte de se faire reconnaître le plus tôt possible comme duc de Brabant et de Limbourg...

— Vous êtes bien décidés à nous conquérir? interrompit Bernard un peu surpris de cet aveu échappé au seigneur flamand.

— Sans doute.... du moins suis-je convaincu que tel sera le résultat de la lutte. Il est juste, après tout, que ces nobles Etats ne sortent pas de la maison de Jean-le-Victorieux. Feu le duc Jean III les eût livrés à la France ou à l'Angleterre plutôt qu'à l'empire... Du reste, si Wenceslas appelle son frère à la succession ducale, il nous aura fourni un motif de plus pour lui faire la guerre. Le comte Louis invoquera le testament de Jean III, et se fera couronner duc le lendemain de sa première victoire.

— Vous chantez bien promptement victoire, mon cher, dit Bernard avec un faux sourire. Je désire que les armes flamandes aient le dessus, non-seulement parce que vous m'avez promis une part du butin, mais aussi parce que j'ai à cœur de me venger de mon beau-frère Goetghebuer qui me traite en ennemi. Vous connaissez mon dévouement aux intérêts du comte Louis. Cependant ne nourrissez pas d'illusions dangereuses. Vous éprouverez une vive résistance. Toutes nos cités, hormis celle

de Malines, toute notre noblesse, toutes nos abbayes, tous nos campagnards même voient dans cette guerre une guerre nationale, qu'ils soutiendront jusqu'à la dernière extrémité. A Bruxelles, par exemple, la bourgeoisie est unanime à repousser les prétentions ambitieuses des Flamands. Elle s'arme, elle s'exerce, elle confond ses rangs, elle jure de se précipiter sur tous les champs de bataille où vous la provoquerez. Le peu d'amis que vous comptez parmi nous se taisent ou se cachent avec une extrême prudence. Je sais bien que le comte Louis arrivera à la tête de belles troupes parfaitement aguerries, et que les trois mille gentilshommes qui le suivront feront merveille. Cependant, je le répète, ne négligez rien pour frapper un coup décisif, déployez toutes vos forces à la fois, car votre besogne sera plus rude que vous ne vous l'imaginez peut-être.

Le seigneur de Melle déclara que l'intention du comte de Flandre était d'envahir le duché avec des forces tellement supérieures que la résistance serait impossible. Il s'informa ensuite du chiffre exact auquel s'élevaient les milices bruxelloises, des ressources financières de la commune et du duc, de l'état des approvisionnements d'armes et de vivres faits par les métiers, enfin des dispositions secrètes de quelques personnages influents qui paraissaient pencher en faveur de la cause flamande, ou du moins en faveur d'une paix prompte et durable. Bernard lui donna sur tous ces points des renseignements précieux qu'il avait puisés aux meilleures sources. Il promit de lui remettre le soir même une liste détaillée des partisans secrets de Louis de Maele, et de compléter ses révélations relatives à tout ce que l'émissaire avait besoin de savoir. Ils se séparèrent ensuite après s'être donné rendez-vous, à neuf heures, au domicile d'Isaac Mosès, où devaient s'assembler deux autres espions et quelques complices du traître. Henri s'engagea à se munir de l'or qu'il avait apporté. Il sortit du beffroi sans être remarqué et se dirigea, à travers la foule, vers l'endroit du marché où il comptait retrouver le bailli d'Oordeghem, le marchand de volaille et les mulets.

XLI

Fin de l'épisode de l'oie et du dindon.

— Voilà mon brave marchand de tout à l'heure, s'écria joyeusement la veuve Van der Moere dès que l'énorme loupe d'Henri de Melle eut frappé ses yeux.

— Celui qui a été assassiné par cet homme? demanda l'officier, nul sans lancer encore un regard courroucé à Walter de Vries.

— Le même, mon digne officier, reprit la veuve en souriant de son mieux au seigneur flamand.

— Cette odieuse commère de Satan soutient que vous lui avez vendu un dindon et une oie pour six sous, dit Walter indigné. Assurez-lui donc, camarade, qu'elle ment ou qu'elle est folle.

— Ah! ah! murmurèrent toutes les femmes. Nous allons voir comment ce ladre de marchand se tirera d'affaire.

— Oui, ajouta la veuve, confondez ce drôle, estimable Flamand... N'est-il pas vrai que je vous ai étrenné ce matin, et que vous m'avez laissé choisir une oie et un dindon pour six sous?

— Six sous! répéta Walter avec une gâté ironique, je voudrais bien savoir où l'on se procure pour six sous des oiseaux de ce volume.

— Je ne vous connais pas, dit Henri à la veuve avec une froideur un peu embarrassée.

— Quoi! vous ne me reconnaissez pas! Regardez-moi donc bien! Vous stationniez à la porte du *Dragon volant*, devant le *Veau à deux têtes*, qui est mon enseigne, pour vous servir...

— Vous vous trompez, bonne femme, et me prenez pour un autre. Il est vrai que j'ai vendu un dindon et une oie à une ménagère de Molenbeek, mais elle me les a payés un vieil écu.... seulement elle a joint à sa monnaie un faux escalin, que voici. Vous voyez bien que vous n'êtes pas la chalande en question, car vous ne voudriez pas tromper un pauvre marchand qui a fait dix lieues pour venir gagner quelques sous à Bruxelles.

Forcé de donner ce démenti à la veuve afin de ne pas se compromettre aux yeux de son associé, Henri de Melle crut l'obliger ainsi à son tour de nier son identité. Mais la veuve craignait plus de passer pour menteuse auprès de ses voisines, que d'être accusée d'avoir émis de la fausse monnaie.

— Ne le croyez pas, mes amies, s'écria-t-elle furieuse. Je jure que je lui ai acheté l'oie et le dindon que vous avez vus. Vingt témoins le certifieront ; vous-mêmes êtes là pour dire s'il est vrai ou non que le marchand à la loupe a causé avec moi un quart d'heure. Quant à l'escalin, il est faux...

— C'est ce que nous savons, interrompit Walter avec malice.

— Il est faux qu'il soit sorti de ma poche, continua la com-mère hors d'elle. Je ne suis qu'une malheureuse veuve, chargée de pauvres enfants, mais je ne me laisserai pas déshonorer impunément.

— Reprenez le faux escalin et donnez m'en un autre, repartit le seigneur de Melle afin de faire taire la veuve.

— C'est une indignité, s'écria Siska Van der Moere en tirant son bonnet sur l'oreille gauche, ce qui était chez elle le signe d'une grande colère. Tenez, mes amies, ne voyez-vous pas que cet escalin n'en est pas un, que c'est un liard usé et blanchi à la craie, et que je n'aurais jamais osé le glisser dans la main d'un honnête homme, fût-il aveugle ?

— C'est pourtant le vôtre, murmura Henri, désireux de voir se terminer cette scène si compromettante pour lui.

— Tu mens, grosse loupe ! dit la veuve exaspérée. Mon escalin portait encore une croix très visible, on ne trouvait à redire qu'au son.

— Tu reconnais donc que tu as voulu tromper mon associé ? repartit Walter tout content de recueillir cet aveu échappé à la veuve. Ah ! ah ! on se trahit enfin.

La vérité est que le seigneur de Melle en fouillant avec précipitation dans sa poche en avait retiré un faux sou d'argent au lieu d'un faux escalin. Cette erreur avait arraché à la veuve sa confession involontaire.

— Eh bien ! oui, répondit-elle, j'ai remis à cet homme une pièce

douteuse, un escalin hérétique, comme on dit ; mais je prétends qu'il m'a vendu pour six sous l'oie et le dindon.

Walter, ébranlé, lança au seigneur de Melle un regard interrogateur ; les femmes de Molenbeek, prenant parti pour la veuve, appuyaient bruyamment ses assertions ; le bailli d'Oordeghem se tenait à l'écart. Dans cette situation critique, Henri crut devoir payer d'audace. — Ne sentez-vous pas, s'écria-t-il en s'adressant aux commères, que cette femme a voulu se moquer de vous ? Elle s'est vantée sottement d'avoir fait un achat magnifique, afin de vous inspirer de l'envie et de vous envoyer promener. Vous êtes ses dupes...

— Ah ! je suis une menteuse ! ah ! j'ai trompé mes amies, mes honorables voisines de Molenbeek ! Ah ! tu prétends m'avilir, interrompit Siska sérieusement fâchée ! Rétracte ces paroles, vilain ladre de Flamand, ou je te déchire et te détruis ! Vite..., tu hésites ! Bien... Emporte cela dans ton pays... et ceci encore, et puis cela... ah ! je mens ! ah ! je ne suis pas une honnête femme, une pauvre veuve inoffensive ! Je crèverai ta loupe...

Appuyant du geste cette éloquence abrupte, la veuve porta au seigneur flamand une demi-douzaine de coups de poing qu'il ne sut comment parer. S'il ne l'avait saisie enfin par la chevelure et renversée à ses pieds, il aurait été aveuglé et estropié par cette épouvantable mégère, qui, bien que vaincue, le mordit deux fois à la jambe jusqu'au sang... Durant ce duel d'un nouveau genre, tous les spectateurs observèrent une neutralité parfaite, d'après l'usage antique et national qui ne permet pas d'intervenir dans une lutte à coups de poing, engagée entre adversaires d'une force égale. En Belgique, une femme du peuple fut toujours considérée comme digne et capable de se mesurer avec un homme. C'est une des principales prérogatives du beau sexe de nos carrefours... L'officier de police lui-même se garda bien d'interrompre ce combat. S'il l'avait essayé, mille bras l'auraient empêché tout de suite.

Certaines victoires sont plus désastreuses qu'une défaite. Celle que remporta le seigneur de Melle sur l'irascible tonnelière faillit lui coûter la vie. En effet, dans la mêlée il perdit la loupe artificielle dont une main habile avait orné son visage,

pour mieux le déguiser. Cette malencontreuse loupe était restée entre les doigts de la veuve Van der Moere. Quand celle-ci mesura toute l'étendue des ravages occasionnés par ses griffes sur les traits du prétendu marchand, elle se redressa toute surprise, et regarda Henri avec une sorte de remords. L'étonnement de Walter de Vries et de tous les spectateurs de cette scène scandaleuse, ne fut pas moindre. Henri essaya en vain de se couvrir la figure d'une main, tandis qu'il continuait à menacer de l'autre la veuve enragée, il ne parvint pas à dissimuler ce funeste accident. Walter ouvrit de grands yeux, les commères rirent aux éclats, la veuve invoqua de sa voix la plus forte, le secours de tous les saints dont sa mémoire troublée lui fournissait les noms, et l'officier dit à Henri de Melle en le saisissant au collet :

— Ceci est fort suspect... vous êtes Flamand, vous avez pénétré en ville avec une loupe sur le nez ; cette loupe a disparu ; vous allez m'expliquer ce mystère en prison.

— Bravo ! s'écrièrent toutes les commères ensemble ! La justice n'est pas morte à Bruxelles. Emparez-vous de tous ces intrigants, digne officier... nous irons mettre les mulets en fourière.

Ce disant, la veuve et ses proches amles portèrent hardiment les mains sur les paniers qui renfermaient la volaille. Dans leur précipitation égoïste elles laissèrent échapper quelques oiseaux, et se disputèrent les plus belles pièces avec un acharnement cruel qui fit pousser des cris affreux aux dindons, oies et poulets. Walter assistait à ce pillage, les bras croisés, les yeux hagards, en homme qui semblait dominé par un cauchemar. Le bailli d'Oordeghem avait disparu dans la foule. En moins de deux minutes les mulets furent délivrés de leur charge vivante. Quand les paniers eurent été vidés, les pillards des deux sexes les arrachèrent du dos des mulets et les renversèrent sur le pavé. Il en tomba deux sacs, d'une ampleur fort respectable, qui résonnèrent comme de l'or. Cette découverte augmenta les soupçons de l'officier et la joie de la foule. Déjà cinquante hommes et femmes se baissaient pour ramasser les sacs, quand Bernard Florès, escorté de quatre vigoureux piquiers, se pré-

cupita au milieu de cette foule cupide, s'empara des deux sacs, et dit lestement à l'officier de police :

— Je connais cet homme qui avait tout à l'heure une loupe au nez. Je réponds de lui, ainsi que de son camarade. Ce sont deux braves gens, chargés d'une commission secrète pour le duc Wenceslas... Qu'ils me suivent toutefois ; nous éclaircirons bientôt l'affaire.

Sans laisser à l'officier le temps de lui répondre, Bernard prit le chemin du Beffroi avec Henri de Melle et Walter de Vries, tandis que la veuve Van der Moere et ses voisines retournaient précipitamment au faubourg de Molenbeek, toutes chargées de leur précieux butin. Est-il nécessaire de dire qu'elles furent accueillies avec joie dans leurs demeures respectives ?

Le lecteur s'expliquera facilement la présence de Bernard Florès dans cette espèce d'émeute. Depuis que le gardien du Beffroi avait appris que le prix de sa trahison était renfermé dans des paniers de volaille, exposés, en plein marché, à toute sorte d'accidents imprévus, il avait été saisi d'une vive inquiétude. Cédant enfin au désir de surveiller *son* [bien de près, il était allé faire sentinelle dans le voisinage des mulets. Lorsqu'il vit ses florins d'or en danger, il n'hésita pas à les protéger héroïquement contre la cupidité populaire. Les piquiers qu'il avait appelés à son aide, en sa qualité de gardien en chef du Beffroi, lui permirent d'intervenir d'une manière décisive.



XLII

Une double trahison.

Walter de Vries n'augurait rien de bon de tout ce qui lui était arrivé depuis son apparition sur le grand marché de Bruxelles. Il croyait sa fortune, sa liberté, peut-être même sa vie compromises. Qui l'indemniserait de sa volaille pillée, qui le tirerait avec son mulet des griffes des hommes de loi ? La justice de

l'ammanie était très sévère et très redoutée. L'infortuné marchand maudissait tout haut l'heure fatale où il avait fait la rencontre des deux camarades suspects, qui venaient de le compromettre d'une si étrange façon. Il fut donc fort étonné lorsque, arrivé au pied du Beffroi, il entendit le seigneur de Melle lui parler en ces termes :

— Mon ami, retourne vite en Flandre avec ces deux mulets. Je te fais cadeau du mien ; voici en outre dix vieux écus pour payer ta volaille perdue. Mets-toi tout de suite en route, et va dire au château de Melle que j'ai fait ici de bonnes affaires. Dépêche-toi, et ne reviens pas à Bruxelles d'ici à huit jours.

Walter ne se le fit pas redire. Il salua profondément Henri et Bernard, monta sur l'un des mulets, et se dirigea avec précipitation vers la porte de Flandre.

.
Le même jour, après le coucher du soleil, à l'heure où les boutiques se fermaient et où les rues devenues désertes n'étaient plus éclairées que par de faibles rayons de lumière, échappés çà et là des fenêtres grillées derrière lesquelles les familles bourgeoises se réunissaient prudemment pour souper et causer, le même jour, dis-je, une douzaine d'hommes étaient rassemblés dans la chambre la plus reculée d'une vaste maison de la rue de l'Etuve. Ces hommes étaient des espions flamands et des Brabançons partisans de Louis de Maele ; cette maison était la demeure d'Isaac Mosès, juif très riche, mais mal famé, qui avait voué une haine implacable à Wenceslas et à la fille aînée de Jean III. J'entrerai à ce propos dans quelques détails sommaires sur la situation des juifs du Brabant vers l'époque où se passe la présente histoire.

Les libéralités de Jean III et ses guerres continuelles l'avaient mainte fois forcé à conclure des emprunts ruineux. Les juifs de Bruxelles et de Louvain lui prêtèrent des sommes considérables, avec la triple garantie des gages mobiliers, des reconnaissances écrites et d'un intérêt de 20 à 40 pour cent acquitté d'avance. Loin de reprocher à ses banquiers ordinaires les précautions usuraires et parfois injurieuses qu'ils prenaient à son égard ; loin de suivre l'exemple de quelques

souverains qui prélevaient sur les juifs des emprunts forcés et les exilaient où les brulaient ensuite, ce prince les honorait d'une protection efficace. Pendant plus de trente ans il n'avait pas souffert qu'il leur fût causé le moindre dommage. Aussi les juifs prospérèrent-ils dans le Brabant d'une façon toute particulière; ils y amassèrent d'immenses richesses et acquirent une influence dont quelques-uns d'entr'eux abusèrent avec une extrême légèreté. Le duc poussa la condescendance jusqu'à admettre des Juifs parmi ses conseillers, chose inouïe jusqu'alors et contraire aux lois et aux mœurs de la nation.

Les choses en étaient là lorsque, vers le milieu du XIV^e siècle, éclata en Europe une horrible peste qui enleva des millions d'habitants. Toutes les familles prirent le deuil, la douleur et la crainte étaient universelles. Ce fléau étant généralement considéré comme une marque de la colère divine, les consciences les plus sceptiques se sentirent disposées au repentir. Au milieu de la stupeur publique, parurent bientôt des bandes de pèlerins, qui, demi-nus, portant des croix rouges sur les épaules, se flagellaient impitoyablement. Ces enthousiastes, animés d'un fanatisme aveugle, d'un remords bruyant, parvinrent, dans plus d'une localité, à communiquer leurs fureurs aux populations émuës. Ils répandirent le bruit que les Juifs empoisonnaient les fontaines, qu'ils commettaient mille sacrilèges et provoquaient les vengeances du ciel. Le peuple était toujours naturellement disposé à rendre les Israélites responsables de tous les malheurs qui survenaient. Il se laissa persuader par les prêches des Flagellants, et se livra partout à de violents excès contre les Juifs. Ces derniers périrent par milliers dans presque tous les pays de l'Europe. Ceux de Bruxelles espérèrent que la protection de Jean III les mettrait à l'abri du flot populaire qui montait partout et menaçait déjà de les atteindre.

Leurs illusions furent courtes. Le duc les couvrit pendant quelques mois de son égide respectée; il était même déjà descendu sur la place publique, l'épée au poing et la réprimande à la bouche, pour arracher des familles juives à la colère des Flagellants. Mais un jour qu'il était loin de Bruxelles et qu'il avait confié l'exercice de son autorité à son fils Henri, une foule de

notables bruxellois, connaissant l'aversion que ce jeune prince nourrissait contre les juifs, vinrent le supplier de leur donner l'autorisation de les exterminer tous. Henri la leur accorda sans peine; il leur promit même de se proclamer seul responsable de ce massacre... Le lendemain, à un signal donné, la majorité de la population bruxelloise, à laquelle s'étaient joints des centaines de Flagellants étrangers, se souleva contre les juifs et en tua cinq cents... on n'épargna que quelques femmes, les enfants et les hommes qui acceptèrent le baptême. Si ce fait déplorable n'était attesté par des auteurs contemporains et consigné dans plusieurs chroniques dont l'autorité ne peut être révoquée en doute, on le croirait inventé par la calomnie. Malheureusement il n'est que trop vrai que la population brabançonne, d'ailleurs si remarquable, dès cette époque, par son humanité et ses lumières, se rendit coupable de cette sanglante folie. Les peuples, comme les individus, ont leurs heures d'égarement.

Toute la famille d'Isaac Mosès fut massacrée ce jour-là. Lui-même ne dut son salut qu'au courage avec lequel il se tint caché, pendant quatre jours, dans une cheminée de sa maison. Il vit; ou plutôt il entendit égorger près de lui sa femme, ses frères et son fils. Dès ce moment, Mosès jura de faire à la famille ducale et aux Bruxellois tout le mal que la vengeance pourrait lui inspirer. Quoique avare et méchant, il fit le sacrifice de son or et de sa misanthropie pour créer des ennemis au duché par des dons et des bassesses. Il savait que Wenceslas avait approuvé la persécution (1), que Jeanne elle-même avait intercédé plus tard

(1) Le massacre des 500 Juifs de Bruxelles eut lieu en 1349. Le prince Henri fut tué dans un tournoi donné à Bruxelles le 19 novembre de la même année. Les détails manquent sur l'un et l'autre de ces graves événements.

Il est certain que la plupart des accusations dont les Juifs étaient périodiquement l'objet en Europe étaient peu fondées. D'ordinaire ce n'étaient que des prétextes dont on se servait pour les maltraiter et les dépouiller. Lorsqu'on leur devait des sommes considérables, ou lorsqu'ils refusaient de souscrire à des emprunts onéreux qui n'étaient souvent que des contributions forcées, on ameutait contre eux le peuple, on les ruinait, on les pendait, ou tout au moins on les exilait loin des lieux où ils avaient amassé leurs richesses. Cependant, pour être juste, il convient de reconnaître que les Juifs étaient d'implacables créanciers, qu'après avoir favorisé la dissipation des patrimoines par toutes sortes de moyens ignobles, ils faisaient traîner impitoyablement en prison les victi-

en faveur des assassins, aussi ne prononçait-il les noms de ces princes qu'avec horreur. Il avait secrètement excité Louis de Maele à élever des prétentions de jour en jour plus grandes sur la succession de Jean III, et, maintenant que la guerre était décidée, il ne négligeait rien pour la rendre aussi sanglante et aussi cruelle que possible. Du reste, il conciliait assez habilement sa vengeance avec ses intérêts; il partageait avec ses complices l'or corrupteur que Louis répandait dans Bruxelles, et il s'indemnisait ainsi des sacrifices qu'il faisait personnellement. Tel était l'homme chez qui se rassemblaient Bernard Florès, Henri de Melle, le bailli d'Oordeghem et d'autres individus dévoués à la politique flamande.

Je ne rapporterai pas en détail les discours qui furent prononcés dans ce conciliabule. Le rôle de sténographe me mènerait loin, et je ne veux pas donner dans ce livre une place trop large à l'histoire politique. Je me bornerai à dire que nos espions et nos conspirateurs réunis se concertèrent sur les meilleurs moyens à employer pour assurer le succès de l'invasion projetée par Louis de Maele. Chacun promit de s'y dévouer tout entier. Mosès jura qu'il n'épargnerait rien pour engager tous ses coréligionnaires à favoriser l'entreprise du comte, et pour opérer de ce côté une puissante diversion. Daniel Reyniers, riche marchand de draps, et ancien doyen de sa corporation, qui avait épousé naguère une jeune Gantoise, sœur de lait de Louis de Maele, mit toute son influence à la disposition de l'émissaire flamand. Il se prononça avec d'autant plus de vivacité en faveur du prince dont sa femme recevait le glorieux nom de sœur,

mes de leurs menées; qu'ils réalisaient des bénéfices énormes en accaparant certaines marchandises; qu'ils exerçaient l'usure d'une manière scandaleuse, que la plupart étaient des voleurs sans vergogne, qui s'étaient fait une habitude et un plaisir de tromper les chrétiens; qu'ils se prétaient à l'espionnage politique et provoquaient des révoltes chaque fois qu'ils y étaient sollicités par l'or des ennemis; en un mot, que les Juifs du moyen âge constituaient généralement une population immorale et dégradée. Pouvait-il en être autrement? Était-il possible qu'un peuple persécuté, avili, sans patrie, exclus de la société, parqué comme des animaux, dans certains quartiers des villes, et pour ainsi dire campé, ainsi que des Bohémiens nomades, sur le sol européen, était-il possible, dis-je, qu'un tel peuple déployât les vertus publiques et privées que développent la liberté et le patriotisme?

qu'il venait d'être blessé dans son amour-propre par le nouveau doyen des drapiers, à qui Wenceslas témoignait beaucoup d'attachement. Baudouin Coppenolle, l'un des chefs de la *Gilde* des arbalétriers, se déclara prêt à se tourner avec tous ses proches contre le duc dès qu'une occasion favorable se présenterait. Cet homme était entré dans la conspiration à cause de quelques refus qu'il avait essayés relativement à ses prétentions nobiliaires. Bernard Florès expliqua les divers services qu'il pouvait rendre aux Flamands en sa double qualité de gardien du Beffroi, et de dépositaire des secrets de la magistrature bruxelloise. Il développa un système de signaux qu'il avait conçu pour instruire l'ennemi, en cas de siège, de tous les mouvements des Brabançons. D'autres membres de l'assemblée exposèrent également la part qu'ils pouvaient prendre dans l'exécution des vues de Louis de Maele; bref, le meilleur accord régna parmi les conspirateurs jusqu'au moment où la question financière fut soulevée. Outre les sacs d'écus que le mulet d'Henri de Melle avait introduits en ville, ce seigneur était porteur d'une reconnaissance de 1000 florins d'or signée par Louis de Maele au profit d'Isaac Mosès. Le juif fut prié d'échanger cette obligation contre des espèces à partager entre les partisans du comte d'après les besoins de sa cause.

Isaac consentit à rendre ce nouveau service à Louis, mais informé que Bernard Florès avait reçu le matin même 272 florins d'or des mains de Henri de Melle, il fit observer que le gardien du Beffroi devait être exclus de la distribution des 1000 florins d'or. Cette remarque assez juste blessa l'amour-propre et la cupidité de Bernard, qui essaya, mais en vain, de se faire comprendre dans le partage. Voyant que ses complices étaient bien décidés à ne pas lui accorder la part du lion, il parut se résigner, tout en se promettant en secret de tirer une prompte et terrible vengeance de ce qu'il considérait comme une injustice et un outrage. Il se leva bientôt, sous prétexte d'aller quérir au Beffroi des papiers utiles au seigneur de Melle, sortit de la maison de Mosès, et se dirigea vers la demeure de l'échevin Vederman, après s'être assuré qu'il n'était suivi par personne. Arrivé chez Vederman, il s'enferma

avec ce magistrat pour lui annoncer à l'oreille que, d'après des renseignements certains qu'il venait de recevoir, des traîtres se trouvaient réunis en ce moment dans l'habitation du juif Isaac Mosès, au coin de la rue de l'Etuve et de la rue des Foulons. — L'heure est propice pour les surprendre en flagrant délit, ajouta Bernard. Rendez-vous-y vous-même avec une compagnie d'arbalétriers... Allez, vous obtiendrez bientôt une preuve nouvelle de mon attachement à Wenceslas, et de l'amitié que je vous ai vouée... Seulement ne prononcez jamais mon nom dans cette affaire, et ne m'oubliez pas dans la distribution des récompenses promises aux bons citoyens.

Jean Vederman s'empressa de mettre à profit la dénonciation de Bernard Florès. Au bout d'un quart d'heure la maison de Mosès était cernée par une troupe nombreuse, et tous les complices de Bernard, enchaînés deux à deux, et accablés des imprécations du peuple, se trouvaient au pouvoir de la milice bruxelloise. Au moment où les prisonniers, conduits au Beffroi, défilaient sur le grand marché, Bernard sembla venir à leur rencontre avec des papiers à la main. Il s'approcha du seigneur de Melle et d'Isaac Mosès liés ensemble, et leur dit à voix basse : — Vous avez donc été trahis... Quel malheur !

— Oui, répondit le vieil israélite, nous voilà à deux pas du gibet, malgré toutes nos précautions. Mais laissez-nous, ne te compromets pas et tâche de nous venir en aide.

— Ayez bon courage, repliqua Bernard d'un air attendri, vous me connaissez bien mal si vous doutez de mon dévouement à la cause commune. Je vous sauverai, ou je mourrai avec vous.

Puis il se glissa dans la foule, non sans échanger un regard d'intelligence avec l'échevin Vederman qui conduisait le convoi.

— Nous sommes bien heureux que Florès nous ait quittés tout à l'heure, murmura le vieux juif à l'oreille d'Henri de Melle. Que serions-nous devenus et quel espoir nous resterait-il encore s'il avait été surpris avec nous ? C'est un homme précieux, vraiment, qui m'a toujours inspiré beaucoup de confiance...

— Oui, repartit Henri en branlant la tête... Dieu veuille que votre confiance soit bien placée!... sa conduite m'inspire des soupçons que je vous communiquerai tantôt si nous passons la nuit ensemble.

Tous les conspirateurs furent renfermés pêle-mêle dans les cachots du Beffroi. Henri de Melle fut singulièrement surpris d'y voir arriver au bout d'une demi-heure, le chevalier Denis de Moerbeke. Je dois maintenant expliquer cette étrange rencontre.



XLIII

Le muet.

On a vu dans les précédents chapitres que Denis de Moerbeke avait chaudement défendu les intérêts du comte de Flandre, tant au château de Caudenberg qu'à l'abbaye d'Afligem. Mais tout en remplissant les devoirs qu'il avait contractés envers Louis de Maele, notre brave chevalier avait toujours devant les yeux la riante image de Jeanne, de cette modeste et charmante bourgeoise qui semblait née sur les marches du trône, tant ses rares qualités la rendaient digne de la place qu'elle occupait dans le cœur et dans le palais de sa noble marraine. Il songeait continuellement à elle, il l'admirait comme le type le plus parfait de la femme, il l'aimait d'autant plus vivement peut-être qu'il n'avait jamais distingué qu'elle, parmi les nombreuses beautés qui s'étaient offertes à ses regards dans le cours de ses voyages. Si les premières amitiés sont les plus douces et les plus durables, il est certain que ces sentiments d'une pureté virginale s'emparent avec plus de force encore des âmes que l'expérience a déjà mûries. L'homme ou la femme qui sont restés à l'abri des passions jusqu'au milieu de la vie, s'attachent avec une sorte de violence fébrile aux êtres qui les captivent à cet âge. Ils prodiguent alors des trésors de dévouement et d'amour trop longtemps enfouis dans leur sein.

Denis était prêt à combattre Wenceslas; les armes étaient

son occupation favorite, et, sans rechercher follement les sanglants périls des champs de bataille, sans être insensible aux malheurs de la guerre, il voyait toujours arriver avec une joie secrète le moment où son épée devait sortir du fourreau. Cette fois, cependant, une sorte de remords troublait sa bravoure et sa sérénité habituelles. Il était convaincu que Louis pouvait faire valoir des droits sérieux sur une partie de l'héritage de Jean III, et il savait que bien des luttes avaient été entamées pour des motifs plus futiles. Mais il comprenait aussi que les prétentions du comte étaient exagérées, que la cause brabançonne était meilleure que la sienne, et qu'il y avait quelque chose de noble et de généreux dans la conduite de la bourgeoisie du duché. Il estimait secrètement Goetghebuer, bien que ce négociateur un peu brutal lui eût fait une injure qui criait vengeance. Surtout il se sentait quelque répugnance à guerroyer contre la patrie de la jeune fille qu'il aimait.

Vaines considérations ! le défi était porté, la guerre imminente ; il fallait répondre à l'appel du suzerain et suivre bravement sa bannière, sous peine de se déshonorer aux yeux des peuples de l'époque. Denis était donc décidé à faire son devoir ; mais avant de paraître en ennemi sous les murs de Bruxelles, il désirait ardemment de revoir Jeanne, pour lui expliquer sa conduite et mériter au moins son estime, si un mauvais sort l'empêchait de réaliser des desseins devenus chers à son cœur.

Un jour qu'il réfléchissait vaguement aux moyens d'obtenir de Jeanne une courte entrevue, il fut appelé auprès de la comtesse Marguerite qui le supplia de faire parvenir à l'épouse de Wenceslas, sa sœur, un message secret relatif aux circonstances critiques où se trouvaient les deux Etats. Dans ce message, Marguerite proposait à sa sœur de faire ensemble une tentative suprême pour prévenir une explosion. Elle ne se dissimulait pas les difficultés de l'entreprise, mais elle ne désespérait pas de la mener à bonne fin. A peine Marguerite eut-elle soumis son projet à Denis de Moerbeke que celui-ci promit de la seconder de son mieux — J'irai moi-même, dit-il, porter ce message à la duchesse. Elle m'honore de quelque

bienveillance, et je connais trop les généreux sentiments qui l'animent comme princesse et comme sœur, pour douter qu'elle accueille avec joie les paroles de paix et d'amitié dont vous me chargez pour elle.

Marguerite accepta l'offre de Denis tout en lui recommandant une extrême prudence, afin qu'il ne compromît ni sa vie ni sa mission. Le lendemain, de bonne heure, le chevalier prétexta une excursion dans ses terres et s'élança tout seul sur la route de Bruxelles, vêtu en simple cavalier français, et cachant ses meilleures armes sous les larges plis d'un manteau brun. Son rapide coursier, cadeau du roi d'Angleterre, le transporta bientôt à Alost, où il prit une autre monture, de moindre apparence, pour achever la seconde moitié de la route. Le soleil n'était pas encore couché quand Denis aperçut des hauteurs de Zellick les tours jumelles de Ste-Gudule; il ralentit le pas afin de n'entrer en ville qu'à la nuit tombante. Arrivé au centre du faubourg de Molénbeek, non loin de l'auberge du *Dragon volant* où son ami Henri de Melle avait eu le matin même la singulière aventure que j'ai racontée plus haut, il s'arrêta devant un groupe de jeunes gens qui achevaient une partie de quilles, et leur demanda poliment si quelqu'un d'entre eux pouvait lui enseigner la demeure d'une certaine demoiselle appelée Jeanne, fille d'un doyen de Bruxelles et filleule de la duchesse.

— J'ignore son nom de famille, ajouta-t-il, mais elle est si bonne et si belle que vous ne sauriez la confondre avec d'autres bourgeoises de cette ville. Une pièce d'or sera la récompense de celui qui m'aidera à m'acquitter de la commission dont j'ai été chargé auprès de cette demoiselle par une dame de ses amies.

Le chevalier avait résolu de se servir de l'intermédiaire de Jeanne pour obtenir de la duchesse une entrevue secrète. A quel guide plus fidèle eût-il pu se confier? Malheureusement il ne connaissait ni le nom de son père ni sa demeure. Il n'avait pas songé à demander ces renseignements à Jeanne dans les moments trop courts qu'il avait passés auprès d'elle.

Les joueurs de quilles se regardèrent les uns les autres comme pour s'interroger mutuellement sur le point que le che-

valier les priaît d'éclaircir. La plupart haussèrent les épaules et se remirent au jeu, peu flattés d'avoir été pris par l'étranger pour *cicéroni* de profession, eux qui étaient tous fils de riches bourgeois. Quelques-uns cependant continuèrent d'examiner Denis, dont la bonne mine les prévenait en sa faveur, et exprimèrent le regret de ne pouvoir lui rendre service. — Nous ne saurions vous mettre sur la voie, sire cavalier, dit l'un de ces derniers, à moins qu'il ne s'agisse de la sœur de notre camarade Baudouin. Ecoute donc, jeune homme, ta sœur ne s'appelle-t-elle pas Jeanne et n'a-t-elle pas la duchesse pour marraine ?

Le grand garçon qu'on interpellait de la sorte déposa la boule qu'il venait de prendre en main, et au mouvement de laquelle il avait accordé jusqu'alors une attention exclusive ; puis il fit à son partner un signe affirmatif, et regarda fixement le seigneur de Moerbeke.

— Si vous avez une sœur, c'est la personne que je cherche, lui dit le chevalier frappé de la ressemblance des traits de Baudouin avec ceux de Jeanne.

Baudouin poussa un cri sourd, franchit un fossé qui séparait la chaussée d'un jardin rempli de fleurs, et revint aussitôt avec deux roses blanches qu'il montra en souriant à l'étranger.

— C'est cela, mon bon ami, lui répondit vivement le chevalier ; elle aime ces fleurs qui composent sa couronne habituelle ; elle en avait orné sa tête quand je la vis pour la première fois.

— Vous ne me comprenez pas, messire Denis, pensa Baudouin en se livrant à une pantomime expressive. Beaucoup de demoiselles bruxelloises portent des couronnes de roses rouges ou blanches. Mais vous souvient-il de cette rose qui tomba des cheveux de ma sœur et que vous lui rendites, et de cette autre rose que vous lui offrites dans le parc du château de Caudenberg après l'avoir entendue chanter ! Eh bien ! elle les a conservées toutes deux, elle les regarde souvent en prononçant votre nom, elle les a placées parmi ses bijoux, comme son plus riche trésor, quoique ces fleurs soient aujourd'hui bien fanées. Je vous connais, seigneur, sans vous avoir jamais vu, car je suis le confident de ma pauvre sœur....

Baudouin traduisit ce petit récit en gestes si clairs et si élo-

quents qu'il émut profondément le chevalier attentif. — Venez, s'écria ce dernier, en lui tendant une main reconnaissante, venez, je vous comprends, c'est un ami que vous conduirez vers elle, un ami tout dévoué qui, lui aussi, a gardé les doux souvenirs dont vous avez le secret.

— Quel est ce cavalier étranger, qui saisit mieux que nous ce mystérieux langage? demanda l'un des joueurs à Baudouin.

Le muet tâcha de lui faire comprendre que c'était un ami du doyen Goetghebuer, un de ses parents maternels qui revenait d'un long voyage. Puis il prit son camarade par le bras pour l'amener en ville avec lui et Denis. Il sentait que le chevalier risquerait moins d'être inquiété, dans le trajet du faubourg vers l'extrémité de la Chaussée, s'il était cautionné par deux bourgeois bien connus. Quoique privé du don de la parole, il possédait une rare intelligence, et savait déployer autant de prudence que de dévouement en faveur des personnes qu'il affectionnait. Il n'ignorait pas que la vie ou tout au moins la liberté de Denis serait sérieusement compromise, si le chevalier était reconnu par la populace bruxelloise.

Protégé par ses deux guides, Denis entra librement en ville à travers les fortifications nouvelles qu'on élevait aux environs de la porte de Flandre, et il pénétra bientôt dans la cour de la maison de Goetghebuer. Sur un signe de Baudouin, un domestique vint prendre soin du cheval, et Denis suivit le muet au premier étage, dans la chambre où Ursule avait succombé sous les violences de Bernard Florès, et où Jeanne passait la plus grande partie de ses journées.

Avant de raconter cette singulière visite qui inspira à Jeanne tant d'étonnement et de craintes, et dont les suites faillirent être si fatales aux deux amants, je dois donner quelques explications sur le genre de vie que menait la famille Goetghebuer, depuis que le doyen des charpentiers avait voué une haine mortelle au seigneur de Moerbeke.

Quoique Jeanne eût toujours éprouvé pour son père un amour plein de respect et de reconnaissance, et qu'elle fût largement payée de retour, elle ne lui avait jamais témoigné cet abandon candide, cette douce confiance qui répandent un si grand charme

sur les relations de famille. Il y avait dans le caractère de Goetghebuer quelque chose de brusque et de sévère, qui repoussait les confidences de la jeunesse. Depuis la mort d'Ursule, le charpentier s'était tenu si éloigné des femmes, et il avait imprimé à son esprit une direction si sérieuse, qu'il n'aurait pas même su lire dans le cœur de sa fille, si elle avait été encouragée à le lui ouvrir. Il était mort à toutes ces affections délicates, à tous ces mouvements intimes, à la fois si impérieux et si inexplicables, qui composent presque toute l'existence des âmes d'élite. Jeanne n'avait donc pas confié à son père la rencontre qu'elle avait faite du chevalier Denis, ni l'hommage qu'elle en avait reçu, ni l'espèce d'engagement qui la liait déjà au noble étranger. Ce fut une faute sans doute, mais il faut dire, pour excuser sa discrétion, que ce qui s'était passé entre elle et le chevalier lui paraissait un rêve, un bonheur mensonger, une promesse impossible. Elle, si modeste et si prudente, pouvait-elle se croire appelée à devenir la compagne d'un des plus braves chevaliers des provinces belges, d'un des partisans les plus nobles et les plus redoutés du comte de Flandre, enfin d'un ennemi de sa patrie? Elle avait beau se dire que le seigneur de Moerbeke n'était pas un misérable séducteur, un de ces imposteurs vulgaires, qui se font un jeu de jeter le trouble dans les cœurs honnêtes, d'y exciter de folles passions, puis de les laisser se consumer dans l'opprobre et le remords. Se rappelant les nobles traits de Denis, son geste simple et vrai, sa parole naturelle, elle ne pouvait s'empêcher parfois de se croire réellement aimée par un homme si digne de l'être. Mais quand sa pensée redescendait autour d'elle, quand elle la ramenait sur son origine bourgeoise, sur les préjugés de son père, sur les malheurs de son pays, elle ne croyait pas à tant de gloire et de félicité.

Après la rupture des conférences d'Affligem, Jeanne, qui avait appris quelque chose des querelles qui s'y étaient élevées entre le bourgmestre de Bruxelles et l'escorte du comte Louis, notamment entre Goetghebuer et le seigneur de Moerbeke, interrogea adroitement son père sur le rôle qu'il avait joué dans cette grave circonstance. Mais Goetghebuer, instruit à son tour

de l'accueil distingué que Denis avait fait à sa fille, se borna à lui répondre que de tous les ennemis du Brabant, celui qu'il haïssait le plus était ce gentilhomme taciturne et hypocrite, dont elle avait reçu le compromettant hommage à la cour de Caudenberg. Je sais bien, ajouta-t-il, qu'il n'y aura jamais rien de commun entre toi et lui, pour mille raisons décisives; je t'estime trop pour oser soupçonner que tu ne partages pas le mépris mortel qu'il m'inspire; mais s'il se permettait de te regarder encore, moi présent; s'il avait l'audace de te tendre la main, fût-ce pour te conduire à l'autel, c'en serait fait de lui ou de moi. Ne réveille jamais les tristes souvenirs que j'ai rapportés d'Affligem !

Jeanne baissa les yeux sans répliquer à ce langage passionné. Elle garda le silence, non par une sorte de timidité excessive qui l'eût empêchée de protester contre une injustice, mais parce qu'elle jugea inutile de chagriner son père, de froisser son aveugle patriotisme en défendant un homme qu'elle croyait perdu pour elle. Depuis ce jour il ne fut jamais question de Denis entre le père et la fille.

Cependant l'image de Denis ne sortait pas de la pensée de Jeanne. Naturellement fière et réservée, la filleule de la duchesse était devenue mélancolique; elle ne paraissait plus à la cour qu'à de rares intervalles, même lorsqu'elle y était vivement désirée par sa marraine; elle fuyait jusqu'à la société de Gudule et de son mari, si heureux depuis quelques semaines; elle passait dans sa chambre le temps qu'elle ne consacrait pas à la culture des fleurs qui remplissaient le jardin de la maison paternelle. La politique préoccupait trop le doyen des charpentiers pour qu'il eût le loisir de remarquer cette tristesse croissante. D'ailleurs il voyait rarement Jeanne, tant il se dévouait aux affaires publiques dont il était alors l'un des principaux arbitres. Mais Baudouin s'inquiéta bientôt du changement qu'il observa dans les traits et dans la conduite de sa sœur bien-aimée. Si la nature l'avait maltraité en lui refusant la parole, elle lui avait prodigué, en revanche, tous les trésors du cœur. Le muet adorait sa famille; il n'était préoccupé que du soin de contenter son père, de plaire à sa sœur, de rendre divers petits services au

chanoine Florès. Quand la présence de Goetghebuer parmi les ouvriers permettait à Baudouin de disposer de quelques heures, il courait les passer auprès de Jeanne, qu'il aidait dans toutes ses occupations de jeune fille, et à qui il racontait, à sa manière, les événements du jour. Grâce à la netteté expressive de ses gestes, il se faisait assez facilement comprendre. Son langage toujours si pur et si vrai consolait et charmait sa sœur. Sous l'enveloppe d'un homme grand et robuste, parvenu à la plénitude de ses forces, Baudouin cachait les illusions et les désirs d'un enfant. Lorsque, assis auprès de Jeanne, il dévidait de ses mains de géant la soie et la laine qu'elle employait, ou qu'il préparait la paye des ouvriers, ou bien encore qu'il examinait avec elle les mémoires des marchands de bois et de fer, il ressemblait à Hercule filant aux pieds d'Omphale, comparaison mythologique un peu usée que le lecteur excusera en considération de son exactitude.

Dans l'une de ces tranquilles séances, le muet fit comprendre à sa sœur qu'il la trouvait plus tristement préoccupée que d'habitude et qu'il désirait connaître la cause de son chagrin afin de pouvoir lui offrir les secours ou les consolations nécessaires. Une larme qui coula sur la joue de Jeanne rendait inutiles les efforts qu'elle aurait pu faire pour prolonger sa discrétion. Elle expliqua donc au muet attentif, comment elle avait rencontré un noble et généreux seigneur qui lui avait prodigué ses hommages et promis de l'épouser un jour, et comment cette malheureuse guerre entre les Etats des filles de Jean III faisait évanouir ses espérances. Elle lui montra les deux roses qu'elle avait reçues du chevalier et lui raconta tout au long cet épisode de ses amours. Elle termina sa confidence en énumérant tous les obstacles à son bonheur : outre la guerre, qui menaçait une vie si précieuse, et qui allait ouvrir une lutte impie entre son père et lui, c'étaient la noble origine du chevalier, sa modeste naissance à elle, et surtout la haine implacable que Goetghebuer avait jurée aux Flamands.

Baudouin fut très-sensible à la confiance que lui montrait sa sœur ; il l'en remercia avec attendrissement, mais il essaya de lui persuader que cette union était raisonnable, facile, certaine.

— Puisque ce brave chevalier t'a distinguée parmi toutes nos compatriotes, lui dit-il par ses gestes animés, et puisqu'il a le bonheur de te plaire, je ne vois pas ce qui s'oppose à votre mariage ! Il est noble et puissant, lui, mais tu es vertueuse et belle ; ses aïeux se sont illustrés dans les guerres, mais les nôtres se sont fait depuis trois siècles une réputation sans tache dans la libre carrière de l'industrie ; il possède des titres, mais tu auras de grandes richesses. Si tu le voulais, Jeanne, ne pourrais-tu pas acheter une seigneurie, ainsi que le fit, il y a quelques années, Bernard Clutinckx, le célèbre marchand de draps de la rue de la Montagne ? Je ne me marierai jamais, moi ; je te cède ma part dans l'héritage paternel. Il n'y a que toi au monde qui m'aime bien et me comprenne. Tu seras donc grande dame, ma sœur, et moi je serai tout fier de te voir briller parmi les plus illustres châtelaines du Brabant et de la Flandre... Tu souris ? Je ne te dis cependant que la vérité pure : tu l'épouseras, je te le prédis, puisque vous le souhaitez l'un et l'autre.

Jeanne se sentit heureuse d'avoir trouvé un confident de ses peines et de ses espérances. Dès ce jour les heures s'écoulèrent plus vite, et le frère et la sœur se retrouvèrent plus souvent ensemble. Fardeau partagé s'allège... Baudouin adoucissait pour Jeanne les ennuis de la solitude morale où elle vivait, et Jeanne faisait oublier à Baudouin le malheur d'être privé de la parole ; leur intimité s'en accrut encore.

Le muet n'avait que deux pensées : unir sa sœur à celui qu'elle aimait et venger sa mère du lâche assassinat commis sur cette femme adorée. Il se serait cru le plus heureux des hommes s'il avait pu atteindre ce double but. En vain il prodigua l'or pour obtenir des renseignements sur l'auteur du meurtre et ses complices, en vain il envoya en Flandre, à diverses reprises, des hommes chargés de dévoiler l'horrible secret dont la mort d'Ursule était enveloppée, tous ses efforts restèrent sans résultat. Cependant il espérait toujours que la justice divine viendrait éclairer la justice humaine. Il le croyait fermement, tout comme il était convaincu que rien n'empêcherait le mariage de Jeanne avec le chevalier Denis. Sa sœur ne partageait pas ces illusions généreuses, mais elle n'avait

pas le courage de les combattre dans l'esprit de Baudouin.

Les heures de la journée que le muet n'employait pas au travail ou auprès de Jeanne, il les consacrait au jeu de quilles qui était resté son amusement favori. Il recherchait la société des jeunes gens et même des enfants, avec lesquels il pouvait se livrer à ce genre de récréation. A vrai dire, il n'était qu'un grand enfant qui joignait les goûts les plus simples à une sensibilité exquise, et qui ne pensait jamais, tant il était modeste et bénévole, à abuser de la force herculéenne dont la nature l'avait doué. C'est au milieu d'une de ces parties de quilles qu'il fit la rencontre du seigneur de Moerbeke, épisode que le lecteur connaît déjà. Il ne me reste plus qu'à dire que Baudouin ne savait pas jusqu'à quel point son père s'était compromis envers le chevalier. Jeanne n'avait pas insisté sur ce point important, ce qui explique le fâcheux empressement que le muet mit à conduire Denis auprès de sa sœur.



XLIV

L'entrevue.

Le jour baissait rapidement, et Jeanne, assise devant la fenêtre, fixait son regard mélancolique sur la chambre que Gудule avait habitée avant son mariage avec Van Mol, quand Baudouin, ouvrant avec précipitation la porte, s'élança auprès de sa sœur pour lui annoncer par ses gestes joyeux qu'elle allait recevoir une bonne visite. Le chevalier se tint debout à l'entrée de la chambre dans l'attitude d'un homme que le respect empêche d'avancer.

— Que veux-tu dire ? s'écria Jeanne troublée à la vue du cavalier, dont l'obscurité naissante ne lui permettait pas de distinguer les traits.

— C'est lui, réjouis-toi, je savais bien qu'il reviendrait ! semblait dire Baudouin à sa sœur, en l'attirant par le bras auprès du seigneur de Moerbeke. Qu'as-tu à craindre d'un ami que tu désirais si ardemment revoir ?

— Ah ! Denis... monseigneur... murmura Jeanne avec un profond sentiment de joie mêlé de terreur. Vous ici ?

— Généreuse amie, dit Denis presque agenouillé devant Jeanne dont il avait pris la main, pardonnez-moi si je me présente à vous d'une manière imprévue et audacieuse. Mais la mission secrète et pressée que la comtesse de Flandre m'a confiée auprès de la duchesse de Brabant, a exigé que je négligeasse des formalités de politesse qui auraient pu devenir dangereuses. Souffrez que je me félicite d'avoir atteint sitôt le but principal de mon voyage. Un hasard providentiel a placé votre frère sur ma route... Pouvais-je me présenter à vous sous de meilleurs auspices ?

— Seigneur, répondit Jeanne alarmée sans quitter des yeux l'heureux chevalier, vous vous exposez à de grands périls...

— Quels périls n'aurais-je pas bravés pour vous revoir, Jeanne, pour vous demander si mon souvenir est resté dans votre mémoire ? votre image ne m'a pas quitté un instant... Je viens vous supplier de m'accorder votre main. Conduisez-moi auprès de votre père ; il ne rejettera sans doute pas cette offre d'un loyal et respectueux chevalier.

— Bravo ! pensa Baudouin en souriant à Denis et en lui avançant un large fauteuil, comme pour lui dire : Donnez-vous la peine de vous asseoir, mon père ne tardera pas à rentrer.

— Vous êtes le plus noble et le meilleur des hommes, repartit Jeanne en levant sur Denis des yeux pleins de fierté et de reconnaissance. Dieu vous rende le bonheur que vous voulez me donner ! Votre franchise provoque la mienne... je ne devrais peut-être pas vous parler dans le trouble où je suis, mais pourquoi feindre devant vous ?.... Denis, je vous aime.... Celle que vous choisirez sera honorée et heureuse entre toutes les femmes. Devant mon frère qui nous entend, devant Dieu qui nous connaît et nous juge, je vous promets de n'appartenir jamais qu'à vous.

L'aimable émotion empreinte sur les traits de Jeanne, son geste vif et solennel, sa parole à la fois si ferme et si douce, la rendirent plus belle que jamais aux yeux du chevalier ravi. — Merci, s'écria-t-il en déposant un baiser sur les doigts de sa fiancée, que le ciel bénisse nos serments !

— Tout marche à merveille, sembla se dire le muet qui se frottait gaîment les mains. Que j'ai bien fait de l'amener tout de suite ici, et ma sœur doit être contente de moi !

— Maintenant hâtez-vous de fuir, repartit Jeanne en souriant tristement à Denis et comme sortant d'un rêve ; quittez cette maison inhospitalière, cette ville ennemie où d'affreux dangers vous menacent.

— Pourquoi nous séparer si vite, mon amie ? répliqua doucement le chevalier sans abandonner la main tremblante qu'il serrait dans les siennes. Accordez-moi quelques instants encore... notre séparation sera si longue et si cruelle ! La guerre qui se prépare peut durer des mois entiers...

— Oui, Denis, cette guerre maudite entre des nations alliées, entre de nobles sœurs, entre des familles conviées aux plus douces relations, cette guerre nous sera fatale... Puissé-je me tromper, bon Dieu !

— Bannissez ces noirs pressentiments, Jeanne. J'ai confiance dans l'avenir. Sûr désormais de posséder votre cœur, je sortirai victorieux et vivant de la lutte et je tâcherai qu'elle soit courte. Déjà je me reproche d'avoir trop vivement soutenu les prétentions du comte Louis. Votre noble cœur me pardonnera, sans doute, d'avoir rempli des devoirs rigoureux, hostiles aux intérêts du Brabant.

— Il n'y a rien à blâmer en vous, mon Denis, dit Jeanne rayonnante. Est-ce votre faute, si le sort nous a jetés dans des rangs contraires ? Faites votre devoir, puisque telle est la volonté divine... Mais veillez sur mon père que vous rencontrerez certainement sur les champs de bataille. Pardonnez-lui... Allez, et vivons dans l'espérance de voir luire des jours meilleurs. Fiez-vous à l'intelligence de Baudouin, à qui je vous confie... Frère, sauvez-le !

— Je ne puis quitter Bruxelles sans voir la duchesse. Introduisez-moi auprès d'elle. Qui sait ! la démarche que je tente au nom de la comtesse Marguerite peut encore prévenir la guerre.

— Je suis à vos ordres, chevalier. Quelque étrange que puisse paraître ma conduite, disposez de moi ; commandez

hardiment à la pauvre fille qui honore en vous un héros , un bienfaiteur et un époux.

Ces paroles, prononcées avec une résignation douloureuse et profonde, émurent le chevalier qui lisait à chaque instant de plus près, et avec une admiration croissante dans l'âme de Jeanne.—Jouez donc un rôle dans cette généreuse entreprise, lui dit-il; il y va peut-être du salut de votre auguste marraine; faites que je la voie tantôt, cette nuit, s'il le faut. Prévenez-la de mon arrivée.

—J'irai, seigneur; mais, encore une fois, sortez d'ici... Mon père peut venir nous surprendre... C'est le plus juste des hommes, le plus dévoué des citoyens, mais il hait les ennemis de son pays... Il mesure sa haine contre eux d'après le mal qu'ils peuvent faire au Brabant; à ce titre il vous tient rancune, Denis; il m'a parlé de vous en des termes que je déplore... Il n'hésiterait pas à se sacrifier, lui et ses enfants qu'il chérit, à ce qu'il considère comme le bien public, à ce qu'il appelle son devoir de bourgeois de Bruxelles.

— Je saurai le fléchir, repartit Denis en souriant à Jeanne alarmée, surtout si votre voix se joint à la mienne. Les intérêts de Bruxelles sont défendus par de terribles bourgeois, ajoutait-il galement; ils sont implacables, parfois durs jusqu'à la brutalité. J'ai éprouvé de leur part une résistance pénible dans les dernières négociations. Ils ont voulu la guerre... Par exemple, un doyen appelé Goetghebuer, que vous devez connaître, m'a provoqué deux fois d'une façon qui eût justifié un prompt châtiment, si je n'étais resté maître de moi-même... Je leur pardonne, à cause de vous.

A ces mots Jeanne fondit en larmes, se couvrit le visage de ses deux mains, se retourna vivement et dit avec l'accent du désespoir : — C'est mon père! épargnez-le toujours, même quand la passion le rendra injuste.

— Lui! votre père! le doyen Goetghebuer! le chef des réputés bourgeois à Affligem! Oui, Jeanne, il a été cruel pour moi, il m'a insulté!.... mais de nobles préjugés l'égarèrent, vous n'avez pas à rougir de lui devant moi.... Calmez-vous.... Ai-je besoin de vous dire que je me brûlerais la langue et la

main plutôt que de lui adresser un mot, un geste qui pût le blesser ? Je veux le voir, lui parler de vous et de moi, me réconcilier avec le père de ma compagne.... Soyez fière de lui... Je l'estimais tout-à-l'heure, je l'admire à présent.

— Vous me rendez bien heureuse de parler ainsi de mon père, Denis ; il mérite cet hommage. Mais votre bonté me comble et ma confusion s'accroît...

Baudouin avait d'abord appris avec effroi que le seigneur de Moerbeke était l'ambassadeur que Goetghebuer avait personnellement combattu durant les conférences d'Affligem. Cette révélation produisit sur lui plus d'effet que sur le chevalier lui-même. Mais voyant que celui-ci ne gardait pas rancune au doyen, il fut si reconnaissant de tant de grandeur d'âme qu'il se précipita sur Denis pour l'embrasser avec effusion. Denis lui rendit cette caresse cordiale. Jeanne, attendrie au point d'en perdre momentanément l'usage de la parole, tendit la main au chevalier et le remercia dans un éloquent silence.

— Me voilà déjà en famille, murmura le seigneur de Moerbeke en laissant échapper une larme, la seule qu'il eût versée depuis longtemps.

Baudouin offrit de nouveau au chevalier le fauteuil resté vide qu'il lui avait avancé en signe de bienvenue au commencement de cette scène.

— Non ! s'écria Jeanne tout-à-coup ; il ne faut pas que mon père vous trouve ici, dans cette chambre de lamentable mémoire où il défend qu'aucun étranger soit admis. Vous le verrez demain, seigneur, après votre entrevue avec la duchesse. Laissez-vous conduire par Baudouin chez des amis dévoués, en attendant les ordres de ma souveraine que je vais avertir de votre arrivée. Baudouin, mène prudemment monseigneur chez les Van Mol et dis-leur de lui apprêter un appartement pour cette nuit... Colas m'accompagnera au palais. Adieu, chevalier, à demain... Je prendrai les devants.

— Que votre volonté soit faite, mon ange gardien ! dit le chevalier en reprenant son manteau et sa toque, que Baudouin avait déposés sur un meuble, et en suivant Jeanne qui se dirigeait vers l'escalier.

XLV

Une surprise.

— Holà ! ma fille , où cours-tu ainsi avec ces hommes , cria Goetghebuer surpris , en s'arrêtant au haut de l'escalier. Depuis quand épargnes-tu l'huile de ta lampe ? On n'y voit goutte chez toi.

Le corridor et la chambre étaient plongés dans une sorte d'obscurité qui empêcha le doyen de reconnaître à l'instant le seigneur de Moerbeke. Jeanne se tint immobile contre le mur ; Baudouin essaya de se placer devant Denis pour le faire descendre inaperçu ; mais Goetghebuer , étonné de ce long silence , prit tout à coup le chevalier par le bras , le regarda en face et s'écria d'un ton de douloureuse colère :

— L'ambassadeur de Louis de Maele ! L'espion d'Affligem , chez moi , le soir , dans la chambre de ma fille , avec mon fils pour complice ! Que signifie ceci , grand Dieu ! suis-je déshonoré ou trahi ?

— Ni l'un ni l'autre , doyen. Arrivé ce soir de Gand à Bruxelles , avec un message secret de la comtesse Marguerite pour sa sœur la duchesse de Brabant , j'ai été conduit par Baudouin auprès de mademoiselle , que j'ai eu l'honneur de voir naguère à la cour de Caudenberg et qui , en sa qualité d'amie de la duchesse , peut servir utilement la cause de tous les honnêtes gens , et par conséquent la vôtre ; je veux parler d'une paix équitable entre les deux pays. Voilà...

— Voilà un joli conte dont je ne suis pas dupe , interrompit Goetghebuer en s'échauffant par degrés.

— Voilà la vérité pure , continua Denis avec un merveilleux sangfroid. Je dois ajouter cependant que j'aime votre fille et que je venais vous la demander en mariage.

— Cela est ingénieux mais invraisemblable. Vous qui m'avez insulté à Affligem , vous qui êtes un noble et puissant seigneur , vous qui faites au Brabant tout le mal que votre mauvais génie vous inspire , vous viendriez subitement solliciter la

main d'une Bruxelloise, fille d'un charpentier, votre ennemi ! Ne vous jouez pas de moi à ce point.

— Je ne vous ai pas insulté, doyen ; c'est vous qui avez été injuste à mon égard et qui l'êtes encore en ce moment. Il est vrai que je suis gentilhomme ; mais si votre fille n'est pas noble, elle est digne de l'être. Il est vrai encore que je remplis au nom du comte de Flandre des devoirs pénibles, pénibles surtout en ce moment. Mais ne peut-on pas se rencontrer les armes à la main et s'estimer, se chérir même ? Un mot d'ailleurs répond à tout : je vous prie de m'accorder Jeanne.

— Il se passe ici des choses fort singulières, murmura Goetghebuer en promenant autour de lui des regards soupçonneux. Je dois dire que je suis indigné du rôle que mes enfants jouent dans cette affaire. Les gens d'honneur n'agissent pas avec tant de mystère ; ils ne viennent pas sous prétexte d'épouser nos filles ; les tromper lâchement en notre absence, et nous espionner adroitement...

— Ce langage adressé à un homme tel que moi n'est pas digne de vous, s'écria Denis blessé.

— Au nom du ciel et de tout ce qui vous fut cher, ajouta Jeanne, je vous en supplie, mon père, ne méconnaissez pas les loyales intentions du seigneur de Moerbeke. Il est incapable d'en imposer. J'atteste que tout ce qu'il vous a dit est exact.

Baudouin joignit ses gestes caressants à la prière de sa sœur pour fléchir le doyen irrité. Mais celui-ci reprit avec force :

— Je vois bien que ma fille est du complot, parce qu'elle se berce de l'espoir de devenir la femme d'un beau seigneur qui est parvenu à la séduire par quelques sots propos. Je la croyais plus sage, elle qui fut toujours irréprochable. Le chagrin qu'elle me donne en ce moment est d'autant plus cuisant que je ne pouvais prévoir une pareille chute. Ne vous fâchez pas, seigneur ; n'intervenez pas dans mes affaires domestiques... silence... j'ai au moins le droit de réprimander ma famille. Je déclare donc que ma fille et mon fils ont mis le pied dans un piège grossier, et que s'ils ne l'en retirent à l'instant même, je les maudirai comme indignes de moi et de mon pays.

— La passion vous égare, doyen ; vous me faites cruelle-

ment injure; vous méconnaissiez mon caractère et mon nom...

—Eh! qu'importent votre nom et vos titres! c'est votre conduite que j'apprécie, et, quoi que vous en disiez, je suis assez calme pour vous prouver clairement qu'elle est louche. Je vous ai surpris faisant des propositions deshonnêtes à l'abbé d'Affligem; j'ai fait repousser le traité de paix que vous aviez frauduleusement préparé pour ruiner le Brabant; je vous surprends encore dans ma propre demeure, subornant ma fille et ensorcelant mon fils. Si tous ces faits ne sont que de vaines apparences, avouez qu'elles ressemblent étrangement à la réalité. La seule concession que je puisse vous faire c'est de reconnaître que vous êtes un habile diplomate, un courageux guerrier et un audacieux émissaire. Je reste confondu de vous voir chez moi, chez votre plus grand ennemi! Le soudan d'Egypte se trouverait là à votre place que ma surprise ne serait pas plus grande!

Ce discours moqueur faillit faire éclater enfin la colère longtemps contenue du seigneur de Moerbeke; mais les regards suppliants et les larmes de Jeanne, ainsi que les sanglots de Baudouin, désarmèrent le chevalier. — Je vous jure, reprit-il, qu'en pénétrant dans cette maison j'ignorais qu'elle fût habitée par vous. Votre nom n'avait jamais frappé mes oreilles avant les conférences d'Affligem. Comme j'ai pitié des aveugles préjugés qui vous excitent contre moi, je suis prêt à vous fournir une preuve décisive que je suis envoyé auprès de la duchesse par l'épouse de Louis de Maele, et que j'aime sincèrement votre fille depuis que je l'ai vue. Conduisez-moi auprès de la duchesse de Brabant; vous recevrez d'elle-même la confirmation de toutes mes paroles. Je mets ainsi ma liberté et ma vie entre vos mains : disposez-en selon votre bon plaisir, si vous pouvez me convaincre je nedis pas d'un mensonge, ce mot seul me fait rougir, mais de la moindre indécatesse. Réfléchissez à cette proposition que ma loyauté fait à votre justice.

Ces paroles, prononcées d'un ton naturel et digne, firent réfléchir le doyen, qui parut se calmer tout-à-coup. Qu'alliez-vous faire chez la duchesse? dit-il d'un ton assez doux, mais qui dénotait encore quelque incrédulité.

— Je pourrais vous répondre que vous n'avez pas besoin de le savoir pour rétracter les grossièretés que vous m'avez dites. Le témoignage de la duchesse devrait vous suffire. Mais je veux bien vous apprendre que ma mission est d'une nature pacifique, et qu'elle a pour but la conclusion d'une paix honorable pour les deux Etats.

— Je ne crois pas à la paix avec Louis de Maele, répondit le doyen d'un air résolu ; j'ajouterai que je ne désire pas qu'elle se fasse avant que nos ennemis aient éprouvé la puissance de nos armes. La Flandre est toujours fière de ses anciennes victoires ; elle conservera des illusions dangereuses pour le Brabant jusqu'à ce qu'une sanglante défaite ait humilié son orgueil, Je ne vous conduirai donc pas auprès de la duchesse, je ne favoriserai pas vos intrigues. Mais, puisque vous êtes mon hôte bien malgré moi ; puisque mes enfants intercèdent pour vous, et puisque, après tout, je n'ai pas la preuve des projets coupables dont je vous soupçonne, je vous rends à la liberté, sous la condition expresse que vous sortirez de Bruxelles à l'instant même. Je vous escorterai jusqu'au delà du faubourg de Molenbeek et vous donnerai un sauf-conduit pour le reste du chemin que vous avez à faire sur le territoire du duché. J'espère que vous ne verrez plus en moi un fanatique qui sacrifie brutalement ses sentiments d'humanité à ses devoirs de citoyen. J'espère aussi que vous me témoignerez votre reconnaissance, en avouant à ma fille que vous vous êtes joué d'elle. Ça la tranquillisera. Reconnaissez-le sans crainte ; je comprends vos adroits calculs, et la nécessité où vous avez cru être d'appuyer votre diplomatie sur les faiblesses féminines.

— Vous croyez être mu par des intentions généreuses, doyen, et vous persistez à me faire injure. Je vous répète que j'offre mon nom à votre Jeanne, et...

— Elle le refuse par ma bouche, interrompit Goetghebuer ; je ne veux pas être le grand-père de Flamands. Elle épousera un honnête bourgeois brabançon ou elle restera fille jusqu'à ma mort. Voilà mon dernier mot.

— Père cruel ! murmura Jeanne violemment émue.

Mais connaissant le caractère implacable du doyen, elle

craignit qu'il ne revînt sur son offre d'assurer l'évasion de Denis.

— Allez, dit-elle à son amant, en lui tendant une main courageuse ; hâtez-vous d'abandonner des lieux où votre admirable caractère est méconnu. Je me soumets aux ordres de mon père , mais je puis du moins vous dire que je n'oublierai jamais les preuves d'estime dont vous avez daigné m'honorer. Allez et que Dieu vous conduise !

— Un moment, reprit Goetghebuer presque repentant d'avoir relâché si vite le seigneur de Moerbeke, j'exige que ma fille me promette qu'elle ne vous épousera jamais, sinon je vous retiens prisonnier.

— Ceci ressemble à une rétractation, murmura Denis.

— Je promets solennellement à mon père, se hâta de dire Jeanne, que je ne serai jamais à vous contre son gré.

— Bien ! murmura le doyen ; si tu attends mon consentement, tu coifferas Sainte-Catherine. En route donc, chevalier.

En ce moment des cris de joie éclatèrent dans la cour, sous les fenêtres du vaste corridor où se passait la scène que je viens de décrire. Une vingtaine d'ouvriers que le doyen avait enrégimentés et habillés à ses frais venaient d'entrer chez lui avec l'échevin Vederman à leur tête, en faisant des exclamations bruyantes qui prouvaient que le parti national venait de remporter quelque avantage signalé. Vederman appela Goetghebuer de toutes ses forces. Celui-ci ouvrit une fenêtre :

— Les oiseaux sont dénichés, mon ami, lui cria l'échevin, la cage du Beffroi en renferme déjà une douzaine, pris tous chez le juif Mosès, rue de l'Etuve. Mais il y en a bien d'autres encore ; la ville est empoisonnée de cette peste. Je viens te prendre pour que nous allions assister ensemble à l'interrogatoire de ces hardis gaillards. Nous jugerons cette nuit et nous pendrons demain matin.



XLVI

Une bataille dans un escalier.

— Ceci change tout, s'écria Goetghebuer en se tournant vivement vers le seigneur de Moerbeke. Je ne dois pas, je ne puis plus favoriser votre évasion. Je vous promettais tout à l'heure de traiter généreusement l'émissaire de la comtesse Marguerite et le protégé de mes enfants, mais non de me rendre complice des intrigues d'un espion ennemi. Fi ! seigneur de Moerbeke ! votre dévouement à Louis de Maele vous inspire bien des bassesses ! Je vous retiens prisonnier... Vous irez souhaiter le bon soir à vos honorables collègues incarcérés au Beffroi. Ayez la complaisance de leur dire de ma part que, malgré vos grands airs et votre beau langage, je n'ai pas été un seul instant votre dupe.

— Votre conduite est affreuse, doyen, répondit le chevalier indigné ; vous m'attribuez froidement, je dirai lâchement (car ma vie, mon honneur peut-être sont en vos mains), des intentions et des actes que je réprouve. J'ignore si des espions flamands se trouvent à Bruxelles, mais je vous jure que je les méprise, quels qu'ils soient, et que jamais....

— Chansons que tout cela, beau chevalier ! J'ai pu vous pardonner comme père ; mais comme citoyen, je dois punir. Suivez-moi.

— Sauvez-le, mon père, sauvez-moi ! s'écria Jeanne en embrassant les genoux du doyen. Ne souffrez pas qu'un horrible assassinat se prépare dans ce lieu même où se consumma un meurtre infâme. Il est innocent, je le sais, j'en fais le serment... Ne le voyez-vous pas vous-même ? Regardez-le ! Ce n'est ni la crainte ni le remords que vous lisez sur son front, c'est la douleur et le mépris !

Baudouin joignit sa prière silencieuse aux supplications de sa sœur, tandis que le chevalier, debout contre la fenêtre et les bras croisés sur sa poitrine, contemplait cette scène avec attendrissement. Mais le doyen resta insensible.

— Rentre chez toi, cria-t-il à sa fille ; va-t-en, Baudouin, je vous ai tous écoutés trop longtemps. Allons, seigneur, en route.

— Mon père, ne trempez pas les mains dans ce crime épouvantable, s'écria encore Jeanne sans lâcher les genoux de Goetghebuer. Sa mort me tuera et vous déshonorera...

— Assez, mon amie, lui dit le chevalier avec une émotion pleine de reconnaissance. Quoi qu'il arrive, je ne payerai jamais trop cher le bonheur d'avoir lu au fond de votre belle âme. Laissez-le faire : c'est lui seul que je plains le plus en ce moment, moi je n'échangerais pas mon sort contre celui du prince le plus fortuné. Adieu, Jeanne, mon dernier soupir sera un remerciement.

Et Denis releva Jeanne aux yeux du doyen un peu embarrassé. — La dame de Moerbeke, ajouta-t-il, ne doit s'humilier devant personne.

— Vous persistez donc à troubler le cœur de ma fille ! dit le doyen en colère. Cette comédie est trop longue ; elle est indécente en face de la mort qui vous attend... peut-être.

— Je ne vous dirai plus qu'un mot, repartit le chevalier avec hauteur ; êtes-vous décidé à me livrer comme un vil espion à la justice bruxelloise ?

— Certainement, et avec une parfaite tranquillité de conscience.

— Eh bien ! que Dieu vous pardonne l'iniquité que vous allez commettre.

— Ne l'écoutez pas, Pierre, s'écria Jean Vederman qui gravissait l'escalier à la tête de quelques hommes armés et munis de flambeaux. A en croire tous ces méchants farceurs, ce seraient autant de petits saints qui n'auraient fait secrètement le voyage de Bruxelles que pour venir boire notre *faro* et implorer Notre-Dame de Hal. Montrez-leur le bâton et la corde !

En temps ordinaire, Vederman était, comme Goetghebuer, un homme doux et complaisant qui se serait fait scrupule de donner une chiquenaude à un valet. Mais depuis la déclaration de guerre de la Flandre au Brabant, il était animé d'un patriotisme féroce et ne parlait plus que d'assommer ou de

pendre ses adversaires politiques. Tant il est vrai que les luttes civiles et religieuses pervertissent les meilleurs caractères!

Les dernières paroles prononcées par le digne échevin triomphèrent enfin du sangfroid de Denis. J'ai pu tolérer l'injure dans la bouche d'un homme qui n'est plus un étranger pour moi, s'écria le chevalier en lançant son lourd gantelet au visage de Vederman, mais toute autre insolence sera punie aussi longtemps que je porterai ce fer. Respect au seigneur de Moerbeke, à son nom jamais impunément bravé, ou je vous apprendrai comment se venge et meurt un chevalier flamand, troupe de lâches que vous êtes.

D'un coup d'épée il jeta à terre le flambeau que Vederman tenait en main.

— Les autres étaient moins fiers, murmura l'échevin en reculant de trois pas. Soutenez-moi donc, dit-il aux hommes de sa suite; arrachez-lui ses armes.

Vederman n'était pas ce qu'on appelle un poltron; il passait au contraire pour un homme courageux, surtout dans les conflits populaires, en pleine place publique. Mais il ne se souciait guère de recevoir, dans un obscur corridor, un coup de la puissante épée qui flamboyait à ses yeux.

— Rendez-vous prisonnier, vite, ou vingt piques vont t'accabler cria-t-il au chevalier, qui s'était adossé au mur, devant Jeanne éplorée.

— J'ai refusé d'obéir à pareille sommation faite par de braves gentilshommes, répondit Denis en regardant avec mépris ses nombreux adversaires; ce n'est pas à des misérables, qui se mettent cinquante contre un, que je ferai l'honneur de confier mon épée.

— Force nous est donc de la prendre, dit l'échevin, et il poussa en même temps devant Denis un gros brasseur, armé de toutes pièces, qui avait crié le plus fort de tous contre l'étranger au bas de l'escalier, mais qui, parvenu en haut, ne soufflait plus mot à la vue de celui qu'il s'agissait d'arrêter. Le brasseur fait deux pas en avant, malgré lui, sans quitter des yeux la terrible épée qui étincelle dans le corridor; puis se voyant suivi par plusieurs de ses camarades, il en fait encore deux autres, la

pique baissée et les genoux tremblants... Mais Denis sépare la pique en deux, d'un coup de son glaive, et marche résolument sur ses adversaires.

A cette vue, le brasseur lui tourne le dos, se jette sur Vederman et sur Pletinckx qui se précipitent sur Verhalle, Clauwaert et Van Mossevelde, lesquels, saisis d'une sorte de terreur panique, se replient sur le reste de la troupe; bientôt roulant, du haut en bas de l'escalier encombré, hommes, lances, casques et flambeaux, le tout pêle-mêle, et avec un bruit effroyable. Dédaignant de profiter de cet avantage, Denis baisse son épée, reste immobile et sourit mélancoliquement à sa fiancée.

Jeanne ne peut s'empêcher de pousser un cri de joie, aussitôt suivi de cette réflexion pénible que cette petite victoire ne sauvera pas le chevalier. Baudouin applaudit de toutes ses forces. Goetghebuer, indigné, veut attaquer seul le brave gentilhomme, mais les bras robustes de son fils l'en empêchent.

— Denis, donnez-moi votre épée... et votre poignard aussi; accordez moi cette grâce, dit Jeanne en s'approchant suppliante du seigneur de Moerbeke. Ici votre bravoure vous sera inutile, fatale...

— Qu'il soit fait ainsi que le désire la dame de mon choix, dit le chevalier en tendant ses armes à Jeanne. Ceci vous appartient comme ma vie, comme tout ce que je possède. Vous exécutez rigoureusement les lois de la chevalerie, mais je les ai jurées et je m'y sou mets.

— Suivez ces hommes, seigneur, je vous sauverai, lui dit Jeanne à voix basse, pendant que Goetghebuer luttait contre Baudouin, et que la milice bourgeoise remontait laborieusement l'escalier sur les marches duquel aucun accident sérieux n'était survenu.

Les flambeaux s'étaient éteints dans la chute. Tous nos personnages se trouvaient dans une obscurité presque complète. Cependant Vederman et quelques-uns de ses compagnons les plus confus et les plus exaspérés, s'apprêtaient à tenter un second assaut, et envahissaient de nouveau le corridor, quand ils entendirent avec étonnement le chevalier dire à Goetghebuer : — Me voilà donc votre prisonnier; achevez de me montrer

comment l'hospitalité s'exerce chez vous, et conduisez-moi en prison ce soir, à la mort demain. Encore une fois, malheureux père, que Dieu vous pardonne et que vos remords ne vous tuent pas un jour !



XLVII

Malheureux mais fier.

Dans le trajet heureusement fort court de la maison de Goetghebuer au Beffroi, Jean Vederman et ses hommes eurent beaucoup de peine à empêcher le peuple de massacrer le chevalier flamand. L'échevin ne parvint à contenir la foule qu'en lui promettant à diverses reprises qu'elle aurait le lendemain de bonne heure le spectacle d'une douzaine d'ennemis pendus haut et court au gibet de la ville. Denis de Moerbeke marcha à travers la populace ameutée, non sans une profonde émotion, mais avec ce courage stoïque et cet air de froide dignité qui ne l'abandonnaient jamais. Son fier regard dominait les insulteurs et inspirait à la plupart un respect involontaire.

Arrivé au coin de la rue de la Montagne, il se sentit atteint d'une poignée de farine qu'un boulanger patriote, sorti précipitamment de sa boutique, lui lança au dos en riant aux éclats.

— Lâchez donc cet innocent, s'écria le joyeux mitron ; ne voyez-vous donc pas qu'il est blanc comme neige ?

Et la foule de faire mille exclamations injurieuses.

— Attends, ajouta le mitron en se rapprochant du chevalier, malgré la défense un peu molle de Vederman. Attends, je vais achever de te blanchir....

Objet de ce vil outrage, le chevalier ne put comprimer son indignation. Son œil s'enflamma, ses bras se raidirent et il rompit la corde qui lui liait les mains sur le dos. Rapide comme l'éclair, il arracha un flambeau de résine à un bourgeois qui marchait près de lui, et en frappa au visage le boulanger aveuglé. Aux cris de désespoir que poussa cet homme, la foule parut vouloir décidément se rendre maîtresse du prisonnier...

Déjà elle écrasait la garde quand un robuste garçon, armé d'une sorte de massue, se précipita entre Denis et les crieurs audacieux. Le nouveau venu était aussi silencieux que le chevalier, mais la fureur était peinte sur ses traits, et ses gestes expressifs faisaient assez entendre qu'il était résolu à mourir aux côtés du prétendu espion.

— Baudouin Goetghebuer ! s'écrièrent quelques spectateurs surpris.

C'était en effet notre muet qui, sur un signe de Jeanne, s'était empressé de suivre l'ambassadeur flamand.

Cette intervention généreuse aurait pu avoir des suites sanglantes si l'arrivée d'une forte patrouille n'avait mis Vederman à même de gagner le Beffroi sans autre obstacle.

Isaac Mosès et ses complices, plongés dans une salle basse du Beffroi, se livraient encore à toutes sortes de commentaires sur l'étrange aventure de la soirée, lorsque Denis, précédé et suivi de plusieurs arbalétriers, dont deux portaient des lanternes, fut introduit auprès d'eux. A la faveur de la lumière qui éclaira tout à coup le cachot, ils purent distinguer les traits de leur compagnon d'infortune. — Quoi ! s'écria Henri de Melle profondément étonné, le seigneur de Moerbeke ici ?

Et il courut prendre les mains de son compatriote, tandis que les gardes, refermant soigneusement la porte, laissèrent les prisonniers dans une profonde obscurité.

— La journée est mauvaise pour la cause flamande, ajouta Henri de Melle en poussant un soupir involontaire. Moi, son défenseur le plus utile, vous, son soutien le plus brave, et ces messieurs ses partisans les plus zélés, nous voilà tous compromis, emprisonnés et plus près de la potence qu'aucun de nous ne le désire. Ces chiens de Bruxellois ont eu l'odorat fin ce soir ! La mésaventure est cruelle, parole d'honneur.

— Henri, dit tristement le chevalier en s'asseyant sur un tas de paille, ce n'est pas la mort que je crains ; je l'ai vue cent fois de si près que je me suis familiarisé avec elle. Mais je l'avoue, en ce moment j'ai peur, je tremble... oui, tenez, mon bras tremble... L'idée de mourir comme un vil espion de la main du bourreau, aux applaudissements de cette lâche canaille, me fait

frémir de douleur. Une fausse démarche, dont je mesure à présent toute l'imprudence, aura terni l'éclat d'une vie honorable et flétri à jamais mon nom !

— Vous aurez commis quelque étourderie, Denis : je le regrette d'autant plus qu'on aura bientôt besoin de vos conseils et de votre épée. Mais moi qui n'ai négligé aucune précaution pour échapper à la vigilance des Mangeurs de poulets, suis-je moins malheureux que vous ? J'étais déguisé de façon à n'être pas reconnu par ma mère.... Nous sommes victimes d'une étrange fatalité. Notre sort était écrit là haut. Consolons-nous par la pensée que nous avons rempli nos devoirs. D'ailleurs je ne puis croire qu'on songe sérieusement à nous pendre. On nous gardera comme otages pour nous échanger plus tard contre quelques-uns des riches Brabançons que Louis ne manquera pas de faire prisonniers. On pend de pauvres diables parce qu'ils n'ont pas plus de valeur vivants que morts. Mais des personnages de notre condition sont du gibier de luxe qu'on ménage. Secret éventé n'a plus de prix ; gentilhomme tué ne vaut pas un vilain debout. On nous respectera, messire. Je n'en dis pas autant de quelques-uns de nos camarades qui gémissent dans ce coin, car personne ne les réclamera.

— Apprétons-nous à mourir, dit le chevalier d'un air sévère. Un homme isolé est quelquefois miséricordieux, la foule ne l'est jamais, car elle n'a que des passions et aucune responsabilité ne pèse sur elle. Ils nous sacrifieront, n'en doutez pas. Je vais songer à Dieu et vous prier de me laisser en repos. Cependant je dois vous dire que je meurs en guerrier et non en espion, comme ils m'appellent. Je ne me consolerais pas d'être en ce lieu, à deux pas du bourreau, si je méritais le nom dont on prétend me flétrir.

— Cette prudence m'offense, répliqua Henri avec froideur et dépit, en frappant du pied les dalles du cachot. Ai-je manqué à la prud'homie parce que je suis venu ici incognito reconnaître le terrain de la lutte et gagner des amis à la cause de notre suzerain ? Vous qualifierez ma conduite comme il vous plaira, mais je me crois aussi digne que vous des faveurs de Louis et de la reconnaissance de notre patrie.

— Ne discutons pas ce point, Henri. Je me borne à déclarer que ma mission à Bruxelles n'avait rien de commun avec la vôtre ; au nom de l'amitié que vous me portez, au nom de la vérité qui doit être chère à tout gentilhomme, je vous adjure de le reconnaître au besoin.

— Je ne reconnaitrai jamais que j'ai agi honteusement, et c'est ce que vous exigez de moi, quand vous voulez que je vous justifie de l'accusation d'espionnage. Je suis arrêté comme espion, et je m'en fais gloire. Un vassal dévoué sert son maître en paix comme en guerre et sous tous les costumes. Denis, je vous somme de déclarer ici que ma conduite est irréprochable... Vous hésitez?... Vous gardez le silence?... Prenez y garde, vous m'insultez cruellement... Parlez, vous dis-je, ou craignez mon juste ressentiment !

Henri de Melle irrité tendait vers Denis ses mains crispées ; ses yeux flamboyaient dans l'ombre comme des prunelles de chat.

— Je ne crains que de mentir, répondit noblement Denis en s'étendant sur sa paille, le visage contre le mur. Or, je mentirais si ma bouche vous approuvait d'avoir compromis votre écusson dans les basses manœuvres de l'espionnage. Rappelez-vous que lors de notre ambassade à Bruxelles je vous prévins que je blâmais vos intrigues, et que je les désavouerais hautement si elles étaient découvertes. Je ne vous permis jamais de m'en parler. Souffrez donc que je vous plaigne, en cette circonstance solennelle, d'avoir été trop complaisant, trop faible, d'avoir sacrifié au comte de Flandre ce qu'un gentilhomme ne doit sacrifier à personne au monde, votre honneur.

— Cette injure sera lavée dans du sang, sire chevalier, s'écria Henri de Melle furieux. Je l'aurais déjà repoussée au fond de votre gorge si j'avais un morceau de fer en main... Ne me forcez pas à vous frapper de l'arme des vilains...

Henri posa un doigt sur l'épaule du chevalier de Moerbeke. Celui-ci se leva comme un lion blessé, et repoussa vivement son compatriote en lui disant d'une voix émue :

— Arrête, malheureux... calme-toi... Je t'engageais tout-à-l'heure à ne pas aborder ce sujet de conversation. Tu m'as arraché l'explication qui t'irrite. Tu as voulu assimiler ma po-

sition à la tienne. J'ai réclamé contre cette erreur où j'aurais pu voir une offense. C'est mon droit, c'est mon devoir de chevalier... Laisse-moi maintenant.

— Vous parlez d'offense, messire, et c'est vous qui venez de flétrir mon dévouement à notre maître !

— Interroge ta conscience, Henri, et dis-moi s'il sied à un gentilhomme de commettre dans l'ombre des actions qu'il serait honteux de voir éclairées par le soleil ? Le travestissement que tu portais tantôt et qui te souille peut-être encore, est-il digne du seigneur de Melle ?

— Comment donc vous trouvez-vous ici ? Est-ce l'ambassadeur de Moerbeke qu'on a incarcéré, ou l'envoyé confidentiel du comte de Flandre ?

— Je suis entré ce soir dans Bruxelles, le visage découvert et l'épée au côté, messire. Apprends que je me rendais auprès de la duchesse Jeanne, et que je n'ai pas fait un mystère de mon nom au doyen Goetghebuer, dans la maison duquel j'ai été traîtreusement arrêté.

— Voilà qui est étrange, reprit de Melle, désireux de se venger par une grossière insulte des sascarmes du chevalier. Vous êtes plus habile que moi, car j'aurais désiré aussi de m'introduire chez le meilleur patriote du Brabant, mais l'entreprise m'a paru trop difficile, à moi espion endurci ; tandis que vous, qui avez le mot d'espionnage en horreur, vous pénétrez facilement auprès de votre ennemi personnel et...

— Malheur à toi, si tu dis un mot de plus ! s'écria Denis indigné.

Le bailli d'Oordeghem et le vieux juif se précipitèrent sur Henri et l'entraînèrent vers le mur opposé à la couche de Denis. Ils déploraient une querelle qui pouvait aggraver encore leur situation déjà si délicate. Daniel Reyniers et Baudouin Coppenolle, plongés dans un désespoir qu'ils manifestaient par des larmes abondantes, n'avaient guère pris garde à l'altercation survenue entre les deux seigneurs.



XLVIII

La sentence.

Il n'est pas besoin d'assurer le lecteur qu'aucun de ces personnages n'était satisfait de la cruelle mésaventure qui lui arrivait. Quand on est arrêté pour crime d'espionnage et de trahison politique, au milieu des passions populaires, et qu'on n'a que quelques heures pour se préparer à une mort ignominieuse, on a naturellement l'esprit agité par de sombres préoccupations. Toutefois les sentiments de nos prisonniers variaient selon leur caractère. Le chagrin de voir échouer ses projets de vengeance, ou de n'être pas témoin des malheurs qu'il avait préparés à Wenceslas et aux Brabançons, prédominait dans l'âme ulcérée d'Isaac Mosès.

Contrairement aux habitudes invétérées de ses coreligionnaires, cet homme ne s'était pas enrichi pour le plaisir d'entasser de l'or dans ses caves ; pour lui la fortune n'avait jamais été un but ; il l'avait conquise avec ardeur comme un moyen de réaliser un jour ses vues hostiles à la famille princière (qui avait permis, favorisé même le massacre des Juifs de Bruxelles), et au peuple qui avait commis ce crime dans un accès de haine irréfléchie.

A la veille d'être pendu, ce qui affligeait le vindicatif israélite, ce n'était précisément pas la honte du gibet ni la perte d'immenses richesses, c'était plutôt la crainte que la découverte du complot ne compromît la cause du comte de Flandre. Il aurait péri avec joie le lendemain du sac de Bruxelles et de la déchéance des ducs, s'il avait dû payer cette catastrophe au prix de sa vie...

Poussés dans la conjuration par des mobiles plus légers, Daniel Reyniers, Baudouin Coppenolle et leurs camarades envisageaient leur sort d'un œil moins ferme. La vanité s'efface devant la mort comme le brouillard sous les rayons du soleil. Reyniers s'apercevait enfin qu'il payait fort cher l'honneur d'avoir épousé

la sœur de lait de Louis de Maele, et Coppenolle regrettait amèrement d'avoir poursuivi des titres de noblesse à travers les dangers d'un complot. Tous deux se seraient trouvés ridicules s'ils ne s'étaient pas sentis si malheureux.

Le bailli d'Oordeghem opposait à la mauvaise fortune le front calme d'un homme qui s'y est résigné d'avance. Henri de Melle, irrité du mépris que lui témoignait le sire de Moerbeke, ne pensait plus guère à la triste aventure qui avait amené cette querelle. Il lui semblait que Denis lui avait imprimé une flétrissure au visage, et il eût voulu la laver avec du sang. Les notions très confuses qu'il se formait sur l'honneur l'empêchaient de comprendre que si le sang assouvait la colère d'un homme injustement outragé, il n'efface point une accusation méritée. Brave par instinct, mais insensible et haineux, il oubliait ses malheurs pour en souhaiter mille à un compatriote qui l'avait traité avec trop de générosité peut-être.

Le chevalier ne songeait déjà plus à la pénible explication qui venait de provoquer contre lui une inimitié mortelle. Sa pensée était ailleurs. Elle se portait tour à tour sur le supplice infâme qui l'attendait, sur sa mission interrompue et principalement sur Jeanne Goetghebuer dont le repos était à jamais détruit. Peu à peu elle se transforma en une ardente prière. Denis s'agenouilla sur sa couche et demanda à Dieu le pardon de ses fautes, la mort par le glaive, la publication de son innocence et la protection céleste répandue sur sa fiancée.

Il resta quelques minutes dans cette humble attitude. Ses compagnons d'infortune l'y aperçurent à la faveur d'un rayon de lune qui pénétrait en ce moment à travers les barreaux du cachot. Tous l'imitèrent pieusement, hormis le Juif et de Melle; ce dernier continua d'arpenter la salle en prononçant à demi voix des phrases incohérentes. — Voilà ma récompense, murmurait-il. Mon souverain me confie une mission pénible, périlleuse; je la remplis avec dévouement, et je suis désavoué, insulté par son ambassadeur! Je me vengerai, je le jure, ou de Denis, s'il ne se rétracte pas, ou de Louis, s'il n'épouse pas mon juste ressentiment.

Henri aurait voulu sur le champ rallumer la querelle, mais

un reste de pudeur le retint et il se contenta de lancer au chevalier des regards de fureur et d'envie.

En ce moment la porte du cachot cria sur ses gonds et Vederman parut à la tête d'une vingtaine d'archers, pour sommer les prisonniers de le suivre dans une salle voisine où un tribunal extraordinaire venait de se constituer. Le chevalier de Moerbeke se leva le premier. — Je cède à la force, dit-il à l'échevin; conduisez moi devant ceux qui se disent mes juges.

Henri de Melle et les autres conspirateurs n'apportèrent aucune résistance, quoiqu'ils fussent surpris de cette façon expéditive d'administrer la justice, et effrayés du peu de chance qu'on leur laissait de voir leur évasion favorisée par Bernard Florès. Ils traversèrent un étroit corridor, plein de bourgeois armés, et entrèrent bientôt dans une salle voûtée, où des soldats robustes, adossés aux murs, tenaient une hallebarde dans la main droite et un flambeau dans la gauche. Nos prisonniers furent rangés debout, en face d'une longue table sur laquelle se trouvaient quelques feuilles de parchemin, deux ou trois gros volumes contenant les lois de la cité, un crucifix et un rouleau de cordes. Les sièges destinés aux juges étaient encore vacants.

Cette salle d'un aspect sombre et nu, qui ressemblait à un cachot plutôt qu'au sanctuaire de la justice, n'était pas le lieu ordinaire des réunions du tribunal des échevins. Les jugements civils et criminels étaient rendus dans une pièce voisine beaucoup plus grande et mieux appropriée à la solennité des formes judiciaires. Mais ce dernier local était occupé en ce moment par les doyens des métiers et quelques délégués de la noblesse qui y discutaient chaudement les moyens de sauver la ville et le duché. L'arrestation d'Henri de Melle et de ses complices, celle du seigneur de Moerbeke et toutes sortes de bruits alarmants qui s'étaient répandus dans la journée, avaient produit une sensation profonde parmi toutes les classes de la population.

L'assemblée qui siégeait à côté de la salle où l'on vient de voir entrer les prisonniers, était comme un petit parlement dont les débats bruyants et passionnés reflétaient les préoccupations de la foule.

Tandis qu'Henri de Melle se concertait à voix basse avec Mo-

sès et ses autres complices sur les moyens de défense qu'ils présenteraient au tribunal, le chevalier isolé et silencieux pouvait entendre, malgré l'épaisseur des murs, comme un bruit lointain, la voix des orateurs et les applaudissements de l'auditoire. Il crut même distinguer son nom au milieu des cris qui frappaient son oreille. — Je suis condamné d'avance, pensa-t-il avec raison, et ces gens ont résolu de fouler aux pieds les formalités judiciaires protectrices de l'innocence ; car s'ils avaient voulu procéder à un jugement sérieux, ils auraient attendu au moins vingt-quatre heures, et séparé les prisonniers les uns des autres afin de les empêcher de combiner leurs réponses. La condamnation leur semble si certaine, qu'ils n'ont pris aucune des précautions usitées en pareille circonstance. Je ne puis donc échapper à une mort prompte, horrible. Mais je la supporterai en guerrier à qui les hommes n'ont rien à reprocher et à qui Dieu sera clément, j'espère. Après tout, quel que soit le supplice, il ne déshonore pas l'innocent qui le subit avec courage. C'est le crime ou la lâcheté qui flétrissent, non le gibet..... Si je montrais à mes adversaires la lettre écrite par la comtesse Marguerite à l'épouse de Wenceslas, peut-être reconnaîtraient-ils que je ne suis pas ce qu'ils pensent. Mais je n'achèterai pas cette légère chance de salut au prix d'une indécatesse, d'une trahison. Non, je mourrai pur. La comtesse de Flandre et ma pauvre Jeanne savent quelle est ma mission. Elles se feront un devoir de la publier. C'est mon principal désir..... Le reste à la grâce de Dieu !

De Moerbeke en était là de ses réflexions quand des huissiers annoncèrent l'entrée des juges. L'amman Jean de Bruyn de Crainhem, le bourgmestre Godefroid Leroux, les échevins Jean Vederman, Goswin d'Hertoghe, Arnould T'Serarnts, René Clutinck, Guillaume Meert, Walter Van der Roosen et Jean Van den Wykete vinrent s'asseoir sur les fauteuils qui leur étaient préparés. Chacun s'aperçut bien vite que l'audience ne serait pas longue, car, ainsi que le chevalier l'avait prévu, cette espèce de comité de salut public dédaigna d'observer les formes habituelles de la justice brabançonne. Sans leur demander s'ils avaient choisi des défenseurs, le bourgmestre fit l'appel des

prévenus en les désignant par leurs noms, et leur déclara qu'ils allaient être condamnés à mort comme espions et traîtres s'ils ne pouvaient à l'instant qu'ils n'avaient pas conspiré contre le duc et la duchesse et contre la commune bruxelloise.

Les accusés ne furent pas surpris d'entendre leurs noms sortir de la bouche du bourgmestre, attendu qu'ils étaient tous connus en ville, mais ils se plaignirent unanimement des procédés judiciaires qu'on employait à leur égard. Baudouin Coppenolle surtout, qui connaissait parfaitement les privilèges de la bourgeoisie, fit remarquer avec chaleur que la preuve des faits incriminés incombait au magistrat, et que rien n'obligeait les accusés à lui répondre, s'ils aimaient mieux garder le silence. Cette réclamation n'eut aucun succès. Godefroid Leroux répliqua lestement que les chefs de la conspiration étant des étrangers, ils ne pouvaient invoquer le bénéfice de la loi brabançonne, et que les Bruxellois impliqués dans cette scandaleuse affaire n'avaient qu'à s'en prendre à eux-mêmes s'ils partageaient le sort des Flamands.

Bien que des apparences graves témoignassent contre les accusés, il eût été difficile à Godefroid Leroux d'improviser une condamnation capitale, s'ils avaient suivi le système de Coppenolle, qui était de ne pas répondre aux interpellations qu'on leur adresserait. Mais se sentant coupables, et croyant qu'un prompt aveu pouvait seul désarmer les juges, Daniel Reyniers et deux autres bourgeois se précipitèrent à genoux devant la petite estrade sur laquelle le tribunal siégeait.

— Grâce, s'écrièrent-ils, grâce! Nous avons failli, et votre colère est légitime, messeigneurs. Mais la pendaison est une peine trop forte pour une telle faute. Accordez-nous des défenseurs, ils vous prouveront que nous ne sommes pas des criminels endurcis, ni des traîtres; que nous avons péché par faiblesse, et qu'en écoutant les envoyés du comte de Flandre nous voulions seulement écarter de notre pays le fléau de la guerre. Grâce, donc, messeigneurs! Bornez-vous à nous exiler de Bruxelles et à nous imposer telle amende qui vous paraîtra juste.

Daniel Reyniers criait et sanglotait à fendre à la fois les

oreilles et le cœur des juges. — Vous voyez bien, ajouta-t-il pour son compte personnel, que je ne suis pas un conspirateur dangereux; j'avoue mes erreurs dès qu'on me les signale; je suis prêt à faire amende honorable de la manière que vous daignerez le prescrire. Je n'ai pas inventé cette malheureuse conspiration. J'y suis entré comme un enfant, j'en sors innocent, je vous le jure. La faute est à ces gentilshommes qui m'ont séduit et à ma femme qui m'a mis dans l'esprit des idées ambitieuses. Je demande l'exil et le divorce! Grâce, messeigneurs!

Le marchand de draps avait complètement perdu la tête. Le gibet lui faisait horreur, et rien que d'y penser il tremblait de tous ses membres. Pendant les premières heures de sa captivité, l'espérance d'être secouru par Bernard Florès avait soutenu le peu de courage qu'il possédait naturellement. Mais en face du tribunal il ne voyait plus que bourreaux et cordes. Malheureusement pour lui, et pour les deux autres suppliants, ces lamentations, dépourvues de dignité, ne produisirent pas sur le tribunal l'impression qu'ils eussent désirée. Les magistrats étaient plus près de rire que de pleurer, et une indignation profonde se peignit sur les traits des autres prisonniers. Coppenolle lui-même ne put s'empêcher de dire à voix basse que la conduite de ses amis était lâche et odieuse. Mosès se voila la face avec un pan de sa robe; Henri de Melle et le bailli d'Oordeghem exprimèrent leur dégoût par des exclamations énergiques, et le chevalier de Moerbeke déclara qu'on ne pouvait commettre à son égard une iniquité plus grande que de lui donner de tels hommes pour complices.

Argumentant des aveux qu'ils venaient d'entendre, les juges sommèrent les accusés de révéler les motifs qui les avaient engagés à conspirer contre le peuple brabançon. Mosès, le plus compromis et le plus détesté de tous, lut sa condamnation dans les regards irrités des magistrats. Il paya donc d'audace et répondit sèchement que le désir de venger sur les Bruxellois le massacre de sa famille entière, lui avait fait embrasser le parti de Louis de Maele. Henri de Melle et le bailli dirent en peu de mots que leur dévouement éprouvé au comte de Flandre

expliquait leur conduite. Le chevalier protesta qu'il était étranger à la conspiration, si elle existait; qu'il se trouvait à Bruxelles avec une mission de sa souveraine, et que l'espoir d'être introduit secrètement auprès de la duchesse Jeanne l'avait conduit dans la maison de Goetghebuer.

On laissa à peine aux prisonniers le temps de prononcer ce peu de paroles. L'amman n'y répliqua pas un mot; il requit brièvement la peine de mort contre tous, ainsi que la confiscation générale de leurs biens. Le bourgmestre et les échevins s'étant consultés quelques minutes, lui adjugèrent ses conclusions séance tenante. Ils décidèrent en outre que l'exécution de la peine aurait lieu le lendemain, une heure après le lever du soleil.

Le veilleur du Beffroi criait onze heures quand Godefroid Leroux leva l'audience. Les condamnés n'avaient donc pas de temps à perdre pour se préparer à la mort.

On les reconduisit pêle-mêle dans le sombre cachot où on les avait d'abord incarcérés. Baudouin Goetghebuer se trouva sur leur passage. Il remit adroitement à Denis un billet et deux roses blanches que le chevalier s'empessa de serrer sous ses habits. C'était sans doute le dernier adieu de Jeanne! Denis brûlait de lire ces lignes. Il pria l'escorte de lui envoyer un prêtre et de lui laisser une faible lumière afin qu'il pût se confesser et écrire son testament. Pour toute réponse on le poussa dans le cachot avec les autres, et l'on tira les verroux sur eux tous.



XLIX

Tout pour le sauver.

Après l'arrestation de Denis, le doyen des charpentiers s'était rendu précipitamment à l'assemblée politique dont il était un des membres les plus zélés, non sans ordonner à ses enfants de se coucher tout de suite. Il venait de traiter le chevalier

avec une dureté rare , avec une loyauté équivoque , et de jeter le désespoir dans l'âme de Jeanne et de Baudouin ; cependant il sortit de chez lui le front haut, la conscience tranquille comme un héros républicain qui vient de commettre une action sublime ! Tant il est vrai que les passions politiques aveuglent les hommes les plus consciencieux.

Dieu nous pardonnera de désobéir à notre père , dit Jeanne d'une voix émue à Baudouin en saisissant son mantelet. Courage, frère, nous ne pouvons permettre que ce crime s'accomplisse. Précipite-toi sur ses traces, suis-le , protège-le, sauve-le, si tu peux... Il y va de notre repos, de l'honneur de notre nom, de l'existence du plus généreux des hommes. Je cours de mon côté lui chercher des défenseurs. A tantôt, excellent frère, ajouta-t-elle en lui serrant la main ; apporte-moi des nouvelles de lui , chez notre oncle le chanoine... ou plutôt chez Gudule Van Mol. Ce lieu de rendez-vous est moins éloigné du Beffroi. Adieu , de la prudence et surtout du dévouement.

Les prières de Jeanne étaient toujours des ordres pour Baudouin ; mais le muet lui obéit cette fois avec un empressement extraordinaire, parce qu'il s'intéressait du fond du cœur au sort du chevalier. Il prit donc une bourse pleine d'or que sa sœur lui tendit, et s'élança dans la rue sur les pas du seigneur de Moerbeke et de son escorte. On a vu plus haut qu'il était arrivé à temps pour protéger Denis contre la fureur populaire.

Jeanne se couvrit à la hâte de son mantelet, se munit d'une petite cassette qui renfermait ses bijoux et sortit de la maison paternelle, sans mettre un seul domestique dans sa confidence. Elle traversa la rue Kantersteen, franchit d'un seul bond le ruisseau assez large qui coulait au bas de la rue de l'Impératrice et du marché au Bois, monta lestement la rue du Curé, aujourd'hui rue des Paroissiens, s'engagea dans les montagnes de matériaux qui couvraient la plaine de Ste-Gudule et s'arrêta enfin devant la chapelle de St-Michel, au coin de la rue Treurenberg. Le chanoine Florès habitait une jolie maison, à côté de cette chapelle, vis-à-vis du chœur presque achevé du temple en construction. Jeanne frappa vivement à la porte, en jetant un regard mélancolique sur les étoiles qui scintillaient au ciel,

et sur la lune qui montait à l'horizon. L'un des deux valets du chanoine, le vieux Jérôme, vint ouvrir. Il ne fut pas peu étonné de reconnaître la fille du doyen des charpentiers, et surtout de la voir seule à cette heure avancée. — Est-il arrivé quelque malheur, mademoiselle, s'écria le bon vieillard, surpris du trouble où il voyait la visiteuse nocturne. J'espère que monsieur Goetghebuer... que votre excellent frère....

— Oui, répondit Jeanne distraite, un grand malheur est sur le point de s'accomplir. Appelez le chanoine. Il faut que je lui parle à l'instant.

— M. le chanoine achève de dire son bréviaire, dans son oratoire, mademoiselle, repartit Jérôme sérieusement intrigué. Il va se coucher... Il ne recevrait personne à cette heure, pas même monseigneur le duc Wenceslas. Mais je suppose que la consigne ne vous regarde pas, vous sa nièce, sa filleule chérie. Je vais donc lui annoncer la mauvaise nouvelle... Bon Dieu, il faut qu'elle soit bien triste pour vous émouvoir ainsi !

Jérôme déposa sa lampe dans le corridor, aux pieds de Jeanne impatiente et alla s'acquitter de sa commission.

Jeanne entra dans un petit salon, où Bruno Florès avait rassemblé à grands frais une cinquantaine de manuscrits qui formaient sa bibliothèque ; elle se laissa tomber dans un large fauteuil doublé de cuir et récapitula encore dans sa tête agitée les chances de salut qui restaient au chevalier.

Le chanoine ne tarda pas à descendre. Jérôme, en vieux serviteur connaissant ses prérogatives, le suivit dans la bibliothèque sous prétexte de se mettre à ses ordres ; mais en réalité pour apprendre le motif de la démarche de Jeanne. On a tort de dire que les jeunes filles sont curieuses : ce défaut, je dirais volontiers cette qualité, est bien autrement prononcé chez les vieillards, surtout chez ceux qui n'appartiennent pas à la plus belle moitié du genre humain.

— Mon digne parrain, s'écria Jeanne en se levant pour caresser la main du chanoine, prenez votre manteau, votre bonnet et votre canne, je vous prie, et suivez-moi sans retard. Nous n'avons pas une minute à perdre.

— Calme-toi donc, mon enfant, répliqua le chanoine ému.

De quoi s'agit-il? Est-il vrai qu'un malheur nous menace? Je dis *nous*, parce que ton infortune, celle de ton excellent père et du bon Baudouin seraient la mienne.

— Je vous raconterai cela en route, parrain. N'hésitez pas, je vous en supplie... nous aurons bien des courses à faire peut-être, et la nuit n'est pas longue.

— Juste ciel ! interrompit Jérôme, comptez-vous disposer de mon maître jusqu'au lever du soleil? Songez donc qu'il n'aime pas les promenades nocturnes, que le serein lui est nuisible...

Sans répondre à Jérôme, qui brûlait de connaître le but de ce remue-ménage, Jeanne couvrit d'un manteau brun les épaules de Florès, lui mit son bonnet sur la tête et l'entraîna par le bras hors du logis.

Jérôme stupéfait resta les mains croisées sur le seuil de la porte jusqu'à ce qu'il eût perdu son maître de vue.

— Nous touchons à la fin du monde, pour sûr, murmura-t-il d'un ton boudeur. Les chanoines vont se promener avec de jeunes filles, au clair de la lune, après le couvre-feu, contrairement aux règles prescrites par monseigneur l'archevêque de Cambrai, et leurs vieux serviteurs ne savent pas même où ils vont ni pourquoi ils découchent ! C'est une indignité, vraiment... bien qu'il ne soit connu mieux qu'à personne que mon digne maître est incapable de contrevenir sciemment aux ordres de notre Mère la Sainte-Eglise et aux règlements établis par ses supérieurs.

Le bruit que firent des ivrognes sur le parvis de Ste-Gudule engagea le prudent Jérôme à aller continuer ses doléances dans l'intérieur de la maison.

Jeanne voulait d'abord se rendre avec Florès au palais de Caudenberg. Pour éviter le détour par la rue des Douze-Apôtres et la rue d'Angleterre, elle résolut de gagner le Parc ducal par la porte de Ste-Gudule et par la chaussée de Louvain. Cette vaste porte, qui servait de prison civile, était construite vers le milieu du Treurenberg, de manière à laisser en dehors de la cité le Marché-aux-Bêtes, dont la place de Louvain occupe maintenant une partie. Le Parc s'étendait jusque sous les murs de la

prison, puisqu'il couvrait l'emplacement de la rue Royale et des hôtels qui l'embellissent aujourd'hui.

Jeanne comptait pénétrer dans les jardins de son auguste marraine par l'une des petites portes voisines de la chaussée de Louvain et dont elle avait les clés sur elle. Elle n'ignorait pas que, d'après les ordres précis du magistrat, le passage sous la prison de Ste-Gudule était fermé à l'heure du couvre-feu, c'est-à-dire à neuf heures au mois de juillet. Mais elle savait aussi que les gardiens se montraient complaisants pour leurs amis, et même pour les étrangers qui leur offraient un pourboire. D'ailleurs elle connaissait le concierge en chef, et la robe seule de son parrain pouvait servir de passeport. Elle n'eut donc pas de peine à se faire ouvrir la porte à deux battants. Au moment où elle la franchissait, une troupe de mendiants adossés à la grille extérieure implorèrent la faveur de pénétrer en ville. Ces malheureux s'étaient attardés dans la campagne. Le concierge les repoussa avec hauteur, mais il se laissa aisément fléchir quand Jeanne lui eut glissé un florin d'or en main. Elle en donna autant au chef de la bande en les engageant à prier pour un prisonnier innocent. Les pauvres entrèrent fièrement en ville, tandis que le concierge, la tête découverte, les qualifiait de bienvenus, et assurait mademoiselle Goetghebuer, avec une sincérité non suspecte, qu'il lui ouvrirait à ce prix toutes les portes de la ville, à toute heure et en toute saison, au risque de gagner un rhume ou d'être réprimandé par le bourgmestre.

Nos deux amis se trouvèrent bientôt dans le parc. Ils avaient fait si rapidement ce court trajet que Jeanne n'avait encore rien pu dire au chanoine de ce qu'il était naturellement si désireux d'apprendre. En entrant dans l'une des allées du parc, elle ralentit sa marche et raconta brièvement la cruelle mésaventure du chevalier Denis.

— Nous allons implorer la protection de la duchesse, ajouta-telle, en respirant avec plus de liberté. Elle ne permettra pas qu'un brave gentilhomme, chargé d'une mission de la comtesse de Flandre, sa sœur, périsse ignominieusement sous les coups d'une foule passionnée et injuste.

— Je partage ton espoir , dit Bruno avec un malin sourire , mais je le fonde moins sur l'attachement que la duchesse peut porter à l'envoyé de sa sœur, que sur son amitié pour toi. Si elle délivre le seigneur de Moerbeke, c'est à toi qu'elle le rendra plutôt qu'à la comtesse Marguerite.

— Peu importe, répliqua doucement Jeanne, pouvu qu'il soit sauvé. Ne pensez-vous pas comme moi, qu'il y va de l'honneur de notre famille d'empêcher qu'un loyal adversaire ne marche au gibet au sortir de notre maison ? Et n'est-ce pas épargner un jour des remords à mon père que d'arracher un innocent des mains de ceux à qui il l'a livré par une erreur de sa conscience ?

— Sans doute, Jeanne, ton père s'est trompé, il a agi avec une sévérité excessive, comme d'habitude, et j'apprendrais avec douleur la mort du chevalier. Mais je t'engagerai à ne pas trop te compromettre dans cette triste affaire, à ne pas exciter le courroux du doyen. Ce n'est pas ta faute, après tout, si le seigneur de Moerbeke se trouve dans l'embarras, si on le force à payer une forte rançon.

— Ils le tueront, parrain, ils le déshonoreront, vous dis-je.

— Cela est plus grave, ma fille, et je le déplore avec toi. Mais il ne faut pas qu'on jase sur ton compte, et que ton père te déshérite. Il n'y manquerait pas si tu traversais ses projets ! Je connais, hélas ! son patriotisme impitoyable, je dirais son entêtement si tu n'étais pas là.

— Je ne sais comment le monde jugera ma conduite, ni ce qu'en dira mon père ; mais je sais que le supplice du chevalier serait une iniquité crânte et je sens que je fais bien en essayant de l'empêcher. Vous n'ignorez pas, ajouta Jeanne avec conviction, combien je vous respecte et combien vos avis me sont toujours précieux ; cependant, je vous en supplie, ne me réprimandez pas en ce moment. Aidez-moi, au contraire, à accomplir mon projet. Je suis sûre que vous m'approuverez au fond du cœur et que c'est la prudence seule qui vous dicte ce langage.

— Oui, Jeanne, je comprends, j'admire ta générosité et j'en ai vraiment pas le courage de te sermonner sévèrement... Allons, je suis à tes ordres. Intercédons auprès de la bonne duchesse.

Je joindrai volontiers mon mot à ta supplique, bien que tu connaisses mieux que moi le chemin de son cœur. Cependant, je prévois bien des difficultés. La duchesse aura moins de pouvoir en cette affaire que de bonne volonté. Comment arrachera-t-elle le chevalier à la commune bruxelloise? Wenceslas lui-même le pourrait-il? Tu n'ignores pas que la bourgeoisie est toute puissante, en ce moment plus que jamais, et qu'elle est fort jalouse de ses droits. Si ton auguste protectrice ne commence par gagner une douzaine de doyens et quelques échevins par-dessus le marché, je tiens la cause de ton chevalier pour très compromise.

— J'y ai réfléchi, murmura Jeanne. Mais cette voie de salut est la plus courte et la moins chanceuse. Je dois la tenter... Ah! voici le maître de la ménagerie... Bonsoir, Bartholomée l'Egyptien!

— Salut à mademoiselle Jeanne, répondit un personnage gigantesque, armé d'une longue pique et d'une lanterne, et qui venait de visiter les bêtes féroces confiées à ses soins. Quelle surprise de vous voir ici, à pareille heure, et à deux pas de la ménagerie! J'aimerais mieux vous voir partout ailleurs, car un de mes ours, le moins docile, mon ours de Russie à gueule noire, vous le connaissez bien, mademoiselle? vient de me jouer un mauvais tour....

— Dis-moi plutôt si la duchesse est couchée.

— Je n'en suis pas sûr, mademoiselle, mais je parierais bien qu'oui, attendu que mon illustre souveraine est partie tantôt pour Tervueren où l'on se couche avec le soleil, comme vous le savez. Il paraît qu'à Tervueren on s'amuse moins qu'ici, surtout quand Monseigneur le duc n'y est pas.

Jeanne éprouva un saisissement pénible en apprenant que sa marraine n'était pas au château de Caudenberg. Tout lui sembla perdu. Des larmes silencieuses coulèrent le long de ses joues.

— Je vous disais donc, mademoiselle Goetghebuer, continua le maître de la ménagerie sans tourner sa lanterne vers le visage de Jeanne, que mon ours le plus terrible, mon ours de Russie à gueule noire, mon ours favori, vient de me causer du

chagrin. Il s'est échappé de sa cage il n'y a qu'un instant, et il rôde dans le parc. Je le cherchais quand j'ai eu l'honneur de vous rencontrer.

Plongée dans ses réflexions douloureuses, Jeanne prit à peine garde à ces paroles de Bartholomée l'Egyptien. Mais le pacifique chanoine, qui n'avait pas des distractions de cette force, trouva le dompteur de bêtes féroces bien impertinent de parler avec tant de sangfroid de la récente évasion du plus méchant de ses ours. Sans être poltron de son naturel, il ne tenait pas le moins du monde à rencontrer la nuit, dans un parc, un carnivore quelconque, et l'on peut croire que beaucoup d'hommes, même ceux qui sont payés pour avoir du courage, seraient de son avis en pareille circonstance. Il regarda donc autour de lui avec une certaine inquiétude, se plaça avec Jeanne tout contre la pique de Bartholomée, et dit à ce dernier d'un air de reproche :

— Pourquoi ne pas nous avertir plus tôt du danger que nous courons ? Tu restes là impassible, épelant tes phrases, comme si ton ours malencontreux n'était qu'un chardonneret échappé des mains d'un enfant ! Ton calme est fort déplacé, maladroit surveillant ! Si l'on vient m'annoncer un jour que tes pensionnaires t'ont mangé de l'occiput aux talons, à leur repas du soir, je n'en éprouverai pas la moindre surprise.

— N'ayez pas peur, monsieur le chanoine, répliqua Bartholomée avec un flegme stoïque. Mon ours ne me fera pas de mal, il me connaît.

— Fort bien, je me plais à le croire, dit le chanoine presque indigné, mais il ne me connaît pas, moi, ni ma filleule non plus, et je ne désire pas faire sa connaissance ce soir. On voit bien que tu vis parmi des bêtes, mon garçon.

— Que veniez-vous donc faire ici deux heures après le couvre-feu ? dit Bartholomée piqué. Quand on rôde autour de mes bêtes, on risque de faire une mauvaise rencontre, c'est évident.

— Cette rencontre-là est faite, pensa le chanoine. La charité l'empêcha d'exprimer son opinion à haute voix. Ne voulant pas prolonger une pareille conversation dans des circonstances aussi critiques, Bruno Florès prit le bras de Jeanne pour la

conduire vers le château sous la protection du maître de la ménagerie.

— Non, dit Jeanne, qu'irions-nous faire là-bas ? Les officiers du duc Wenceslas ne me comprendraient point ou n'oseraient pas agir. Sortons du parc par la porte qui nous a livré passage.

Bartholomée accompagna nos amis jusqu'au mur de clôture où il reçut un écu de Jeanne, à la condition de ne pas parler d'elle à ses camarades du château.



L

Continuation des courses nocturnes de Jeanne Goetghebuer.

— Lorsque tu es venue tantôt interrompre mes prières du soir, je ne m'attendais pas à faire cette nuit une promenade aussi dangereuse. Cet ours noir m'a inquiété... Ton Bartholomée l'Egyptien en parle fort à l'aise... Pourvu qu'il ne mange personne... Je parle de l'animal. Mais aussi quelle idée absurde, inhumaine a eue Wenceslas d'héberger des bêtes féroces dans son parc ! Triste plaisir, ma foi, qui lui coûte cher et qui peut coûter plus cher encore, à ses courtisans. Tu ne paraissais pas émue, Jeanne ? Tu n'as pas grondé ce rustre ?... Halte-là, je t'en prie ; tu ne marches pas, tu voles ; mes jambes n'ont plus dix-huit ans comme les tiennes... Pourquoi nous hâter ainsi ? Nous allons oublier notre chevalier, j'espère, ou du moins nous borner à dire pour lui une bonne prière avant de nous mettre au lit. Jérôme va te reconduire prudemment chez toi ; tu déposeras tes petits soucis sous ton oreiller, et je te retrouverai demain plus calme et plus sage sans doute. Il ne me sied pas de te conseiller un mensonge, quelque inoffensif qu'il soit ; cependant pour éviter la colère de Goetghebuer, tu feras bien de rejeter sur moi seul la responsabilité de notre escapade.

— Y pensez-vous, mon oncle ? répliqua Jeanne avec animation. Abandonner le chevalier de Moerbeke à ses ennemis,

c'est le vouer à la mort, c'est se rendre complice d'une odieuse iniquité ! La duchesse ne me le pardonnerait jamais et j'en éprouverais un éternel remords. Non, je tenterai toutes les chances de salut qui lui restent. Et vous m'aidez, mon parain, parce que vous avez un excellent cœur, parce que vous désirez autant que moi empêcher une injustice révoltante, et parce que vous m'aimez trop pour causer mon malheur.... vous cédez, n'est-ce pas ? Courage, suivez-moi encore.

— Où donc, murmura le chanoine surpris de la fermeté extraordinaire avec laquelle Jeanne prononçait ces paroles, tout en l'entraînant vers la porte de Ste-Gudule.

— Nous irions à Tervueren, répondit Jeanne distraite, si nous pouvions disposer à l'instant d'une litière, ou si vous osiez monter un rapide coursier.... Nous y arriverions en moins d'une heure...

— Je n'arriverais pas du tout, mon enfant, car je suis le plus mauvais cavalier du duché, je m'en vante... A peine suis-je à l'aise sur une mule qui marche au pas.

— C'est malheureusement vrai, continua Jeanne pensive. Chevaux et litière nous manquent à la fois... mais il faut que j'écrive à la duchesse et que ma lettre lui parvienne promptement. Allons chez Van Mol. A côté de sa demeure, à l'auberge du Miroir, il y a toujours des chevaux sellés. Il en prendra un et galopera vers Tervueren.

— Mais ce brave Van Mol est couché, Jeanne, et je ne sais s'il consentira à passer toute une nuit à califourchon sur un quadrupède, comme une sorcière sur un manche à balai, à risquer cent fois de se rompre le cou ou d'être assommé par des brigands, et cela pour un homme, pour un ennemi après tout qu'il n'a jamais vu.

— Il le fera pour sa femme qui est ma meilleure amie, sinon pour moi qui lui en serai bien reconnaissante, repartit Jeanne avec un peu d'humeur.

Le chanoine s'intéressait à Denis de Moerbeke plus qu'il ne voulait l'avouer, mais ces pérégrinations nocturnes lui déplaisaient cruellement et il craignait d'ailleurs de se brouiller avec le doyen des charpentiers. Il invoquait donc les premiers mo-

tifs venus pour dissuader sa filleule de poursuivre son entreprise.

— Songe, mon enfant, ajouta-t-il, que tu peux compromettre tes amis, et que moi-même je me trouve engagé, sans savoir comment, dans une méchante affaire qui menace de nous causer bien des désagréments. Un chanoine a mauvaise grâce de courir ainsi les rues et de conspirer, involontairement, il est vrai, contre les autorités légitimes..... Au fond, tu feras naître un conflit fâcheux entre la duchesse et la commune....

— Avançons courageusement à travers les épines du chemin, puisque le but que nous voulons atteindre est noble et pieux, répliqua Jeanne d'un air de reproche. Un prêtre doit aller partout où une bonne action l'appelle.

— Ne nous fâchons pas, Jeanne, dit le chanoine presque attendri. Je ne te blâme pas, au contraire, et j'avoue qu'à ta place j'en ferais autant. Mais je ne suis pas une jeune fille, une fiancée qui... que.... à laquelle... Au contraire, je ne suis qu'un vieux chanoine, ami de la paix, plein de respect pour les gouvernements établis et peu désireux de conspirer sous n'importe quel prétexte. Voilà... Que voulais-je donc te dire encore ? Ah ! oui... Je pensais que ton frère Baudouin te servirait volontiers de guide et de protecteur si tu laissais ton pauvre parrain rentrer tranquillement chez lui. Ce garçon n'est pas babillard, j'en conviens, son éloquence n'est pas bruyante et il laisserait quelque chose à désirer en qualité d'interprète ; mais il n'existe pas d'ici à Rome de frère plus dévoué, plus courageux et plus intelligent que lui. Parole d'honneur, tu gagnerais au change, filleule !

— Non, répondit Jeanne. Il ne peut m'accompagner, car il est auprès de *lui*, il épie le moment de lui être utile... D'ailleurs je compte sur vous pour autre chose encore. Vous ne refuserez pas de vous rendre à la prison du Beffroi afin de porter des consolations au chevalier ? Votre saint ministère peut lui devenir indispensable, hélas !

Le chanoine allait répliquer qu'on ne l'admettrait pas au Beffroi de St-Nicolas, attendu que le curé de la paroisse avait le privilège d'administrer aux prisonniers les secours de l'Egli-

se, quand il en fut empêché par Jeanne qui fit au concierge de la porte de Ste-Gudule le signal convenu.

Leguichets'ouvrit bientôt et le chanoine et sa filleule traversèrent rapidement la rue qui conduisait de la porte de Sainte-Gudule au temple du même nom. Heureusement que la lune éclairait leur marche, car cette partie de la voie publique n'étant pas encore pavée à cette époque, et les réverbères étant complètement inconnus, ils eussent eu de la peine à terminer leur excursion sans accident, si l'astre des nuits ne leur avait tenu lieu du flambeau dont les riches bourgeois ne manquaient pas de se munir dans les ténèbres. Arrivé devant sa demeure, Bruno Florès poussa un profond soupir comme pour supplier une dernière fois sa nièce de lui permettre de rentrer chez lui. Il s'arrêta même sur le seuil, ainsi qu'un coursier fatigué, qui, malgré les coups d'éperon d'un maître impitoyable, se cabre à la vue de son écurie, d'où il est forcé de s'éloigner encore. Mais Jeanne le tira doucement par sa soutane et le guida d'un pied leste à travers les tas de mortier et de pierres grises qui encombraient les abords de l'église de Sainte-Gudule. Puis elle franchit avec le même bonheur l'obscur carrefour au pied des tours jumelles, et s'engagea dans la rue de la Montagne, toujours suivie de Bruno, qui n'objectait plus rien, mais qui s'étonnait de sa soumission à ce qu'il appelait intérieurement les caprices tyranniques de sa nièce.

La rue de la Montagne, convenablement empierrée, et toute peuplée d'aubergistes et de boutiquiers, était alors le quartier le plus animé de la ville. De lourdes enseignes se balançaient au-dessus des fenêtres grillées, et les maisons, plus hautes qu'ailleurs, étaient mieux alignées et mieux entretenues. Toutes sortes de véhicules stationnaient nuit et jour devant les hôtelleries trop étroites pour les abriter. Après le coucher du soleil on allumait des lampions de distance en distance, et des hommes armés de piques se promenaient de long en large pour écarter les voleurs. L'habitation des Van Mol était située vers le bas de la rue, à côté du Miroir, auberge célèbre dont il a déjà été question dans ce récit. Jeanne frappa à la porte de cette auberge de manière à réveiller en sursaut tous les voyageurs qu'elle renfermait.

Le chanoine heurta presque en même temps le marteau de la maison voisine. Deux domestiques qui ne dormaient que d'un œil, comme il sied à des garçons d'hotellerie, se présentèrent à la fois, portant chacun une lanterne à la main.

— Tenez, leur dit Jeanne, prenez cet à compte, sellez vite votre meilleur cheval et amenez-le ici à la disposition de votre voisin Van Mol. Si l'un de vous veut l'accompagner au galop jusqu'à Tervueren, il sera richement récompensé de sa peine.

Les valets jetèrent un regard joyeux sur les deux florins d'or et coururent à l'écurie plus vite qu'ils n'en étaient sortis.

Cette commission était déjà faite quand le visage effaré d'un des domestiques de Van Mol parut derrière la porte entrebaillée. Au nom de Jeanne Goetghebuer ce prudent serviteur enleva la chaîne, avec une surprise croissante.

— Van Mol est chez lui ? demanda-t-elle en entrant sans cérémonie dans la maison de Gudule.

— Certainement, mademoiselle, répondit le jeune gars d'un air presque scandalisé. Il ne découche jamais !

— Eveille-le à l'instant ; dis lui, dis aussi à Gudule qu'ils viennent me parler. Va donc, François.

— J'obéirai, mademoiselle, à vos ordres précis, quoique mon maître, qui aime fort ses aises, soit dit sans lui manquer de respect, nous ait sévèrement recommandé par-dessus tout de ne jamais troubler son sommeil ni sa sieste.

— Un moment, François, ajouta Jeanne, sais-tu monter à cheval ?

— Quelle question, mademoiselle ! J'ai été cinq ans ànier à Schaerbeek, ce qui m'a permis de faire un cours complet d'équitation ; et ce matin encore, en courant la *bague* sur les chevaux de bois du carrousel hors la *Steenporte*, près de l'église de la Chapelle, j'ai presque touché deux fois l'anneau, du bout de ma lance ; même que j'ai été applaudi par les spectateurs et... Mais à quel propos mademoiselle me...

— C'est bien, François tu accompagneras ton maître. Il te préférera à l'autre. Donne-moi cette lumière et hâte toi.

Pendant que le valet gravissait l'escalier tortueux et que le chanoine haussait débonnairement les épaules, Jeanne entra

dans un arrière-salon et alla ouvrir une sorte de secrétaire, d'où elle tira de quoi écrire sa lettre à la duchesse. Elle connaissait les habitudes et les êtres du logis et s'y regardait comme chez elle. Gudule en usait de même chez Goetghebuer. Ces deux jeunes personnes étaient restées amies intimes, malgré la part d'affection de jour en jour plus grande que le bon Van Mol prélevait sur le cœur de la fille de l'armurier

Jeanne traça donc rapidement son humble et vive supplique tendante à intéresser son auguste marraine au sort du chevalier. N'osant pas l'interrompre dans cette occupation qui l'absorbait tout entière, et réfléchissant qu'il en était encore à none de son bréviaire, le chanoine fit le signe de la croix et acheva mentalement de réciter la septième heure canoniale, sauf à dire vêpres à l'heure où matines sonneraient. Plongé dans un fauteuil assez confortable, devant un énorme crucifix qui ornait la cheminée, il y attendit patiemment le reste de l'aventure. Les veilleurs de la rue de la Montagne venaient de crier minuit. Les chevaux commandés par Jeanne trépignaient déjà sur le pavé. Les chiens hurlaient comme des cerbères enragés dans la cour de l'auberge du Miroir, et les domestiques se transmettaient mutuellement des ordres avec une ardeur bruyante qui attestait leur confiance dans les promesses de mademoiselle Goetghebuer. Les oiseaux de Gudule se réveillaient effrayés dans leurs cages; les chats miaulaient sur les toits; les valets et les servantes de Van Mol bâillaient horriblement, tandis que François leur confiait à l'oreille que la fille du doyen des charpentiers était devenue folle; mais tous ces bruits étaient couverts par la voix retentissante de Van Mol qui répétait sans cesse en cherchant ses habits dans l'obscurité :

— Qu'est-il donc arrivé à cette pauvre demoiselle Jeanne?.. Holà! François, mon pourpoint... La maison Goetghebuer serait-elle en feu?.. Mes braies, Jacques, mes braies... Ce ne sera qu'une fausse alerte, j'espère, car Jeanne est une excellente fille, bien qu'elle ait tort de hanter la cour... Eh! non, c'est la jupe de Gudule... Où es-tu, Gudule?.. Bon, ma femme est déjà descendue! Je ne serai jamais en état de paraître devant le chanoine et sa nièce.

Et plus Van Mol s'impatientait, moins il trouvait ses hardes de première nécessité. Enfin, las de bouleverser sa garde-robe et de renverser des chaises, l'armurier s'affubla du lourd manteau de drap qui lui servait l'hiver pour patrouiller dans la neige avec ses concitoyens. Il entra ainsi dans la salle où nous avons laissé nos visiteurs.

Gudule y avait déjà rejoint son amie et appris le motif qui l'amenait. Elle avait aussitôt mis son mari à la disposition de Jeanne, en lui déclarant qu'il était à son service, à pied et à cheval. Van Mol ne se doutait pas en ce moment qu'il venait d'être condamné sans appel à une corvée bien pénible pour un homme qui, comme lui, poussait la prudence jusqu'à la poltronnerie, et qui avait une peur extrême de compromettre son nom, sa position sociale, sa liberté et son cou.



LI

Le courrier forcé.

Gudule ne laissa pas à son mari le temps de saluer. A peine avait-il montré sa face joviale, qu'elle lui dit avec cette autorité un peu magistrale que la femme la plus douce en apparence aime toujours à exercer sur son *seigneur et maître*, en dépit du Code civil de toutes les nations :

— Tu te fais bien attendre, mon garçon ! on t'appelle depuis un quart d'heure et tu restes dans ta chambre, en renversant le mobilier sens dessus dessous. Quel tapage tu faisais là !

— Je cherchais mes culottes, femme.

— Le voici enfin, continua Gudule en amenant Adolphe auprès de son amie, comme un écolier repentant. Il est prêt à recevoir tes instructions...

— Je n'ai pu trouver mes chausses dans l'obscurité, reprit Van Mol respectueusement, pour se justifier aux yeux de Gudule et peut-être aussi à ceux du chanoine et de Jeanne. J'ai cru un moment que tu les avais mises par distraction, car...

— Est-ce que je porte ça, moi ? interrompit la jeune armurière avec un sourire où il y avait autant de malice qu'd'amitié.

— Je suis bien sûr qu'elle les porte, pensa le chanoine à moitié endormi.

— Mais je ne connais pas encore l'événement qui nous procure l'honneur de votre visite un peu... inattendue, dit poliment Van Mol en promenant son regard du chanoine sur Jeanne. Je suis véritablement curieux..... désireux d'apprendre la cause...

En mari bien apprivoisé, l'armurier n'aurait pas osé adresser à sa femme cette question toute naturelle.

— On t'expliquera cela tout à l'heure, mon garçon, repartit Gudule, quand mademoiselle Jeanne aura achevé sa lettre. Va t'habiller, en attendant, et dépêche-toi.

— On ne fait pas de cérémonies entre vieilles connaissances, se permit d'objecter Van Mol, en implorant de l'œil l'intervention du chanoine. Je demanderai la permission de rester ainsi... Monsieur et mademoiselle voudront bien m'excuser, attendu la circonstance... Ils savent que mes intentions sont pures...

— Mon chéri, il faut te mettre en état de paraître décemment devant la première dame du duché....

— Bah ! s'écria Van Mol stupéfait, est-ce que mademoiselle Goetghebuer épouserait un grand seigneur ? Eh bien ! cela ne m'étonnerait pas. J'ai toujours eu dans l'idée qu'elle se laisserait séduire.... non, qu'elle ferait la conquête d'un gentilhomme.... non, qu'elle serait demandée en mariage par un baron tout au moins. Je la félicite cordialement.... M. le chanoine bénira cette union sans doute ? Bravo, nous rirons, si l'on nous permet d'assister à la noce.

— Tu radotes, mon enfant, dit Gudule en arrêtant ce flux de paroles incohérentes. Il s'agit d'autre chose, hélas ! Tu vas courir à franc-étrier jusqu'à Tervueren ; tu demanderas la duchesse, tu forceras toutes les consignes, toutes, entends-tu ? Tu lui parleras, tu lui remettras cette lettre de Jeanne et tu attendras cette réponse.

— Tu plaisantes Gudule ? murmura Van Mol, interdit.

— Pas le moins du monde. Rien de plus sérieux que ta mis-

sion. Si tu la remplis avec zèle, tu sauves la vie d'un homme qui nous est cher.

— De quel homme ? ajouta-t-il de plus en plus intrigué.

— Ah ça, vas-tu t'habiller, grand raisonneur que tu es ? reprit Gudule d'un air d'impatience. Voilà que Jeanne finit sa lettre, et tu restes immobile comme une statue de pierre.

— Il y a bien loin d'ici à Tervueren, surtout la nuit, et à cheval...

— Deux petites lieues, seulement.

— Et puis le chemin n'est pas très sûr. Tantôt ce sont des voleurs qui s'y montrent, tantôt des sorcières qui tiennent leur sabbat dans la forêt. Sais-tu bien, mon amie, que la forêt couvre la moitié de la route ?

— François t'accompagnera ; il est ton serviteur favori.

— Mon serviteur favori, oui, au logis, à table, par exemple. Mais dans la forêt de Soignes j'aimerais mieux un autre compagnon. D'ailleurs, je suis mauvais cavalier ; tu n'ignores pas que...

— Qu'est-ce à dire ? interrompit Gudule avec force. Veux-tu que j'y aille, moi ? Tu m'y obligeras si tu refuses, car il faut sauver absolument le chevalier de Moerbeke.

— Ah ! le fiancé dont tu m'as parlé ? L'adorateur de mademoiselle ?

Cette indiscretion de Van Mol fâcha sérieusement Gudule. Comme la plupart des femmes qui aiment leurs maris, elle n'avait pas de secret pour le sien, elle lui avait même raconté celui de Jeanne ; mais elle eût voulu que son amie ignorât ce petit abus de confiance, et elle sut mauvais gré à Van Mol de révéler étourdiment sa faiblesse. Aussi lui répéta-t-elle ses ordres d'un ton qui ne permettait plus un mot de réplique.

— Allons, puisque vous le voulez tous absolument, dit enfin l'armurier de l'air d'un milicien réfractaire que des gendarmes conduisent à la bataille, je vais me faire rompre le cou, non pour ce chevalier de Moerbeke qui m'est totalement inconnu, mais pour vous obliger, Gudule, ainsi que mademoiselle Jeanne et M. Florès. Dans une heure je serai à Tervueren, s'il plait à Dieu, aux maraudeurs nocturnes et à mon cheval. Dites une

bonne prière pour moi. Je vous y engage, mes amis, car la corvée est dangereuse, parole d'honneur. Vous me direz peut-être que je me mêle d'affaires qui ne me regardent pas, mais il me semble que mademoiselle Goetghebuer eût mieux fait de s'attacher à un pacifique bourgeois de Bruxelles, qui ne court pas les aventures et qui n'a rien à démêler avec la justice échevinale, qu'à un seigneur flamand dont la témérité...

— C'est bien, mon petit, tu nous sermonneras demain, interrompit Gudule. Apprête-toi maintenant au plus vite. Sois sage et je vais te chercher une bouteille de vin du Rhin pour boire le coup de l'étrier.

Van Mol remonta à sa chambre non sans grommeler.

En ce moment le marteau de la porte s'agita sous la main de Baudouin. Jeanne courut ouvrir elle-même. De la conversation animée qu'elle engagea avec son frère, elle comprit que le chevalier allait comparaître devant ses juges, que l'opinion publique lui était fort hostile, qu'une condamnation était immanquable et que l'exécution de la peine aurait lieu de bonne heure. Elle apprit également que les chefs politiques du duché, la plupart membres des Etats, et parmi lesquels le doyen des charpentiers se distinguait par son animosité contre les prisonniers, étaient encore assemblés au Beffroi. Reprenant la plume, elle écrivit quelques mots à de Moerbeke pour laisser pénétrer un rayon d'espoir dans son âme, et pour l'engager à appeler auprès de lui le chanoine Florès en qualité de confesseur. Baudouin prit ce billet et courut au Beffroi épier l'occasion de le remettre à son adresse. On a vu plus haut comment il s'acquitta de cette commission, et comment le chevalier se trouva dans l'impossibilité de lire les paroles d'encouragement de sa bienfaitrice.

Le dévouement de Jeanne et les témoignages d'active sympathie qu'elle recevait de Gudule, avaient décidément remplacé l'humeur du chanoine par une résignation bienveillante. Il aurait volontiers contribué lui-même à l'œuvre de délivrance, s'il n'eût craint de compromettre l'honneur de sa robe et sa réputation d'homme pacifique. Les vifs scrupules qu'il conservait à cet égard ne l'empêchèrent cependant pas d'admirer intérieure-

rement le noble caractère de sa nièce et le bon cœur de madame Van Mol. Son intention n'était certes pas d'engager Jeanne à persévérer dans son entreprise, dont il appréciait les périls; mais inhabile à feindre, il laissa voir le fond de sa pensée dans quelques mots affectueux qu'il adressa à ses deux interlocutrices. Il se permit même de prévenir le vœu de sa filleule en lui disant qu'il se rendrait auprès des prisonniers s'il y était autorisé par l'Amman.

En ce moment le pas lourd et mesuré de Van Mol retentit sur les marches de l'escalier.

— Enfin ! murmura Jeanne en soupirant.

— L'excellent mari que vous avez-là ! dit le chanoine avec un malin sourire, à Gudule.

— O ciel ! s'écria celle-ci à la vue de Van Mol couvert d'une armure pesante. Y penses-tu, mon garçon ? A quoi bon cette cuirasse et ces brassards, et ces cuissards et ce casque, et ces énormes bottes hérissées d'éperons, et cette lourde épée et ce long poignard ? Nous ne sommes pas en carnaval, mon chéri, et personne ici n'a envie de rire.

Cette vigoureuse apostrophe décontenança Van Mol qui ouvrit la bouche sans répondre. Il regarda derrière lui comme pour appeler à son aide le prudent conseiller qui le suivait.

François se montra à son tour presque aussi chargé de fer que son maître. — Pardon, madame, intervint le serviteur, c'est moi qui ai conseillé à monsieur de prendre ces petites précautions, pour nous mettre au moins à l'abri des flèches qu'on pourrait nous lancer dans la forêt. Ces pièces sont à l'épreuve d'un coup de lance : monsieur les garantit puisqu'il les a fabriquées lui-même.

— Sans doute, ajouta Van Mol. Cette armure peut me préserver de plus d'un accident, et je ne sais en vérité, Gudule, pourquoi tu trouves mauvais que je songe à conserver mes jours pour toi, pour nos futurs enfants, pour moi-même, parbleu !

— Mais tu n'arriveras jamais à Tervueren dans ce bel équipement ! tu succomberas en route et cet animal de François aussi. Remets tout cela au magasin, je te prie.

— Ma femme m'en veut ce soir et semble désireuse de tâter

de l'état de veuvage, dit Van Mol d'un air à demi-sérieux en regardant Jeanne et le chanoine, car elle me précipite légèrement dans des dangers réels. Non contente de m'envoyer la nuit au milieu de la forêt de Soignes, elle exige que je m'expose désarmé à un guet-apens!

— Ne vous y trompez pas, mon ami, dit Jeanne non sans éprouver quelque peine à reprimer les envies de rire que lui donnait l'aspect de l'armurier; votre Gudule vous aime et vous le savez bien; elle regrette autant que moi d'être forcée à vous charger d'une commission désagréable; mais c'est un généreux sentiment qui la pousse. Ne s'agit-il pas d'arracher au gibet un innocent? Nous craignons que cette pesante armure ne vous embarrasse en chemin et ne vous retarde....

— Il n'y a plus de voleurs sur la route de Tervueren, dit le chanoine, depuis que feu le duc Jean en a fait pendre vingt-deux à la fois, en 1352, comme suspects d'appartenir à une bande qui exploitait les environs de son château. Je vous accompagnerais volontiers si je savais manier un cheval, et si....

— Mon oncle reste ici pour nous rendre un autre service, interrompit Jeanne.

— Vous le voyez, maître Van Mol, ajouta le chanoine, nous sommes de corvée cette nuit et n'avons qu'à nous soumettre aux désirs de ces dames. Exécutez-vous comme je le fais.

— Cela va sans dire, reprit Gudule avec vivacité. Dodolphe, dépose ces pièces qui te rendent ridicule, et hâte-toi, les chevaux t'attendent, le temps s'écoule. Tu hésites? Je le veux, Dodolphe!

Van Mol n'aurait sans doute pas résisté à cet ordre impérieux venant d'une personne à qui il avait l'habitude d'obéir en toute circonstance, s'il n'avait surpris sur les traits du chanoine un sourire qu'il interpréta d'une manière désavantageuse à son amour-propre, et sur les lèvres de François ces mots terribles : *poltron de mari!* La vanité et la peur l'excitant à la fois, il releva tout à coup la tête, mit fièrement la main à son épée et parcourut la chambre à grands pas.

— On se moque de moi, ici, palsambleu! vous vous moquez tous de moi! me prendriez-vous pour un imbécille, peut-être!

Je vous prouverai que je suis maître chez moi , que je l'ai toujours été.... Je veux boire toute l'eau que le *Manneken-Pis* a déjà fournie à la ville de Bruxelles , si je vais à Tervueren. Je n'irai pas à Tervueren , ni aujourd'hui , ni demain ; je n'irai jamais à Tervueren , là ! je n'ai rien à faire à Tervueren ; je ne donnerais pas ça pour le chevalier de mademoiselle Jeanne , ni pour tous les chevaliers du monde. Après tout, est-ce ma faute si le sire de Moerbeke vient se faire emprisonner chez nous , et si mademoiselle est amoureuse de lui ? Que ne s'attache-t-elle à un honnête bourgeois ?... A la bonne heure , on ferait quelque chose pour un camarade... d'autant plus qu'un bourgeois est moins difficile à sauver qu'un gentilhomme. Du reste , est-il bien démontré que le seigneur de Moerbeke n'est pas un espion ? J'en doute très fort. Je sais pertinemment qu'il nous est arrivé des espions de Gand et d'ailleurs. Puis je crains de de désobliger Goetghebuer... Il y a quelque intrigue là-dessous... Je vais lui demander des conseils. Cet excellent patriote n'en donne que de bons. Si des gens que je pourrais nommer avaient écouté ses sages avis , nous ne serions pas engagés , en ce moment , dans une sottise entreprise au profit d'un gentilhomme étranger , et au risque de nous brouiller avec le magistrat. Allons nous coucher , monsieur le chanoine , et laissons ces péronnelles comploter toutes seules. Il ne sied pas plus à un respectable prêtre qu'à un honnête bourgeois de suivre les dangereux caprices qui passent par la tête des jeunes femmes. Viens me débarrasser de cette armure , François.

L'armurier prononça tout ce monologue avec une exaltation voisine de la démence. Les maris trop complaisants sont comme les moutons , qui deviennent parfois enragés quand on abuse de leur mansuétude. Ces animaux ne se fâchent pas vite , mais lorsqu'ils s'y mettent , c'est pour de bon. On dirait qu'ils exhalaient en une fois la même dose de colère que d'autres quadrupèdes dépensent à plusieurs reprises.

Van Mol se trouvait dans cet état exceptionnel. Il n'écoutait pas les exhortations pacifiques du chanoine , il ne faisait aucune attention aux regards indignés que lui lançait Jeanne , il re-

poussait François qui voulait le reconduire à l'étage. Le valet eut l'imprudence d'insister. Van Mol lui donna un si vigoureux coup de gantelet qu'il l'envoya choir entre les jambes du chanoine. Le malheureux entraîna dans sa chute une table chargée de vaisselle et plusieurs chaises. Cette manifestation bruyante de son autorité parut calmer un peu Van Mol, qui ralentit sa course et baissa la voix.

En femme d'esprit qui avait l'expérience de ces bourrasques, Gudule laissa passer l'orage en haussant les épaules. Elle se jeta sur son fauteuil d'un air mutin, et tâcha de pleurer un peu comme si elle venait d'être maltraitée. Mais voyant que les larmes s'obstinaient à ne pas voiler ses jolis yeux, elle se leva tout-à-coup, s'approcha de son amie et lui dit avec animation :

— Puisque mon mari te chasse d'ici, je te suivrai : allons rejoindre Baudouin. Il m'accompagnera, lui ! J'irai moi-même à Tervueren, sans craindre de rencontrer les voleurs et les sorciers, purs fantômes qui ont dérangé la tête de Van Mol. Viens, Jeanne.

Un clin d'œil de Gudule prouva à Jeanne et au chanoine qu'elle ne parlait pas sérieusement, et que cette menace n'était qu'une manœuvre pour ramener l'armurier. Celui-ci, dupe de la ruse, se calma promptement. Il aimait sa femme plus qu'il ne le croyait lui-même, et pour rien au monde il n'eût voulu lui causer de la peine, encore moins l'exposer à un danger quelconque. D'ailleurs il était jaloux.

— Vous n'irez pas, lui dit-il, presque avec douceur.

— J'irai, Van Mol, et tout de suite encore..... Si quelque malheur m'arrive, ce sera ta punition, grossier personnage que tu es.

— Je t'en empêcherai, je le jure.

— Et comment cela, s'il te plaît ?

— En partant moi-même.

— Ah ! fit Jeanne.

— Je m'y attendais, pensa le chanoine.

— Je ne veux plus que tu portes la lettre, dit Gudule... Je te le défends.

— Ah ! tu continues à faire la maîtresse ! Nous allons voir.

Arrachant la lettre des mains de Gudule, qui n'opposait qu'une faible résistance, Van Mol la montra d'un air victorieux à François, qui se frottait encore les côtes meurtries, et lui dit : — Vois qui est maître ici ! A cheval, mon gaillard, et que saint Michel, patron des Bruxellois, nous conduise et nous protège.

Les jeunes amies se gardèrent de prononcer un mot. Leur but était atteint. Elles prêtèrent l'oreille et entendirent bientôt la voix des valets de l'auberge du Miroir qui souhaitaient un bon voyage à l'armurier et à son domestique.

En voyant sourire Jeanne et Gudule, le compatissant chanoine était tenté de les qualifier de cruelles.

— Etes-vous bien rassurées sur leur sort, dit-il, et croyez-vous qu'ils soient assez bons cavaliers pour entreprendre impunément cette course ?

— Tranquillisez-vous, chanoine, répondit Gudule en ramassant les débris de vaisselle qui jonchaient le parquet. Ce malheur-ci sera le seul que nous aurons à déplorer, j'espère. Adolphe est très-solide en selle ; je l'ai vu caracoler gentiment autour de ma mule, l'été dernier, à la tête du *Vosse gat*. Il aurait avoué volontiers ce petit talent, si je ne l'avais prié d'en fournir des preuves cette nuit. Il est un peu poltron, mais c'est le seul défaut qu'il ait.

— Voilà un grand éloge, dit le chanoine.

— Eloge mérité, ajouta Jeanne.

— Tu oublies bien vite les impertinences qu'il t'a adressées tout à l'heure ?

— Après le service qu'il me rend je serais bien coupable, Gudule, si je sentais pour lui autre chose que de la reconnaissance.

— Soit, Adolphe est un bon enfant que j'aime bien.

En ce moment des poings robustes tambourinèrent à la porte et la bonne figure de Baudouin reparut dans la salle.



LII

Frères, il faut mourir !

Pendant que le pacifique armurier, et son écuyer moins belliqueux encore, galopent pesamment sur la route de Tervueren, continuons de suivre les généreux efforts que fait Jeanne Goetghebuer pour arracher le chevalier de Moerbeke à une mort ignominieuse.

— Dieu veuille, dit-elle à ses amis, que la duchesse reçoive cette lettre et que ses ordres soient exécutés à temps ! Voyez à quoi tient une vie précieuse ! Si Van Mol est arrêté en route, s'il recule devant je ne sais quels obstacles qui peuvent surgir, si ma pauvre marraine est mal obéie, si ses officiers interviennent tardivement auprès des maîtres de la commune, s'ils sont repoussés par des géoliers impitoyables, si la Providence nous abandonne, le chevalier est perdu. De grâce, chanoine, une course encore ; allons au Beffroi. Tâchez de vous introduire auprès du prisonnier avec mon frère tandis que j'implorerai la pitié du vôtre. La position de Bernard lui donne mille moyens de nous aider.

Le chanoine avait pris son parti. Comprenant l'inutilité de son opposition à la volonté de Jeanne et conspirant au fond du cœur avec elle pour les jours du chevalier, il ne lui exprima pas le peu de confiance qu'il plaçait dans le concours de Bernard, dont la méchante âme lui était connue. Il se contenta de hausser les épaules en signe d'incrédulité, remit son manteau et son feutre et se dirigea vers la porte avec Baudouin armé d'une des plus lourdes massues d'acier du magasin de Van Mol. Jeanne pressa vivement les mains de la bonne Gudule et sauta dans la rue sans prononcer un mot de plus.

En temps ordinaire, la voie publique était complètement déserte à une heure, mais les importantes arrestations de la soirée et l'annonce d'une exécution matinale avaient attiré dans les rues, aux abords du Beffroi, une foule de curieux des deux sexes qui s'entretenaient des circonstances politiques et assié-

geaient étroitement la prison. Le collège des échevins et le tribunal s'étaient déclarés en permanence. Goetghebuer et d'autres tribuns encore stimulaient le zèle des chefs et les passions du peuple. Déjà l'on songeait aux apprêts du supplice. Différents corps de la garde bourgeoise étaient convoqués. Des hommes d'armes; munis de flambeaux, circulaient çà et là avec des chevaux, des chariots et des engins de guerre. Beaucoup de maisons étaient intérieurement éclairées, circonstance exceptionnelle qui indiquait la préoccupation de ceux qui les habitaient. Les fenêtres grillées du Beffroi resplendissaient de lumières. Cette illumination, jointe aux propos cruels et aux imprécations réitérées des spectateurs contre les espions flamands et les traîtres brabançons, avait quelque chose de sombre et de désolant qui fit mal au cœur des trois personnes dont nous suivons la marche agitée.

Appuyée au bras de Baudouin et suivie du chanoine, Jeanne Goetghebuer, cachant ses traits sous les plis d'un ample mantelet, eut bientôt atteint le Beffroi, peu éloigné de la maison de l'armurier Van Mol. L'échevin Vederman occupait, avec des haliebardiens, la principale entrée du monument. Jeanne y pénétra donc sans peine; elle obtint même de son vieil ami la promesse de ne pas la trahir auprès de Goetghebuer. L'échevin s'y engagea, sans chercher à éclaircir ce mystère. La présence du chanoine le rassurait d'ailleurs sur la vertu de la fille du charpentier. Au moment où les nouveaux venus pénétraient sous les voûtes du Beffroi, les juges venaient d'autoriser un prêtre à se rendre dans le cachot des condamnés. Jeanne entendit nommer le curé de l'église de St-Nicolas, attenante à la maison communale. Elle communiqua aussitôt ce renseignement au chanoine, en le suppliant de prendre la place de l'ecclésiastique désigné. Bruno accepta volontiers cette mission évangélique; mais comme l'agrément des maîtres du logis était indispensable, il suivit chez le curé l'un des échevins chargés de le quêrir. Le curé dormait du sommeil des justes; il fut désagréablement éveillé par les violents coups de marteau dont Bruno et son compagnon ébranlaient sa modeste retraite. Il descendit avec son valet et ouvrit aux visiteurs, non sans se

plaindre du vacarme que l'on faisait à sa porte. Mais dès qu'il eut reconnu le chanoine et écouté les quelques phrases latines que celui-ci prononça à la hâte, il leur souhaila la bienvenue et ses traits redevinrent gracieux.— Certes, dit-il à l'échevin, mon devoir est de me rendre où des malheureux m'appellent, mais je me sens peu disposé, pour le moment, à cette mission pénible et je vous prie d'en charger le révérend chanoine que voilà. La journée a été mauvaise pour moi, je vous assure, et je crains....

— J'accepte, interrompit Bruno en adressant à l'échevin son plus doux sourire, pourvu que monsieur ose accepter la responsabilité de cette substitution...

— Soit, répondit l'échevin, désireux à la fois de faire acte d'autorité et de complaire à son ami, le curé de St-Nicolas.

C'est ainsi que le chanoine fut introduit dans le vaste cachot où les prisonniers avaient été replongés pêle-mêle après leur condamnation. A la lueur d'une lampe qu'un geôlier posa à terre avant de se retirer, le chanoine reconnut bientôt Denis de Moerbeke assis, les mains jointes, sur une botte de paille à l'extrémité du souterrain. Il marcha à lui, et le frappant doucement à l'épaule :

— Seigneur, lui dit-il, votre sage résignation me touche. Dieu envoie le pain de l'âme à ceux qu'il n'abandonne pas. Courage ! de puissants amis veillent près de vous.

— Etes-vous le prêtre que j'ai demandé à mes bourreaux ? murmura Denis en se levant pour saluer Bruno Florès.

— La vérité est que je remplace ici le curé de la paroisse, messire ; mais quelque respectable que soit l'ecclésiastique qui vous était destiné, soyez convaincu que pas un prêtre de Bruxelles ne souhaite aussi ardemment que moi de vous être utile, en toutes choses permises. Je vous apporte avec les adieux des enfants de Goetghebuer, les consolations et les secours dont les plus braves des hommes ont besoin en face de la mort.

Un rayon de joie brilla dans les yeux du chevalier qui prit les mains du chanoine en lui disant à voix basse :

— Sont-ils en sûreté ? N'ont-ils pas à craindre le ressentiment de leur impitoyable père ?

— Ils ne 'pensent qu'à vous , ces bons jeunes gens , répliqua le chanoine en laissant glisser une larme dans la manche de sa soutane.

— Dieu sait combien je leur suis reconnaissant ! Connait-elle mon sort ?

— Hélas ! oui.

— Où est-elle ?

— Elle prie pour vous sous ce toit même , chevalier. Mais profitons des moments que nous passons ensemble. Je suis à votre disposition.

— Veuillez donc m'écouter, mon père.

Le chevalier s'agenouilla et récita ses prières.

Le chanoine se fit une sorte de siège avec la paille répandue sur les dalles , et prononça , à haute voix , avant de s'asseoir , cette courte allocution aux condamnés épars dans le cachot :

— Chrétiens , recueillez-vous. L'heure de la confession est toujours solennelle. Elle l'est principalement lorsqu'elle sonne peut-être pour la dernière fois. Réconciliez-vous avec votre Créateur, avec le maître de la vie future, la seule qui dure , la seule qui mérite d'être désirée. Chrétiens, humiliez-vous, sondez vos cœurs et comprenez la vanité de l'existence terrestre. Une bonne confession, quoi qu'il arrive , ne fait jamais de mal ; au contraire. Si la miséricorde humaine doit vous manquer, sachez mériter celle de Dieu, qui ne fait jamais défaut au repentir.

Daniel Reyniers, Baudouin Coppenolle et le bailli d'Oordeghem écoutèrent pieusement ces paroles. Mais Henri de Melle, se livrant aux soupçons qui inquiétaient toutes les consciences gâtées, dit aux oreilles d'Isaac Mosès :

— Ne serait-ce pas un ennemi, déguisé en prêtre et chargé de surprendre nos secrets ?

— Quel que soit cet homme, répondit d'une voix sombre l'Israélite accroupi dans un angle du cachot, il ne saura rien de moi : je n'ai rien à lui dire.

Henri de Melle dirigea un regard douteux sur ses compagnons d'infortune et se promena ensuite, les bras croisés, de l'un à l'autre bout du cachot.

.....

Au moment où le chevalier terminait ses pieuses confidences, la porte s'ouvrit et un homme masqué vint causer secrètement avec Mosès. Une légère discussion parut s'engager entre l'inconnu et le juif; mais celui-ci la termina bientôt et s'approcha de la lampe pour tracer quelques mots sur un bout de parchemin qui venait de lui être remis. L'homme masqué se retira précipitamment. Henri de Melle remarqua un rayon d'espérance sur les traits bronzés du juif, et interrompit un instant sa marche, comme pour chercher le mot de l'énigme. Mais l'apparition que nous venons de décrire attira à peine l'attention des autres personnages, tant ils étaient absorbés par des pensées religieuses.

S'étant approché de la couche de Mosès, Henri de Melle saisit une main qui lui fut tendue et se baissa pour écouter le vieillard qui lui confia sans doute le secret de la visite de l'homme masqué, car les deux conjurés parurent renaitre à l'espérance.

Pour avoir l'explication de cet incident nous devons suivre les pas de Jeanne et de Baudouin Goetghebuer qui, après s'être séparés du chanoine, s'étaient rendus auprès de leur oncle Bernard, à un étage supérieur du Beffroi.



LIII

Toujours de l'or !

Ayant pénétré avec son frère dans le cabinet du gardien du Beffroi, Jeanne s'empressa d'exposer l'objet de sa supplique. Les heures lui paraissaient s'écouler avec une rapidité dévorante et elle avait hâte d'épuiser toutes les chances de salut que les circonstances lui offraient. Elle avait gravi si vite le rude escalier de la tour et l'émotion fiévreuse qu'elle éprouvait rendait sa respiration si pénible, qu'elle se laissa choir sur l'un des sièges du réduit. Mais se redressant bientôt et saisissant les

maines de Bernard, elle lui dit avec une bonté gracieuse qui aurait attendri le cœur le moins accessible à la pitié :

— Mon oncle, l'honneur de la famille et mon repos sont entre vos mains. Parmi vos prisonniers se trouve un adversaire innocent, mon fiancé, le seigneur de Moerbeke, que mon père irrité et égaré a commis la faute de livrer en proie aux passions de la multitude. Condamné à tort comme espion, ce loyal et généreux chevalier doit être honteusement pendu au lever du soleil. Voyez mes larmes et celles de mon frère ; sauvez-le ; épargnez-lui cette ignominie et à nous des remords sans fin.... Vous êtes surpris, vous détournez la tête. Ecoutez-nous donc. Il est vrai que je n'ai pas toujours été juste à votre égard, et que Baudouin et moi vous avons négligé, méconnu, blessé peut-être. Pardonnez-nous, bon oncle. Rappelez-vous que je vous ai réconcilié deux fois avec mon père et avec le chanoine. Soyez convaincu que nous ne vous abandonnerons plus, que nous vous aimerons comme des enfants, que vous aurez le droit de nous demander mille sacrifices. Elargissez le chevalier de Moerbeke... Le chanoine est près de lui ; il vous aidera ; disposez de Baudouin, de moi, de tout ce que nous possédons...

Et Jeanne s'agenouilla devant Bernard triomphant dont elle baisa les mains froides.

Baudouin exprima par ses gestes le plein assentiment qu'il donnait au langage de sa sœur.

— Enlever votre preux chevalier à votre père et à mes chefs, le rendre à l'honneur et à la vie, c'est bien grave cela, ma chère nièce, en supposant que ce soit possible, dit Bernard avec une lenteur calculée.

— C'est possible, n'est-ce pas, s'écria Jeanne les yeux fixés sur les traits insensibles de Bernard.

— A la rigueur, oui, mes enfants, mais au prix de mon honneur et de mes jours peut-être.

— Eh ! mon oncle, il est honorable de sauver des innocents et vous êtes si adroit, si ingénieux que vous trouverez moyen sans doute de faire impunément cette bonne action.

Baudouin semblait dire qu'il n'hésiterait pas, lui, à affron-

ter mille dangers pour atteindre le but glorieux qu'il avait en vue.

— Vous en parlez fort à votre aise, vous autres jeunes gens inexpérimentés, reprit Bernard en branlant la tête. Réfléchissez-y donc : le Beffroi est cerné par une troupe de vautours qui attendent impatiemment leur victime. Le cachot est bien gardé et mon influence ici est petite auprès des sentinelles. Si je trompe tout le monde cependant, c'est sur moi que l'orage éclatera ; la vengeance des bourreaux sera terrible, car le chevalier n'est pas une prise ordinaire. Des oiseaux de cette importance ne sont pas enfermés tous les jours dans la volière du Beffroi. Je serai destitué, pendu peut-être ; ou bien si je m'ex-patrie avec le chevalier, je serai condamné par contumace, exécuté dans le peu de biens que j'ai, et réduit avec ma femme et mon fils à une affreuse misère.

— Ah ! vous vous laisserez fléchir, mon oncle, s'écria Jeanne avec une joie qui perçait à travers ses larmes ; car vous n'aurez pas à vous préoccuper de vos moyens d'existence ; le chevalier est riche ; je le suis aussi ; Baudouin et moi ne vous laisserons manquer de rien ; vous dépenserez tout notre or en Flandre. Le peu que voici ne doit servir qu'à favoriser l'évasion. Distribuez-le aux gardes. Vous en aurez les mains pleines dès que vous le souhaiterez.

Jeanne et Baudouin montrèrent chacun un petit sac dont Bernard s'empara avidement. Ce geste affreux, indice d'une passion sordide qui, en d'autres circonstances, aurait inspiré aux deux jeunes gens un profond dégoût, fut interprété par eux comme un signal de délivrance.

— Vous promettez donc de l'arracher au gibet, cette nuit, tout de suite ? dit Jeanne à Bernard en respirant plus à l'aise, et en se laissant retomber sur le siège qu'elle avait d'abord occupé. Que Dieu nous soit en aide, mon bon oncle, et puissiez-vous trouver des hommes aussi généreux que vous dans l'accomplissement de votre œuvre de charité.

— J'ai été accoutumé de tout entreprendre seul et de réussir sans aide aucune, répondit Bernard, d'un air de vanité et de mystère. Vous avez ma parole ; ne vous inquiétez pas des moyens que je vais employer.

— Ces moyens sont-ils un secret ? répliqua Jeanne un peu inquiète, et désireuse d'apprécier par elle-même la valeur des espérances qui lui étaient données.

— Oui, ma belle, c'est mon secret. Bornez-vous, mes enfants, à me promettre assistance partout et toujours.

— Grand Dieu ! pouvez-vous en douter ? dit Jeanne.

Et Baudouin étendit le bras pour formuler son serment muet.

— Engagez-vous, continua Bernard, à faire honneur à ma signature chaque fois qu'elle vous sera présentée.

Les deux jeunes gens souscrivirent à tout avec une profonde gratitude.

— Maintenant, dit Bernard avec autant de précipitation qu'il avait montré de froide lenteur au commencement de cette scène, laissez-moi ; gardez qu'on ne vous voie ici ; vous surtout, Jeanne, dont la présence en ces lieux serait fort suspecte au charpentier. Voilez-vous et allez-vous en, cachez-vous à nos gens, glissez-vous à travers les rangs ennemis comme un serpent séducteur que vous êtes.

— Ne pourrions-nous pas seconder vos desseins, mon oncle !

— Si fait, ma belle, répondit Bernard après un moment de réflexion. Allez de ce pas invoquer sur nous la protection divine dans l'église de Saint-Nicolas devant l'autel de la Vierge, à gauche de la grande nef. Une sorte de miracle nous sera nécessaire, je vous jure, ajouta le monstre en ricanant.

Ce langage replongea Jeanne dans les terreurs dont elle était à peine délivrée. — Mon oncle, je vous en conjure, dit-elle tout alarmée, ne nous trompez pas, ne vous jouez pas de notre confiance... J'implore Dieu sans cesse ; chacun de mes soupirs est une prière. Je suis prête, sans doute, à me traîner à genoux devant les autels ; mais l'église est fermée... et peut-être ne vous serais-je pas inutile si vous daigniez me confier un rôle actif.


Les sourcils froncés de Baudouin et ses mains crispées sur sa massue étaient un commentaire menaçant ajouté aux paroles suppliantes de Jeanne. Le noble muet commençait à se défier de Bernard, et il était prêt à lui faire payer cher une trahison.

Bernard lut dans l'âme des jeunes gens les sentiments qui les agitaient et s'empressa de les tranquilliser. — Le chevalier sera libre, entre nos mains, dans une heure, dit-il sérieusement, à la condition que vous exécutiez ponctuellement mes ordres. Que Jeanne se fasse ouvrir l'église par le chanoine et qu'elle aille prier devant l'autel de la Vierge, devant cet autel-là, qu'on m'entende bien. Que Baudouin la conduise auprès du chanoine et qu'il vienne ensuite me rejoindre ici. Est-ce compris ?

Les jeunes gens remercièrent encore une fois Bernard, qui les perdit bientôt de vue dans les sinuosités de l'escalier.

Dès qu'ils eurent disparu, Bernard s'affubla d'une robe et d'un masque et se rendit auprès d'Isaac Mosès, à qui il proposa sa délivrance au prix de mille moutons d'or, à payer par anticipation. Nous avons déjà remarqué que l'Israélite hésita à souscrire à cette exigence ; il avait compté sur des secours moins intéressés de la part de son ami et de son complice. Mais voyant qu'il n'y avait pas un sou à rabattre de la somme, Mosès se résigna et traça sur un morceau de parchemin l'ordre de délivrer au porteur le capital exigé, en monnaie d'or, d'un transport facile.

Muni du billet, Bernard Florès se hâta de le faire encaisser par sa femme, l'instrument habituel de ses crimes. Cette malheureuse, déguisée des pieds à la tête, joua parfaitement son rôle ; elle assura la famille Mosès que les mille moutons d'or étaient destinés à Isaac en personne, qui en connaissait seul l'emploi ; qu'elle remplissait cette commission au péril de sa vie et qu'une récompense de cent moutons lui était due en toute équité. Elle fut naturellement crue sur parole et revint ainsi avec onze cents moutons auprès de Bernard, qui, se considérant désormais comme assez riche, prit décidément la résolution de se démettre de ses fonctions de gardien en chef du Beffroi. Mais il voulut arranger les choses de manière à se ménager une retraite honorable et sûre. On verra bientôt les résultats de ses combinaisons.



LIV

Les archers de la duchesse.

Si nous étions de ces romanciers habiles, rompus à toutes les roueries du métier, qui ajournent, au moyen d'intermèdes et de digressions ingénieuses, le dénouement des situations les plus intéressantes, nous aurions ici une belle occasion peut-être de prolonger l'anxiété où le lecteur se trouve sans doute au sujet du chevalier Denis. Nous raconterions les étranges tribulations par lesquelles l'armurier Van Mol et son domestique eurent à passer avant d'atteindre le château de Tervueren ; leurs chutes réitérées, leur lutte contre des bœufs qui paissaient en paix dans une clairière et qu'ils prirent pour des brigands ; nous dirions comment ils mirent bas les armes devant des mendiants qui leur demandaient autre chose ; nous rapporterions leur dialogue décousu, ou plutôt leur monologue tragico-comique, car les deux courriers improvisés restèrent toute cette nuit en proie à des terreurs si vives que l'échange de leurs pensées n'aurait pu mériter le nom de conversation. Puis encore nous détaillerions les généreux efforts qu'ils firent pour pénétrer dans le château de Tervueren, d'où ils furent repoussés plusieurs fois avec perte, à cause de l'état de délabrement de leur équipage, et aussi à cause de l'heure avancée de la nuit. Mais ne voulant pas prolonger un récit, déjà nécessairement assez prolix, nous dirons en deux mots que le bon Van Mol sut franchir tous les obstacles, qu'il fit dans la cour du château un violent vacarme lorsqu'on voulut l'enfermer, avec son écuyer, dans une écurie, comme des tapageurs suspects, et qu'il parvint à obtenir audience de la duchesse, à qui il remit la lettre un peu chiffonnée de Jeanne. La duchesse le remercia, mit tous ses gens sur pied et ordonna à sa compagnie d'archers à cheval de se rendre immédiatement à Bruxelles avec la mission de réclamer et de conduire à Tervueren les prisonniers flamands du Beffroi, comme étant justiciables de la cour ducale et non des tribunaux de la commune. Pendant

que Van Mol se nettoyait et se restaurait un peu, il vit une centaine de vigoureux archers s'aligner dans le préau, sous le commandement du seigneur d'Assche, le nouveau maréchal des ducs. Satisfait du résultat de sa course, Van Mol croyait ses peines finies et s'appêtait à suivre de près les archers, quand la duchesse le fit prier de retarder son départ d'une demi-heure jusqu'à ce qu'elle eût achevé une lettre destinée à sa filleule. Van Mol dut obéir, non sans trembler de tous ses membres à la pensée de de devoir retourner seul à Bruxelles, à travers cette abominable forêt où il avait failli vingt fois perdre la vie et la raison. Nous disons *seul*, attendu que François comptait à peine ; ou plutôt François aggravait, par son excessive poltronnerie, la situation désagréable de son patron.

Van Mol attendit toute une heure cette fatale lettre qui l'empêchait d'avoir cent solides archers pour escorte. Enfin, elle lui fut apportée avec la recommandation de la remettre promptement à Jeanne. Il partit au grand galop dans l'espoir de rattraper les soldats. Malheureusement, il avait éreinté sa monture, et d'épais nuages cachaient la lune. Après maints faux pas sur une route cahotante, entourée de fondrières et d'arbres déracinés par le vent ou par les maraudeurs, Van Mol, essoufflé et au désespoir, alla se précipiter tête baissée dans une sorte d'ancre sablonneux, où une famille de vagabonds s'était tapie. Aux cris des malheureux qu'il éveillait et d'un chien qu'il écrasait sous le poids de ses armes défensives, Van Mol, se croyant tombé dans l'enfer, récita la prière des agonisants et se résigna à mourir. Pourtant il ne s'était pas fait la moindre blessure ; étendu sur un lit de sable, il reprit peu à peu ses sens, se tâta de la tête aux pieds, et s'aperçut, à la faveur d'un rayon de lune, qu'il était seul dans l'ancre, avec le chien décédé. Son cheval avait suivi François, entraîné au loin par sa monture irritée. Que résoudre en pareille circonstance ? Van Mol ne fit pas de longues réflexions. Il envoya mentalement aux antipodes sa femme, son amie Jeanne, la duchesse, les missives nocturnes et surtout les chevaliers amoureux. Là-dessus il ferma les yeux et s'endormit dévotement à la fin d'un *pater noster*.

La situation de François n'était pas moins équivoque. Entraîné au galop par un animal rebelle, le pauvre homme n'avait pas remarqué que l'un des vagabonds dérangés par son maître dans leur retraite nocturne, avait enfourché le cheval disponible qui le suivait de près. Soit que le nouveau propriétaire du coursier de Van Mol ne sût pas conduire, soit que le chemin de la capitale fût le sien, il ne quittait pas les talons de François, lequel était loin de douter de la mésaventure survenue à l'armurier. Quand François fut parvenu à maîtriser un peu sa monture, il s'enquit naturellement de la situation de Van Mol, qui n'avait pas l'habitude de rester en arrière.

— Eh bien ! patron, avons-nous enduré assez de souffrances sur ces bêtes maudites ? Sommes-nous encore loin de l'église d'Auderghem ?... Quel chemin, quelle nuit ! Quelles vilaines aventures nous aurons à raconter, si nous ne jugeons pas plus convenable de nous taire... Dites donc, maître, comment vous sentez-vous ? Je suis moulu, moi, et je donnerais mes gages d'une année pour n'avoir pas quitté bêtement aujourd'hui, hier veux-je dire, la rue de la Montagne. Au diable ceux et celles qui nous ont forcés de parcourir à cheval, sans escorte, après minuit, la forêt de Tervueren, toujours si mal famée, quoique les ducs y aient élu domicile. Si je me marie jamais, je serai maître chez moi, et je ne souffrirai pas que ma femme, fût-elle aussi jolie que la vôtre, m'impose de telles corvées, sauf le respect que je vous dois, patron. Hola, m'entendez-vous ? Seriez-vous devenu sourd pour comble de disgrâce ?

Pas de réponse. Les deux chevaux galopaient toujours à l'unisson et François n'était pas assez bon cavalier pour diriger le sien de manière à s'assurer des yeux si Van Mol jouissait de la plénitude de ses sens.

— Que dites-vous, patron ?... rien ! Quoi, vous souffrez que je confesse notre bêtise, la vôtre, surtout ? vous permettez que je vous traite de mari bonasse, de poule mouillée, de coq déplumé, mal ergoté ? vous avouez donc votre faute ?... A merveille, laissez-moi donc vous communiquer toutes mes réflexions morales sur votre conduite, époux infortuné, déshonoré et tyrannisé... Répondez-moi donc, monsieur.

La lune, qui perçait en ce moment les nuages errants d'un ciel de juillet, dessinait le long de la route la silhouette du silencieux cavalier, que François prenait pour son maître. Cette obstination à se taire parut étrange au valet émancipé qui, sous l'empire d'une frayeur subite, tira les rênes avec tant de violence que son cheval se cabra et le jeta sur le gazon. Habitué aux chutes, François se releva promptement de celle-ci, qui complétait la douzaine peut-être, et s'empressa de regarder son compagnon. A la vue d'une tête noire (l'inconnu était un charbonnier nomade) hissée sur un buste noir que recouvrait une souquenille noire, à travers laquelle passaient des mains noires, François tomba à la renverse comme un excommunié, foudroyé par Lucifer en personne. Il plongea sa figure dans l'herbe et ne remua plus. Le charbonnier, encouragé par l'expérience qu'il venait de faire, ramassa la bride du second cheval, et disparut bientôt avec sa double capture, dans un des sentiers tortueux dont la route était çà et là coupée.

L'état de François ne nous inspirant pas plus d'inquiétude que celui de son maître, occupons-nous des personnages importants de cette histoire.



LV

L'autel de la Vierge.

Pour se conformer aux instructions de Bernard, Jeanne, discrètement voilée, était descendue à la porte extérieure du Refroi, où elle attendit, dans les rangs d'une foule turbulente, le retour de Baudouin en quête du chanoine. Enfin, après avoir dévoré, avec ses larmes, maintes imprécations poussées par une populace barbare contre Denis de Moerbeke et ses compagnons d'infortune, elle revit le chanoine que son frère lui ramenait. Les traits du bon prêtre étaient visiblement altérés; on y lisait la vive émotion que des confessions solennelles lui avaient causée, et la conviction qu'aucune chance de salut n'é-

taît réservée au prisonnier qui l'intéressait le plus. Jeanne tressaillit à sa vue ; elle l'interrogea du regard et du geste, comme pour lui arracher un démenti à ses pressentiments. — Oncle chéri, lui dit-elle à voix basse, souffre-t-il beaucoup, a-t-il confiance en Dieu et en nous ?

— C'est un corps d'acier et un cœur d'or, murmura Bruno en entraînant Baudouin et Jeanne du côté de l'église attenante au Beffroi. Pur et brave comme St-Georges, le patron des preux chevaliers!... mais remplissons nos devoirs jusqu'au bout. Ils désirent communier ; je leur ai promis cette suprême consolation, je vais prier le curé d'ici de m'assister dans l'accomplissement de cette mission pénible, qui ne sera pas la dernière, mes dignes enfants. Figurez-vous que le chevalier exige que je l'accompagne au gibet, s'il ne peut obtenir la grâce d'être décapité en prison ! Le gibet est inévitable ; les politiques du Beffroi y tiennent. Encore aura-t-on de la peine à conduire nos malheureux sains et saufs jusqu'au gibet, car la populace demande qu'on les lui livre, pour être égorgés vifs. O mes amis, quand le fanatisme a secoué son tison infernal sur le peuple, et allumé ses passions vengeresses, nos semblables ne sont plus des hommes, ce sont des bêtes féroces, des démons.

Et le chanoine leva vers le ciel ses yeux en larmes, tandis que Jeanne essayait d'étouffer sous son voile les sanglots qui l'oppressaient.

Baudouin n'avait pas quitté sa massue. Il ne pleurait pas, mais il lançait des regards courroucés dans la direction du Beffroi, et paraissait s'engager envers lui-même à ne pas laisser s'accomplir l'assassinat du chevalier Denis. Des cris rauques et menaçants sortaient de sa poitrine, ce qui était chez lui l'indice d'une grande émotion.

— J'espère encore, moi, dit Jeanne à Bruno devant la porte de la cure. Nous avons vu Bernard, nous l'avons attendri ; il nous a promis de sauver secrètement le chevalier. Il a accepté l'or que nous avons apporté pour favoriser une évasion. Il est habile, n'est-ce pas, et hardi ? Il tiendra sa parole ? Ce serait affreux de nous tromper...

— Dieu t'exauce, mon ange. Prions-le toujours ; j'ai plus de

confiance dans sa miséricorde que dans le savoir-faire de Bernard... Mais repose-toi un peu chez mon ami le curé, à moins que tu ne préfères rentrer au logis, ce que je te conseille.

— Je vous suivrai à l'église, répondit Jeanne résolument. Je souffrirais ailleurs plus qu'ici... Et puis nous attendons l'effet des volontés de la duchesse. Si elle a reçu ma lettre, elle nous secourra... Ses agents tardent à paraître. Je sais qu'il y a loin d'ici à Tervueren ; mais les sauveurs ont des ailes et il me semble que nous aurons bientôt des nouvelles de là-bas.

La porte de la cure s'ouvrit sous les coups de marteau du chanoine, et nos trois amis y entrèrent avec d'autant plus de précipitation qu'ils étaient observés, depuis quelques minutes, par des domestiques de Goetghebuer. Cette circonstance engagea Baudouin à ne pas retourner tout de suite au Beffroi, où Bernard lui avait donné rendez-vous.

De la cure nos amis et le pasteur pénétrèrent dans l'église, par un passage particulier, et allèrent s'agenouiller devant le Saint-Sacrement. Après une courte adoration, le curé et le chanoine partirent avec le calice, et Baudouin disparut presque aussitôt, laissant Jeanne seule sur les marches de l'autel.

Le curé ayant emporté sa lanterne, l'obscurité était complète dans l'église. A peine l'œil immobile de Jeanne distinguait-il sous les voûtes la place qu'occupaient les vitraux. Les statues des apôtres, debout à ses côtés, dans le chœur, ne lui paraissaient avoir des formes humaines que parce qu'elle les connaissait depuis sa tendre enfance. Le silence de mort régnant dans ces ténèbres était interrompu de temps à autre par le vol d'une chauve-souris ou par les acclamations étouffées de la foule accumulée aux abords du Beffroi. Peu à peu cependant Jeanne s'étant familiarisée avec ces lieux sombres, parvint à distinguer les détails de l'architecture du temple et le reflet des lumières qui scintillaient aux divers étages du Beffroi. Elle regarda autour d'elle, écouta attentivement les bruits cruels qui venaient la frapper, puis elle récita à demi-voix la litanie des mourants, comme pour s'associer à la triste cérémonie dont le chanoine s'acquittait à cette heure auprès du seigneur de Moerbeke. Cette bonne prière, dite dans ce lieu sacré, sans

autre témoin que le Dieu des chrétiens, lui rendit toute sa fermeté d'âme. Elle se dirigea machinalement vers la chapelle de la Vierge, dans la nef de gauche, plus près du Beffroi. Cette chapelle était une sorte de caveau, muni d'une porte de fer grillée, derrière laquelle brûlait constamment une lampe sépulcrale. On y remarquait, pour tout ornement, un vieux tableau placé sur un autel byzantin, haut de deux pieds à peine. Le tableau représentait l'Assomption, dans le style grec. L'autel était presque nu ; à la place des chandeliers et des missels, il y avait quelques couronnes de fleurs fanées, apportées là sans doute par des âmes affligées ou reconnaissantes. L'offrande ne provenait pas des administrateurs du temple, car cette chapelle avait un aspect fort négligé et pauvre. Dans un angle on avait déposé des échelles à côté d'un bahut, d'un rouleau de cordes et de divers ustensiles. Quand on demandait au curé pourquoi il entretenait une lampe perpétuelle devant un antique panneau, placé dans une sorte de crypte abandonnée, il répondait qu'il n'en savait rien, mais qu'un riche bourgeois, qui s'était évadé un jour de la prison du Beffroi, avait fondé plusieurs messes en stipulant qu'une lampe brûlerait jour et nuit devant le tableau de la Vierge, que nul ne toucherait jamais à cette œuvre d'art et que la porte grillée ne resterait ouverte qu'après le coucher du soleil. Ces diverses conditions avaient toujours été respectées, quelque bizarres qu'elles parussent au clergé et aux fidèles de la paroisse de Saint-Nicolas.

Le lecteur saura bientôt pourquoi l'auteur insiste sur la description de cette partie du temple.

Cependant les heures nocturnes s'écoulaient rapidement. Jeanne commençait à s'étonner d'être seule, sans nouvelles de Baudouin, du chanoine, de Bernard et de la duchesse. La fatigue et l'inquiétude la tourmentaient au point qu'elle ne savait plus prier. Tour à tour elle s'agenouillait, se redressait et marchait dans la chapelle, avec des soupirs de suppliante. Déjà elle accusait Bernard de l'avoir trahie, et Van Mol de ne s'être pas acquitté de son message à Tervueren ; déjà elle perdait toute espérance de voir le chevalier sauvé ; il lui semblait que les premières lueurs de l'aube se reflétaient sur les vitraux de

l'église et que les bourreaux approchaient pour s'emparer de leur proie. Un long cri de joie qui retentit au dehors, la persuada que le moment fatal était venu, et elle tomba accablée, la tête entre ses mains, sur le bahut, dans un coin de la chapelle.

— Il est perdu, murmura-t-elle.... O mon Dieu, permettras-tu ce crime affreux ?

Ce cri de joie avait été provoqué par l'arrivée des archers de la duchesse sur le marché de St-Nicolas. Le peuple s'était tout d'abord imaginé que ces hommes d'armes venaient se joindre aux milices de la commune pour défendre Bruxelles contre les machinations du parti flamand, et pour assurer la prompte exécution des condamnés. C'est à cet effet qu'ils avaient été accueillis à la porte de Caudenberg par la garde bourgeoise, qui ne l'aurait certes pas ouverte à des gens animés d'une autre intention, fussent-ils commandés par Wenceslas en personne. On sait qu'un des privilèges de la cité bruxelloise, comme de la plupart des communes belges, consistait dans le droit de n'admettre dans ses murs aucune troupe ducale, si tel était son bon plaisir. Mais le sire d'Assche, chef des archers de la duchesse, n'eut pas besoin de dissimuler l'objet de sa mission pour pénétrer en ville ; on ne lui fit pas de questions à cet égard, sans doute à cause des circonstances critiques où se trouvait le Brabant depuis la rupture de la paix. Il pénétra donc sans peine jusqu'au marché de Saint-Nicolas, qu'occupait le peuple en armes. Là seulement il fut interrogé par des échevins sur le but de sa démarche. Il déclara franchement qu'il venait se saisir des Flamands arrêtés la veille, et qu'il avait ordre de les conduire à Tervueren pour y être jugés. Une vive émotion se manifesta aussitôt parmi les chefs de la commune. Tous s'écrièrent unanimement que cette prétention violait leurs privilèges, que les étrangers ayant attenté à la liberté et à l'indépendance de la commune, c'était à eux, les élus du peuple, à les juger et à exécuter la sentence. La populace se rallia par acclamation à cette interprétation un peu large des droits de la commune. Le sire d'Assche exhiba en vain les instructions écrites de la duchesse ; il eut beau soutenir que les prisonniers flamands avaient

conspiré contre les ducs et leur autorité, plutôt que contre la ville de Bruxelles, si conspiration il y avait, et qu'en conséquence ses souverains agissaient selon la loi, la foule l'écoutait à peine et le sommait bruyamment de se retirer. Mais le sire d'Assche, qui avait déjà eu mainte altercation avec la bourgeoisie, et qui commandait à une troupe d'élite, sans pareille, à cette époque, sur le continent européen, n'était pas homme à reculer devant des raisons, qu'il jugeait mauvaises, ni devant des menaces qu'il dédaignait. Il somma à son tour les échevins et les doyens de lui remettre les prisonniers, ou de le laisser pénétrer dans le Beffroi pour s'en saisir lui-même.

—Vous n'y mettez pas les pieds, s'écria Goetghebuer, qui venait d'arriver parmi les municipaux attroupés. Ces prisonniers nous appartiennent; nous le prouverons la loi en main. Ce sont, d'ailleurs, des espions et des traîtres que nos seigneurs souverains n'ont aucun intérêt à ménager. Nous les garderons, parce qu'il y va de notre honneur et de notre sûreté. Quant à pénétrer dans le Beffroi, notre maison commune, où reposent nos archives, nos armes et notre trésor, gardez-vous-en, si vous ne voulez pas ensanglanter cette place. La charte de Cortenberg est formelle : nul homme du duc ne peut entrer dans les hôtels communaux sans la permission des échevins. Nous sommes prêts, messire, à vous en donner lecture... N'insistez donc pas et allez porter nos respectueuses représentations à madame la duchesse.

Le sire d'Assche n'ignorait pas que le Beffroi était réellement un asile inviolable et qu'en ce point Goetghebuer avait raison. Aussi se borna-t-il à montrer derechef à la foule, dont son cheval était entouré, l'ordonnance ducale, en exigeant que les prisonniers lui fussent immédiatement confiés.

Nouveau refus des échevins, seconde sommation du sire d'Assche, clameurs parmi le peuple, mouvement des archers pour apprêter leurs armes. La bourgeoisie et ses chefs font quelques pas en arrière et vont s'appuyer contre les murs du Beffroi et de l'église. Le capitaine lève son glaive à deux mains en faisant signe aux siens de débayer la place... L'aurore naissante éclairait ce spectacle émouvant, sous les yeux de la pauvre Jeanne.

En effet, son pâle visage était collé aux vitres de la fenêtre qui donnait du jour à la chapelle de la Vierge. De là elle avait pu contempler toute la scène que nous venons d'esquisser et qui se passait à ses pieds.



LVI

Fin de la mission du sire d'Assche.

Aux premiers cris qu'elle avait entendus, Jeanne, ne comptant presque plus sur l'intervention de la duchesse, s'était imaginé que les prisonniers allaient être conduits au supplice. Mais lorsqu'à ces témoignages de la satisfaction populaire succédèrent des rumeurs menaçantes et le bruit de chevaux chargés de retentissantes armures, un rayon d'espoir brilla sur ses traits et elle franchit rapidement les degrés de l'échelle adossée au mur, vis-à-vis du tableau de la Vierge. Elle ne tint pas une exclamation de joie en reconnaissant l'uniforme des gardes particuliers de sa marraine ; elle remercia presque à haute voix Dieu, la madone, la duchesse et même l'infortuné Van Mol, fort repentant, à cette heure, de sa bonne action. Puis elle se mit à compter les archers et les bourgeois, et s'assura vite qu'en cas de lutte, la victoire resterait aux premiers. Mais son bonheur fut court ; une profonde tristesse s'empara de son cœur à la vue de son père mêlé aux bourgeois, et de la vive opposition que rencontrait le sire d'Assche. Pour qui faire des vœux en ce moment ? Le salut de Denis ne devait-il pas s'acheter au prix d'une tête chérie ? Jeanne aimait de tout son cœur ce père imprudent et implacable ; elle lui avait voué une profonde et légitime reconnaissance, un respect religieux pour ses vertus, et ces sentiments étaient à peine altérés par la conduite si dure du charpentier envers elle et le chevalier.

On s'imagine sans peine les tortures qu'éprouva Jeanne dans le cours des péripéties du drame où elle remplissait un rôle important. Elle dut réunir toutes ses forces pour ne pas choir

de l'échelle où elle se tenait hissée. S'accrochant aux barreaux de la fenêtre, elle suivait, la bouche béante et les yeux hagards, les mouvements des archers et du peuple ; ce spectacle révoltait ses entrailles de fille dévouée, son cœur d'amante, de femme et de citoyenne. Elle allait voir couler un sang précieux, elle souffrait tout ce qu'une âme peut souffrir, elle n'avait ni le courage de voir, ni la force de se retirer.... Cependant sa douleur devait croître encore. Baudouin, sortant tout-à-coup du Beffroi, court à son père qu'il embrasse fortement, comme pour lui servir de bouclier et l'empêcher de se battre. Il n'a plus sa masque et s'expose ainsi sans défense aux premiers traits des archers... Le brave d'Assche ordonne de charger la foule ; sa troupe s'ébranle foulant déjà quelques adversaires sous les pieds des chevaux. Les chefs de la bourgeoisie se montrent indécis... Ils cessent d'exciter à la résistance. Surpris à l'improviste, presque désarmés, ils prévoient le triste dénouement d'une bataille engagée dans des conditions aussi défavorables. Goetghebuer lui-même laisse tomber de ses mains le fer dont il s'était emparé. Soit qu'il tremble pour les jours de Baudouin, soit qu'il veuille épargner à ses concitoyens les regrets et le deuil d'une défaite inévitable, il fait signe à ceux-ci de se soumettre et s'adresse avec dignité en ces termes au seigneur d'Assche :

— Arrêtez, messire, on vous remettra les prisonniers, quoi-que justement condamnés. Vous serez responsables, vous et vos maîtres, de l'insulte faite à la cité. La prompte exécution des espions flamands pourra seule vous faire pardonner l'insulte que nous subissons à cette heure. Annoncez à madame la duchesse que nous les irons chercher demain à Tervueren, si elle n'en fait pas bonne justice... Mais ne pénétrez pas dans le Beffroi, ne violez pas notre sanctuaire.

— Soit, répondit d'Assche sans baisser son épée. Toutefois hâtez-vous, ne tardez que le temps de dire deux *ave*, car il ne me plait pas de vous laisser celui de convoquer ici votre milice.

Les amis et les collègues de Goetghebuer approuvèrent son langage, et quelques-uns disparurent pour aller quérir les prisonniers flamands.

Jeanne avait vu et même entendu toute cette scène à travers une vitre brisée. Elle respira enfin plus à l'aise, remerciant le ciel de la tournure que prenaient les événements, quoiqu'elle fût encore loin d'être rassurée sur leur résultat final. Elle s'associa à la joie qui brillait sur les traits de Baudouin, sans avoir la force, pourtant, d'imiter l'étrange sourire qu'elle y surprenait.

Le soleil qui allait paraître à l'horizon avait presque entièrement dissipé les ténèbres de cette nuit mémorable. Jeanne s'enveloppa la tête de son mantelet de satin noir pour ne pas être aperçue du dehors. Elle ne voulut pas descendre dans l'église avant d'avoir assisté à la remise du chevalier aux archers. La foule murmurante et curieuse se pressa dans le même but contre le temple et les maisons voisines. Les échevins pratiquèrent un passage parmi le peuple, entre les archers et le Beffroi, afin de faciliter la sortie des prisonniers. Goetghebuer et son fils s'y mirent au premier rang, avec d'autres notables. Au bout de quelques minutes parurent sous la porte obscure du Beffroi le bailli d'Oordeghem et Henri de Melle, entourés de l'амman, du bourgmestre et de quelques bourgeois visiblement désappointés. Ces fonctionnaires paraissaient à la fois inquiets et surpris. S'approchant du sire d'Assche et de Goetghebuer, ils leur dirent quelques mots qui, volant de bouche en bouche, causèrent une vive émotion. Le feu de la passion populaire, à peine éteint, parut se rallumer tout-à-coup ; les armes se relevèrent des deux côtés ; les archers se dirigèrent vers la porte du Beffroi que les prisonniers venaient de franchir. Jeanne qui n'avait rien compris à cet incident, fut replongée dans des terreurs mortelles, surtout lorsqu'elle vit un homme du peuple, vêtu du costume des charcutiers, s'élancer en trait sur Henri de Melle et lui plonger son couteau dans le dos. D'autres individus se jetèrent en même temps sur le bailli d'Oordeghem, qui reçut aussi des blessures, et que les chefs de la bourgeoisie, aidés par les archers, eurent beaucoup de peine à sauver. Pendant cette lutte horrible, Jeanne, en proie aux dernières angoisses, s'attendait de seconde en seconde à voir percer le sein du chevalier qui devait suivre les pas du seigneur de Melle et du bailli. Elle voyait son

père s'efforcer de calmer l'émeute, mais elle était profondément étonnée du sangfroid de Baudouin, qui se tenait les bras croisés et les traits immobiles au milieu des lutteurs. Henri de Melle chancela tout-à-coup et s'affaissa dans son sang, en appelant à lui Denis de Moerbeke. Au lieu de se précipiter au secours du chevalier, pour l'empêcher de sortir et le préserver d'un lâche assassinat, Baudouin contemplait ce désordre d'un œil indifférent. Des centaines de bourgeois et d'ouvriers armés débouchaient sur la place de St-Nicolas, aux cris de vive la commune, à bas les archers, mort aux traîtres ! La foule les saluait avec enthousiasme. Les gens du sire d'Assche se ralliaient autour de lui et bandaient leurs arcs ou baissaient leurs lances pour s'appréter au combat. Les prisonniers étaient au pouvoir du peuple. Baudouin ne bougeait pas. A ce spectacle, Jeanne perdit le reste de ses forces et tomba de l'échelle plutôt qu'elle n'en descendit, en proférant ces paroles de douleur et de désespoir.

— Mon frère aussi l'abandonne ! Il est donc perdu ! Adieu, Denis, adieu !

Et Jeanne se traîna sur les marches de l'autel de la Vierge où le regard fixé sur la madone, elle ajouta avec une apparente résignation qui, dans un lieu moins sacré et devant une puissance humaine, aurait pris la nature d'un reproche :

— Puisque vous le permettez aussi, sainte mère de Dieu, qu'il périsse donc innocent, d'une mort infâme, ce modèle des chrétiens et des chevaliers, cet homme généreux et sans tache, à qui j'ai donné mon cœur ! Qu'il tombe sous les coups d'un peuple insensé, que son noble sang déshonore à jamais le pavé de ma ville natale, puisque telle est la volonté divine, sainte mère de Dieu !



LVII

Crime sur crime !

Jeanne regardait fixement le tableau, tandis que les échos de l'église lui renvoyaient ses exclamations étouffées. Les cris

qui lui venaient incessamment de la rue retentissaient en elle comme un glas funèbre.

— Les lâches ! murmurait-elle, les mains croisées sur sa poitrine. O les lâches, qui se précipitent par milliers sur un chevalier sans défense !

En ce moment la fureur du peuple sembla croître encore ; la grosse cloche du Beffroi sonna l'alarme et des vociférations unanimes couvrirent le bruit des chevaux et du fer....

— Il est mort ! dit lentement Jeanne, en fermant les yeux comme pour ne pas voir le chevalier tomber aux pieds de ses compagnons assassinés.

— Non, répondit une voix connue, il vit pour vous aimer et vous servir, mademoiselle. Grâce à Dieu, il a échappé à un meurtre infâme.

Jeanne tressaillit, elle releva vivement la tête, bégaya quelques sons inarticulés, étendit les bras et se glissa aux pieds du chevalier Denis, debout devant elle.

Le tableau de la Vierge avait tourné comme une porte sur ses gonds, et livré passage au chevalier ainsi qu'à Bernard Florens, qui le suivait (1).

Bernard s'empressa de remettre le tableau en place et de faire signe aux jeunes gens de se retirer en silence.

— Laissez passer aussi l'homme qui nous accompagnait, dit le sire de Moerbeke en arrêtant le bras de son libérateur. Ce pauvre vieillard n'aura pu suivre nos pas précipités.

— N'ayez pas d'inquiétude, messire, répliqua Bernard froidement. Le vieux a eu peur des ténèbres et est retourné au cachot. Ne regardez pas en arrière, partez vite, cachez-vous prudemment et gardez, sur tout ceci, le secret que vous m'avez juré.

— Merci, nous le garderons, mon bon oncle !

— Vous m'avez sauvé, monsieur ; jamais je ne pourrai m'acquitter envers vous, ajouta Denis en pressant la main de Bernard.

Les deux jeunes gens sortirent de la chapelle.

(1) Voir la gravure en tête de ce volume.

— Où courez-vous ainsi, couple innocent et persécuté ? leur dit Bernard d'un air ricaneur. Pensez-vous traverser impunément la maison du curé et le marché de St-Nicolas ? Echapper aux mauvaises connaissances que vous y comptez ? vous vous perdriez, malheureux, et vous me compromettriez, point grave aussi, Je dois donc penser à tout, moi. Prenez cette clé. Elle vous ouvrira cette petite porte latérale, percée sur la rue au Beurre, où vous vous trouverez hors des yeux de cette foule stupide qui hurle devant le Belfroi. Gagnez au plus tôt une maison amie, jusqu'à ce que vous puissiez prendre le chemin de la Flandre ou du pays de Liège. Ah ça ! partez-vous ensemble ? En ce cas, bon voyage, ma nièce, et donnez-moi de vos nouvelles à Bruges, où je compte me rendre sous peu. J'émigrerai aussi ; ce pays est trop bruyant, je n'aime pas la guerre, moi, surtout dans une cité où la populace domine.

Une vive rougeur se peignit sur les traits de Jeanne. Le chevalier comprit son embarras, il se hâta de répondre qu'il aimait trop mademoiselle Goetghebuer pour l'exposer aux dangers d'une fuite, et qu'elle attendrait des jours meilleurs auprès de son père.

— Soit, répliqua Bernard avec indifférence. Mais je vous conseille d'amener avec vous ce pauvre Baudouin qui portera toute la responsabilité de votre évasion. Son père le bâtonnera et messieurs les échevins lui feront un mauvais parti quand ils sauront que c'est lui qui vous a montré ce passage secret.

— Je ne comprends pas, dit le chevalier surpris.

— Ni moi, fit Jeanne, Baudouin s'accusera-t-il pour attirer sur lui les soupçons ?

— Sans doute, il me l'a so ennellement promis, et j'espère que vous ne le démentirez pas. Après tout, Goetghebuer, qui est cause de toutes ces difficultés, n'a qu'à le tirer d'affaire. Mais ne jasons pas davantage. Il sera bientôt grand jour, et le soleil est un mauvais témoin de nos faits et gestes. Adieu, mes tourtereaux !

— A qui rendrai-je cette clé ? demanda le chevalier.

— Conservez la en souvenir de moi, dit Bernard avec une nouvelle ricanerie.

Là-dessus, il tourna le dos aux jeunes gens et se dirigea vers la sacristie pour regagner discrètement le Beffroi par la maison du curé.

Conduisons tout de suite le chevalier en lieu de sûreté. Coiffé d'un large feutre et enveloppé dans son manteau comme Jeanne dans le sien, il atteignit sans encombre l'habitation voisine de madame Van Mol, à qui il fut confié pour quelques heures par son ange protecteur. Jeanne retourna chez elle, en rêvant aux moyens d'assurer la prompte retraite de Denis et de soustraire Baudouin aux conséquences fâcheuses de son dévouement.

Quelques mots suffiront pour expliquer au lecteur comment l'évasion du chevalier s'était effectuée.

Dès que Bernard eut résolu de satisfaire sa nièce et d'arracher un millier de moutons d'or à son complice Isaac Mosès, il mit en œuvre une infernale pensée. En sa qualité de gardien du Beffroi il avait acquis, depuis de longues années, une parfaite connaissance des lieux. Il savait qu'une galerie souterraine existait entre les cachots du Beffroi et l'église attenante, et il avait eu soin de s'en procurer les clés, dans la prévision qu'il pourrait un jour en faire un usage lucratif. Il avait donc ordonné à Jeanne de se rendre dans la chapelle de la Vierge, où la galerie débouchait, et à Baudouin de venir, dans sa cellule, exécuter d'autres instructions. Baudouin n'avait pas manqué au rendez-vous.

— Cher neveu, lui dit Bernard, es-tu bien décidé à risquer tes os pour empêcher que ceux du chevalier ne soient rompus, après la pendaison annoncée ?

Sur un signe vigoureusement affirmatif du muet, Bernard continua :

— Fort bien, jeune homme, c'est beau, mais dangereux, je suis obligé de t'en avertir, en oncle prudent que je suis. Nous allons descendre, le plus discrètement possible, auprès des condamnés ; tu éteindras la lumière, s'ils en ont une ; tu prendras ton chevalier par la main, je me chargerai d'un vieux juif qui veut quitter aussi ce séjour périlleux ; tu me suivras à l'extrémité du souterrain, devant une porte basse, qui ferme une galerie communiquant avec l'intérieur de l'église de Saint-Nicolas ;

j'ouvrirai cette porte au moyen de cette clé ; tu pousseras le chevalier dans cette voie de salut ; j'y entraînerai mon israélite, puis tu refermeras la porte, tu ôteras la clé, tu la conserveras en poche, tu remonteras, d'un air candide, avec ton oncle le chanoine, et tu ne me démentiras pas si je suis forcé de t'attribuer en public tout l'honneur de notre exploit. Lève la main droite, mon ami, et jure que tu ne me trahiras pas. Ce serait vilain, entends-tu, car c'est uniquement pour complaire à ta sœur que je risque aujourd'hui ma tête et ma place.

Baudouin s'engagea à tout avec joie, et il joua ensuite son rôle avec une intelligence et une fermeté rares, même chez des hommes que la nature n'a pas maltraités.

Il descendit donc avec son oncle au cachot où il pénétra le premier pour éteindre la lampe qui éclairait les condamnés et les ecclésiastiques. Pendant que ceux-ci lui reprochaient une maladresse simulée, il attira à lui le seigneur de Moerbeke et s'attacha aux vêtements de Bernard qui venait de relever Moïse étendu sur la paille. Un bruit grinçant de gonds rouillés se fit entendre ; la poterne s'ouvrit et répandit dans la prison un air fétide et glacial ; un triste pressentiment fit reculer l'israélite. Bernard le poussa sur les pas du chevalier sans le lâcher. Baudouin referma doucement la porte, et sortit bientôt du cachot avec le chanoine et le curé.

— Avancez toujours en appuyant à droite, dit Bernard au chevalier ; à droite, entendez-vous... la gauche est la voie du diable ; malheur à qui marche et trébuche de ce côté. Courage, allez toujours ; ne craignez pas de vous égarer ; notre route est étroite et n'a pas de carrefours. Quant à toi, mon pauvre Moïse, prends cette main, quoique ce soit la gauche, et invoque le secours de tous les patriarches.

Vers le milieu de la sombre galerie était pratiqué un puits profond, réservé aux exécutions mystérieuses. Plus d'un malheureux, dont la justice échevinale ne voulait pas se défaire en public, y avait été plongé vivant ou étranglé. Les démagogues, comme les tyrans, sont ingénieux et cruels dans leurs vengeances, témoin les supplices affreux qu'inventa le génie des Louis XI, des Christiern et des tribuns de Venise... Pour être

juste toutefois envers nos républiques communales, nous devons déclarer qu'elles préféreraient la justice rendue en plein soleil aux tueries ténébreuses, et que le gouffre creusé dans la galerie souterraine du Beffroi de Bruxelles n'avait plus reçu de victimes depuis nombre d'années. Goetghebuer et la plupart de ses collègues n'auraient certainement pas rouvert la fatale porterne où nous venons de nous engager à la suite de Bernard. Il y a même lieu de croire que ces rudes mais loyaux bourgeois en ignoraient l'existence. Le gardien en chef du Beffroi en avait conservé soigneusement la clé, de même qu'il possédait celle dont le chevalier et Jeanne devaient se servir presque à la même heure pour sortir à la dérobée de l'église de St-Nicolas. Cet homme était initié à une foule de secrets de ce genre ; peut-être même en avait-il parfois fait son profit dans des circonstances que nous n'avons pas eu à rechercher pour la rédaction de notre récit.

Le chevalier venait de dépasser le puits néfaste et s'approchait de la chapelle de la Vierge, quand Isaac Mosès, traîné à la remorque par Bernard, eut l'imprudence de murmurer ces paroles :

— Que diable ! où me mènes-tu, compère ? Nous descendons, ce me semble, en enfer. N'était la crainte du collier de chanvre qu'on file là bas pour mon cou, je n'avancerais plus d'une semelle. Cette promenade est bien chère, Florès ! Mille moutons d'or pour faire une course dans le royaume de Lucifer ! M'est avis qu'une part t'en est réservée.... hein ? J'espère qu'on me rendra compte de cette somme, avec laquelle j'aurais acheté du duc Wenceslas, et surtout de feu son beau-père, la libération de toute une tribu d'Israélites.... Eh ! ne me tire pas si fort.... Ce chevalier flamand, qui nous devance avec la rapidité du chat, a-t-il dû se ruiner, comme moi, pour éviter la potence échevinale ? Je gage qu'il s'en tire à meilleur marché.

— Tu exigeras donc des explications sur l'emploi de ton or, dit Bernard inquiet et fâché.

— Pardi, fit Mosès, est-ce qu'on laisse échapper de chez soi un sac de mille moutons d'or, sans s'enquérir de ce qu'il est devenu, lorsque l'occasion s'en présente ?

Isaac était parvenu au précipice.... un coup vigoureux l'y fit choir.... La voûte retentit d'un bruit étouffé qui arrêta court le seigneur de Moerbeke.

—Qu'entends-je là ? dit-il. Vous êtes vous fait mal, camarades ?

— Ce n'est rien, allez toujours, messire.... notre vieil ami a trébuché dans une flaque d'eau et a peur d'avancer. Holà, sus donc, mon crésus ; si tu ne veux pas nous suivre, dis-le et je te laisse... Il ne faut pas que ta poltronnerie compromette la vie de ce brave chevalier... Tu te trouves bien là ?... alors, bon soir.

Et Bernard se hâta de rejoindre Denis de Moerbeke, avec la persuasion consolative que les hommes ne lui demanderaient jamais compte d'un crime où ils ne verraient qu'une mort accidentelle. La justice divine seule pouvait l'en accuser, mais le monstre n'y croyait pas.

Au bout de la galerie, Bernard gravit un escalier tournant et fit jouer un ressort qui déplaça le tableau de la Vierge. Le lecteur sait le reste.



LVIII

L'émeute finit par des pendaisons.

On devine que la colère du peuple avait été surexcitée par l'annonce de l'évasion du chevalier et du juif. Les chefs avaient été doublement fâchés de ce mystérieux incident : ils voyaient s'échapper leurs ennemis les plus dangereux et ils pouvaient être soupçonnés de manque de parole par le sire d'Assche. Celui-ci ne se montra pas moins froissé qu'eux. N'ignorant pas que le but principal de sa mission était la délivrance du seigneur de Moerbeke, il craignit un instant d'être joué par la bourgeoisie, et il réclama avec force le chevalier absent. Une lutte sanglante allait s'engager sans doute autour des deux Flamands blessés, quand Goetghebuer engagea le sire d'Assche, au nom des échevins, à s'assurer en personne de la vérité des rapports des géoliers. Cette proposition fut agréée. La populace, de son côté, à demi satisfaite par les coups vengeurs portés à Henri de Melle et au bailli d'Oordeghem, commença à s'apaiser, et l'ordre

se rétablit peu à peu. Les échevins lui promirent d'ailleurs de faire pendre sans retard les prisonniers restants, à quoi le sire d'Assche déclara qu'il ne s'opposait pas le moins du monde. Henri de Melle et le bailli furent couchés sur des litières pour être transportés à Tervueren, tandis que des archers, conduits par Vederman, parcouraient le Beffroi de fond en comble. N'ayant rien trouvé, les gens de la duchesse se retirèrent avec la promesse qu'on leur fit qu'il ne serait pas touché à la tête du chevalier s'il était découvert par la justice communale.

Le premier soin des échevins fut d'envoyer au gibet les infortunés complices de Mosès. Le second fut d'ouvrir une enquête sur l'évasion du chevalier et du juif. Bernard Florès, qui était adroitement retourné à son poste, fut d'abord entendu. Il avoua qu'il avait péché par imprudence, ayant reçu dans son cabinet un sien neveu dont il ne se défiait pas, et l'ayant même autorisé à suivre le chanoine auprès des condamnés. Il ajouta que le jeune homme avait éteint la lampe apportée dans le cachot par les prêtres, qu'une porte condamnée paraissait avoir été ouverte dans l'ombre, et qu'à son avis les prisonniers avaient pu s'échapper par là, de connivence avec le muet. Il termina en disant qu'un des coffres commis à ses soins avait été fouillé, qu'une clé y manquait peut-être, qu'il regrettait d'avoir à suspecter un parent qui lui était cher, mais que ses devoirs civiques lui imposaient l'obligation de n'épargner personne quand on faisait appel à son patriotisme et à son respect pour la patrie.

Divers employés, qui dépendaient de Bernard, n'eurent garde de le contredire. L'un d'eux alla jusqu'à fouiller le généreux Baudouin, qui, interpellé à son tour, au sujet de la clé du souterrain, confirma par des signes d'assentiment, la version de son oncle. Celui-ci, doucement réprimandé par quelques-uns et complimenté par le plus grand nombre, sortit blanc comme neige de cette épreuve. Quant à Baudouin, on le jeta en prison, malgré l'offre de son père de le garder chez lui, en attendant sa comparution en justice réglée. Le curé de Saint-Nicolas lui-même faillit être mis en cause, parce qu'il ne put expliquer comment le chevalier s'était échappé de l'église, dont toutes les

clés étaient déposées à la cure. Mais le clergé évoqua l'affaire et parvint bientôt à l'étouffer. Au fond, personne n'osa pousser les recherches bien loin, car le nom de Jeanne Goetghebuer venait s'y mêler de temps à autre, et, par considération pour le doyen des charpentiers, généralement estimé à Bruxelles, l'enquête fut enrayée. Dès le lendemain de ces événements, Baudouin lui-même fut relâché, à la condition de disparaître pendant quelques semaines.

On s'imagine bien que l'irritation de Goetghebuer contre ses enfants fut terrible. Il chassa Baudouin, après lui avoir fait remettre sous main une bourse bien garnie, et enferma Jeanne dans ses appartements sans consentir à la voir, ni à l'entendre, avec la ferme résolution de la cloître, le plutôt possible. Tant de sévérité coûta cher à son cœur, naturellement sensible sous une apparence de dureté. Mais il se figura que Baudouin avait entaché le civisme paternel, et que Jeanne, promise depuis longtemps à un ami intime, avait déshonoré son nom et son sexe par sa folle conduite envers un adversaire redouté des libertés brabançonnnes. C'est ainsi que Goetghebuer se rendit malheureux au milieu de tous les éléments de félicité que la Providence lui avait départis. Il déployait d'autant plus de décision et de rigueur dans ses actes qu'il les jugeait conformes à ses devoirs de père et de citoyen, quoique, en réalité, ils lui fussent inspirés par l'entêtement et la rancune.

Diverses circonstances retardèrent le départ de Denis. D'abord il lui répugnait de quitter Bruxelles en y laissant ses meilleurs amis dans la peine. Il n'ignora pas dans sa retraite que Goetghebuer était furieux contre ses enfants, que Jeanne était prisonnière dans sa chambre et Baudouin enfermé au Beffroi. Gudule, vivement alarmée de l'absence de son mari, eut soin de le tenir au courant de ces mauvaises nouvelles. Ensuite, à part le légitime intérêt qu'il prenait à ses hôtes, compromis à cause de lui, le chevalier sentait la difficulté de s'échapper de la ville autrement que sous la protection de quelque bourgeois notable, tel que Van Mol ou Walraevens. Jeanne fit supplier son amie, par un serviteur dévoué, d'intercéder auprès du père Walraevens en faveur du seigneur de Moerbeke. Mais cette fois, Gu-

dule refusa net le service réclamé.—Messire, dit-elle tout alarmée au noble fugitif, vous ne sauriez blâmer la crainte qui m'empêche de satisfaire en ce point mademoiselle Goetghebuer. Vous ne souffrirez point que mon père se crée de graves embarras. Ma maison vous a été ouverte, je ne m'en repens pas ; disposez-en et de tout ce qu'elle renferme... Mais mon pauvre mari est en retard de douze heures ; Dieu sait ce qui lui est advenu, sans parler du méchant procès qu'on peut lui intenter pour avoir été quérir les archers de madame la duchesse. N'exigez pas que mon père partage nos périls... Je n'ai pas la force de faire davantage pour votre seigneurie...

Le chevalier s'empressa de déclarer qu'il désapprouvait le projet de Jeanne, qu'il ne souffrirait pas que ses bienfaiteurs s'exposassent encore pour lui, qu'ils n'avaient acquis que trop de titres à sa reconnaissance et qu'il se hâterait de les délivrer d'une responsabilité dangereuse, dès qu'il pourrait partir avec la conviction que la vie de Baudouin Goetghebuer et d'Adolphe Van Mol n'était pas menacée. Il offrit même de quitter immédiatement la maison de l'armurier, mais Gudule s'y opposa généreusement.—Le départ du chevalier, pensa-t-elle, ne me rendra pas mon mari, et c'est lui seul que je regrette.

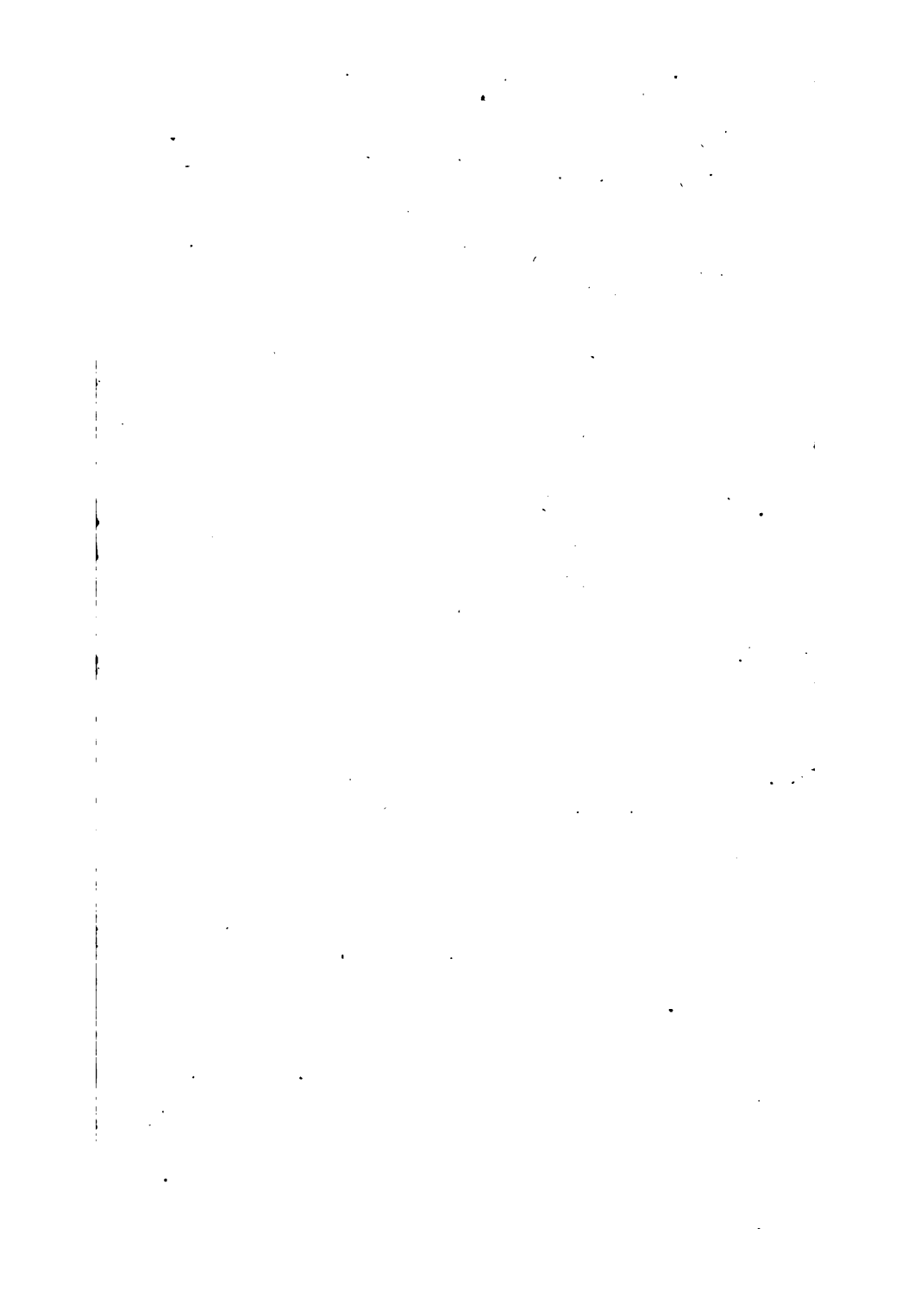
Averti par Jeanne des dangers que le chevalier courait encore, Bernard Florès se concerta avec Baudouin sur les moyens d'assurer le passage de Denis en Flandre. L'assassin de Mosès désirait naturellement que ces deux hommes ne restassent pas à Bruxelles, où l'envie aurait pu leur prendre de l'accuser à son tour. Il prit si bien ses mesures que Denis et Baudouin sortirent sains et saufs de la cité dès le lendemain des tristes événements que nous avons essayé de décrire. Henri de Melle et le bailli d'Oordeghem, bientôt guéris de leurs blessures, les rejoignirent à Gand, vers le milieu du mois de juillet, après avoir payé rançon au duc Wenceslas, qui les fit passer pour morts à Bruxelles.

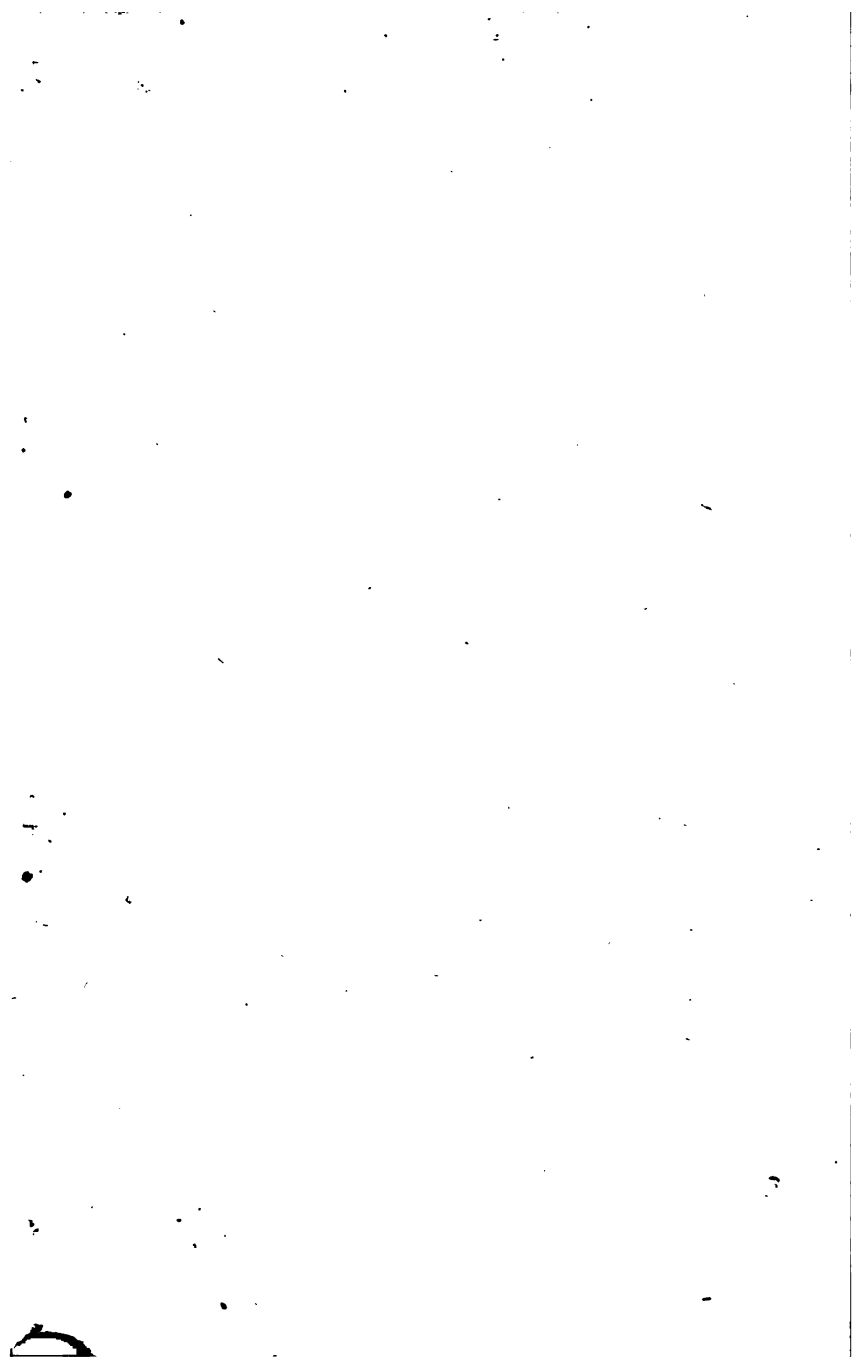
Pour rassembler un à un en nos mains les fils de cette histoire, il nous reste à raconter le sort de Van Mol et de son valet. Mais ce récit délicat mérite de faire le sujet de plusieurs chapitres.

FIN DU PREMIER VOLUME.



35666051







2nd
A

the 1990s, the incidence of *S. flexneri* has increased in the United Kingdom [10]. In the United States, *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [11]. In the United Kingdom, *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12].

There is a paucity of data on the epidemiology of *S. flexneri* in the United Kingdom. In the United States, *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [11]. In the United Kingdom, *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12].

The purpose of this study was to determine the prevalence of *S. flexneri* in the United Kingdom. The study was conducted in the United Kingdom, where *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12].

The study was conducted in the United Kingdom, where *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12]. The study was conducted in the United Kingdom, where *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12].

The study was conducted in the United Kingdom, where *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12]. The study was conducted in the United Kingdom, where *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12].

The study was conducted in the United Kingdom, where *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12]. The study was conducted in the United Kingdom, where *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12].

The study was conducted in the United Kingdom, where *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12]. The study was conducted in the United Kingdom, where *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12].

The study was conducted in the United Kingdom, where *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12]. The study was conducted in the United Kingdom, where *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12].

The study was conducted in the United Kingdom, where *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12]. The study was conducted in the United Kingdom, where *S. flexneri* has been reported as the most common serotype of *Shigella* isolated from children with shigellosis [12].